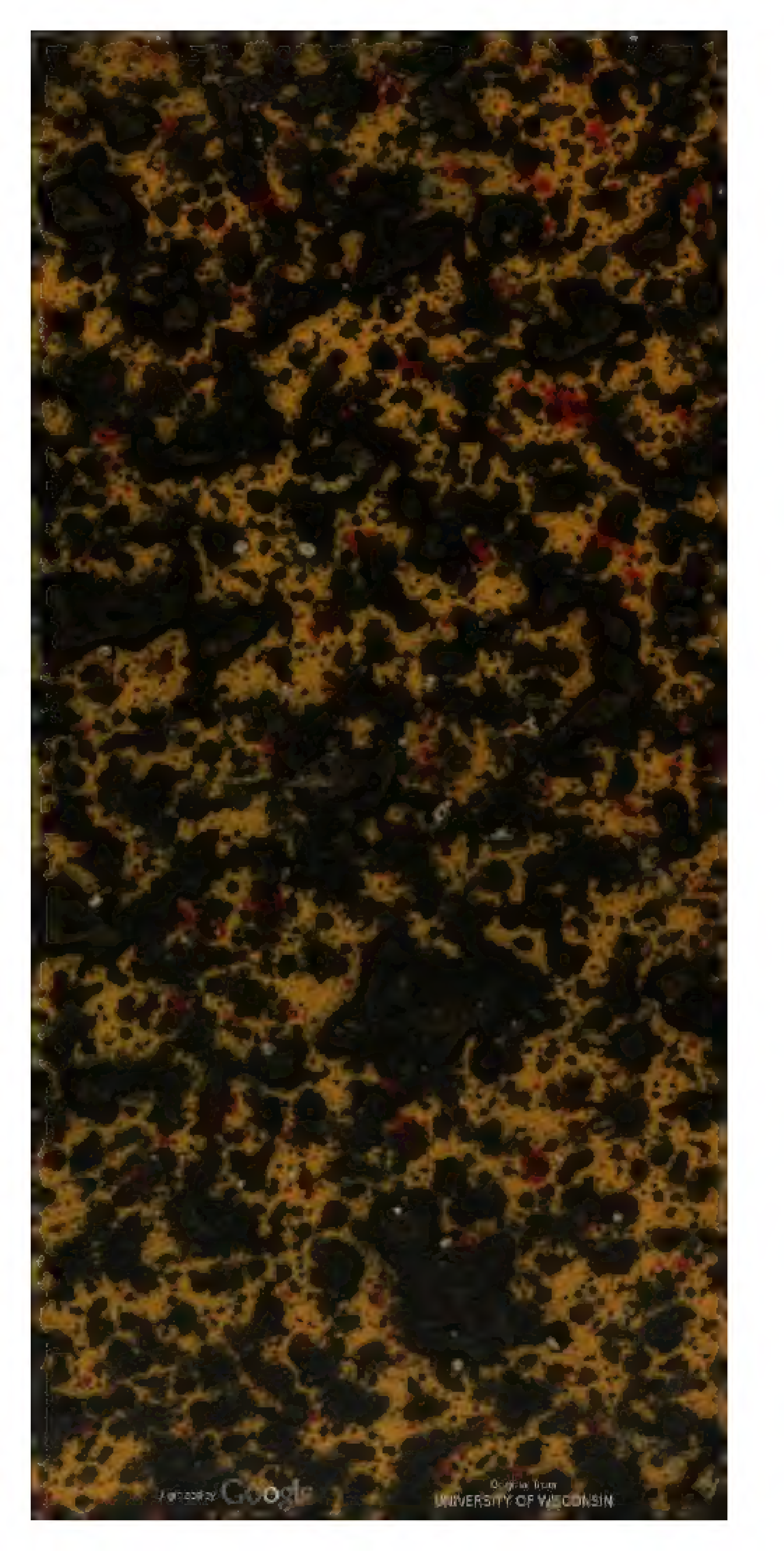


HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez J.-P. Meline, Cans et Cie.
Amsterdam,	Lutchmann et fils.
La Haye,	Les frères van-Cleef.
Francfort,	Jügel.
Gênes,	Yves-Gravier.
Florence,	J. Piatti.
Leipzig,	Brockhauss.
Turin,	Jh. Bocca.
Vienne,	Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,	E. Glucksberg.
Moscou,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
Odessa,	J. Sauron.
	Miéville.
Constantinople,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Cie, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENTS
ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES
ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME TREIZIÈME.

DEPUIS LE TRAITÉ DE PAIX DE CARLOWICZ JUSQU'A LA PAIX DE
PASSAROWICZ.

1699 — 1718.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.	Saint-Pétersbourg.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL, 14, Great Marlborough Street.	Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES, au Pont-de-Police.

MDCCC XXXIX

TABLEAU DES SOURCES ORIENTALES

DONT L'AUTEUR S'EST SERVI POUR LA SEPTIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

Histoires générales.

L'Histoire de Raschid que nous avons citée au tome XI; depuis le règne d'Ahmed III (1115—1703) jusqu'à la fin de l'année 1134 (1722). A cet ouvrage se joint:

1°. *Tarikhi Tschelebizadé-Efendi*, c'est-à-dire, *Histoire de Tschelebizadé*, depuis l'année de l'hégire 1135 (1722) jusqu'à l'année 1141 (1728). Un vol. in-folio de 158 feuillets.

2°. *Tarikhi Sami wé Schakir wé Soubhi*, c'est-à-dire, *Histoire de Sami, de Schakir et de Soubhi*, depuis l'année 1134 — 1730 jusqu'à la fin de l'année 1156 (1743). Deux vol. in-fol. Le premier de 71 feuillets, le second de 238 feuillets. Imprimés à Constantinople en 1198 (1783).

3°. *Tarikhi Izi*, c'est-à-dire, *Histoire de l'historiographe Izi*, continuateur de Soubhi, depuis l'année 1157 (1744) jusqu'à la fin de l'année 1165 (1751). Un vol. in-folio de 288 feuillets. Imprimé à Constantinople en 1199 (1784).

4°. *Tarikhi Wazsif*, c'est-à-dire, *Histoire de l'historiographe Wazsif*, continuateur d'Izi; depuis l'année 1166 (1752) jusqu'à la fin de l'année 1187 (1773). Deux vol. in-folio. Imprimés à Constantinople en 1219 (1804).

5°. *Tarikhi Enweri*, c'est-à-dire, *Histoire d'Enweri*, l'historiographe, depuis la guerre de Russie, en 1768, jusqu'à la paix de Kaïnardjé. Un vol. in-fol., dans ma collection.

6°. *Tarikhi Ibrahim Melek-Efendi*, c'est-à-dire, *Histoire d'Ibrahim Melek-Efendi* de Temeswar, depuis l'année 1094 (1683) jusqu'à l'année 1157 (1744). Un vol. in-4°; dans ma collection.

Histoires spéciales.

7°. *Ahwali ghafewat der Diyari Bosna*, c'est-à-dire, *Histoire des victoires remportées en Bosnie*, par Ibrahim, directeur de la première imprimerie à Constantinople. Imprimée en l'année 1154 (1741). Un vol. in-4° de 62 f. Traduit en allemand par Dubski.

8°. *Tewarikhi Banalouka*, c'est-à-dire, *Histoire de Banyalouka*, pendant cette même campagne en Bosnie, par un auteur inconnu. Un vol. in-4° de 42 f. Dans ma collection.

9°. *Tarikhi Seyyah*, c'est-à-dire, *Histoire du voyageur*; la traduction du *Chronicon peregrinantis* de Crusius, contient l'histoire de la guerre des Persans et des Afghans. C'est le troisième ouvrage imprimé à Constantinople en l'année 1142 (1729). Un vol. in-4° de 97 f.

10°. *Tahkiki Tevfik*, c'est-à-dire, *l'Épreuve de la direction*. Cet ouvrage contient l'histoire des négociations avec Nadir Koulikhan, par le grand-vizir Raghib-Pascha. Dans ma collection.

11°. *Souri houmayoun*, c'est-à-dire, *les Noces impériales*, ou description des fêtes lors du mariage des filles d'Ahmed III en l'année 1136 (1723). Un vol. in-4° de 24 f. Dans ma collection.

12°. *Moukalemati Mizsri wé Schami*, c'est-à-dire, *Dialogues de l'Égyptien et du Syrien* (le premier musulman, le second chrétien) *sur les événemens de l'époque*; brochure politique de l'ambassadeur Ferriol; 65 feuillets in-4°. Dans ma collection.

13°. *Medjmou ala wekaii Mizsr*, c'est-à-dire, *Collections sur les événemens de l'Égypte*, et en langue arabe *sur les*

événemens du Caire; depuis l'année 1100 (1688) jusque dans l'année 1150 (1737). Dans ma collection.

14°. *Risaleï Dürri-Efendi,* c'est-à-dire, *Relation d'ambassade de Durri-Efendi,* ambassadeur à la cour de Perse en l'année 1135 (1720). Traduit en français par Petis de La Croix et imprimé à Paris en 1810.

15°. *Tedbirati pesendidé*, c'est-à-dire, *les Projets agréables* par Nououman-Efendi, juge de camp de Menghli-Ghiraï, puis commissaire pour la délimitation des frontières. La première partie de cet ouvrage contient la relation de son séjour en Crimée, la seconde partie traite de la délimitation de la frontière entre l'Autriche et la Porte; dans la troisième partie enfin, l'auteur parle de ce qui lui est arrivé pendant son voyage à Hamadan en société de l'ambassadeur envoyé par la Porte à Nadirschah. Un vol. in-4°. Dans ma collection.

16°. *Tarikhi Ali-Pascha,* c'est-à-dire, *Histoire d'Ali-Pascha,* fils du médecin qui a été trois fois grand-vizir, par son fils Siayi. Un vol. in-4° de 167 feuillets. Dans ma collection.

17°. *Rapport sur la délivrance de Bagdad par Topal Osman-Pascha en l'année* 1733; cet ouvrage paraît être une traduction française du docteur Jean Nicodème. Un vol. in-4° de 26 feuillets. Dans ma collection.

18°. *Tarikhi Silistra,* c'est-à-dire, *Histoire de Silistra* par Mahmoud Sabit. Un vol. in-4° de 24 feuillets. Dans ma collection.

19°. *Koulazssatoul-akhbar,* c'est-à-dire, *le Choix des Nouvelles,* par Resmi Ahmed-Efendi; traduit en allemand par Diez, sous le titre: *Wesentliche Betrachtungen von Resmi Ahmed-Efendi.* Berlin, 1813. Un vol. in-4° de 45 feuillets. Dans ma collection.

20°. *Tedbiri djedid*, c'est-à-dire, *Nouveau conseil* par Djanik-Pascha. Un vol. in-8° de 71 feuillets; dans ma collection et parmi les manuscrits de Diez à Berlin, n° 13; cet ouvrage y porte le titre: *Tertibi djedid*, c'est-à-dire, *les Nouvelles institutions* par Djanik-Pascha.

21°. *Seïli Ouschakizadé*, c'est-à-dire, *la Continuation* (de l'ouvrage) *d'Ouschakizadé*, biographe des légistes, depuis le règne de Mourad IV jusqu'à la fin de celui d'Ahmed III, par Scheïkhi et son fils. Cet ouvrage forme 2 vol. grand in-fol. de 757 feuillets et contient 2000 biographies.

22°. *Tezkeretoul-Schouara*, c'est-à-dire, *Liste des Poetes*, par Sélim; cetouvrage contient les biographies de 410 poëtes. Un vol. in-fol. de 182 feuillets. Dans ma collection.

23°. *Seïli Hadikatoul Wouzera*, c'est-à-dire, *Continuation du jardin des vizirs* par Osmanzadé-Efendi, ou biographies de trente-deux grands-vizirs par Schehrizadé Muhammed Saïd-Efendi. Un vol. grand in-8° de 78 feuillets. Dans ma collection.

24°. *Seïli souli Hadikati Wouzera*, c'est-à-dire, *Continuation des biographies des grands-vizirs*, par Djawid-Efendi; cet ouvrage contient les biographies de vingt-cinq grands-vizirs, depuis Raghib-Pascha jusqu'à Yousouf Sia inclusivement. Un vol. in-8° de 46 feuillets. Dans ma collection.

Collection de Lois et Ecrits d'Etat.

25°. *Telikhizsati Raghib-Pascha*, c'est-à-dire, *Rapports de Raghib-Pascha à son diwan*. Un vol. Dans ma collection et dans celle du comte Rzewuski.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE LXI.

Adoucissement dans les mœurs ottomanes. — Hoseïn Kœprülü, Rami-Efendi, Maurocordato. — Le moufti Feïzoullah. — Daltaban-Pascha et le kislaraga Nézir. — Le Sultan quitte Andrinople pour retourner à Constantinople. — Ambassade ottomane à Vienne. — Députations de la Pologne, de l'Autriche, de la Russie et de la république vénitienne. — Conclusion d'un traité de paix avec Venise et la Russie. — Ferriol et Sutton. — Ambassade de Raguse et du prince du Guriel. — Relations politiques avec la Perse et l'empire de Maroc. — Campagne de Bassra. — La caravane des pèlerins. — La Sourre et le schérif de la Mecque. — Rétablissement de la tranquillité en Egypte et dans les états barbaresques. — La Crimée et Dewlet-Ghiraï. — Institutions de Kœprülü. — Lettre pastorale du Moufti. — Chute et mort de Kœprülü. — Les savans et les poètes. — Daltaban, grand-vizir. — Réglemens relatifs aux costumes. — Mesures financières. — Hasan-le-Fugitif est proscrit. — Persécution des Arméniens. — Construction de plusieurs châteaux forts. — Troubles de Crimée. — Daltaban est exécuté. — Campagne contre les Géorgiens. — Délimitation des frontières. — Administration de Rami. — Brancovan est confirmé dans la principauté de Valachie. — Troubles et rébellions dans l'empire, leurs progrès et leur fin lors du détrônement de Moustafa II.

Il est enfin permis au lecteur de l'histoire ottomane de respirer plus librement et de fixer son attention sur des objets moins sanglans que ceux qui, dans

la précédente période, s'offraient sans cesse à ses yeux. Cette époque est encore signalée, il est vrai, par des rébellions, qui amènent la chute de deux Sultans, mais aucun d'eux ne meurt victime de la fureur d'une soldatesque déchaînée. L'empire est encore agité par plusieurs guerres sanglantes ; la capitale frémit encore au bruit de la hache du bourreau ; mais la nuit de la barbarie qui couvrait ses vastes provinces commence à se dissiper ; les horreurs qui ont imprimé une tache ineffaçable au règne tyrannique de Mourad IV disparaissent ; l'anarchie militaire, telle que nous l'avons vue sous la minorité de Mohammed IV, cesse d'attrister l'esprit du philosophe, et le vieux Kœprülü paraît avoir emporté avec lui sa cruelle politique. Le mahométisme perd de sa sauvage âpreté, grâces aux rapports fréquens de la nation ottomane avec les puissances limitrophes et à l'influence de la politique et de la civilisation européennes. L'humanité pénètre dans toutes les classes ; les mœurs publiques voient s'adoucir leur rudesse originaire, et, de même que deux cent cinquante ans auparavant, à l'époque où fut inventée l'imprimerie, une nouvelle vie se développa dans tous les États de l'Europe : ainsi l'empire ottoman sort, lentement il est vrai, grâce à l'introduction de cet art, des ténèbres de la barbarie. Si les bases du droit public ottoman, telles que les institutions militaires d'Ourkhan et de Mourad I^er^, et les kanounnamés de Mohammed II, de Souleïman-le-Législateur, d'Ahmed I^er^, et de Mohammed IV, demeurent stationnaires, on commence à

les interpréter, à les développer, et, pour la première fois, l'histoire ottomane signale des changemens et des modifications introduits dans les institutions primitives, altérations jusqu'alors sans exemple. Les historiens européens ont disserté depuis des siècles sur la stabilité des institutions et des mœurs de l'Orient, par opposition à l'instabilité des constitutions et des mœurs des peuples de l'Occident; mais cette stabilité n'est qu'apparente, car il n'y a rien de fixe et d'immuable dans la nature ni dans l'histoire d'une nation. Des milliers d'années se sont écoulées depuis que l'œil humain croit à l'immobilité des étoiles fixes; cependant elles s'agitent et accomplissent leurs révolutions. C'est ainsi qu'il existe un progrès réel dans la civilisation des peuples et des nations de l'Orient, et nul ne saurait y méconnaître la réaction de l'Ouest sur l'Est. Le Chinois, lui-même, malgré la muraille qui devait séparer le céleste empire des autres peuples de la terre, est prédestiné à subir l'influence de la civilisation européenne, car il ne saurait fermer entièrement l'accès de ses côtes aux vaisseaux qui sillonnent ses mers, et les juifs se fondent peu à peu avec les communautés chrétiennes.

Ceux des gouvernemens et des peuples qui voudraient résister à cette marche progressive de la civilisation, doivent s'attendre au sort des Maures d'Espagne et des enfans d'Israël.

Il y a ici une profonde distinction à établir entre le musulman sujet d'une puissance chrétienne, et le musulman dominateur des chrétiens. La Russie compte

parmi ses sujets quatre millions cinq cent mille musulmans; plus de onze millions de ces derniers obéissent à la Grande-Bretagne dans les Indes-Orientales. Les provinces d'Astrakhan et de Crimée sont aujourd'hui soumises aux Russes; les états de Baber et de Tipou-Saïb, ne sont plus que des provinces du vaste empire qui appartient à la Grande-Bretagne; les murs du Kremlin, à Moscou, renferment les symboles de la puissance des khans d'Astrakhan et de Crimée, tandis que le palais de la compagnie orientale à Londres possède les couronnes de Tipou-Saïb et des princes de Ceylan : c'est que tous ont péri, vaincus moins par le nombre de leurs agresseurs, que soumis par l'ascendant de leur génie. L'intolérance de l'islamisme apparaît clairement dans les lois musulmanes, et dans les règnes des dynasties qui confessent cette religion. Aussi l'histoire des chrétiens soumis à l'empire des princes musulmans, n'offre-t-elle d'un côté qu'une suite non interrompue de violences et de tyrannie, et de l'autre qu'un esclavage dégradant l'humanité dans l'homme. Dans ces derniers temps, on s'est donné beaucoup de peine inutile pour écrire une histoire des Grecs sous la domination ottomane; les événemens qu'elle retrace sont aussi peu mémorables que le serait une histoire des Arméniens, qui nous ferait voir l'existence de ce peuple courbé sous le sabre ottoman ou sous le joug persan. Mais ce qui est vrai relativement aux Turcs dominateurs des chrétiens, ne l'est point pour les Turcs soumis au princes chrétiens, dans le sens politique que nous y attachons. A l'époque

où la Crimée fut subjuguée par la Russie, tous les mahométans de cette contrée eurent la liberté d'émigrer. Il ne vint à la pensée de personne d'expulser par la force les habitans du pays. Une pareille violence eût été également indigne de la tolérance chrétienne et de la politique européenne. Autre chose est d'affranchir une contrée du joug de fer des musulmans ; autre chose est de dépouiller de leurs maisons et de leurs champs des possesseurs séculaires. Malgré eux les Ottomans seront, par la suite des temps, réduits à l'alternative ou de renoncer à leur domination sur les peuples chrétiens ou d'en alléger le poids et de l'exercer avec modération. Nous avons fait remarquer, vers la fin de la période précédente, que dans les dernières années du dix-septième siècle, les Sultans en avaient déjà reconnu la nécessité, à l'occasion du *nizami djedid* (nouvel ordre) promulgué par Kœprülü, qui, le premier, songeait à améliorer le sort des sujets chrétiens, répandus sur toute la surface de l'Empire. L'influence de la politique des cabinets d'Europe, soutenue par d'habiles diplomates, fit encore mieux sentir cette nécessité à la Porte après la paix de Carlowicz, et l'avertit incessamment des dangers qui la menaçaient. Depuis long-temps, la Porte recevait les ambassadeurs des puissances chrétiennes, et dès le commencement du dix-septième siècle, les États maritimes, l'Angleterre et la Hollande, entretenaient à Constantinople des ambassadeurs, comme avant eux, Venise et la France. Les ambassadeurs polonais et autrichiens allaient et venaient sans cesse, mais

ceux de l'empire ottoman envoyés, à de longs intervalles, ne faisaient que de courtes apparitions dans les capitales de l'Europe, d'où ils repartaient sans avoir rien appris. Ce fut seulement au commencement du dix-huitième siècle, que les ambassadeurs ottomans rapportèrent dans leur pays quelques germes de la civilisation européenne. Ce fut d'abord par l'entremise des plénipotentiaires turcs à Carlowicz, Soulfikar et Maurocordato, que l'esprit qui préside à la diplomatie des cabinets d'Europe s'introduisit dans les chancelleries ottomanes; c'est donc à partir du traité de Carlowicz que la politique ottomane se trouve plus intimement liée à celle des puissances chrétiennes.

Avant de parler du traité qui fut conclu avec les Russes, une année après la paix signé à Carlowicz avec l'Autriche, Venise et la Pologne, et des ambassades qu'échangèrent les puissances belligérantes pour la ratification de ce traité, qui accorda un repos longtemps désiré aux sujets des divers états, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les hommes qui se partageaient alors le pouvoir gouvernemental. La position nouvelle de l'empire vis-à-vis de l'Europe nous oblige de faire précéder cette partie de notre histoire du portrait consciencieux des hommes qui y ont eu la plus grande part, ou qui en ont été seulement les acteurs passifs. Au faîte du pouvoir était le grand-vizir. C'était le quatrième Kœprülü, Amoudjazadé Houseïn, neveu du vieux Kœprülü et cousin d'Ahmed Kœprülü, et de Kœprülü-le-Vertueux, l'un le second et l'autre le troi-

zième grand-vizir sortis de cette famille. Élevé sous l'administration de son oncle et de ses cousins qui le destinaient aux affaires publiques, Amoudjazadé avait accompagné Kara Moustafa sous les murs de Vienne; plus tard, il avait commandé successivement les forteresses de Schehrzor, d'Amassia et les châteaux des Dardanelles. Il avait suivi ensuite le Sultan régnant à Belgrade, où il s'était fait remarquer en lui donnant le conseil de ramener l'armée à Wardein, et de renoncer à la marche projetée sur Temeswar. Le désastre de Zenta avait témoigné de la sagesse de ses avis, et après la mort d'Elmas Mohammed-Pascha, resté sur le champ de bataille, il avait été nommé grand-vizir à sa place. Il s'était hâté de conclure une paix si nécessaire à l'empire, et mit tous ses soins à la conserver. C'était un homme généreux, libéral, ami des savans et des poëtes, que, pour une seule kassidée, il avait coutume de récompenser par un don de cent et même de deux cents ducats. Il distribuait, chaque année, aux scheikhs de Constantinople une somme de cinq cents bourses et, chaque jour, aux pauvres de la ville une autre de mille aspres. Après lui, l'homme le plus influent par son pouvoir et ses talens était le reïs-efendi Rami, fils d'un niveleur de Constantinople, natif du faubourg d'Eyoub. Rami avait d'abord suivi la carrière de son père, puis, nommé écrivain de la chancellerie, il s'était attaché à la fortune du poëte Nabi, secrétaire du grand-vizir Kara Moustafa. Il avait égalé celui-ci comme poëte et l'avait surpassé dans le genre épistolaire : car ses écrits politiques

subsistent comme un monument inimitable du style le plus riche et le plus élégant qui ait jamais été appliqué aux affaires d'État. Lorsque Nabi fut élevé à la dignité de kiaya, Rami le remplaça comme secrétaire auprès de Kara Moustafa. Après la mort de celui-ci, il fut nommé Beglikdji, c'est-à-dire sous-secrétaire d'État et référendaire du reïs-efendi, puis enfin reïs-efendi lui-même. C'est en cette qualité qu'il avait reçu les pleins pouvoirs du Sultan pour traiter de la paix qu'il avait signée à Carlowicz, de concert avec le drogman de la Porte, Maurocordato. Maurocordato, né d'un marchand de soieries de Khios, et de Loxandra, fille du riche marchand de bœufs Skarlato, avait ajouté à son nom de famille celui de son grand-père, d'où vient qu'il est désigné dans l'histoire ottomane et dans le diplôme de l'empereur Léopold comme fils de Skarlato. Il avait terminé ses études à l'université de Padoue ; nommé docteur en philosophie et en médecine, il s'était rendu célèbre à Constantinople comme professeur au collège de l'église patriarcale, et, comme médecin, il avait gagné la confiance du grand-vizir Ahmed Kœprulü qu'avait possédée avant lui l'interprète Panajotti. Il lui avait bientôt succédé dans la dignité de drogman de la Porte, et avait, en cette qualité, suivi le grand-vizir Kara Moustafa sous les murs de Vienne. Après la chute de celui-ci, il avait été vivement poursuivi par la haine de son successeur Kara Ibrahim. Ce n'avait été qu'avec les plus grandes difficultés et au prix de tous ses biens, qu'il était alors parvenu à dérober sa

tête au bourreau ; il avait dû enfin céder sa dignité au renégat Seferaga [1]. Cependant, rentré bientôt dans ses fonctions, il accompagna à Vienne, après l'avènement de Souleïman II au trône, Soulfikar-Efendi, muni par la Porte des pleins pouvoirs nécessaires pour négocier de la paix à Vienne. Il revint, après y avoir été retenu prisonnier pendant trois ans, sans que lui non plus que Soulfikar eussent réussi dans l'objet de leur mission. Il fut plus heureux, dix ans plus tard, à Carlowicz, où il signa le traité de paix entre la Porte et l'Autriche. Depuis lors, il fut l'âme de toutes les négociations comme de la politique extérieure de la Porte et reçut, en récompense de ses services, les titres nouveaux de conseiller intime et d'excellentissime [2]. Après la paix de Carlowicz, l'empereur Léopold l'éleva au rang de comte de l'Empire. Son influence, comme autrefois celle de son prédécesseur, l'habile diplomate-interprète Panajotti, servit puissamment la cause de ses coreligionnaires et les négociations des princes chrétiens. Dévoué à trois grands-vizirs de la famille de Kœprülü, il forma avec le dernier d'entre eux et le reis-efendi Rami une espèce de triumvirat, dans lequel se personnifiait une politique douce et modérée. Cependant leur influence ne put leur assurer une domination exclusive, et tous les trois durent fléchir devant le pouvoir du plus ambitieux de

[1] Cantemir II vol., L. LV. note M.; et Carra *Histoire de la Moldavie et de la Valachie* à Jassi, 1777, p. 120, où Seferaga a été changé en Feraga.

[2] Ἐξ ἀπορρήτων et ἐκλαμπρότατος.

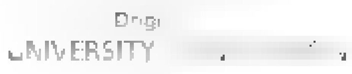
tous les mouftis que mentionnent les annales de l'Empire, le moufti Feïzoullah-Efendi.

Feïzoullah, fils de Mohammed, seïd ou descendant du Prophète, natif d'Erzeroum, et qui faisait remonter son origine au seid Schemseddin Tebrizi, professeur et ami de Mewlana Djelaleddin, le grand poëte mystique, était arrivé, trente-trois ans auparavant, d'Erzeroum à Constantinople avec l'illustre scheïkh Wani, l'orthodoxe prédicateur de Mohammed IV. Sa qualité de gendre de Wani lui valut bientôt une telle influence qu'il obtint, avec son beau-père, un libre accès auprès du Sultan, à la faveur duquel il dut sa nomination comme précepteur des princes Ahmed et Moustafa. Feïzoullah fut un légiste assez profond; il est auteur de plusieurs traités et commentaires [1]; mais il était rongé par l'ambition, et l'intrigue, plutôt que le savoir, le fit élever, d'abord sous le sultan Ahmed II, et ensuite sous Moustafa II, à la plus haute dignité législative. Placé à la tête des affaires spirituelles, il usa de tout son ascendant sur le Sultan régnant pour conférer à sa famille les places les plus lucratives, au préjudice des oulémas d'un mérite reconnu et au mépris des formes usitées jusqu'alors en matière d'avancement. L'aîné de ses enfans fut d'abord nommé nakiboul-eschraf, c'est-à-dire chef des émirs, ou chef des descendans du Prophète. Non content de cette

[1] Il a laissé des gloses marginales à l'exégèse du Koran de Beïdhawi, aux Commentaires des dogmes de Nesefi, et un traité arabe avec ce titre : *Nassaïhoul moulouk* c'est-à-dire, *conseil pour les rois*. Sa biographie se trouve dans Scheïkhi, la treize-cent-quatre-vingt-quinzième.

nomination, il demanda et obtint pour ce même fils le titre et le rang de moufti, et renouvela ainsi la promotion inouïe dont l'ambitieux Karatschelebi Abdoulaziz avait donné le premier et jusqu'alors l'unique exemple; en outre, il lui assura, par un diplôme du Sultan, la survivance de la première dignité judiciaire et spirituelle de l'État. Un autre de ses enfans, Ahmed, fut nommé juge de Brousa avec le rang de juge d'armée en Anatolie; un troisième enfin, Moustafa, fut promu à la dignité de grand-juge d'Anatolie. Le quatrième de ses fils, Ibrahim-Efendi, fut employé comme précepteur du prince héréditaire, Mahmoud; l'oncle d'Ibrahim, Ahmed, fut appelé aux fonctions de juge de la Mecque, et un autre parent du moufti, Esseïd-Mohammed, obtint la dignité de juge d'armée en Roumilie. Enfin, Abdoullahbeg, un des deux fils du troisième Kœprülü, sans avoir rendu de services à l'État, sans même s'être fait remarquer par des qualités personnelles, fut nommé vizir, non point parce qu'il était fils du cousin du grand-vizir, mais parce qu'il était gendre du tout-puissant moufti. Parmi les paschas-gouverneurs que protegeait Feïzoullah, se trouvait encore Moustafa, surnommé Daltaban, c'est-à-dire au *talon étroit* [1]. Moustafa Daltaban fut d'abord simple janissaire; il était natif du village de Petreitschik, près de Monastir, et ne savait ni lire ni écrire. Sous le grand-vizir Kara-Ibrahim, il avait été succes-

[1] Surnom donné aux grands marcheurs; il signifie que leurs courses les expose à user leurs talons. C'est donc une erreur lorsque Cantemir II, L. IV, n. 90, dit « sans chaussure ».



sivement chef des soldats chargés de dresser les tentes, puis chambellan, aga des djebedjis, et enfin des janissaires; comme gouverneur de Babataghi et pascha à deux queues, il avait fait une invasion en Bosnie et avait paru sous les murs de Soroka; mais il ne fut pas plus heureux au siége de cette ville que dans ses tentatives pour amener la Pologne à faire la paix avec la Porte. Il fut enfin nommé gouverneur d'Anatolie et pascha à trois queues; mais les habitans s'étant plaints de sa tyrannie et de ses vexations, il fut sommé de comparaître au diwan et de rendre compte de son administration. Le grand-vizir, Elmas Mohammed-Pascha, l'eût sans doute condamné à la peine de mort, si le moufti Feïzoullah ne l'eût couvert, dès cette époque, de sa puissante protection, et n'eût fait commuer sa peine en un exil sur les frontières de Bosnie [1]. Ce bannissement l'avait empêché d'assister à la bataille meurtrière de Zenta, et avait été pour lui une nouvelle source de fortune et d'autorité; comme serasker de Bosnie, il avait enlevé à l'ennemi, en une seule campagne, vingt-quatre châteaux-forts situés sur les deux rives de la Save. Plus tard, il succéda à Ismaïl-Pascha, gouverneur de Bagdad, trop faible pour résister aux Arabes rebelles de Bassra et de Kawarna. Ceux-ci se courbèrent à la vérité sous son joug de fer, mais la tyrannie et la cruauté qu'il déploya dans son administration excitèrent l'indignation générale. Ce fut lui qui travailla

[1] Osmanzadé-Efendi dit à Postchal; Cantemir qui affirme avoir lu l'ordre de bannissement, dit à Bibké, c'est-à-dire Bihacz.

de ses propres mains à démolir le consulat et l'église des Français à Bagdad, et qui en frappant les murailles de sa hache, donna le signal de la destruction [1]. Sa cruauté alla au point de faire déchirer par des serpents le ventre de la femme, enceinte, d'un scheikh arabe, pour lui faire avouer où son mari avait caché ses trésors; puis il abandonna son cadavre aux tigres. Le kiaya (ministre de l'intérieur) du grand-vizir était alors Hasan, surnommé le Fugitif, qui, élevé plus tard à la dignité de kaïmakam, fut cause de grandes infortunes [2]. La place de kaïmakam était occupée par un autre Hasan, surnommé *le gendre*, époux de la sultane Khadidja, ancienne fiancée du grand-vizir Kara Moustafa; sa parenté avec le Sultan lui ouvrit par la suite le chemin du grand-vizirat. Le tschaouschbaschi Moustafaaga était gendre du grand-vizir Kara Moustafa, mort sous le glaive du bourreau; le fils de ce même Kara Moustafa, Ali-beg, s'était frayé la route des premières dignités, grâce à la protection du grandvizir actuel, son parent [3]. En recevant le titre de vizir, il avait été nommé gouverneur de Candie, et avait obtenu la main de la princesse Rakiyé, fille du Sultan régnant [4]. Les sœurs de cette princesse, les sultanes Aïsché et

1 Paul Lucas (*Troisième voyage*). Paris, 1731, p. 340.

2 *Histoire de la bibliothèque de Berlin*, p. 256.

3 La première épouse de Kara Moustafa descendait du second et du troisième Kœprülü.

4 Raschid, p. 241. L'*Histoire de la bibliothèque de Berlin* la nomme Seineb.

Eminèh, âgées l'une de cinq, l'autre de six ans, avaient été fiancées aux gouverneurs de Damas et d'Erzeroum, Hasan et Nououman-Pascha. Toutes deux recevaient annuellement sur les biens de la couronne, devenus vacans par la mort de leur tante Oummi, une somme de soixante mille piastres, provenant des impôts levés sur les tribus turcomanes de Torghoud et d'Ouschak : mais Hasan-Pascha, étant tombé bientôt après dans la disgrâce, la main de la sultane Aïsché fut accordée au silihdar Ali-Pacha de Tschorli, plus tard favori et grand vizir. Le kapitan-pascha était toujours Houseïn Mezzomorto, le vainqueur de la flotte vénitienne et conquérant de Khios [1]. La place de kizlaraga était occupée par Nezir, surnommé le *gaucher*, parce qu'il avait coutume d'écrire et de combattre de la main gauche, et qu'il montait à cheval du côté droit. C'était un eunuque libéral et spirituel, dont la bouche savait aussi bien s'ouvrir pour réciter des vers que sa main pour secourir les malheureux [2]. Tels furent les personnages les plus considérables qui, sous le règne du sultan Moustafa, se trouvèrent à la tête des affaires de l'Empire.

Six mois s'étaient écoulés depuis la paix de Carlowicz, et le temps approchait où, conformément à la teneur des divers traités, les ambassadeurs de l'Autriche, de la Pologne, de la Russie et de la république vénitienne, devaient se rendre à Constantinople,

[1] *Table chronologique* de Hadji Khalfa.

[2] Raschid, I, p. 264; et Resmi, biographies des Kislaragas : elle est la trente-troisième.

pour échanger les ratifications du traité, et hâter ainsi la conclusion d'une paix finale. Pour les recevoir, non point à Andrinople, mais dans la capitale de l'Empire, avec pompe et grandeur, il fut résolu, à la suite d'un grand conseil des ministres, que le Sultan retournerait à Constantinople. Vers la fin du mois d'août, eut lieu le départ solennel du souverain pour la capitale. Au lever du soleil, les vizirs et les émirs, les colonnes du diwan et les chefs de la chancellerie du trésor, c'est-à-dire les khodjagans, se trouvèrent rassemblés devant la porte du Seraï où le Sultan, revêtu d'un kaftan de fourrures[1], le sabre au côté, le carquois sur l'épaule et le turban sur la tête, devait monter à cheval. Le moufti, les deux juges d'armée, le chef des descendans du prophète et les grands oulémas se mirent en marche, revêtus de pelisses à quatre manches[2] et de leurs turbans de cérémonie[3]. Le grand-vizir, monté sur un cheval richement harnaché, était revêtu du kaftan d'État en drap rouge : il portait le kallawi, c'est à-dire un turban de cérémonie de forme pyramidale orné d'une large bande d'or, des pantalons de velours fort larges, l'arc et le carquois sur l'épaule, à la manière des Tscherkesses. Venaient ensuite le defterdar, le reïs-efendi et le defter-emini (intendant du trésor), avec des surtouts garnis de zibeline[4], et un turban de forme ronde[5] inventée par le sultan Sélim. Ils portaient aussi des carquois et des arcs, à

[1] *Schib Koraké.*
[2] *Mouwahhadi.* — [3] *Ourf.*
[4] *Perradjé.* — [5] *Sélimi.*

la manière des Tscherkesses. Après eux s'avançaient les deux juges d'armée, les agas des sipahis et des silihdars, les chambellans, revêtus d'un kaftan doublé de fourrures en dehors et en dedans [1] et enfin les khodjagans avec leurs hauts turbans en forme de cylindre [2], et de larges surtouts garnis de zibeline; les écuyers conduisant en lesse les chevaux de main du Sultan, couverts de leurs harnais du diwan, et portant des bouchers étincelans de pierres précieuses.

Treize jours après son départ d'Andrinople, le Sultan arriva, en chassant et toujours à cheval, à Siliwri, où le grand-vizir, accompagné du moufti, s'était rendu en voiture, afin de tout disposer pour la réception du maître, dans la ferme qu'il possédait en ce lieu. Il y reçut d'abord le Sultan avec magnificence, et le jour suivant la sultane Walidé. Le surlendemain (10 septembre 1699), le cortége, en passant par Daoud-Pascha, fit à Constantinople son entrée solennelle, qu'un témoin oculaire, La Motraye, a décrit en quatre-vingt-cinq chapitres; cette description, bien que fidèle, est loin pourtant, comme il l'avoue lui-même, d'être complète et entière [3]. Dix-huit escadrons de sipahis, quinze chambrées de janissaires ouvraient la marche, avec les queues de cheval et les babuts

[1] *Séraséré kaplou*-almtem.

[2] *Moudjewwezé* Raschid I, et *Histoire de la bibliothèque de Berlin.*

[3] « Je ne donne qu'une liste peu circonstanciée des personnes qui compo» saient cette cavalcade. » *Voyage* du sieur de La Motraye à La Haye, 1727, 2 volumes in-folio. La description des vêtements à laquelle La Motraye n'entendait rien, se trouve dans l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, XIII, p. 152 et 155. L'auteur fait même remarquer que puisqu'il était si sou-

les bahuts du trésor, recouverts de drap écarlate. En avant de ces caisses, marchaient le ministre des finances (defterdar), le trésorier du Sultan (khazinedar), avec six cents armuriers, autant de canonniers, quatre cents mineurs et cinq cents bostandjis. Suivaient les domestiques du Seraï, les cuisiniers, les confiseurs, les fendeurs de bois, les porteurs d'eau, les concierges, les baigneurs, les barbiers, les tailleurs d'ongles, les maîtres d'école, les imams, les médecins des pages, trois cent soixante tschaouschs avec leurs chefs, le maréchal de l'Empire, deux mille possesseurs de petits fiefs (timar) et de grands fiefs (siamet) : venaient ensuite le ministre de l'intérieur et le secrétaire d'Etat, gardien du chiffre du Sultan, l'aga des janissaires, le grand-maître du seraï [1], le juge de Constantinople, le reïs-efendi, les quatre vizirs de la coupole, les quatre administrateurs des mosquées impériales, les six queues de cheval du grand vizir, toute sa musique militaire, ses gardes du corps, les courageux (gœnüllüs) et les téméraires (delis), ses coureurs (schatirs) et ses laquais (tschokadars) ; puis le grand-vizir lui-même et le moufti montés sur des coursiers richement caparaçonnés avec un frein et des étriers d'argent et une selle garnie de pierres fines ;

vent question de cérémonies, il n'était pas inutile de donner cette fois la description des vêtemens.

[1] Basch Kapou Agi, que La Motraye a traduit improprement par la qualification de surintendant des portiers : les Kapou Agalers sont les eunuques commis à la garde des portes du Harem. Leur chef est le grand maréchal de la cour, le premier des eunuques blancs, comme le kizlaraga est le chef des eunuques noirs.

au flanc droit des coursiers étaient appendus un sabre dans un fourreau couvert de joyaux, une massue et une masse d'armes en argent massif richement dorées : les gardiens des turbans portaient de la main gauche leurs turbans de gala recouverts de mousseline brodée. A leur suite s'avançaient le vizir kaïmakam, les deux juges d'armée, les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie; l'étendard du prophète et le Koran déposés dans une caisse d'or étaient portés par un chameau couvert de riches étoffes ; enfin on voyait apparaître les gardes du corps du Sultan, c'est-à-dire les lanciers et les arquebusiers, et au milieu de leurs panaches de héron étincelait le turban garni de diamants du Sultan, comme le soleil brille à travers de légers nuages. Derrière lui marchaient les quatre premiers pages de la chambre intérieure, savoir : les porteurs du sabre, du vase destiné aux ablutions, du turban et du kaftan. Ils étaient suivis du kizlaraga entouré des eunuques blancs et noirs; quarante chevaux de main, les veneurs du Sultan, les chasseurs au faucon et à l'épervier, les gardiens des dogues et des chiens d'arrêt, les muets et les nains venaient ensuite. La marche était fermée par les sipahis, les djebedjis, les topdjis, les janissaires et les laquais des paschas, les soldats chargés de dresser les tentes avec trois cents chameaux et dromadaires, et les porteurs d'eau avec leurs chevaux chargés d'outres.

L'arrivée journalière des ambassadeurs qui venaient ratifier le traité de Carlowicz, occupait alors

l'attention de la Porte et de la capitale. Récemment les habitans d'Andrinople avaient vu entrer dans leurs murs l'ambassadeur polonais Stanislas Rzewuski [1], Staroste de Chelm : il avait apporté et reçu la confirmation de la paix : il avait en même temps offert à la Porte des présens de vases d'argent, et obtenu lui-même une allocation de deux cents piastres par jour pour l'entretien de sa suite [2] (juin 1699 — silkidé 1110). En vertu de ce traité, les forteresses de Cécora, de Soroka et de Camieniec, situées en Moldavie, furent immédiatement évacuées par les Turcs. Sept cents chariots attelés de quatre ou six chevaux, livrés par les voïévodes de Moldavie et de Valachie, transportèrent de Camieniec aux rives du Dniester cent quarante-huit canons de bronze, cent vingt-deux canons de fer, et vingt-trois obusiers avec leurs affûts, pour être dirigés de là avec la garnison sur Bender et Akkerman [3]. Avant son départ d'Andrinople, le Sultan avait fait choix d'un ambassadeur extraordinaire pour la cour de Vienne, dans la personne d'Ibrahim-Pascha originaire de Gênes. Au siége de Vienne, Ibrahim était attaché au service particulier de Kara Moustafa ; plus tard il était successivement devenu trésorier du

[1] Raschid, I, p. 250, l'appelle à tort Stanislas Sertschki. *L'histoire du Defterdar*, p. 374, ne donne point son nom.

[2] *L'histoire du Defterdar*, qui devait être mieux instruit que Raschid, parle de cinquante piastres seulement : mais il paraît que c'est une faute d'impression.

[3] Raschid, I, p. 151, et *histoire du Defterdar*, p. 376. Le premier nomme les forteresses de Moldavie, Tscholschora, Sorika, Doupenitsché ; la seconde nomme la dernière Nemtsché.

grand-vizir Kara Ibrahim, et kiaya du grand-vizir Ali-Pascha [1]; comme gouverneur de Camieniec et de Négrepont, il avait défendu avec courage la première de ces forteresses contre les Polonais et la seconde contre les Vénitiens; promu ensuite au commandement de la flotte ottomane, il avait récemment été envoyé dans la Mer-Noire pour y combattre les Russes; présentement, il fut nommé pascha à deux queues, gouverneur de Roumilie et ambassadeur auprès de la cour de Vienne. Les présens qu'Ibrahim-Pascha dut remettre à l'Empereur consistaient en une tente, dont les colonnettes étaient surmontées de pommeaux d'or et dont la tenture intérieure était d'un satin multicolore brodé de fleurs; un panache de héron orné de cinquante-deux diamans; des harnais garnis de cinq cent trente-deux diamans, de trois cent trente-huit rubis et étincelans d'or et d'émail; une chaine double en or massif qui descendait de la selle au mors et des boutons du même métal; une sangle et des licous en or, des étriers aussi en or et couverts de cent vingt-huit diamans et de deux cent quatre rubis; une housse brodée d'or et de perles, garnie de franges aussi en perles; une masse d'armes où brillaient soixante-dix rubis et cinquante-cinq émeraudes, et dont l'extrémité était d'or; elle était suspendue à un ruban de brocard rouge orné d'émeraudes et de perles; une housse de velours rouge brodée d'or et une cou-

[1] Raschid, I, p. 250. Defterdar, p. 374. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, p. 182.

verture de selle écarlate ; des harnais couverts d'émail d'azur, de cent douze émeraudes, de trois cent quatre-vingts rubis, avec le frontal[1], le mors[2], la chaîne[3] et les étriers en vermeil[4]; une sangle dorée[5], une massue ouvrée[6], une lourde housse en drap rouge, parsemée de cent vingt-six roses d'argent et ornée de franges de corail ; une housse dorée ; une autre housse écarlate pareillement dorée ; une verge d'ambre pesant trois cent trois myskales (quatre-vingt-neuf onces) ; vingt vessies pleines de musc ; trente bézoards[7]; deux pièces d'étoffe d'or[8] appliquées sur des mousselines rouges ; six pièces larges d'étoffe d'or des fabriques de Constantinople ; vingt-deux pièces de riches étoffes de Constantinople brochées de fleurs ; six pièces de laines pour turbans[9]; cent vingt de fines mousselines dont se composaient les turbans impériaux ; vingt pièces de mousselines rayées d'or ; quatre grands tapis de Perse ;

1 Altinlik. — 2 Enselik.

3 Yilan, c'est-à-dire le serpent.

4 Som-dizgin.

5 Som-topkour.

6 Kakma-topoux.

7 Dans la relation de cette ambassade on ne mentionne que 10 vessies de musc, et 15 bézoards.

8 Kilaboudan *Sireng*. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, p. 152. Ces deux mots se trouvent aussi chez les Grecs, le premier chez les Byzantins, le second chez les Hellènes. Kilaboudan est le κλάβωτος des Byzantins. Voy. Ducange *mediæ et infimæ Græcia*. Sireng est le *Σαράγγης μήδων τὸ φόρημα* de Pollux, L. VII, C. XIII, p. 61. Cet un vêtement rayé de pourpre. Dans la relation de cette ambassade ces deux Sireng sont considérés comme deux pièces de satin rouge brodé avec des fils d'or.

9 Dou-hezari est transformé dans la relation de cette ambassade en Due zarchi.

quinze de ces tapis turcomans brodés [1] sur lesquels on s'agenouille pour faire la prière; quinze chevaux de main; une chaine d'argent pour retenir le cheval; un abreuvoir en argent; des housses de Perse brodées d'or; deux léopards retenus par des chaines d'argent.

L'échange solennel de l'ambassadeur ottoman contre l'ambassadeur autrichien eut lieu dans les murs de Slankamen (7 décembre 1699), que les deux peuples avaient, huit ans auparavant, jonché de leurs cadavres. L'ambassade ottomane se composait de sept cents personnes, et avait à sa suite neuf cents chevaux, mulets et dromadaires. On subvint à son entretien en lui allouant journellement des vivres pour une valeur de cent soixante florins et cent cinquante écus en numéraire. Le 31 janvier 1700, l'ambassade fit son entrée dans la ville de Vienne, précédée par le grand maréchal et l'interprète de la cour. La marche était ouverte par quatre voitures chargées de présens, par les gardes-du-corps, les délis (téméraires) de Bosnie et les gœnüllüs (courageux) d'Albanie, par le grand étendard rouge et les deux queues de cheval, les huit coursiers de l'ambassadeur couverts de trois housses, l'une d'étoffe d'or, l'autre en étoffe d'argent et la troisième formée d'une peau de tigre; sur le côté droit de la selle pendaient un bouclier, une masse d'arme, un arc et un carquois garni de flèches. L'ambassadeur était étendu dans sa voiture garnie de drap

[1] Ouschak sedjadé: Ouschak est une tribu turcomane près du fort de ce nom dans l'Asie-mineure, non loin de Smyrne.

rouge et traînée par six chevaux blancs, dont la crinière et la queue étaient peintes en rouge, suivant la coutume turque, avec du henna : devant la voiture marchaient six laquais armés de courtes hallebardes, et sur les deux côtés quatre yayabaschis, c'est-à-dire, capitaines des janissaires, et quatre trabans armés de boucliers et de flèches; derrière, on portait son fauteuil de campagne, en velours rouge brodé d'or, et son turban recouvert de drap vert. Venaient ensuite son porte épée, le gardien de son sceau, son trésorier, son premier valet de chambre et les autres officiers de sa maison avec les ustensiles caractéristiques de leurs fonctions, le porteur des vases avec l'aiguière et le vase d'ablution, le cafetier avec la cafetière, le barbier avec le miroir et les rasoirs, le gardien du linge avec les serviettes, etc. La litière de l'ambassadeur était portée par deux chevaux; soixante janissaires avec leurs longues et lourdes carabines dont le canon était incliné vers la terre, escortaient les voitures qui portaient les présens; le kiaya, ou le maître d'hôtel, et le chancelier de l'ambassadeur avec une canne en argent, le diwan-efendi et l'imam, c'est-à-dire le secrétaire de la légation et le chapelain précédaient les trois étendards du reste de la suite de l'ambassadeur, et la musique ottomane, dont les chalumeaux, les cymbales, les trompettes, les tambours et les grosses caisses tatares jouaient de bruyantes fanfares[1].

[1] Gründ-und umstandlicher Bericht S. 52, und Relazione distinta e ve-

Quatre mois avant l'arrivée de l'ambassadeur turc à Vienne, le président du conseil d'état et de guerre chargé de négocier la paix à Carlowicz, le comte Œttingen avait pris, avant de partir pour Constantinople, congé de l'Empereur avec une pompe inusitée (26 septembre 1699). Sa suite était moins nombreuse peut-être que celle de l'ambassadeur turc, mais elle comptait plus de personnages illustres. Après les courriers, les chevaux de main, les pages et les musiciens, venaient le médecin de l'ambassadeur entre son apothicaire et son chirurgien; deux bénédictins, ses confesseurs; le maréchal de l'ambassade et douze seigneurs, marchant par trois et ayant au milieu d'eux une bannière aux armes d'Œttingen. Parmi eux, on remarquait le capitaine du génie Jacques de Rauschdorf, et Guillaume Ernest Schmid d'Anhalt-Zerbst, que, vingt ans plus tard, nous verrons renégat; le secrétaire de légation Macari, et le secrétaire-interprète pour les langues orientales Lackovitz; au milieu d'eux marchait Simpert, abbé de Neresheim, prélat de la légation, et qui a laissé une relation de cette ambassade[1]; puis suivaient trois à trois, quinze comtes, cavaliers d'ambassade. Entre les comtes de Colloniz et de Breuner, marchait le fils de l'ambassa-

ridica della solenne intrata in Vienna della grande ambasciata ottomana seguita addi 31 gennaro 1700 (foglio straordinario 3 Feb.).

[1] *Diarium* ou *Relation curieuse d'un voyage de Vienne à Constantinople et de là en Allemagne*; Augsbourg, 1701, par Simpert, abbé de Neresheim, prélat domestique de S. E. l'ambassadeur, et Relation du secrétaire d'ambassade Macari, à la Bibliothèque de la cour de Vienne.

deur, portant un étendard en étoffe d'argent dont une face représentait l'image de la vierge de Alt Œttingen, et l'autre les aigles doubles des armes de Hongrie, de Bohême et d'Autriche, magnifiquement brodées. Ils étaient suivis des comtes de Dietrichstein, de Lippe, de Swirby, de Sprinzenstein, de Louis de Sinzendorf, de Thun, de Saur, de Kuefstein, de Nostiz, des deux comtes Adolphe et Charles de Sinzendorf, au milieu desquels figurait Adolphe-Auguste duc de Holstein; tous portaient des coiffes d'écarlate bordées de zibeline, des surtouts de velours de différentes couleurs et des vêtemens de dessous en étoffe d'or et d'argent. Derrière eux, on distinguait l'ambassadeur, portant sur sa tête un kalpak hongrois de velours rouge, bordé de fourrures de zibeline et surmonté d'un panache noir de héron, retenu par une agrafe de diamans venant du trésor impérial. Son vêtement de dessus était formé d'une étoffe d'or et garni soit intérieurement, soit extérieurement de zibeline, comme le sont les pelisses d'État du Sultan et du grand-vizir. A sa gauche pendait un sabre turc couvert de pierres fines; à sa suite marchaient vingt-quatre laquais, armés de piques turques. Au seconde rang, on voyait vingt-quatre trabans et deux étendards, dont l'un, rouge et blanc, représentait l'image de la vierge d'Œttingen, l'autre, jaune et noir, les doubles aigles, symbole de la puissance de l'Autriche. Leurs surtouts de couleur écarlate étaient ornés de quatorze aiguillettes en argent; leurs vêtemens de dessous en soie de couleur orange et leurs écharpes de couleur bleue. Ils portaient des hal-

lebardes où étaient incrustées les armes de la maison d'Œttingen. Le carrosse de l'ambassadeur était garni intérieurement de velours cramoisi, et traîné par six chevaux de race danoise; deux autres carrosses, également attelés de six chevaux précédaient le vaguemestre monté sur un cheval superbe. Après avoir obtenu son audience de congé de l'Empereur, l'ambassadeur quitta Vienne et s'embarqua avec sa suite sur une escadrille composée de quarante-deux bâtimens; il se rendit par le Danube à Slankamen, où il fut échangé avec l'ambassadeur turc. Arrivé à Constantinople (8 février 1700), il y fit son entrée dans le même ordre qu'à sa sortie de Vienne. La Porte lui alloua pour son entretien journalier quarante poulets, trois dindons, dix oies, trente pigeons, cent cinquante okkas de la farine la plus pure, dix okkas de fruits, trente okkas de légumes, trois bœufs, un veau, dix moutons, cinquante kilos d'orge, dix quintaux de paille, trois charriots de foin, trente mesures de bois, cent dix okkas de charbon, un okka de fines épices, enfin cent cinquante piastres, dont chacune équivalait alors à un reichsthaler. Le 13 février 1700 (26 schâban 1111)[1], l'ambassadeur eut son audience du grand-vizir et, trois jours après, il fut admis à celle du Sultan; c'était un jour de diwan et de solde pour les troupes, auxquelles on distribua quinze cent bourses, c'est-à-dire cinquante mille sept cent reichsthalers[2]. Les présens que l'Em-

[1] Raschid écrit par erreur le 20 au lieu du 26 schâban.

[2] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, p. 155, avec plus de jus-

pereur avait destinés au Sultan consistaient en un plateau d'argent, des grilles de cheminée, des rafraichissoirs, des flambeaux, des arrosoirs, des vases, des tasses à café, des vases pour le sorbet, le tout de même métal, des flacons dorés avec leurs chaines, des encensoirs, des vases à fleurs, des lustres à miroirs, des montres, un réchaud en argent et une fontaine artificielle du poids de cent marcs. La sultane Khasseki reçut un panier à couvercle tout en or et martelé en bosse, une autre à anses dorées, un troisième en argent mat et sans couvercle, une pendule à miroirs, une seconde à jeux de flûte, et enfin une cassette de joyaux ornée de pierres fines; l'ambassadeur remit aussi à la sultane Walidé une table à café, des vases à fleurs en vermeil ornés de guirlandes et d'émail, deux bras de lustre, quatre corbeilles en fils d'argent, une montre en forme de disque aussi en fil d'argent, garnie de pierreries, une montre à jeu d'orgue, six petits vases à fleurs soigneusement travaillés et ornés de pierres rouges, enfin un écrin magnifique. Des arrosoirs, des vases, des rafraichissoirs, des corbeilles avec leurs couvercles, des encensoirs, des cassolettes, des flacons pour l'eau de rose, des montres et des pendules, des assiettes et des tasses, des flambeaux, des miroirs, des bureaux et des écritoires du plus

tesse que la Relation précitée, p. 74, dit 60,000, renfermés dans 2050 bourses; mais c'est une double erreur, car 2050 bourses, chacune de 500 piastres font 1,025 000 piastres, et 60,000 écus font seulement 120 bourses.

beau travail furent distribués au grand-vizir, aux six autres vizirs, au reïs-efendi et au moufti. Les présens offerts au Sultan pesaient seuls deux mille okkas, c'est-à dire quarante-cinq quintaux d'argent. Tous ces présens coûtèrent à l'empereur une somme de quatre-vingt-treize mille sept cent cinquante-sept florins. La cour de Vienne offrit encore à l'ambassadeur turc, lors de son audience de congé, de riches présens, consistant en vases et arrosoirs d'argent, en cafetières, théïères, tasses, corbeilles, coupes, flambeaux, et quelques pièces de drap fin d'Angleterre [1].

Les instructions données au comte Œttingen lui enjoignaient de présenter au Sultan la ratification du traité de paix et les présens de l'Empereur dans une audience solennelle, et selon les formes usitées du

[1] La Relation circonstanciée de cette ambassade, p. 119, donne la liste du personnel de l'ambassade, et les noms des principaux emplois. Le kiayabeg (maître de cérémonie). Le diwan-efendi (secrétaire de légation). Le kapidjiler kiayasi (chambellan). Le miri akhor (grand-écuyer). Le wekili khardj (chef des cuisines). Le doughandji (fauconnier). Le tschaouschbaschi, silihdar (porte-épée). Le khaznedar (trésorier). Le tschokadar (valet de chambre). L'anaktar agazi (gardien des clefs). Le kaftandji (gardien du kaftan). Tschamaschirdji (gardien du linge). Le pischgirdji (gardien de la nappe). Le kahwedji (préparateur du café). Le kilardji (gardien des confitures). Le kitabdji (bibliothécaire). Le sofradji (valet qui dresse la table). L'ibrikdar (gardien du vase des ablutions). Le mehter-baschi (maître de chapelle). L'itsch mehter (le tapissier attaché à la maison). Le mataradji (porteur des outres destinées à contenir l'eau). Le schatirbaschi (premier laquais). Le tschadir mehterbaschi (chef des dresseurs de tente). Le serradjbaschi (chef des palefreniers). L'aschdjibaschi (premier cuisinier). Le tschaschnegir-baschi (grand sommelier). Le sarbanbaschi (premier gardien des chameaux). Le kharmandebaschi (premier gardien des mulets).

cérémonial. Il devait veiller à l'échange des prisonniers conjointement avec le comte Adolphe de Sinzendorf, spécialement chargé de cette affaire, presser la délimitation définitive des frontières, arrêter les articles du traité qui garantissaient la sûreté des individus et du commerce, la protection des églises et de leurs desservans; enfin il devait tâcher de faire prendre en considération la situation difficile des hospodars de Moldavie et de Valachie, et insister sur l'éloignement de Tœkœli[1]. Le comte de Sinzendorf n'eut pas long-temps à s'occuper de l'échange des prisonniers; il mourut quelques mois après, et son corps fut rapporté à Vienne par ces mêmes prisonniers qu'il avait délivrés de l'esclavage.

Pour honorer de sa présence la fête que le grand-vizir donna dans sa maison de campagne sur le rivage asiatique du Bosphore, non loin du château d'Anatolie, l'ambassadeur autrichien s'embarqua, comme autrefois le comte Leslie, sur trois galères. La plus grande d'entre elles, ornée de trois pavillons et dirigée par trois cents esclaves chrétiens, traînait à la remorque une galère pleine de musiciens dont les bruyans accords ne pouvaient se faire entendre au milieu du cliquetis des chaînes qui résultait, à chaque coup de rames, des efforts des trois cents esclaves. Pour amuser les ambassadeurs (car on avait encore invité à cette fête les envoyés des puissances médiatrices, l'An-

[1] Instructions du comte d'Œttingen, du comte de Wermond et d'Ulfeld, ambassadeurs dans les années 1718 et 1740.

gleterre et la Hollande), on leur donna le spectacle d'un tir à l'arc ; des lutteurs, des maîtres d'escrime, des danseurs, des joueurs de gobelets, et une cantatrice saltimbanque de Perse égayèrent la fête. Le repas fut aussi court que magnifique. Des plats de riz crevé, de toutes les couleurs, des viandes hachées, servies dans des citrouilles ou enveloppées dans des feuilles de vigne, des pigeons confits, des poulets rôtis, toutes sortes de gibier et de pâtisseries passèrent rapidement sur les tables, apportés par une foule de domestiques qui, se transmettant les mets les uns aux autres, les emportèrent presque aussitôt après les avoir déposés. Ce mode de service témoigna beaucoup moins de la sobriété des convives, que de l'empressement et de l'avidité de ceux auxquels les restes devaient appartenir.

Après la mort du comte de Sinzendorf, la cour de Vienne conclut avec l'ambassadeur turc, Ibrahim, une convention particulière en quatre articles, par laquelle l'article XII de la paix de Carlowicz, qui réglait le rachat des prisonniers, fut étendu à tous les esclaves tirés de contrées soumises au sceptre de l'Autriche, à quelque nation qu'ils appartinssent, et même aux enfans nés des esclaves restées chrétiennes durant leur esclavage [1] (26 juillet 1700). L'ambassadeur autrichien à Constantinople obtint trois fermans

[1] *Instrumentum ad facilitandam Captivorum utriusque Imperii eliberationem cum magno Portæ Ottomanicæ legato confectum.* Vienne, 26 juillet 1700. Le ferman pour les gouverneurs de Bosnie et de Temeswar se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 140.

favorables au commerce, à la protection à accorder aux églises catholiques et à leurs desservans en Turquie, et particulièrement à ceux de Jérusalem (septembre 1700 — rebioul-akhir 1112) Le premier de ces fermans ne s'appuyait pas sur le traité de commerce négocié en l'an 1617 par le comte de Czernin, et tombé en désuétude de part et d'autre, au point qu'un siècle plus tard les diplomates autrichiens en avaient même perdu le souvenir. Il était basé sur le dernier traité de Vienne [1]. Les deux autres fermans concernant la protection à accorder aux desservans catholiques et aux églises de Jérusalem, par les autorités turques, étaient, à peu de chose près, la lettre des deux traités conclus à ce sujet par l'avant-dernier ambassadeur, le comte de Leslie. Par le premier, la Porte s'engageait à prendre des mesures pour qu'à l'avenir les prêtres catholiques ne pussent être troublés dans l'exercice de leur culte par les évêques grecs, serviens et bulgares, ni molestés par des autorités qui trop souvent n'écoutaient que leur caprice, leur haine ou leur avarice [2]. Le dernier assurait aux catholiques de Jérusalem la possession incontestée de l'église de Saint-Jean, au nord de la ville, des sépulcres de Sion, des couvens de Bethlehem et de Nazareth avec leurs tombeaux et leurs jardins, des lieux saints de Safed, de Saïda et de

[1] *Translatio cum originali collatæ copiæ diplomatis mercatorum.* Dans les Arch. I. R.

[2] *Translatio cum originali collatæ copiæ diplomatis Religiosos concernentis A. 1700.* Ibid.

Ramla, de la chapelle de la Vierge, et des lieux possédés par les chrétiens autour du Saint-Sépulcre. Ce même ferman les autorisait à célébrer la Fête des Rameaux sur la montagne des Oliviers et dans les lieux témoins de la naissance de saint Jean, de saint Joachim et de sainte Anne; à accueillir les pèlerins dans leurs couvens de Jérusalem, de Damas, de Bethlehem, de Nazareth et de Saïda; à rétablir les monumens qui tombaient en ruines, et à acheter les vivres nécessaires pour l'entretien de leurs moines, sans qu'on pût les forcer à accepter des denrées et des viandes corrompues; enfin il leur promettait aide et protection contre les Arméniens et les Grecs [1].

Avant son audience de congé (2 octobre 1700), l'ambassadeur recommanda au grand-vizir les patriarches syriaques de Haleb, les catholiques de Khios, les Ragusains, et le pria de terminer promptement la délimitation des frontières du côté de Novi [2]. Le grand-vizir lui donna encore une fête à Eyoub; et à sa dernière entrevue, il décora soixante personnes de sa suite de vêtemens d'honneur. Enfin, par une nouvelle déférence pour l'ambassadeur, il alloua, suivant un antique usage, une augmentation de solde de deux aspres par jour à quatre fourriers, à quatre

[1] *Translatio cum originali collatæ copiæ confirmati diplomatis pro Religiosis terræ Sanctæ.* Rebioul-akhir 1112 (Sept. 1700). Dans les Arch. I. R.

[2] Ces actes se trouvent dans les Arch. de Vienne; les lettres de recréance du comte d'Œttingen dans Rami, p. 464.

tschaouschs, à quatre silihdars, et quatre sipahis [1].

L'ambassadeur polonais, qu'avait précédé de six mois le nonce Stanislas Rzewuski, était arrivé à Constantinople en même temps que l'ambassadeur autrichien. C'était Raphaël de Winiawa Leszczynski, petit-trésorier de la couronne, père de Stanislas Leszczynski, qui plus tard occupa le trône de Pologne. Il fit son entrée à Constantinople avec une pompe telle que n'en avait jamais déployé aucun des ambassadeurs qui jusqu'alors avaient paru dans cette capitale. Sa suite, composée de quatre ou cinq cents personnes, fut logée dans les environs du palais d'Ibrahim-Pascha sur l'hippodrome [2], que la Porte, par une distinction particulière, lui avait assigné pour demeure. Les présens qu'il apporta au Sultan consistaient en vases, flambeaux, pendules, fontaines à jets d'eau ; le tout en argent, et en chiens de chasse attachés avec des chaînes de ce métal [3]. Quoique sa suite fût plus nombreuse, l'ambassadeur fut traité avec moins d'égards que ne l'avait été l'ambassade autrichienne ; car, sur cent personnes de sa suite, il ne lui fut permis d'en emmener qu'une seule avec lui en présence du Sultan. Il entra dans la salle d'audience avec cinq

1 Cet usage n'est consigné nulle part, excepté dans le manuscrit de la bibliothèque de Berlin, nº 75, f. 175.

2 *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, nº 75, p. 155, donne la date de son arrivée ; le *Diarium* de Simpert, p. 204, la fixe au 5 mai

3 Rapport détaillé et circonstancié, où se trouvent aussi deux harangues qu'il fit en latin au Sultan et au grand-vizir, p. 88 et 89.

nobles seulement [1], revêtus comme lui de simples kaftans, tandis que la suite du comte d'Œttingen, composée de seize comtes, avait été admise dans l'intérieur du séraï. En outre, le comte d'Œttingen s'était assis pendant l'audience sur l'estrade même du diwan, honneur qui fut refusé à Leszczynski ; il dut se contenter d'un siége recouvert en soie, mais sans dossier. Pour le repas même que l'on a coutume de donner aux ambassadeurs, immédiatement après le diwan et avant de les revêtir du kaftan ou de la pelisse pour paraître à l'audience, le grand-vizir avait fait régler l'ordre des plats suivant le rang des ambassadeurs, et, conformément à cette règle, Œttingen seul eut l'honneur de se voir servir un plat de poissons frits [2]. La mission de l'envoyé polonais consistait surtout à hâter la nomination d'une commission pour la délimitation définitive des frontières. Les commissaires nommés par le roi de Pologne, étaient l'ambassadeur lui-même, le palatin de Podolie, François de Sas Dziedusycki, le staroste de Staszyca, Adam de Topor Tarto, le sénéchal de Podolie, et l'historien du traité de Carlowicz, Etienne de Junosza Humiecki [3]. Dès que l'objet de sa demande lui eut été accordé, la Porte lui signifia

[1] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, nº 76, p. 156, n'en mentionne que trois.

[2] Rapport de l'ambassade, dans les Arch. de Vienne.

[3] Plusieurs de ces noms paraissent être cachés dans les noms mutilés que mentionne la lettre de recréance de Leszczynski (Voyez Rami, dans son *Inscha*, nº 461), où il est cité comme ambassadeur ; les Rapports du comte d'Œttingen, le *Diarium* de Simpert, et la *relation* circonstanciée de l'ambassade autrichienne ne parlent que d'un seul ambassadeur.

qu'il pouvait partir, en lui disant qu'il n'était pas d'usage d'accorder des audiences de congé à tous les ambassadeurs. Leszczynski répondit qu'il connaissait fort bien les usages, ainsi que les égards dus à son souverain et à lui même, et qu'il mourrait plutôt à Constantinople[1] que de supporter patiemment une pareille injure; dès-lors l'audience de congé lui fut accordée sans difficulté (27 juillet). Le troisième ambassadeur des puissances qui avaient participé à la paix de Carlowicz fut celui de Venise, Lorenzo Soranzo[2] qui fit son entrée à Constantinople trois mois avant l'ambassadeur autrichien. Averti de son arrivée à l'embouchure des Dardanelles, la Porte lui avait envoyé, selon l'usage, deux galères pour le conduire dans la capitale, où il fut logé dans une maison du faubourg de Galata et reçut journellement une somme de cent vingt piastres destinée à son entretien et à celui de sa suite[3]. Son audience du Sultan avait eu lieu le 14 novembre 1699 (21 djemazioul-ewwel 1111). Soranzo, qui était venu chercher la confirmation du traité de Carlowicz, que le plénipotentiaire vénitien n'avait voulu signer que provisoirement et conditionnellement, obtint encore de la Porte un traité additionnel plus explicite, auquel furent ajoutées dix-sept autres clauses

[1] « J'aimerais mieux crever à Constantinople que de supporter cette injure. » *Diarium* de Simpert, p. 284.

[2] La lettre de recréance de Soranzo se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, n° 472.

[3] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, p. 155 et Raschid, I, p. 251, écrivent *solota* que les Français appellent *piastres isolotes*. La

contenues dans les traités précédens : de sorte que le traité de Carlowicz, qui primitivement ne contenait que seize articles, en eut alors trente-trois [1]. La Russie n'avait pas négocié avec la Porte une paix définitive ; elle avait seulement conclu un armistice de deux ans. Pour mettre un terme à cet état provisoire, le Czar avait muni de pleins pouvoirs son ambassadeur Oukraintzow qui, assisté par un autre plénipotentiaire [2] russe, arriva à Constantinople dans les premiers mois de l'année 1700, où, pendant toute la durée des négociations, il fut retenu sous bonne garde dans le voisinage de la Porte des Sables. Deux fois par semaine, ils conféraient avec le reïs-efendi Rami et le drogman de la Porte Maurocordato, dans l'ancien seraï du grand-vizir Kara Moustafa. Les Russes demandaient l'abandon au Czar des forts de Ghazi et de Schahin-Kerman, la liberté du commerce, l'élargissement des prisonniers, le libre exercice du culte pour ses sujets, et la protection de la Porte pour ceux qui voudraient

traduction des lettres de créance de Soranzo se trouve dans l'*Inscha* de Le Grand, à la bibliothèque de Vienne, n° 425, n° 14. L'*Inscha* de Rami, n° 584 nous rapporte une lettre du grand-vizir à Soranzo, assurant aux commerçans de Venise un traitement bienveillant.

[1] La république paraît avoir considéré ce traité comme un grand secret d'état, car elle n'en fait mention nulle part. On peut cependant le retrouver dans les Archives I. R., parmi les actes vénitiens avec la date et la suscription de l'interprète : *Scritto nel campo di Daudpascia alli primi della luna Zilcade* 1112 *cioè* 15. (9) *Avril*. 1701. *Tradottione delli qui sottoscritti Dragomani publici : Tomaso Tarsia Dragomano grande. Giacomo Tarsia Dragomano di Strada, Aloise Fortis Dragomano publico. Isac Rali Drag. publico. Gioo. B. Navon Drag. publico.*

[2] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, p. 156. Dans la

se rendre en pèlerinage à Jérusalem. Les Turcs, de leur côté, insistaient sur l'évacuation de toutes les places fortes conquises par le Czar. Les négociations duraient depuis six mois sans que l'on pût s'entendre; enfin des courriers apportèrent aux ambassadeurs moscovites le consentement de leur souverain à la démolition des forteresses conquises, mais les Turcs persistèrent dans leur demande d'une restitution pleine et entière, et traînèrent ainsi en longueur les négociations. Ce ne fut qu'à la nouvelle envoyée par le khan des Tatares du rassemblement autour d'Azof d'une armée russe de cent mille hommes, que la Porte signa un traité conçu en seize articles, et qui, pour trente ans, assurait la paix entre les deux nations [1]. Le second article de ce traité stipulait la démolition des fortifications de Toghan, de Ghazi-Kerman, de Schahin-Kerman, et de Noussret-Kerman. Le cinquième, relatif à la délimitation des frontières, établissait qu'on ferait un désert des douze lieues de pays comprises entre Or et Azof changées en un désert. Le sixième permettait également aux Tatares et aux Russes de chasser, de pêcher, d'élever des ruches, de couper du bois, et d'établir des marais salins dans le district situé entre Or et le château-fort de Meyousch. Le septième accordait à la

lettre de recréance (voyez Rami, grand *Pascha*) en fait mention des conseillers Amilianusch, d'Ignatodesich, d'Oukraintzow, et du plénipotentiaire Yako Daldeschera. Il est difficile de dire quel est cet Emélien, sans consulter les Archives russes. Le premier plénipotentiaire au traité de Carlowicz était Procopius Bogdanowitsch Wosnitzin.

[1] Le traité se trouve dans Raschid, I, p. 253-255.

forteresse d'Azof la possession d'une étendue de territoire de dix lieues, dans la direction du Kouban, où les Noghaïs et les Tscherkesses ne devaient point inquiéter les Cosaques et les Russes. L'article huit stipulait que les Tatares de Crimée s'abstiendraient à l'avenir de toute incursion sur le territoire russe. Le neuvième était relatif à l'échange des prisonniers ; le dixième, à la liberté du commerce ; le onzième, aux pélerins qui se rendraient à Jérusalem ; le treizième concernait les priviléges des agens et des interprêtes des deux nations ; et enfin, le quatorzième stipulait l'envoi mutuel d'une ambassade extraordinaire pour ratifier le traité dans l'espace de six mois.

Un évènement inoui jusqu'alors dans les fastes de la diplomatie européenne, eut lieu à l'audience que le Sultan devait accorder au nouvel ambassadeur français, Ferriol, marquis d'Argental. Ce dernier était arrivé vers la fin de l'année précédente pour remplacer son prédécesseur, monsieur de Châteauneuf [1], qui l'avait présenté au grand-visir dans une audience solennelle (5 janvier 1700) [2]. Quelques jours après, Ferriol

[1] La lettre de rappel de Châteauneuf, remise par Ferriol au grand-vizir, datée du 18 mai 1699, se trouve dans l'*Inscha* de Le Grand, nº 13; à la bibliothèque impériale, nº 425; et la lettre de recréance que Châteauneuf reçut du Sultan, se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, nº 463.

[2] La Motraye, p. 269, donne la description de cette cérémonie, avec la date du 26 décembre (vieux style). Raschid, p. 231, donne pour date le 12 redjeb 1111, c'est-à-dire le 3 janvier avec cette suscription : *Réception de l'ambassadeur français et sa grossièreté dans le diwan.*. Elle se trouve aussi dans l'*Histoire du Defterdar*, p. 376 et dans Flassan, v. 4, p. 160.

arriva, entouré de sa suite, au seraï pour remettre au Sultan les présens du roi de France, consistant en une glace magnifique, longue de quatre-vingt-dix pouces et large de soixante, en une belle pendule, une horloge artistement travaillée, représentant la rotation des étoiles, et en plusieurs pièces de riches étoffes et de drap fin de première qualité. Tout se passa à merveille jusqu'au moment où l'ambassadeur, revêtu d'un kaftan d'étoffe d'or parsemée de fleurs, fut sur le point d'être introduit dans la salle d'audience. Le tschaousch-baschi, ayant remarqué que sous son kaftan l'ambassadeur tenait cachée une longue épée, refusa de l'introduire avec cette arme. Maurocordato lui fit observer qu'en insistant il violerait tous les usages reçus, et que jamais personne, quelque fût son rang, n'avait paru avec des armes en présence du Sultan. Ferriol mit la main sur son épée, protestant qu'elle ne lui serait reprise par nul autre que par son roi. Le grand-vizir lui fit alors signifier qu'il n'obtiendrait point d'audience du Sultan, s'il ne consentait à se dessaisir de son épée. Ferriol répondit que monsieur de Châteauneuf lui avait assuré que, lors de son audience, il lui avait été permis de garder la sienne. Le grand-vizir lui dit qu'il se trompait, et que, dans tous les cas, si son prédécesseur avait porté une arme, elle avait dû être si petite que personne n'avait pu la remarquer sous son kaftan. L'aga des janissaires essayait en vain de persuader l'ambassadeur et de le faire renoncer à son projet. « Vous êtes des sujets, » s'écria l'ambassadeur, et moi je suis le représentant

» d'un grand roi. » Les vizirs de la coupole, les kadiaskers épuisèrent à leur tour toute leur éloquence, sans pouvoir rien obtenir de lui. Les chambellans, qui l'avaient déjà pris sous les bras pour le conduire, suivant l'usage, à l'audience, tentèrent alors de lui enlever son épée sans qu'il s'en aperçût, mais il les repoussa violemment en les frappant des coudes et des genoux, et, plein de colère, il cria à Maurocordato : « Est-ce ainsi qu'on viole dans ce pays le droit des gens? » Sommes-nous donc amis ou ennemis? — Amis, ré» pondit Maurocordato; mais vous ne pouvez paraître » à l'audience avec votre épée. — En ce cas, je n'y » paraîtrai pas du tout, » s'écria l'ambassadeur furieux. Il se débarrassa aussitôt de son kaftan, ordonna aux personnes de sa suite qui en étaient aussi revêtues de l'imiter, et de le suivre à son quartier. Le lendemain, la Porte lui renvoya les présens du roi. Six mois après, Ferriol se promenait sur les eaux du Bosphore, dans un yacht semblable à celui du Sultan, et recouvert aussi du parasol doublé de pourpre [1]. Le grand-vizir lui signifia au nom du Sultan qu'il eût à s'abstenir de se promener sur un yacht semblable, s'il ne voulait pas se faire couler à fond : en même temps, il fit donner deux cents coups de bâton aux rameurs, qui étaient turcs (20 juillet 1700). Le cabinet français n'ayant pas eu connaissance officielle de l'injure faite à son ambassadeur, la Porte n'apporta aucun

[1] Flassan, v. IV, p. 162, et le *Diarium* de Simpert, p. 265. Flassan ne rapporte que le fait de la décoration du yacht, mais Simpert parle aussi de l'injure que lui avait attirée cette affaire.

changement dans ses relations avec la cour de France, et Ferriol demeura dix ans à Constantinople, où il géra les affaires de son maître, sans avoir jamais été admis à l'audience du Sultan. Trois mois après l'insulte qu'il avait essuyée dans le Bosphore, il obtint, en faveur des prêtres chrétiens et des missionnaires, un khattischerif semblable en tout point à celui qui était accordé en même temps au comte d'Œttingen [1]. Lorsque, dix ans après, Ferriol perdit réellement la raison, le grand-vizir, instruit de cet accident par l'interprète français de Bru, parent de Voltaire [2], lui répondit avec son flegme naturel : « Il était déjà fou » quand il est arrivé. » M. de Ferriol est le dernier ambassadeur français qui, par sa vivacité et son irréflexion, ait justifié la réputation de légèreté dont le peuple français est en possession dans l'empire ottoman; aussi ne fut-il pas traité avec plus de considération que ses prédécesseurs, les sieurs de La Haye, père et fils, les sieurs de Nointel et de Guilleragues, lesquels eurent à essuyer nombre d'outrages dans leurs relations avec le grand-vizir Kœprülü, notamment lors de la querelle à laquelle donna lieu la place au sofa, et dont

[1] Ce khattischérif se trouve dans La Motraye (Voyez I. p. 277), de même que celui du comte d'Œttingen, daté du dernier jour de rebioul-akhir. Dans le grand *Inscha* de Rami, nº 408, se trouve une lettre du grand-vizir à Ferriol. Le grand-vizir lui dit qu'il ne peut satisfaire à son desir de ne point traiter les affaires internationales par l'entremise du kaïmakam Osman-Pascha. On trouve encore dans le même ouvrage, nº 484, une autre lettre qui assure aux négocians français le même traitement qu'à ceux de Venise.

[2] *Histoire de Charles XII*, liv. V.

nous avons fait connaître les détails dans le volume précédent. Brave comme son épée qu'il refusait de remettre aux Turcs, M. de Ferriol, avant d'obtenir le titre d'ambassadeur, avait assisté à sept campagnes dans les armées du Sultan et du grand-vizir, en qualité de commissaire français auprès de Tœkœli. Toutefois, il s'était moins familiarisé avec les mœurs et les usages des Ottomans qu'avec leurs costumes, qu'il fit dessiner par un peintre, et qu'il publia sous le titre de *Tableau de la cour ottomane*, œuvre qui, jusqu'à la publication du célèbre ouvrage de Mouradjea d'Ohsson, fut considérée comme la meilleure autorité en pareille matière.

Les envoyés anglais comprenaient mieux que ceux de France la conduite qu'ils devaient tenir avec les ministres de la Porte. A l'ambassadeur anglais Paget, un des médiateurs du traité de Carlowicz, avait succédé le chevalier Sutton, qui sut tellement gagner les bonnes grâces du Sultan que, lors de son audience, il l'honora d'une réponse verbale, comme l'avait fait jadis Souleïman II. « Les Anglais sont nos bons et vieux » amis, lui dit-il et nous saurons leur prouver, dans » l'occasion, que nous sommes animés des mêmes sen» timens à leur égard. Nous tâcherons surtout de don» ner à votre roi des témoignages de reconnaissance » pour sa bienveillante médiation à Carlowicz, et de » la confiance que nous avons en son amitié [1]. »

[1] Raschid, I, f. 261. La Motraye, I, p. 294. Dans la *Descrizione compendiosa historica di quanto più curioso e seguito nell' anno 1704*, par

Après avoir jeté un coup-d'œil sur les relations de la Porte avec les puissances chrétiennes et particulièrement avec leurs ambassadeurs, il est utile d'examiner ses rapports avec les Etats d'Asie confessant la religion musulmane et avec Raguse, province chrétienne qui, située en Europe, mais tributaire de la Porte, justifia ce proverbe accrédité dans le Levant, que les Ragusains ne sont d'aucune religion [1]. Nous avons vu précédemment que Raguse était redevable à la Porte d'un tribut de plusieurs années montant à douze mille cinq cents ducats; que, lors de son dernier paiement effectué sept années auparavant, elle n'avait envoyé au trésor qu'un à-compte de quatre-vingt-cinq bourses, et que pendant la guerre, elle avait suspendu entièrement le cours de ses paiemens. Mais comme la Porte entrevit, lors du traité de Carlowicz [2], la possibilité de recouvrer les sommes arriérées, elle adjoignit à l'ambassadeur venu de Raguse un commissaire, le chambellan Mouezin Moustafa, chargé de recueillir le tribut (juin 1700 — moharrem 1112). L'ambassade du prince du Gouriel, qui arriva quelque temps après, fut encore plus mal accueillie: les personnes qui la composaient furent emprisonnées dans le château des Dardanelles sur les côtes d'Asie, parce qu'au

Benaglia, se trouve une gravure représentant l'audience de l'ambassadeur français; le Sultan lui dit qu'il ne se laissera point irriter contre l'Empereur; mais M. de Ferrol n'ayant jamais été admis à l'audience, ce fait est dénué de toute vérité.

[1] *Non siamo Christiani, non siamo Ebrei, ma poveri Ragusei.*

[2] La lettre qui annonce à la république la conclusion de la paix et la

lieu d'apporter le tribut stipulé, elles avaient amené huit esclaves mâles, et quatre femmes esclaves, pour les offrir au Sultan. L'ambassadeur Mohammed-Pascha était revenu de Perse, où il avait été envoyé pour faire part au schah du traité de paix de Carlowicz[1] et d'où il rapportait la réponse du schah et du khan des khans aux lettres du Sultan et du grand-vizir. En arrivant sur les bords de l'Arpatschaï, alors frontière entre la Perse et la Turquie, Mohammed-Pascha avait trouvé un mihmandar et deux cents cavaliers chargés de l'escorter à Isfahan, par Eriwan, Nakhdjiwan, Tebriz, Sultanieh, Koum, et Kaschan. Durant un séjour de quatre mois dans la capitale du schah Houseïn, l'ambassadeur avait été admis trois fois à l'audience du roi et avait été congédié avec de riches présens en or et en tapis de Perse[2]. Il est probable qu'il était chargé aussi de lettres confidentielles relatives au transfuge Ismaël-Pascha, ancien gouverneur de Bagdad, qui, après avoir occupé successivement les places d'aga des janissaires, de gouverneur de Roumilie, de kaïmakam auprès de la Porte, de gouverneur d'Egypte et de Bagdad, avait été destitué par le grand-vizir Houseïn Kœprülü; enfin, appelé au gouvernement de Wan et croyant sa tête

renvoi pour la limitation des frontières au gouverneur de Bosnie, se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, n° 466.

[1] La lettre du grand-vizir à l'ambassadeur Mohammed-Pascha se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, n° 31.

[2] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 153. L'auteur était un ami de l'ambassadeur.

menacée, il s'était enfui pendant la nuit en Perse, où il était mort l'année suivante. Quelque temps après le retour de Perse de Kara Mohammed-Pascha, parut, encore sous l'administration de Househn Kœprülü, et quelques jours avant sa chute, un messager, porteur d'une lettre écrite, non par le schah, mais par le khan des khans, le Mirza Mohammed Moumin Khan, dans laquelle ce prince demandait à la Porte la permission d'installer des prédicateurs persans auprès des saints tombeaux d'Ali et de Housein, et de reconstruire, aux frais de la Perse, les dômes de ces lieux vénérés, menacés de ruine [1]. Les présens offerts par le Mirza consistaient, suivant le nombre sacré des Tatares, en neuf nappes brodées d'or, neuf schalls, neuf pièces de satin velu, neuf pièces de velours, neuf pièces de coton ouvré, neuf pièces de coton uni, neuf pièces de satin de Tebriz, neuf miskales de momie pur, et neuf bézoards. Le grand-vizir remit au messager, pour les offrir à son maître, trois housses à sofas de Tunis, ornées de broderies rouges, trois autres de même couleur, également brodées et garnies de franges, un grand manteau rouge de pélerin, fabriqué à Tunis, quatre housses pour sofas de Khios, sur le fond blanc desquelles était brodé le sceau hexagone de Salomon, orné d'une riche guirlande en soie de toutes couleurs. On remarquait encore, parmi ces présens, une grande

[1] La réponse négative du grand-vizir au khan des khans, dans l'*Inscha* de Rami, nº 33, et celle du kiayabeg à l'ambassadeur dans le même, nº 34, peuvent seules expliquer le contenu de cette lettre.

tente de Mardin, dont le fond était rouge et violet; les bords, richement brodés, représentaient des niches de différentes couleurs; trois tapis de Kandüllü, dont le fond était bleu et les bords brodés en soie verte, travaillés à Kandullû; trois arcs égyptiens dorés et sculptés, selon le goût de l'égyptien Joseph; une pendule d'ébène, montée en argent, dont les quatre faces étaient en verre; une longue-vue dorée; trois chevaux de course, et deux chevaux de race. Ainsi les grands-vizirs turcs et persans échangeaient alors entre eux les plus riches merveilles de la nature et de l'art que produisaient leurs pays respectifs. La réponse du grand-vizir, conçue dans des termes de bienveillance parfaite, contenait l'assurance que les pélerins persans pourraient désormais visiter les tombeaux des deux imams, avec la même sécurité que la sainte ville de la Mecque, mais qu'il était impossible de leur permettre de s'y fixer ou de réparer les saints édifices aux frais du schah; il terminait en disant que maintenant où, par suite du rétablissement de la paix, la tranquillité intérieure était assurée, la Porte s'occuperait elle-même de toutes les réparations nécessaires. Deux lettres, adressées au souverain de Fez et de Maroc, Moulaï Ismaël, alors en guerre avec le dey d'Alger, étaient dictées par le même esprit de fierté nationale et de pacification. On y lisait ces mots : « Maintenant que la paix est rétablie à l'inté-
» rieur et à l'extérieur, nous pouvons employer tous
» nos soins à assurer la prospérité du pays et la sûreté
» de nos sujets [1]. » En effet, l'Empire avait besoin,

[1] Les lettres du Sultan se trouvent dans l'*Inscha* de Le Grand, à la biblio-

plus que jamais, de veiller à l'extérieur au maintien de la paix avec la Russie, l'Autriche, la Pologne, Venise et la Perse, car des troubles sérieux éclataient successivement sur la frontière de Perse, à Bassra, en Arabie, en Egypte, à Tripoli, sur le côtes du nord de l'Afrique et dans la Crimée, et menaçaient l'Etat d'un long déchirement.

Au midi des ruines de Babylone et des lieux saints visités par les pélerins mahométans et persans, est situé, sur les rives de l'Euphrate, le village de Roumahiyé, dans le voisinage duquel, à quatre lieues du côté de l'Est, se trouve un canal qui traverse les pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, jusqu'à ce qu'enfin il se perde dans ce dernier fleuve. Il se nomme le canal de Diab [1]. A partir de Roumahiyé, l'Euphrate parcourt les districts de Khaled, de Kisché, de Séméwat, de Beni-Malek, de Haské, d'Aordjiyé, jusqu'à Karna où il se jette dans le Tigre; prenant ensuite le nom de grand Schatt, il baigne les murs de Bassra et se dirige vers le golfe Persique. Depuis trente ans environ, les digues qui resserraient l'embouchure de ce canal avaient été intérieurement négligées; en sorte que,

thèque impériale, n° 425 : la première est écrite en langue turque et datée du mois de schewwal 1112 (Mars 1701); une seconde, n° 8, écrite en langue arabe, est menaçante pour le souverain de Maroc et favorable aux Algériens.

1 Dans la carte de Danville de l'Euphrate et du Tigre, le Zab paraît correspondre à ce que Macdonald Kinneir et Heude appellent le fleuve de Hye; il n'en est point parlé dans les excellentes cartes de Lapie où nous avons à regretter, comme dans celle de Macdonald Kinneir, beaucoup de défectuosités; ils eussent mieux fait de s'en tenir à celles de Danville et de Niebuhr.

tout-à-coup l'Euphrate fit une violente irruption dans le canal, et, submergeant tout le pays d'alentour, le transforma en un vaste marais, qu'on appela Hor Sélamé; puis le fleuve regagna son ancien lit en se dirigeant sur Séméwat. Cette catastrophe ayant fait suspendre le départ des caravanes de commerce et interrompu la culture du pays, les habitans, incapables de payer les impôts qui leur étaient demandés par le gouverneur, abandonnèrent leurs villages et allèrent chercher un refuge dans les roseaux et dans les îles de cet immense marais. Un certain Abbasoghli avait su profiter de leur fuite, et s'était emparé des fermages de Roumahiyé, de Kisché, de Haské, et de Beni-Malek et même de ceux du tombeau d'Ali, sans que les troupes envoyées contre lui à plusieurs reprises par les gouverneurs de Bagdad pussent les lui faire abandonner. Aux environs de Bassra, le chef rebelle de la tribu arabe de Mountefik, le fameux scheikh Maani, s'était approprié les revenus d'Aaradjiyé et de Séméwat; un autre rebelle, Abbas Anouri, avait ravagé le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, les environs de Kouds, de Solbona, de Sib, d'Abadé, de Baschiyé, et de Houriyé, et le chef de brigands Selman avait mis le siége devant Nedjef [1]. Malgré le concours des troupes envoyées par les gouverneurs de Bassra pour étouffer la rebellion, ils n'avaient pu réduire les chefs que nous venons de nommer et qui comptaient sous leurs ordres près de cent mille Arabes. En outre, une armée de

[1] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 170.

quarante mille Persans stationnait à Dorak, localité située à l'ouest de Bassra, auxiliaires sur l'appui desquels comptaient, avec une égale certitude, les rebelles et le khan persan de Bassra ; car, bien que jadis le khan Feredjoullah eût, pour enlever la ville de Bassra au scheikh Maani, devenu son ennemi, envoyé les clefs de cette ville à Constantinople par l'entremise de l'avant-dernier ambassadeur persan, Aboulmassoum-Khan, Bassra était alors entre les mains de Daoud-Khan, appelé par le schah à succéder à Feredjoullah dans le gouvernement de cette importante place frontière. Pour apaiser cette dangereuse révolte, le nouveau gouverneur de Bagdad, Daltaban-Moustafa, homme d'un caractère despotique, mais d'une grande énergie, réunit, sous ses drapeaux, en sa qualité de serasker, les troupes du gouverneur du Diarbekr, avec les contingens des begs kurdes de Palou, d'Eghil, de Tschermouk, de Djeblé, de Mehran, de Khazou, de Djezireh et d'Amadia ; les troupes feudataires des gouverneurs de Mossoul, de Schehrzor, de Siwas, d'Amassia, de Merâsch, de Birédjik et de Karamanie ; les janissaires de Bagdad et les lewends, dont il apaisa les mutineries par quelques dons en argent. Les silihdars et les sipahis, enrôlés volontairement sous ses drapeaux dans le pays de Siwas et de Tokat, reçurent un supplément de solde : le soldat, de cinq aspres, l'officier (kiaya), de quinze, et l'aga de vingt aspres par jour. Mohammed-Pascha Aschdjizdé, c'est-à-dire le fils *du cuisinier*, qui dans la dernière guerre avait commandé la flottille du

Danube, fit construire à Biredjik, avec des bois tirés des montagnes de Meràsch, vingt tschaïques dont le commandement fut confié au nouveau gouverneur de Basra, Ali-Pascha, frère du gouverneur de Haleb. En outre, cinquante frégates, trente radeaux portant quinze canons de gros calibre [1], trente fauconneaux et quatre mortiers partirent de Bagdad. Le beglerbeg de Siwas, Moustafa-Pascha, commanda l'avant-garde de l'armée sous les ordres du serasker Moustafa-Daltaban. Vers la fin de janvier, les deux armées se rencontrèrent à Zouweïta, au-dessous de Roumahiyé. Les Arabes furent vaincus, et un trophée de mille têtes, élevées en forme de pyramide, témoigna de la cruauté des vainqueurs (29 janvier 1701 — 19 schàban 1112) [2]. Les bruits qui avaient transformé les quarante mille hommes de l'armée ottomane en une armée de cent cinquante mille hommes, avaient jeté l'épouvante dans le camp des Arabes et dans celui du scheïkh Maani, où se trouvait alors le khan persan Feredjoullah, réconcilié depuis quelque temps avec eux. Le scheïkh rebelle de la tribu arabe de Beni-Adam, Abdousch-schan, se chargea de négocier leur paix avec Moustafa-Daltaban. Pour lui prouver le désir sincère qu'avaient les rebelles de faire leur soumission, il s'offrit à conduire

[1] Balyemez; Raschid, I, p. 267, et l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, p. 167, mentionnent seulement quatre gros canons; mais tous deux parlent de neuf coulevrines, quatre cent vingt canons de bord (kogonsch), et trois cent vingt canons à mitraille (satschoma).

[2] Raschid I, p. 260; *Voyages d'Otter*, t. II, p. 206. Celui-ci parle aussi, p. 213, du marais de Hezur.

l'armée ottomane à travers les marais et les îles jusqu'à Bassra, et le khan Feredjoullah lui envoya des lettres de Daoud, khan de Bassra, que son neveu avait interceptées. Korna se rendit dès que l'armée ottomane parut devant ses portes (25 février — 17 ramazan). Ali-Pascha, désigné comme gouverneur de Bassra, y fut laissé en garnison. Daoud-Khan, qui stationnait avec ses troupes à Kourdelan, en face de Makam-Ali, se retira dès qu'il eut reçu la nouvelle de la prise de Korna, et le khan de Houweïzé, Feredjoullah, se présenta au camp ottoman pour faire sa soumission. L'armée ottomane ne fut pas plustôt arrivée dans le voisinage de Bassra, que Moustafa Daltaban reçut les félicitations du juge, du moufti, des seïds et des oulémas venus à sa rencontre. Quelques jours après, Ali-Pascha fut solennellement installé par Daltaban en qualité de gouverneur de Bassra, et la campagne de Diab, ainsi nommée du canal de ce nom, dont le débordement avait été la cause première de tous ces troubles, se trouva dès-lors heureusement terminée (10 mars — 30 ramazan). Mais, outre les quelques milliers d'Arabes dont les têtes avaient formé les trophées de Zouweïla, cette campagne coûta la vie au pascha du Diarbekr, Mohammed-Pascha, surnommé *La Moustache,* que Daltaban avait accusé auprès de la Porte, d'avoir favorisé la mutinerie des janissaires. Le précédent grand-écuyer, Hasan le petit, fut chargé d'apporter sa tête à Constantinople [1].

[1] Raschid, I, p. 158 et 159. *L'Histoire du Defterdar*, p. 391, parle

Avant et jusqu'à l'avènement du troisième Kœprülü, l'emiroul-hadj (conducteur de la caravane des pélerins pour la Mecque) avait reçu annuellement une somme de vingt-trois mille vingt-neuf piastres, prélevée sur le trésor de Damas pour être distribuée aux tribus qui habitent les déserts situés entre l'Arabie et la Syrie, les Beni-Mâmour, les Wahidan, les Zamar, les Ghaza et quelques autres. Depuis vingt ans, on ne leur avait distribué annuellement que vingt mille sept cent trente-quatre piastres; et, tout récemment, la somme au moyen laquelle la Porte achetait des Arabes la sûreté de la caravane des pélerins avait été élevée à cent onze mille piastres. Mais l'avarice du schériff de la Mecque l'avait porté en dernier lieu à en réduire le chiffre, aussi bien que le nombre des troupes chargées de l'escorte des caravanes (1699—1111).

Le dernier emiroul-hadj, Ahmed-Pascha, fils de Salih Pascha, qui, sans doute pour se plaindre de cet acte arbitraire, s'était rendu à Andrinople sans en avoir obtenu la permission, avait été décapité au moment de son arrivée, pour cette infraction à ses devoirs. Son successeur fut l'ancien ambassadeur en Perse, Mohammed-Pascha, surnommé Abou-Kaouk, c'est-à-dire le *père du turban*. Sous sa conduite, la caravane fut pillée par les Arabes frustrés de leur présent annuel, et Mohammed, dépouillé de sa dignité de pascha, fut

de deux lettres adressées au gouverneur de Bassra relatives à la sûreté des routes de Bassra, leur date est postérieure de deux ans. *Inscha* de Rami, nº 450 et 460.

exilé, pour sa négligence, dans sa maison de campagne d'Amassia. L'avant-dernier emiroul-hadj, Hasan-Pascha, auquel on avait imputé en partie le récent pillage de la caravane, eut un sort plus déplorable encore. Il fut d'abord exilé, puis décapité. De si graves événemens firent qu'on apporta pour cette année (4 décembre 1701 — 3 redjeb 1113) et l'année suivante une grande exactitude dans le paiement de la sourre, c'est-à-dire du présent annuellement envoyé par le Sultan aux pauvres de la Mecque. L'envoi de ce présent, expédié de Constantinople, a lieu tous les ans dans les premiers jours du mois de redjeb avec une grande solennité. Le kizlaraga convoque un diwan auquel assistent tous les conservateurs des mosquées impériales, les inspecteurs des fondations pieuses, le chef de la chambre des comptes et de la chambre des fermages de la Mecque et Médine, les chambellans, les nischandjis, le defterdar et le reïs-efendi. Ces fonctionnaires, après avoir chargé la sourre sur des mulets, conduisent hors du seraï le chameau magnifiquement enharnaché, qui la porte ensuite jusqu'aux portes de Constantinople. Le reïs-efendi rédige la lettre au schérif de la Mecque, le defterdar dresse les registres de la sourre, et le nischandji la marque au chiffre du Sultan; le tout forme dix registres qui sont placés dans des coffres avec le présent. Le kizlaraga remet la sourre au grand-écuyer, qui, à son tour, la délivre à l'emiroul-hadj. Cinq cents pauvres sont, ce jour-là, nourris aux frais du Sultan, et le chameau sacré sort du seraï, précédé par le corps des baltadjis. D'ordinaire, le présent

s'élève à soixante-cinq mille ducats qui sont distribués aux pauvres de la Mecque et de Médine[1]. Le kizlaraga, en sa qualité de premier inspecteur de la sourre et des fondations pieuses de la Mecque, percevait autrefois la sourre sur les revenus de ces dernières, et en conservait l'argent dans la chambre de l'inspecteur des appartemens du Sultan où, jusqu'à son départ, il restait enfermé dans une caisse appelée *haremeïn dolabi* (la caisse des deux sanctuaires, c'est-à-dire de Médine et de la Mecque). Pendant la dernière campagne de Candie, et tandis que la cour séjournait à Larissa, la sourre était prélevée sur les revenus des fondations pieuses du Caire et de Djirdjé, et envoyée d'Alexandrie à Constantinople. Depuis lors, la portion de cette somme que renfermait la caisse des deux sanctuaires ne s'était jamais élevée à plus de vingt-cinq mille piastres payées par le trésor d'Egypte. Cette rétribution annuelle fut alors augmentée d'une somme de trois mille trois cent piastres, que l'Egypte dut fournir également pour subvenir aux frais des fêtes de la naissance et de la mission du prophète, nouvellement instituées par le Sultan. De ce moment, ces deux fêtes furent célébrées annuellement, la première le 10 rebioul-ewwel, la seconde dans la nuit du 17 ramazan, par la lecture des traditions de Bokhora, et des deux célèbres panégyriques sur le prophète, de la Borda et l'Hemziyé, par de larges offrandes d'encens et des distri-

[1] Dans l'*Inscha* de Rumi se trouvent deux lettres au beglerbeg de Damas comme emiroul-hadj, relatives aux frais que nécessite l'entretien de la caravane ; elles sont datées du 25 djemazioul-ewwel 1114.

butions de sucreries, de café et de scherbet [1]. De nouvelles dépenses furent encore faites pour renouveler la couverture de la Kaaba et pour encadrer à neuf la pierre sainte où se voient empreints les vestiges du pied d'Abraham, et que l'on croit être tombée du ciel, ainsi que la pierre noire de la Kaaba. La vieille châsse d'argent usée et remplie de terre pétrie avec de l'eau puisée à la sainte fontaine de Zemzem, fut apportée à Constantinople par le commissaire Ibrahim-Efendi, à la grande joie du Sultan. La piété du Grand-Seigneur n'étendit pas seulement son effet au sanctuaire de la Mecque; il institua encore en faveur de de la mosquée de Ben Ommeya, à Damas, une fondation pour qu'elle reçût annuellement un cierge de camphre qui devait être placé près du tombeau où est déposée la tête de saint Jean [2].

Le sandjak de Djidda, Souleïman-Pascha, avait été nommé tout récemment conducteur de la caravane; mais la Porte ne tarda pas à le révoquer, en lui conférant le simple titre de scheïckh du sanctuaire de la Mecque. Arslan-Pascha de Tripoli [3] en Syrie, fut

[1] *Scherbet* et non *sorbet*, comme l'ont traduit presque tous les peuples de l'Europe. La première lettre de l'*Inscha* de Rami, adressée au schérif de la Mecque, contient l'instruction pour la célébration de ces deux fêtes dans la maison de la sultane Khadischa. Pour les détails, voyez Raschid, I, p. 259.

[2] Raschid, I, p. 200. Quoique la tête de saint Jean ait été transférée à Constantinople par les empereurs d'Orient, et que plusieurs exemplaires en aient été distribués dans les différentes cours de l'Europe, comme le raconte naïvement Coarsin, chancelier de l'ordre de Saint-Jean, les gardiens du tombeau assurent qu'elle est encore à Damas.

[3] Les lettres du grand-vizir, adressées à cet Arslan-Pascha, gouverneur de Damas et emiroul-hadj, se trouvent dans l'*Inscha* de Rami, n° 212, 213, 214, 215.

désigné pour lui succéder dans la dignité d'emiroul-hadj [1]. D'un autre côté, le schérif de la Mecque, Saad, qui avait si long-temps administré les affaires de la ville sainte avec le concours de son frère Ahmed, se démit, vers cette époque, de sa dignité en faveur de son fils Saïd, que la Porte reconnut en qualité de schérif. Quelque temps avant sa retraite, Saad avait dépouillé de ses lettres de créance et des présens qu'il portait à titre d'indemnité de route, l'ambassadeur que l'imam de l'Yemen avait dépêché au Sultan, et que la Porte avait renvoyé d'Andrinople à la Mecque avec un don de mille piastres. Les trois autres schérifs de la Mecque, qui se trouvaient alors au Kaire, le schérif Ahmed fils de Kkalil, le schérif Abdoullah fils de Haschim, et le schérif Yahya fils de Berekiat, furent mandés par la Porte à Constantinople. Les deux premiers étant morts peu de temps après leur arrivée, le troisième obtint la permission de retourner au Caire [2]. Ce fut ainsi que les difficultés relatives aux caravanes de pélerins, à la sourre et au sanctuaire de la Mecque, se trouvèrent momentanément réglées.

En Egypte, le gouverneur Housein-Pascha avait été remplacé par Kara Mohammed-Pascha, kiaya de son

[1] Raschid, I, p. 259, et l'*Inscha* de Rami, quatrième lettre. Les vingt premiers numéros de l'*Inscha* contiennent les lettres du grand-vizir au schérif de la Mecque, Saad, et à son frère Ahmed; elles sont relatives au pillage de la caravane, à la conduite de la sourre, à la nouvelle de son heureuse arrivée, etc.; d'autres sont adressées au conducteur de la sourre; mais le numéro 21, qui est dans cette catégorie, est daté de trente ans auparavant (1670—1081).

[2] *Histoire d'Égypte*, par le fils de Yousouf, f. 196 et 197.

prédécesseur Ismaïl. Houseïn-Pascha, toujours guerroyant avec les tribus arabes de l'Egypte supérieure, que souvent il poursuivait jusque dans l'Oasis, avait fort mal administré la province. Des quarante mille erdebs de blé que les gouverneurs étaient tenus d'envoyer chaque année à la Mecque pour l'entretien des pauvres de cette ville, il n'en avait livré que trente-quatre mille : il était encore redevable au trésor de neuf cent quarante-quatre bourses du trésor égyptien, et d'une somme de douze mille huit cent soixante-dix-neuf aspres affectée à la solde des troupes et dont il les avait frustrées. De plus, il avait disposé d'avance, pour huit ans, des terres dont le revenu constituait les émolumens des paschas-gouverneurs et qui s'élevait à huit bourses et demie par mois. Le nouveau gouverneur reçut l'ordre de percevoir ces arrérages [1], et pour lui faciliter le recouvrement des revenus destinés à l'entretien du gouverneur, un khattischérif impérial lui assura le gouvernement de l'Egypte pour cinq années entières. Le précédent gouverneur Houseïn et son kiaya furent jetés dans les deux prisons du Caire, où on incarcérait ordinairement les gouverneurs destitués et leurs agens. La première de ces prisons s'appelait le kœschk d'Yousouf

[1] Dans l'*Inscha* de Rami, qui figure à la Bibliothèque impériale, sous le nº 425, se trouvent trois lettres du grand-vizir à ce gouverneur, savoir : nº 204, 205 et 206, sur les arrérages dûs par le pascha de Djidda ; une quatrième est adressée à ce dernier, nº 207 ; deux autres au gouverneur du Caire, nº 208 et 209 ; les lettres nº 282, 285 et 305, toutes de l'année 1702 (1114), ont rapport aux fournitures. Enfin une dernière lettre se trouve dans mon grand *Inscha*.

(Kazsri Yousouf), en souvenir de la captivité de Joseph sous Pharaon; la seconde est le *kœschk des sueurs* (Arak khané), ou *la Maison des tourmens*, ainsi nommée parce que les prisonniers n'en sortaient que lorsqu'on leur avait extorqué tout leur argent, à force de tortures. Kara Mohammed-Pascha, qui avait été jeté naguère dans l'Arak khané, par Housein-Pascha, successeur d'Ismaïl-Pascha, auquel il était attaché en qualité de kiaya, fit à la vérité subir des tourmens au kiaya de son prédécesseur[1], mais il se comporta avec noblesse et générosité envers Houseïn lui-même; car, loin de se venger sur lui des souffrances qu'il avait endurées dans l'Arak khané, il fournit le blé dont ce dernier était débiteur, et s'employa activement pour obtenir sa mise en liberté. Kara-Mohammed quitta l'Egypte avec une réputation de douceur et de magnanimité bien rare. Il éleva le cours des monnaies, d'après lequel la piastre légère (esedi, ou piastre au lion) valait, au lieu de quarante, soixante aspres; la piastre forte ou noire (riala), au lieu de soixante, quatre-vingts aspres; le ducat léger, marqué au chiffre du Sultan (toughrali), au lieu de cent, cent vingt aspres, et le ducat lourd, ducat à chaines (yaldüz), au lieu de cent dix, cent trente aspres. Il fixa la valeur de la piastre légère à cinquante-cinq aspres; celle de la piastre forte à soixante-cinq; le ducat léger à cent aspres, et le ducat lourd à cent quinze aspres. Sous son administration, arriva

[1] *Histoire du fils d'Yousouf*, f. 179.

en Egypte (mai 1702 — silhidjé 1113), le beg de Tripoli, Khalilbeg, qui, de concert avec le beg de Tunis, Mourad, avait fait, à la tête de quelques milliers d'hommes, une tentative pour s'emparer d'Alger. Vaincu par les Algériens, les habitans de Tripoli et ceux de Tunis avaient refusé de l'admettre dans leurs murs. Après son éloignement, la Porte parvint facilement à rétablir la paix entre les Etats barbaresques, et à apaiser leurs différends.

En Asie, Bébé Souleïman, chef des Kurdes de Schehrzor, avait levé l'étendard de la révolte; mais défait, sous le gouvernement de Hasan-Pascha, prédécesseur de Daltaban, par les troupes du Diarbekr et de Haleb, il avait été fait prisonnier et décapité avec dix-sept begs kurdes. Il ne fut pas plus difficile à la Porte de mettre fin aux violences que deux chefs du nom d'Eyouboghli, le premier habitant l'Aïdin, le second à Denizli, exerçaient en Asie-Mineure. Eyouboghli d'Aïdin, invité à un repas par le percepteur des impôts d'Aïdin, y fut traîtreusement assassiné. Eyouboghli de Denizli, contre lequel les habitans avaient élevé des plaintes nombreuses, fort de la protection du chef des émirs, se rendit à Constantinople, où il osa paraître au diwan au milieu même de ses accusateurs. Les charges qui pesaient sur le coupable déterminèrent le Sultan, présent à la séance, mais caché derrière la fenêtre grillée de la salle du diwan, à faire décapiter sur-le-champ l'audacieux ayan de Denizli. Pour hâter l'extermination des brigands turcomans et autres qui désolaient l'Asie-Mi-

neure, plusieurs fermans adressés aux beglerbegs de Siwas et de Karamanie et aux sandjakbegs d'Ilghoun et d'Akseraï, leur enjoignirent de les poursuivre sans relâche [1].

Les affaires de Crimée, alors fort embrouillées, furent plus difficiles à régler. Sélim-Ghiraï, élevé pour la troisième fois à la dignité de khan, avait demandé sa retraite en raison de son âge et de ses infirmités. Elle lui fut accordée, et sa place fut donnée, sur sa demande, à son fils aîné le kalgha Dewlet-Ghiraï; un autre de ses fils, Schebaz-Ghiraï, fut nommé kalgha. Sélim-Ghiraï se retira, avec une pension annuelle de huit cent mille aspres, dans une métairie située non loin de Siliwri, et l'installation de son fils, qui fut traité d'abord avec magnificence dans le village de Gülbaba, eut lieu à Andrinople, avec le cérémonial usité (25 mars 1699 — 3 ramazan 1110). Le kiaya (ministre de l'intérieur) l'accompagna à son départ, jusqu'à la distance d'une lieue, avec toute la musique du seraï. Outre le kalgha Schebaz-Ghiraï, le khan avait trois autres frères : Ghazi-Ghiraï, Seadet-Ghiraï et Kaplan-Ghiraï. Les qualités de Schebaz-Ghiraï, homme brave et spirituel, qui avait déjà rendu des services signalés à la Porte, excitèrent la jalousie de son frère Dewlet-Ghiraï qui, pour s'en défaire, ne trouva pas de moyen plus expéditif et plus sûr que

[1] Dans l'*Inscha* de Rami se trouvent les fermans adressés, n° 175, au sandjakbeg d'Akseraï, n° 176, au beglerbeg de Siwas; n° 177, au beglerbeg de Karamanie et n° 179, au sandjakbeg d'Ilghoun.

de l'empoisonner[1]. Son frère, Ghazi-Ghiraï, tremblant dès-lors pour sa propre vie, crut devoir le prévenir ; il souleva les Noghaïs d'Anapa, à la tête desquels il fit une incursion en Pologne et vint s'établir en Bessarabie, dont les habitans lui jurèrent fidélité et refusèrent obéissance à son frère. Fort de leur assentiment, Ghazi, dans une lettre adressée à la Porte, demanda la dignité de khan pour lui, ou la réinstallation de son père Sélim-Ghiraï. Cependant les gouverneurs d'Oczakow et de Kaffa, Yousouf et Mourteza-Pascha, marchèrent avec le khan contre Ghazi-Ghiraï. Celui-ci quitta Baghdjéseraï et vint camper à Kanlidjik, non loin de Ferh-Kerman (14 janvier 1701 — 4 schâban 1112). Mais les Noghaïs ayant été avertis par leurs espions que le khan marchait sur Ak-Kermann, les Mirzas, à part quelques-uns d'entre eux, se montrèrent disposés à traiter avec lui. Après quelques négociations, on passa une convention qui assurait aux Noghaïs rentrés dans l'obéissance la liberté de séjourner en Bessarabie et en Moldavie, dans l'asile dit de Khalil-Pascha, et l'abolition de la taxe foncière. En outre, le khan s'obligea à ne prélever à titre de dîme que le huitième de leurs revenus, mais il ne réduisait pas la taxe sur les moutons. Les tribus d'Ormit et d'Orak obtinrent, en vertu de cet arrangement, qu'il leur serait donné un juge dont les émoluments annuels, fixés à mille piastres, seraient perçus sur le dixième de leurs revenus ; quant à la dîme pour l'année cou-

[1] Raschid, I, f. 250 *Histoire du Defterdar*, f. 385, *Sebesseyar*, f. 181.

rante, le khan en fit remise moyennant qu'il lui fût compté une somme de huit cent mille aspres.

Cependant Kaplan-Ghiraï était entré en campagne contre les Tscherkesses, auxquels il avait livré une bataille sanglante à Djindjik, siége principal des Noghaïs de la tribu Yedissan (février 1701 — ramazan 1112). L'idée de cette expédition lui avait été suggérée par le désir de se venger sur cette tribu de la conduite qu'elle avait tenue envers son malheureux frère Schebaz-Ghiraï, mort empoisonné. Sur ces entrefaites, le khan et Seadet-Ghiraï, son frère et son kalgha, ramenèrent en Crimée huit cents familles de Noghaïs établies en Bessarabie (juin 1701 — moharrem 1113). Quant à Ghazi-Ghiraï, il s'était réfugié à Andrinople, d'où, après un emprisonnement de dix-huit jours, il fut envoyé en exil dans l'île de Rhodes. La Crimée paraissant devoir être enfin rendue à la tranquillité, le khan nomma à la dignité de noureddin son cousin Inayet-Ghiraï, fils de Sélamet-Ghiraï, et à celle de beglerbeg d'Or, Mengli-Ghiraï. La Porte compta au khan, comme par le passé, l'argent, dit des seghbans, s'élevant à quarante mille piastres, et quatre mille cinq cents au kalgha.

Le repos dont on s'était flatté n'était qu'apparent. Kaplan-Ghiraï et Hadji Merdan Ali, vizir du khan, tramèrent peu de temps après une nouvelle conspiration à Kaffa. Lorsque le kalgha Seadet-Ghiraï arriva pour se rendre maître de leurs personnes, tous les deux, pour se soustraire à sa puissance, s'étaient déjà fait inscrire sur les rôles de l'armée en qualité de simples janissaires; leurs nouveaux compagnons d'ar-

mes refusèrent de les livrer et en firent une affaire d'honneur, invoquant ce proverbe arabe : *Il faut se garder de déshonorer son épée ; la mort est préférable au déshonneur et au mépris*[1]. Grâce à cette protection, tous deux purent s'enfuir à Constantinople ; mais à peine y furent-ils arrivés, que Kaplan-Ghiraï[2] fut jeté dans le château du Bosphore, et Merdan Ali exilé dans l'île de Lemnos. Dans le château du Bosphore se trouvait aussi prisonnier Schirinbeg Ogtinour, accusé d'avoir commis des actes arbitraires en administrant la justice. A quelque temps de là, le khan s'étant plaint à la Porte de ce que le séjour de son père à Siliwri, dans le voisinage de la capitale, occasionnait des bruits inquiétans, Sélim-Ghiraï fut exilé à Seres. Plus tard, il obtint la permission de se retirer à Fündüklü près de Yanboli, où son père Behadir-Ghiraï avait autrefois habité. Sélim était alors âgé de soixante-dix ans et paralytique. Comme l'air de Funduklü ne lui était pas favorable, il se retira dans le village de Djaghirghan, dans une métairie que possédait précédemment Seadet-Ghiraï ; ce séjour ne lui convenant pas davantage, il alla s'établir dans les jardins d'Ahmed, scheikh des derwiches Djelweti, qui, au pont de Korghouna, non loin de Yanboli, avait fait construire sur la Toundja une machine hydraulique destinée à arroser trois jardins, et dont la roue à godets faisait encore tourner un moulin. Mais le vieux Sélim n'y

[1] *En-nar wé la el aar el meniyet we la ed-deniyet. Sebesseyar, f.* 189.

[2] *Sebesseyar*, f. 190, dit à Rhodes, mais Raschid et l'*Histoire de Mohammed-Ghiraï* disent le contraire.

resta pas long-temps [1]. Espérant que sa santé se rétablirait promptement sous l'influence d'un air plus vif, il se fit transporter à la source des Oiseaux dans les Alpes, au-dessus d'Islemiyé, sur un chariot traîné par cinquante buffles. Pendant son séjour dans ces montagnes, le grand-vizir Houseïn Kœprülü lui envoya à titre de don, à deux reprises différentes, une somme de mille ducats, et le Sultan y joignit un présent semblable avec une pelisse de zibeline. Dans sa réponse, le vieux khan rendit grâce au Sultan pour ce témoignage de sa haute bienveillance, mais il demanda, comme une faveur plus grande encore, la mise en liberté de son fils Kaplan-Ghiraï, enfermé au château du Bosphore, en disant que, si on la lui refusait, il ne restait plus personne pour lui fermer les yeux. Sa prière fut exaucée ; Sélim quitta les Alpes et descendit au village de Djouboukli, situé dans le district d'Islémiyé. Le jour suivant, il fit son entrée dans Islemiyé même, où il fut accueilli avec les honneurs dus à son rang par le juge, le scheikh et l'ayan. Après avoir parcouru, dans leur société, la vallée des roues à godets, il revint en six heures vers la source des Oiseaux qui jaillit au haut de la montagne. Ce fut là que l'auteur de l'histoire de Crimée, le prince Mohammed-Ghiraï, vint le trouver et demeura quatre jours avec lui. Sélim quitta de nouveau la montagne (29 août 1702 —5 rebioul-akhir 1114), et se rendit au village de Ki-

[1] *Histoire de Crimée* sous les règnes d'Ahmed II et Moustafa II par le prince Mohammed-Ghiraï, f. 114.

zildjikli dépendant de Saghra ; puis il retourna une seconde fois à Fündükli, sans avoir pu trouver aucun adoucissement à sa maladie, et soit sous son influence, soit poussé par son esprit inquiet, il ne cessa d'errer dans toute la contrée.

Les troubles d'Asie, d'Afrique et d'Europe, loin d'arrêter les mesures de réformes conçues par le grand-vizir Kœprülü, l'un des membres les plus dignes de porter ce nom, n'avaient fait que le stimuler dans l'exécution de ses projets. Il avait en effet résolu de poursuivre sans relâche et jusque dans leurs sources, les abus qui rendaient imminente la ruine de l'Empire ; de rétablir l'ordre et la discipline dans l'administration et dans l'armée, et d'étendre ses sages réformes aux finances, aux fondations pieuses, à la flotte, à l'armée, aux musulmans et aux chrétiens. Son premier acte de haute politique administrative, après la conclusion de la paix, avait été de rendre quelques ordonnances en faveur de ces derniers. Le grand-vizir suivit à leur égard les traces de son cousin Kœprülü, surnommé le *vertueux*, qui, par la promulgation d'un nouveau décret appelé *nizami djedid*, avait le premier apporté quelque adoucissement à l'affreuse position des sujets chrétiens; il avait vaincu ainsi les premiers obstacles qui s'opposaient à une réforme générale dans toutes les branches de l'administration. Aussitôt après la ratification du traité de Carlowicz, les habitans chrétiens de la Servie et du Banat furent exemptés de la capitation pour l'année courante [1]. En Europe, les sujets chré-

[1] Raschid I, f. 250. *Histoire du Defterdar*, f. 373. L'ordre au pacha de

tiens de l'Empire obtinrent la remise de l'arriéré de la contribution de guerre, qui s'élevait à trois cent soixante-cinq bourses[1], c'est-à-dire à un million et demi d'aspres; et les Syriens qui confessaient la religion chrétienne furent exemptés, pendant la même année, de l'impôt dû pour les pâturages d'hiver[2]. A Bagdad, il fit régler par le secrétaire du trésor Dürri-Efendi les fermages arriérés; le produit des mines de Maaden, dans le paschalik d'Erzeroum, fut exclusivement affecté à la fonte des monnaies; il fut décidé qu'il ne pourrait plus être vendu ni servir à alimenter la fonderie de canons. Les mines d'argent de Sidri Kaïsi, près de Selanik, depuis long-temps abandonnées, furent exploitées de nouveau; et comme on avait à craindre, en raison du voisinage de la mer, les descentes des corsaires, Kœprülü y envoya un détachement de quarante seghbans, soldés à raison de quinze aspres par jour, pour défendre la palanque de bois construite près du rivage.

En même temps, Kœprülü ordonna une révison sévère des rôles des janissaires et de ceux des tschaouschs. Tous ceux d'entre les premiers qui n'étaient pas inscrits sur les rôles, ou qui n'avaient pas fait le service de guerre, furent rayés des registres. Quant à

Temeswar, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 423 (à la Bibliothèque impériale de Berlin, n° 423).

[1] Raschid, I, f. 248, et le Defterdar; ce dernier cite les lettres des diverses fournitures d'argent: *Soursat*, *Bedeli beldar*, *Bedeli fourun*, *Bedeli ordou*, c'est-à-dire fournitures d'argent, argent de rachat pour les fours, pour le camp, etc.

[2] Lettres au pascha de Haleb, avec ordre de faire une remise du Kischlak (droit pour le paturage d'hiver des bestiaux), dans les districts de Semaan, Harim, Maararret Sermin, Djeboul. Kasir se trouve dans l'*Inscha* de Rami.

la flotte, elle n'avait été l'objet d'aucune innovation depuis son organisation par Kilidj-Ali (Okhiali), le célèbre kapitan-pascha de Sélim II. Le grand-vizir composa un nouveau kanounnamé (code) qui régla le rang des vaisseaux amiraux, savoir de la kapitana, de la patrona et de la riala de même que l'avancement de leurs capitaines, non-seulement d'après leurs années de service, mais encore d'après la nature des services qu'ils avaient rendus. Ce kanounnamé, publié sous le grand-amiralat de Mezzomorto, fut le précurseur d'un autre kanounnamé concernant la flotte et l'arsenal, composé, cent ans plus tard, sous le grand-amiralat du petit Houseïn, et durant le règne de Sélim III, et qui, en raison des détails infinis dans lesquels il entre, est considéré comme un modèle de législation maritime par les Ottomans.

Le grand-vizir rendit en outre, sur le rapport du juge d'Andrinople, deux ordonnances relatives à ces vieilles superstitions qui subsistent encore de nos jours chez les Grecs, les Serviens et les Hongrois, à l'égard des morts qui reparaissent au milieu des vivans. Ces fantômes imaginaires sont désignés en Orient sous le nom de *schemen*. Le juge d'Andrinople avait rapporté au grand-vizir que les Grecs, depuis des siècles, avaient l'habitude de visiter le tombeau des revenans, afin de voir s'ils avaient conservé l'apparence d'être vivans, auquel cas on leur perçait le nombril avec un pieu; s'ils sortaient encore de leurs tombeaux, on leur tranchait la tête, et on la leur jetait aux pieds. Le grand-vizir ordonna que le cadavre fût examiné, quoique

le cas dont il s'agit ne concernât pas un Grec, mais bien un musulman. La seconde ordonnance, adressée à un commissaire de police d'un quartier d'Andrinople, prescrivit à quatre matrones d'inspecter le tombeau d'une musulmane accusée de magie, et dans le cas où on y apercevrait des traces de sorcellerie, de mettre en œuvre tous les moyens usités pour rendre la paix aux habitans du quartier [1].

Le zèle de Kœprulu pour le rétablissement de l'ordre et de la discipline fut vivement secondé, d'une part, par le kapitan-pascha Mezzomorto; de l'autre, par le moufti Feïzoullah, et par son fils, le précepteur du prince. En effet, le moufti adressa à tous les juges et mouftis des provinces de l'Empire des fermans par lesquels il leur fut enjoint de veiller : 1° à ce que les imams et les khatibs (récitateurs des prières et prédicateurs) fussent parfaitement instruits dans les trois points les plus importans de la religion, savoir : dans les dogmes, dans la lecture du koran et dans les formules spéciales de la prière; 2° à ce que les professeurs supérieurs (les muderris), héritiers naturels de la dignité du prophète, s'appliquassent à la lecture et à la commentation de la loi et des traditions, et se rendissent familiers, selon l'expression d'Ebou-Daoud, avec les trois premiers rudimens de la science, du koran, de la sounna et des devoirs qu'ils imposent [2]; 3° à ce

[1] Dans le quartier *Elhadj Sarraf*.

[2] *El ilmou selaset ayetoun moukkemetoun, wé sounnatoun kaïmetoun, wé faridhatoun, wé ma sewa salikè howwé fadhloun* : c'est-à-dire, la science consiste en trois choses, la connaissance approfondie des versets

que les prédicateurs s'abstinssent de raconter des anecdotes dans leurs sermons; 4° à ce que les écoles élémentaires fussent dirigées par des maîtres habiles; et 5° à ce que tous les musulmans eussent soin de prier, de jeûner, d'aller en pélerinage, de faire des aumônes aux pauvres, d'instruire leurs enfans dans la connaissance du koran, et de contribuer à la construction des mosquées et des écoles. En même temps, pour répandre l'instruction religieuse fort négligée depuis long-temps, des scheikhs furent envoyés dans la Roumilie, en qualité de missionnaires [1]. Ibrahim-Efendi, fils du moufti, et précepteur du prince Mahmoud, pour faire revivre l'esprit de la sounna du prophète, poussa même son zèle au point d'exercer, de son propre mouvement, son jeune élève à tirer de l'arc.

La première leçon de lecture que reçut le prince fut célébrée par une fête magnifique et avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance (10 mai 1701 — 2 silhidjé 1112). Le café et les biscuits furent offerts au grand-vizir, au moufti et au kizlaraga par les eunuques blancs du seraï, dans des tentes dressées à cet effet. On y vit paraître les chambellans, les inspecteurs de la chancellerie, le defterdar, le reïs-efendi, les généraux des sipahis et des silihdars, les bostandjis-baschis et le grand-écuyer, conduits et précédés

du koran et de la tradition, et l'exercice ponctuel de ses devoirs : savoir davantage est du superflu. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin.*

[1] La lettre envoyée au missionnaire de Bosnie se trouve dans l'*Inscha* de Rami, sous les nos 418-421, de même que celle qui fut adressée au pascha, et qui porte le no 425.

par le grand-maréchal de la cour et le grand-chambellan. Le moufti et le grand-vizir allèrent à la rencontre du prince jusqu'à la tente impériale. Les chefs des émirs, le khodja du prince et les chapelains de la cour impériale saluèrent son apparition par de longues acclamations. Ce dernier, âgé de cinq ans et monté sur un cheval richement caparaçonné, fut conduit à la tente du Sultan au milieu d'une pluie de pièces d'argent que ses officiers jetaient au peuple. Les premiers dignitaires du seraï, le silihdar, le tschokadar et le rikiabdar, c'est-à-dire les porteurs de l'épée, du manteau et de l'étrier impérial, enfin le khazinedar (trésorier), et le kapouaga (premier maître d'hôtel du Sultan) vinrent revêtus de leurs pelisses d'hermine et de leurs turbans, dont la forme était une invention du sultan Sélim. Pendant la cérémonie, le prince eut à sa droite le grand-vizir, à sa gauche le moufti; les directeurs des fondations pieuses et les juges d'armée occupaient des places sur le sopha, tandis que le defterdar et le reïs-efendi se tenaient debout. L'ancien précepteur du Sultan, le moufti Feïzoullah, prit en cette occasion la place de son fils, précepteur du prince, et fit répéter au jeune Mahmoud les premiers mots du Koran qui commence ainsi : « Au nom » du Dieu bienfaisant et miséricordieux, Seigneur ! » facilite-nous l'accomplissement de notre devoir, et » ne le rends point trop pénible. Seigneur ! fais que » nous puissions nous en acquitter avec bonheur[1] ! »

[1] *Bismillah-errahman er-rahim, rebbé yessir, we la touassir rebbé temm im bilkhaïr. Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 100.

Au nombre des monumens élevés par le grand-vizir Kœprülü, il ne faut pas seulement mentionner les édifices dout il fit les frais, entre autres une école de lecture et une académie construites à Constantinople dans le Marché des Selliers, et non loin de son tombeau; les mosquées de Gradiska, de Lepanto, d'Andrinople, et de Constantinople, de nombreuses écoles, et la réparation de l'aqueduc qui conduit les eaux du bassin des eaux douces dans la capitale, et dont les dépenses s'élevèrent à cinquante bourses; l'établissement de cinq fontaines, la construction de plusieurs bassins à jets d'eau dans l'académie de Taschlik à Andrinople, de dix fontaines à Merzifoun, la reconstruction des abattoirs hors des murs d'Andrinople, et quelques autres fondations dictées par sa sollicitude pour l'utilité publique. Il fit construire encore, mais aux frais du trésor, quelques monumens dont l'utilité ne fut pas moins réelle. Il fit restaurer un pont à l'entrée du Marché des Selliers, à Andrinople, moyennant une somme de quarante-cinq bourses[1]. La même somme fut employée au rétablissement d'un canal en ruines qui conduit l'eau du Nil à Alexandrie. Les nouvelles casernes des janissaires étant devenues la proie des flammes lors du dernier incendie de Constantinople, Kœprülü en fit élever d'assez spacieuses pour loger soixante-dix-huit compagnies de janissaires; les frais de cette construction atteignirent deux cent douze bourses, dont

[1] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 176, donne le chronogramme rimé fait à cette occasion. Voyez aussi l'*Histoire du Defterdar*, f. 392, et Raschid.

cent furent payées par le grand-vizir et les autres ministres : les agas et les officiers des janissaires contribuèrent pour quarante autres bourses, et le trésor public en fournit soixante-douze. Les forteresses frontières de l'Empire, Belgrade, Temeswar et Nissa furent mises de nouveau en état de défense : mais à Nissa, un ingénieur renégat dépassa de beaucoup la somme de trois cent soixante mille quatre cent trente-cinq piastres qui lui avait été allouée, en y établissant, de sa propre volonté et sans autorisation aucune, des fossés et des bastions. Cinq mille piastres furent affectées à la reconstruction du magasin de poudre d'Oczakow, détruit par la foudre, et à la réparation des dommages causés par ce sinistre. Il est à regretter que Kœprülü n'ait pas eu une liberté pleine et entière dans l'administration des affaires, et que sa mort ait suivi de si près sa retraite du ministère, où il n'était resté que cinq ans.

Ceux qui enchaînèrent la toute puissance administrative de Kœprülü furent le moufti et le kizlaraga. A la mort du kapitan-pascha Mezzomorto [1], le kiaya du grand-vizir, à l'insu de son maître et sans son assentiment, mit tout en œuvre pour se faire conférer la dignité de vizir, et il fut soutenu dans ses prétentions par le moufti et le nouveau kapitan-pascha. Kœprülü, irrité de cette conduite, destitua le kiaya, et lui donna pour successeur un de ses anciens cliens Hasanaga. Mais, bientôt, il reçut du Sultan l'ordre de

[1] Mezzomorto mourut une année après.

renvoyer le nouveau kiaya : toutefois et comme compensation à sa disgrâce, Hasanaga fut nommé au gouvernement de Schehrzor. Le kaïmakam de Constantinople fut destitué, parce qu'un navire avait failli sombrer au moment où on le lança à la mer; il fut envoyé à Canée, dont il reçut le commandement. Enfin le tschaousch-baschi Moustafaaga, autre protégé de Kœprülü, fut également révoqué. Mais aucun de ces avant-coureurs d'une disgrâce complète et prochaine n'affligea le cœur de Kœprülü autant que l'exécution de son neveu, le grand-écuyer Kiblelizadé Alibeg. Elle n'eut pas pour motif, comme le raconte faussement l'historien Cantemir [1], le secret gardé par Kiblelizadé Alibeg sur l'état véritable des armées ottomanes près des frontières de l'empire russe, car ce secret, ordonné, dit-il, par le grand-vizir, n'aurait pas manqué d'être signalé par les historiens nationaux comme un crime de haute trahison. Ce motif fut tout autre, le récit de l'historiographe de l'Empire en fait foi. Alibeg fut exécuté, parce qu'il était accusé par le kizlaraga d'avoir commis un crime de lèse-majesté, ou plutôt d'avoir profané le harem impérial. « Il périt, » pour nous servir de l'expression de Raschid, parce » qu'il avait voué un attachement secret à l'une des » souveraines gardées dans la chambre du trésor de la

[1] Cantemir, L. IV, p. 95-98. L'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* attribue la mort de Kœprülüzadé à une espèce de tables chronologiques qu'il aurait apportées et dans lesquelles aurait été prédite la déchéance du Sultan et la destitution du grand-vizir et du moufti, circonstance que l'historien dit être parvenue à la connaissance du Grand-Seigneur.

» Chasteté[1]. » Ainsi ce ne fut ni un acte consommé, ni un amour partagé, ni un rendez-vous donné; mais un amour intime, mais un culte pieux pour l'une des sultanes ou l'une des esclaves du harem impérial, que l'on qualifia de crime de lèze-majesté, et qui valut au malheureux amant la couronne du martyre. Le chagrin que le grand-vizir ressentit de la triste fin de son neveu, et une maladie incurable qui pendant six semaines l'avait déjà retenu dans son lit, le déterminèrent à demander au Sultan la permission de quitter les affaires, demande qui lui fut accordée sur-le-champ, avec le droit de jouir de tous ses biens et de choisir le lieu de sa retraite (5 septembre 1702 — 12 rebioul-akhir 1114). En se retirant, Kœprülü fit présent au Sultan de soixante de ses meilleurs coursiers, et de tous ses joyaux[2]. Il se retira ensuite à Andrinople, dans son palais, construit sur la colline de Boutschoukdepé, et, quelques jours après, il alla se fixer dans sa métairie près de Siliwri, où il mourut au bout de trois semaines, pendant l'équinoxe d'automne (22 septembre 1702 — 29 rebioul-akhir 1114). C'était un homme généreux, magnanime, grand politique, ami des sciences, qui, après son oncle Mohammed Kœprülü-le-Cruel, et ses cousins, Ahmed-le-Politique et Moustafa-le-Vertueux, mérita à juste titre le sur-

1 Cantemir, L. IV, p. 98, se trompe encore lorsqu'il affirme qu'après avoir été destitué il avait été envoyé en exil.

2 C'est donc une grave erreur lorsque Paul Lucas, dans son premier voyage à Constantinople, p. 394, dit : « On lui ôta plus de soixante chevaux et pour plus de cent bourses de pierreries.

nom de Sage. Malheureusement, il resta trop peu de temps sur le théâtre où l'avaient placé ses hautes qualités, bien capables de retarder, sinon de prévenir tout-à-fait, la décadence de l'Empire, et d'où il disparut comme un météore, après avoir donné les plus hautes espérances. Trois mois avant sa mort (13 juin — 17 moharrem), il avait envoyé à Naima-Efendi, qui venait d'adresser à la Porte les premiers chapitres de son histoire ottomane, commencée à l'an mil de l'hégire, une bourse d'or avec le diplôme d'historiographe; il lui avait de plus alloué un traitement journalier de cent vingt aspres (un ducat) à prélever sur les revenus de la douane. Les fastes de la nécrologie mentionnent encore, dans la même année, la mort d'un astronome célèbre, le scheïkh Ahmed-dédé [I], auteur d'une histoire universelle et de plusieurs autres ouvrages [1]; de Rodosizadé-Efendi, traducteur en langue turque des biographies d'Ibn Khallikan, de Nisami, un des mouderris, et des cinq de l'histoire naturelle de Kazwini, et auteur de plusieurs commentaires sur quatre kassidés du poète persan Ourfi [2], et enfin des deux poètes Katib [3] et Emri [4]; ce dernier

[1] Ces ouvrages sont : la continuation des gloses marginales de Seaded-dinzadé au *beïdhawi*; une traduction arabe du commentaire du traité persan d'Ossam sur les allégories ayant pour titre : *Ghayetoul-beyan*; but des explications; un commentaire arabe à l'*Ethique* d'Adhadi; une histoire universelle dont Mouradjea d'Ohsson a tiré un grand parti; plusieurs traités sur la géométrie, l'astronomie, la médecine et la musique; quelques poésies connues sous son nom de poète, *Aaschik* (l'amoureux). Voyez les *biographies des légistes* par Scheïkhi, la 1367me.

[2] *Ibid* la 1331me.

[3] Biographie de Safayi la 343me. — [4] *Ibid* la 14me.

nous a laissé un ouvrage intitulé *Trésor de l'art épistolaire*[1]. L'année précédente avait aussi vu mourir le scheïkh mystique Nazmi Mohammed, qui a traduit en langue turque le premier livre du *Mesnewi*, et écrit sur les sept mots sacrés des derwisches un livre intitulé : *La pierre de touche des règles de l'ordre*[2]. Sept savans mentionnés dans les biographies des poètes étaient morts dans cette même année : parmi eux était le moufti Debbaghzadé[3] Mohammed. Une mortalité plus grande encore avait eu lieu parmi les poètes, dans l'année où le grand-vizir Houseïn Kœprülü conclut le traité de Carlowicz, car les biographies et les anthologies de ce temps ne mentionnent pas moins de douze poetes morts à cette époque[4].

Le sceau impérial fut remis, d'après le conseil du moufti Feïzoullah, à Moustafa Daltaban-Pascha, Servien sauvage, ne sachant ni lire ni écrire, et dont la cruauté s'était révélée lorsque, pendant sa campagne à Bassra, il fit élever des pyramides de têtes arabes. L'esprit grossier dont il avait également fait preuve en refusant de se conformer à la lettre pleine de sages avis que lui avait écrite alors le grand-vizir Hou-

1 *Kenzoul-Inscha.*

2 *Moyaret-Tarikat. Biographie de Scheïkhi* la 1363me.

3 Dans Scheïkhi, nº 1312 ; Rifki, nº 1248 ; Riza, nº 1379 ; Wehbi, nº 1302 ; Bahri, nº 1376 et Djouddi, nº 1308.

4 Emini, dans Safayi, nº 13, Riza, ibid nº 108 ; Rasikh, ibid, nº 111, Feizi, le moufti Ebousaïdzadé. nº 305 et dans Scheïkhi. nº 1275 ; feihi, dans Safayi ; nº Fassih, ibid, nº 311 ; Kaschif, ibid 342, Masnewi, ibid, nº 378 ; Nassouhi, ibid 417 ; Rezmi, dans les biographies de poètes de Salim, nº 110, Scherf, ibid, nº 160 ; Rifki, ibid nº 022.

Kœprülü, s'était peu modifié [1]. En recevant le khatti-schérif de sa nomination, le nouveau grand-vizir se mit aussitôt en marche pour gagner la résidence du Sultan. Le sixième jour [2] après la retraite de Kœprülü, il arriva près de Scutari, dans le jardin dit du Promontoire, appelé aussi le jardin du *Phare*. Là, le chef de la douane et le kiaya de son prédécesseur vinrent à sa rencontre, porteurs de riches présens, et le kaimakam de Constantinople, Yousouf-Pascha, lui donna un magnifique repas. Le jour suivant, il arriva, sans mettre le pied dans la capitale de l'Empire, au jardin de Floria, situé près de S. Stephano, sur la rive européenne du Bosphore, et de là il continua sa route vers Andrinople (21 septembre 1702 — 28 rebioul-akhir 1114). Le defterdar, le reïs-efendi, le tschaousch-baschi vinrent au devant de lui jusqu'à Hafssa, pour le complimenter sur son heureuse arrivée ; dans leur suite, figurait l'auteur anonyme de l'histoire qui est déposée à la bibliothèque de Berlin, histoire d'autant plus précieuse que l'écrivain a été le témoin oculaire des événemens qu'il raconte. Ils accompagnèrent le grand-vizir jusqu'à Koullélikœi, et, trois jours après, ils allèrent passer la nuit à une lieue d'Andrinople, dans le village d'Iskenderiyé

[1] Cette lettre se trouve dans l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 205.

[2] Cantemir se trompe donc lorsqu'il assure, (L. IV, p. 90) que la place de grand-vizir était restée vacante pendant quarante jours. Raschid, I, p. 264 et l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 183, ainsi que Paul Lucas, p. 305, sont unanimes sur cette date.

(25 septembre — 3 djemazioul-ewwel), où, à gauche de la fontaine de l'Archer, avaient été dressées leurs tentes, et où le grand-vizir fut traité par le reïs-efendi. Là, il fut salué par les trois premiers agas de l'armée, savoir ceux des janissaires, des sipahis et des silihdars, par le fils du moufti, par l'imam du Sultan et le kaïmakam d'Andrinople, le vizir Hasan, gendre du Sultan. A une demi-lieue au-delà d'Iskenderiyé, ses coureurs furent revêtus d'habits de velours et le reste de sa suite de vêtemens de drap fin; enfin les tschaouschs vinrent régler l'ordre de la marche. Une demi-lieue plus loin, on vit paraître le grand-chambellan et les vizirs; les juges d'armée et les seigneurs du diwan l'attendirent à l'endroit où il devait prendre son repas. Le kaïmakam chevauchait à côté du grand-vizir, lorsque le cortége arriva devant la tente du moufti, ce dernier et l'inspecteur des émirs vinrent à la rencontre du nouveau dignitaire jusqu'à l'extrémité du tapis de la tente. Daltaban descendit de cheval, non sur la pierre dressée à cet effet, mais au hasard et en plein air; il baisa la main du moufti, et pressa dans la sienne celle du nakib. Après le repas et les cérémonies usitées, où tous les assistans furent revêtus de pelisses d'honneur, le grand-vizir et le moufti montèrent à cheval suivis du nakib, du kaïmakam, du nischandji, et des seigneurs du diwan; on remarquait que ces derniers n'étaient pas coiffés de leurs turbans, comme l'avait prescrit le cérémonial[1]. Hors de la ville étaient rangés, sur deux haies, les

[1] L'auteur de l'*Histoire* qui se trouve à la Bibliothèque de Berlin, dit

janissaires et leurs officiers coiffés de leurs bonnets de gala, qui l'attendaient pour le complimenter et lui servir d'escorte jusqu'au seraï. Ce fut dans le kœschk des fêtes publiques que le grand-vizir reçut, des mains du Sultan, le sceau de l'Empire (5 djemazioul-ewwel — 27 septembre). Le grand-vizir et le moufti, revêtus de pelisses d'honneur, se retirèrent; le premier entra dans la salle du diwan, où les officiers de l'état-major des divers corps de l'armée vinrent lui baiser la main et le féliciter sur son élévation. Le moufti et le nakib reçurent en présent des ballots de schalls faits des étoffes les plus précieuses; le kaïmakam et le nischandji furent revêtus de pelisses de zibeline et d'étoffe d'or; le juge d'armée d'une pelisse d'honneur, doublée de drap; le defterdar, le tschaousch-baschi et le reïs-efendi de kaftans magnifiques. Après toutes ces cérémonies, auxquelles on attachait encore, à cette époque, une haute importance, la première mesure administrative du grand-vizir fut d'ordonner l'emprisonnement du kiaya, du trésorier et du gendre de son prédécesseur, pour obtenir d'eux l'aveu des richesses qu'ils possédaient. Sur la recommandation du moufti, le chef du corps des bouchers, Kara Mahmoud et l'imam du moufti, Pirizadé, furent désignés par le grand-vizir, le premier, pour remplacer provisoirement son kiaya, resté en arrière avec le gros des bagages, le second, pour être imam du grand-vizir. Le

que deux fois il avait assisté à l'entrée dans Constantinople de deux grands-vizirs, et que, dans ces deux circonstances, on avait négligé ce point important du cérémonial.

Sultan, la favorite Khadisché et la Walidé envoyèrent au grand-vizir des pelisses de zibeline brodées d'or, un poignard garni de pierreries et un cheval richement harnaché; en retour, Daltaban-Pascha donnait au porteur de ces présens, le silihdar Ali de Tschorli, mille ducats, et à chacun des deux pages des chambres intérieures qui l'accompagnaient, une bourse d'or avec un cheval sellé et bridé. Le grand-vizir revêtit aussi d'une pelisse de zibeline le précepteur du jeune prince, le fils du tout-puissant moufti, qui était venu le complimenter sur son élévation, et le barbier du Sultan qui lui avait apporté la joyeuse nouvelle que la tête du prince Mahmoud venait d'être rasée pour la première fois. Quelques jours après, le grand-vizir eut l'honneur de traiter le Sultan dans son palais; et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui offrit en présent un poignard garni de pierreries, une ceinture, une pelisse magnifique, un cheval, plusieurs ballots d'étoffes et cinq bourses de monnaies nouvellement frappées. Pour reconnaître dignement ces offres, le Sultan lui envoya de nouvelles pelisses de zibeline. Cette fête, assure Paul Lucas, coûta au grand vizir vingt mille ducats. D'autres présens furent distribués par lui, lors de sa visite aux écuries impériales: le grand-écuyer lui ayant amené un cheval richement harnaché, Daltaban lui envoya en échange un cheval de race, dix kaftans de velours pour ses piqueurs, et cinq cents piastres pour les palefreniers (1er schewwal 1114 — 18 février 1703). Enfin le chef des baltadjis bouclés, c'est-à-dire des eunuques

blancs, qui, le premier, avait apporté au grand-vizir la nouvelle de la naissance du prince Ahmed, reçut un présent de cent ducats, outre de riches étoffes et des pièces de drap fin; Aliaga, confident du Sultan, qui lui avait remis les lettres de notification relatives à la naissance du prince, et que les tschaouschs avaient salué de longs vivats, reçut huit cents ducats, un cheval et une pelisse. Douze jours après (2 mars 1703—13 schewwal 1114), quand le Sultan donna un *halwet*, c'est-à-dire une collation composée de sucreries, le grand-vizir lui envoya un magnifique cheval de selle, une bourse entière et un paquet de fleurs avec une lettre où, suivant l'usage, il le félicitait au sujet du retour de la belle saison. Ce retour du printemps dut être d'autant plus agréable au Sultan que, comme son père, le sultan défunt Mohammed, Moustafa aimait passionnément la chasse et qu'il parcourait sans cesse les campagnes situées entre Andrinople et Constantinople. Aussi le grand-vizir prit-il grand soin d'établir des magasins de vivres, au moins pour trois semaines, à Tschorli, à Bourgas et à Karischdûran.

Quelques jours après son installation, Daltaban[1] rendit une ordonnance relative aux vêtemens des chrétiens, des juifs et des femmes musulmanes. Défense fut faite aux chrétiens et aux juifs de porter à l'avenir des pantoufles jaunes, des kalpaks de drap rouge, ou ornés de galons suivant la mode tatare; enfin il leur

[1] *L'Histoire de Crimée*, par le prince Mohammed-Ghiraï, f. 115, le désigne sous le nom de *Sirbol-asal* (le Servien grossier).

fut ordonné de ne se couvrir les pieds et la tête que de drap et de cuir noirs. Le drogman du traître vénitien qui avait livré Karaboussa aux Turcs et auquel depuis lors la Porte payait une pension, reçut le premier la bastonnade, pour avoir commis une infraction à cette ordonnance, en continuant à porter des pantoufles jaunes. Quant aux femmes, qui, dans ces derniers temps, au lieu de porter de larges et amples vêtemens en portaient d'étroits pour montrer l'élégance de leurs formes, et se couvraient le visage de voiles en mousseline légère, pour le laisser entrevoir, elles durent reprendre les anciens vêtemens larges et flottans, et se couvrir la face de voiles épais couronnés d'un bandeau noir (6 novembre 1703)[1]. D'un autre côté, les vizirs et les autres seigneurs du diwan, qui jusqu'alors avaient paru dans les cérémonies avec leurs moudjéwwezés ou turbans de forme cylindrique, obtinrent la permission de porter le kallawi, c'est-à-dire le turban de forme pyramidale, orné dans sa base de bandes d'or, qui jusque-là avaient été l'attribut particulier du grand-vizir. Il permit aussi au kaïmakam et au nischandji-pascha de porter dans le diwan, comme lui-même, une pelisse de zibeline doublée de satin,

[1] *Histoire du Defterdar*, 403, *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 191, *et Paul Lucas*, p. 414. « Le sixième, on publiait une ordonnance par laquelle on défendait aux femmes turques de porter des tarpouches, (de longs bonnets rouges syriens); elle leur ordonnait de mettre un bandeau noir sur le front et une guimpe qui descendait sur le nez, et de ne porter même que des vestes fort larges, afin que leur derrière ne parut point. »

et en dessous un kaftan de satin de Nikdeh. Le grand-vizir prit d'autres mesures plus utiles que cette ordonnance somptuaire. Il faut ranger dans le nombre la défense de transporter des armes hors des provinces de l'Empire; le contrôle établi sur les registres des tschaouschs et des wakfs ou biens religieux; le règlement des tarifs de la douane, et le paiement régulier de la solde des troupes [II]. Quelques tschaïques qui, au mépris de la prohibition, avaient transporté des boulets et des bombes sur les côtes de la Mer-Noire, furent confisquées, et le gouverneur du château du Bosphore fut destitué. Enfin, pour mieux faire respecter l'ordonnance du grand-vizir, vingt-six canons et vingt fauconneaux furent envoyés dans les châteaux du Bosphore pour contraindre les contrevenans à amener ou pour les couler à fond. Un abus grave appelait encore une réforme : le nombre des tschaouschs, soldés employés à la Porte, s'était peu à peu élevé jusqu'à mille, et cependant cinquante seulement faisaient un service actif dans le seraï. Le tschaousch-baschi, sur l'ordre du grand-vizir, fut invité à noter tous ceux qui n'étaient pas portés sur les listes ou qui ne faisaient pas de service actif, et à les rayer des contrôles. L'administration des biens religieux conférés aux mosquées par le Sultan Souleïman-le-Législateur, appartient au grand-vizir. Daltaban-Pascha, dans un rapport au Sultan, fit observer que, dans les derniers temps, une mauvaise administration avait causé la diminution des revenus de ces biens; qu'il en avait comparé les produits avec ceux des autres épo-

ques mentionnés dans les registres conservés aux archives de la Mecque et de Médine; que dès-lors, pour obvier à ce délabrement des biens religieux, il fallait laisser aux cinquante fonctionnaires nouvellement créés leurs émolumens journaliers de trente-six aspres, leur vie durant, à la condition qu'après leur mort, les deux tiers de leurs revenus rentrassent dans la caisse du wakf; qu'en outre, pour les grandes réparations des édifices, aucune dépense ne devait être faite sans le consentement préalable de l'inspecteur des wakfs et des inspecteurs des constructions publiques et hydrauliques.

Cependant le grand-vizir poursuivait le cours de ses vengeances. Il envoyait au kiaya de son prédécesseur Hasan Pascha, gouverneur de Schehrzor, une sentence de mort que le chambellan Baïramaga était chargé d'exécuter. Mais Hasan, se défiant de Baïramaga, qu'il savait avoir souvent été employé à de pareilles missions, le fit étrangler avec le cordon même qui lui était destiné, et envoya sa tête à Andrinople; puis il s'enfuit dans le lieu où on devait moins soupçonner sa présence, à Constantinople même; il s'y tenait caché dans son propre harem, qu'il avait dû laisser dans la capitale, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour le gouvernement de Schehrzor. Sa tête fut cependant proscrite par le grand-vizir, et on lui donna depuis lors le surnom de *firari*, c'est-à-dire *le fuyard*.

Vers la même époque, le patriarche arménien, Aviettis, persécutait ses compatriotes catholiques, et il en fit jeter plusieurs dans les cachots. L'arbitraire de

sa conduite le fit mander de Constantinople à Andrinople, où le grand-vizir, le voyant entrer dans son appartement, s'écria avec l'accent de la colère : « Chien, ne sais-tu pas que le Sultan seul a le droit de » mettre ses sujets en prison ? » N'écoutant que sa fureur, il le fit jeter lui-même dans un cachot, mais il le relâcha presque aussitôt, sur l'intercession du moufti. Toutefois, comme il lui fallait des victimes, il fit enchaîner quatre des plus riches catholiques arméniens sur le banc des galères. Une éclipse de lune, qui apparut vers le même temps, sembla aux Arméniens le présage de cette persécution. Ils étaient encore assez superstitieux pour ne voir dans ce phénomène qu'un effet de magie, dont ils espéraient détourner les effets désastreux par le bruit discordant de chaudrons et de poêles frappés les uns contre les autres, comme autrefois les Romains espéraient prévenir les sinistres présagés par les éclipses, par le son des cors et des trompettes [1].

Les jésuites, qui avaient reçu du patriarche Supi la permission de prêcher en langue turque dans les églises arméniennes, soulevèrent de nouveau, vers cette époque, l'indignation des Arméniens non catholiques [2]. Les wertabietés de ces derniers, et le métropolitain Ephraïm à leur tête, se rendirent à Andrinople, pour porter plainte contre les catholiques et le patriarche lui-même. « Qu'est-ce que les catholiques ? » de-

[1] Tacit. ann. I, 28.

[2] La Motraye, I, p. 290, parle du *mémoire* publié à cette occasion par les jésuites en faveur des Arméniens catholiques.

manda le kiaya, ministre de l'intérieur, aux plaignans qui comparurent devant lui ; « Ne sont ce pas des » infidèles? » Ephraïm ayant répondu affirmativement, le kiaya reprit : « Peu importe qu'un pour» ceau soit blanc ou noir ; ce n'en est pas moins un » pourceau, et la sublime Porte ne fait pas de distinc» tion entre un arménien, un catholique, et un chré» tien schismatique. » Malgré cette réponse ironique, qui peut donner une idée de la tolérance musulmane, Ephraïm parvint à faire destituer le patriarche Supi, dont le successeur, Avidick, bien que gagné par l'or des jésuites, et bien qu'il eût promis sa protection aux catholiques, commença son administration par lancer sur eux les foudres de l'excommunication, et les poursuivre de tout son pouvoir. Le collége des jésuites à Erzeroum, où trois cents jeunes Arméniens avaient été convertis à la foi catholique, fut fermé, et les jésuites, forcés de se disperser, se réfugièrent, les uns en Perse, les autres à Constantinople. Ce qui nuisait surtout aux catholiques dans l'esprit des musulmans, c'était, outre les jésuites, ce grand nombre de renégats français qui se convertissaient alors à la foi musulmane ; entre autres, un abbé qui, pour blasphémer le Christ devant le grand-vizir, avait foulé aux pieds la sainte hostie. Le grand-vizir n'avait témoigné pour lui ni mépris ni ironie, mais il avait froidement ordonné qu'on procédât à la circoncision du néophyte musulman.

Le moufti Feïzoullah, auquel Daltaban-Pascha devait son élévation à la première dignité de l'empire, et

qui ne le trouvait ni assez souple ni assez docile à entrer dans ses vues, crut presque aussitôt devoir renforcer son parti au moyen d'une alliance avec le reïs-efendi Rami, auquel il fit accorder la dignité de vizir (1er schâban 1114 — 21 décembre 1702)[1]. Le Sultan lui donna pour successeur Abdi, fils d'un scheïkh des Khalwetis. Les fonctions de kaïmakam furent déférées à Kœprülü Abdoullah-Pascha, fils du grand-vizir Moustafa Kœprülü-le-Vertueux, mort à la bataille de Slankamen; celles de nischandji échurent au savant styliste persan Ebоubekr de Schirwan. Son successeur dans l'emploi de rouznamedji fut l'ancien defterdar Mouhsinzadé Mohammed. Une autre place était devenue vacante par la mort du savant juge d'armée Ewlia Mohammed, qu'il ne faut pas confondre avec Ewlia l'ancien, qui eut lui-même pour élève, Ewlia, le célèbre voyageur ottoman. Vers le même temps, mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, une femme pieuse et savante, surnommée Oummétoul-djebbar, c'est-à-dire la mère du souverain dominateur de l'univers, épouse du célèbre prédicateur Wani, et belle-mère du moufti Feïzoullah. Elle était si versée dans le Koran et dans la tradition, qu'elle soutenait avec son époux et son gendre des discussions théologiques; si pieuse, qu'elle se levait cinq fois dans la nuit pour faire ses prières, et qu'elle achevait en cinq jours la lecture intégrale du Koran. Le moufti, le grand-vizir, le nakib, les juges

[1] Raschid, I, f. 269. Le diplôme se trouve en entier dans l'*Histoire* de l'auteur anonyme, à la bibliothèque de Berlin.

d'armée, et les grands oulémas suivirent ses dépouilles mortelles, qui furent ensevelies à Andrinople, dans le porche de la mosquée de Taschlik. Peu de temps après, mourut aussi, en prison, le scheikh Mânewi, fils de Karabasch Ali, si célèbre sous le sultan Ahmed Ier : sa mort naturelle prévint une exécution qu'il avait méritée en assassinant sa femme.

Mais tandis que ces illustres personnages mouraient autour de lui, des événemens d'une importance bien plus grande, survenus en Crimée, attiraient toute l'attention du grand-vizir, et contribuèrent à préparer sa chute. Daltaban voulait la guerre, et bien qu'il eût témoigné des intentions très-pacifiques à l'ambassadeur russe, arrivé à Constantinople peu de jours après son élévation, il ne songeait qu'à augmenter les moyens de défense sur les frontières de l'Empire du côté de la Russie. Il faisait bâtir à l'entrée du détroit de Kertsch, à la pointe même du promontoire d'Akindi-bourouni, ou *du Courant*, un château-fort dont les meurtrières, disposées de manière à ce que les boulets pussent raser la surface de l'eau, devaient fermer l'entrée du canal aux vaisseaux russes. Pour hâter cette construction, il fit venir de Samakow le fer dont on avait besoin ; la Moldavie et la Valachie furent mises en requisition pour l'envoi de maçons et de charpentiers : les bois de construction furent tirés de Tscherkassie et de Sinope; Constantinople fournit le reste des matériaux [1].

[1] Raschid, I, f. 260. *Histoire du Defterdar*, f. 402. L'*Histoire de* Rami-Pascha contient, sous les nos 153, 172, 227, 300 à 204, 552, 553, 565,

D'un autre côté, le khan de Crimée, Dewlet-Ghiraï, qui ne songeait qu'à recommencer le plus tôt possible ses incursions en Pologne et en Russie, avait plusieurs fois déjà envoyé à la Porte des rapports sur les grands armemens que faisait la Russie. Presque toujours ces nouvelles étaient controuvées. Tout-à-coup, le kalgha Seadet-Ghiraï parut en Bessarabie avec un corps de Tatares. En entrant dans cette province, il donna avis à Yousouf-Pascha, gouverneur d'Oczakow, de la construction de plusieurs forteresses et de l'armement d'une flotte par les Russes [1]. L'ambassadeur du Czar, interpellé à ce sujet dans la ville d'Andrinople, répondit que le fort élevé pour contenir dans l'obéissance les cosaques de Potkal, était situé à plus de quarante lieues de Pérékop; que son souverain n'avait pas plus de douze vaisseaux de guerre dans la mer d'Azof, et qu'il était disposé d'ailleurs à les vendre au Sultan. Cette déclaration détermina la déposition du khan de Crimée. La Porte lui donna pour successeur son père, Sélim-Ghiraï, vieillard goutteux, qui ainsi se trouvait, pour la quatrième fois, appelé à la dignité de khan (6 schâban 1114—26 décembre 1702). Daltaban voulut, en cette circonstance, se montrer reconnaissant envers le vieux Sélim, qui, en le faisant nommer aga des janissaires, avait jadis été le premier instrument de sa grande fortune. Ce dernier fut conduit à Andri-

les decrets relatifs à cette construction; voyez aussi *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 224.

[1] Les assertions mensongères du khan sont dévoilées dans l'*Histoire* du prince Mohammed-Ghiraï, f. 114.

nople dans une voiture de la cour, et le grand-vizir l'installa dans sa dignité en lui remettant, avec le cérémonial usité, une kapanitscha (pelisse d'État), un sorgoutsch (panache de héron), un kalpak, un carquois et un arc, avec un sabre garni de pierres fines. Il reçut en outre, à titre de présent d'installation, une somme de deux mille ducats. Son plus jeune fils, Kaplan-Ghiraï, fut nommé noureddin, et son troisième fils, Ghazi-Ghiraï, kalgha. Mais le khan déposé, Dewlet-Ghiraï, refusa de se soumettre aux décisions de la Porte, et envoya son frère Seadet-Ghiraï contre Akkerman et Ismaïl, que Yousouf-Pascha defendait contre lui et contre les Noghaïs soulevés. Le Sultan dépécha au secours de Yousouf dix régimens de janissaires et quinze cents lewends, et ordonna une levée en masse dans les pays situés au-delà du Balkan, dans les paschaliks de Silistra et de Nicopolis; en même temps, le beglerbeg de Roumilie, avec les levées de Valona, Delvino, Akhrida, Ilbessan, Yanina et Scutari, et le pascha de Selanik, furent invités à voler au secours du gouverneur d'Oczakow. On ne négligea pas non plus d'adresser des lettres pressantes à Dewlet-Ghiraï pour l'engager à faire sa soumission.

Cependant, si on redoutait à Constantinople une incursion des Tatares Noghaïs, on tremblait à l'idée d'une nouvelle guerre contre l'Autriche et la Russie; car le bruit s'était généralement répandu que les grandes levées de troupes ordonnées dans l'Empire n'auraient pas tant pour mission de réduire à l'obéissance les Tatares Noghaïs et ceux de Crimée, que de mar-

cher sur les frontières contre les deux puissances limitrophes les plus formidables, l'Allemagne et la Russie. Ces bruits étaient du reste fondés. Daltaban Moustafa-Pascha disait à qui voulait l'entendre : « Nous n'avons » pas à nous plaindre des Tatares, nous sommes d'ac- » cord avec eux ; » puis il racontait à ses intimes qu'il avait eu un songe, dans lequel il s'était vu conquérant d'Ofen, et les personnes de sa suite répétaient hautement : « Notre pascha fera la guerre, et fixera la vic- » toire dans nos rangs. » Toutefois, ses projets belliqueux rencontrèrent une vive opposition dans la personne du moufti, qui refusait de les sanctionner par un fetwa, et dans Rami-Pascha, celui-là même qui avait conclu la paix de Carlowicz avec Skarlatzadé Maurocordato. Pour lever cet obstacle, Daltaban ne trouva pas de meilleur expédient que de faire empoisonner le moufti dans une fête qu'il voulait donner[1]. Mais ce projet ayant été révélé par le kiaya Ibrahim, le moufti se tint sur ses gardes ; il profita du temps qu'il avait devant lui pour se liguer avec Rami et Maurocordato contre celui dans lequel ils avaient appris à reconnaître leur ennemi commun ; et tous trois le peignirent au Sultan comme un empoisonneur, et l'instigateur principal de la nouvelle guerre dont on parlait. Daltaban-Pascha s'était aliéné depuis quelque temps l'esprit du Sultan. Si la violence de son caractère et sa grossièreté, jointes à la proposition d'é-

[1] Cantemir, L. IV, p. 406 et 407 et d'accord avec lui l'*Histoire du prince Mohammed-Ghirai*, f. 119.

lever aux premiers emplois plusieurs de ses créatures qui étaient incapables de les remplir, avaient indisposé le Sultan contre son grand-vizir, les humiliations qu'il avait fait subir au moufti et au silihdar toutes les fois que l'occasion s'en était présentée, avaient fait naître dans leur âme une haine qui n'attendait qu'une occasion pour se faire jour. Elle s'offrit dans le meurtre projeté par Daltaban-Pascha. Seïd Feïzoullah, Rami et Maurocordato, représentèrent au Sultan que la tranquillité ne pourrait être rétablie en Crimée tant que Daltaban tiendrait les rênes du gouvernement. Leur assertion parut d'autant mieux fondée, que les rebelles, Dewlet et Seadet-Ghiraï, pour tromper leurs partisans, avaient fait courir le bruit que le grand-vizir agissait de concert avec eux. A la suite de cet entretien, Moustafa II fit inviter le grand-vizir à se rendre au seraï ; en même temps, un ordre secret enjoignit à Rami de se transporter au palais de Daltaban, où on lui dit qu'il venait de sortir pour se rendre auprès du Sultan. Au retour du messager que Rami avait envoyé au seraï, celui-ci lui remit le sceau de l'empire que Moustafa avait redemandé à Daltaban-Pascha (24 janvier 1703—6 ramazan 1114). Immédiatement après, ce dernier fut emprisonné dans l'appartement du bourreau, situé entre les deux portes du seraï, et au bout de trois jours, il paya de sa tête un pouvoir qu'il n'avait exercé que pendant quatre mois.

Rami Mohammed-Pascha, le plus ferme soutien du parti de la paix, en se chargeant de la direction suprême des affaires publiques, s'occupa avant tout de

rétablir l'ordre à l'intérieur et de maintenir la tranquillité à l'extérieur. La rébellion des Tartares Noghaïs cessa à la première nouvelle de sa nomination, et des bruits exagérés le représentèrent lui-même comme devant se mettre à la tête de dix mille janissaires et de cinq mille volontaires pour punir les rebelles. Le khan précédent, le kalgha Dewlet-Ghiraï et Seadet-Ghiraï s'enfuirent vers le Kouban où ils trouvèrent un refuge chez les Tscherkesses [1]. Yousouf-Pascha d'Oczakow fondit avec ses troupes sur les Noghaïs ; pendant les trois mois qu'il passa sur leur territoire, il sévit contre eux avec cruauté, leur imposa une contribution de six cents bourses d'argent et obligea chaque famille à lui fournir dix kilos de froment, dix kilos d'orge et un bœuf. Non content de cette mesure, il installa une commission composée du juge, du molla et du moufti de Babataghi, des juges de Kilia, d'Ismaïl et d'Ak-Kerman dans le but de faire restituer aux propriétaires tous les biens que les Tatares avaient pillés et dévastés aux environs de Tomorova, d'Ismaïl et de Kilia [2]. Dès que la tranquillité fut rétablie parmi les Tatares, le nouveau grand-vizir songea à réduire les habitans de Mingrelie et du Gouriel qui, révoltés depuis plusieurs années, refusaient tout impôt,

[1] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 215. *Histoire du prince Mohammed-Ghiraï*, f. 118. Lorsque ce dernier écrivit son histoire, Dewlet-Ghiraï se trouvait dans la Karwarta, Raschid I, f. 272; *Sébesseyar*.

[2] Raschid I, f. 272. L'*Inscha* de Rami contient un grand nombre de lettres du grand-vizir au khan Sélim-Ghiraï et au gouverneur d'Oczakow, relatives aux troubles en Crimée.

et à punir les Abazes qui, après avoir pillé les caravanes réduisaient à l'état d'esclavage les marchands dont elles se composaient. Cinquante-sept ans s'étaient écoulés depuis la dernière campagne que, sous le règne d'Ibrahim Ier, sept paschas avaient faite en Mingrélie; Kœsé Khalil-Pascha d'Erzeroum, se mit en marche avec plusieurs paschas et un grand nombre de begs pour attaquer les rebelles de trois côtés différens, en partant de Trabezoun, de Tschildir et d'Erzeroum [1].

Cinq années s'étaient passées depuis le traité de paix de Carlowicz, sans que la délimitation des frontières fut définitivement réglée avec l'Autriche, Venise, la Pologne et la Russie. De grandes difficultés s'étaient élevées à ce sujet, surtout vis-à-vis de l'Autriche. Trois mois après la signature du traité, on avait rédigé un acte préliminaire [2], dont l'objet était de fixer

[1] Raschid, I, f. 273, et l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, se complètent l'un l'autre dans l'énumération des troupes commandées pour cette expédition : I. Sous les ordres du serasker, qui attaquait de Gonia et de Batoum, se trouvaient le beglerbeg de Trabezoun, le sandjakbeg de Karahissarscherki, le beg de Gonia; 5 régimens de janissaires, 200 djebedjis, 100 canonniers, 50 toparabadjis, 2 galères, 40 galiotes.—II. Du côté du Tschildir, attaquait le beglerbeg du Tschildir avec les janissaires d'Ahhiska (Ahhalzik), 300 gœnüllüs, les garnisons des châteaux-forts d'Azazour, de Khartwis et d'Ardenoudj, les sandjakbegs de Schouschad, Olti, Levané, Bertekrek, Ardehan, Petek, Makhdjil, Postschou, Soulla, Aschteré, Altounkalaa, Akâkelek, (Akhalkalak), Keskim et Hadjrek; le beglerbeg de Karss avec les fusiliers de Karss, de Ketschwan, de Mefrird, et de Kaghzeman; les sandjakbegs de Sarschad et de Koulé. — III. Du côté d'Erzeroum, se trouvaient échelonnés la kiaya du gouverneur, avec les sandjakbegs de Pasin, Khounis, Medjnékerd, Melazkerd, Kozdjan, Tekman, Schelwé, Koï, Keïfi, Mamrewan, Bayezid, Aleschkerd.

[2] Du 23 avril 1700.

les limites respectives ; l'année suivante, on signa l'acte général de délimitation [1], puis les réglemens séparés relatifs à la frontière de Syrmie [2], à celles de Bosnie et de Croatie [3], de Transylvanie et du Banat [4]. Ce fut alors seulement que la Porte régla définitivement avec Venise la question des limites, en ratifiant un traité par lequel Novi fut proclamé ville frontière [5]. Marsigli, fondateur de l'Institut de Pologne [6], présida à la conclusion de cette affaire aussi longue qu'embrouillée, et au soin de laquelle la Porte avait commis Ibrahim-Pascha, qui, à son retour de son ambassade extraordinaire à Vienne, avait été nommé gouverneur de Temeswar. A son départ de Constantinople, le comte Œttingen, ambassadeur d'Autriche, avait laissé dans cette capitale, en qualité de président impérial, le secrétaire de légation Talman ; celui-ci obtint de la

[1] Du 5 mars 1701. — [2] Du 12 mai 1699. — [3] Du 25 juillet 1700, dans le rapport détaillé de l'ambassade, p. 93, et dans la publication du traité conclu près de Brod, concernant la délimitation de la frontière en-deçà du Danube, le 18 août 1700; à la bibliothèque de Munich.

[4] Du 2 décembre 1700.

[5] *Instrumento limitaneo della evacuazione del territorio di Novi e cessione di esso insieme col castello dal nome alla Porta Ottomana*, 12 *Agosto* 1703.

[6] La lettre du grand-vizir Rami à l'ambassadeur anglais Sutton, pour le remercier de sa médiation dans cette affaire, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 45; le n° 89 contient une lettre du grand-vizir au pascha de Belgrade, datée 1700, et relative à la démolition des tschardaks à l'embouchure de la Drina, dans la Save. Dans mon *Inscha* se trouvent n°s 193, 196 et 197, les lettres du grand-vizir au gouverneur de Temeswar, dans lesquelles le général se plaint de la grossièreté de Marsigli et invite le pascha à s'entendre avec Ibrahim-Pascha, de retour de son ambassade à Vienne, sur la délimitation des frontières.

Porte non-seulement l'éloignement de Tœkœli du territoire de Transylvanie, mais même de Constantinople, et son exil dans une ferme située aux environs de Nicomédie. La délimitation des frontières de Venise avait été accomplie en même temps que celle des frontières de l'empire d'Allemagne [1]. Quant à celle des frontières polonaises, elle ne fut terminée qu'au mois d'octobre 1703, et lorsqu'Auguste, appelé par les historiens ottomans *briseur de fer à cheval*, eut envoyé à la Porte l'architrésorier de la couronne, Raphaël de Wieniawa Lesczynski, père du roi de ce nom, et qu'il eut été reconnu par elle en qualité de roi de Pologne [2]. Il avait annoncé son élection par l'entremise du châtelain de Halicz, Pierre de Wieniawa Bronicz. Deux conventions précédèrent la signature définitive de l'acte qui régla les limites entre la Russie et la Porte [3]. Dans la première, datée du mois d'octobre 1704, le commissaire russe Oukraintzow et Mohammed-Efendi décidèrent que la frontière des deux empires serait marquée par la rivière de Suliva ; dans la seconde, portant la date du 22 octobre 1705, on indiqua comme limite invariable à l'est le cours du Dnieper. Les instructions reçues par les deux commissaires avaient donné lieu à une correspondance

[1] L'*Inscha* de Rami, donne plusieurs lettres du grand-vizir au gouverneur de Bosnie, relatives à la délimitation des frontières de Venise. Voyez nos 152, 153, 154, 211, 239, 240.

[2] L'acte de délimitation envoyé par le baron de Thugut, est daté du 4 octobre 1773. Raschid, I, f. 235.

[3] Elle est datée du 22 octobre 1705. Voyez Martens.

très-active entre le khan, le gouverneur d'Oczakow et Mohammed-Efendi [1].

Rami, qui, à l'instar de l'avant dernier grand-vizir, Amoudjazadé Houseïn Kœprülü, était pénétré de la nécessité d'une réforme administrative et qui dès sa jeunesse avait été employé dans plusieurs branches de l'administration intérieure, voua à l'exécution de ce projet toute son activité. Il songea d'abord à affermir l'autorité des commandans des forteresses-frontières situées à l'est et à l'ouest de l'empire. A cet effet, il envoya au gouverneur de Bagdad [2] trois cent cinquante bourses d'argent destinées à entretenir un corps nombreux de milices (lewends) contre les tribus arabes rebelles ; à Widin et à Temeswar, il transforma les biens de la couronne, possédés jusqu'alors par les grands-vizirs, en odjaliks ou biens héréditaires pour les sujets. Cette mesure eut le double avantage d'assurer un paiement plus régulier aux troupes, dont la solde fut prélevée sur les impôts de ces terres, et d'augmenter le nombre des habitans du Banat de Temeswar, que les dernières guerres avaient singulièrement dépeuplé ; aussi eut-il la satisfaction de voir s'y fixer plus de huit mille sujets, dans l'année même de la publication de cet édit. Une autre ordonnance eut

[1] Dans l'*Inscha* de Rami, se trouvent les lettres au gouverneur d'Adjou, au gouverneur d'Oczakow et au Khan ; mon *Inscha* contient une plainte contre les Cosaques de Potkal et plusieurs lettres au gouverneur d'Oczakow.

[2] Les lettres au gouverneur de Bagdad, relatives à l'administration du pays se trouvent, dans l'*Inscha* de Rami, sous les nos 23, 24, 55, 69, 70, 162 ; d'autres, nos 127, 157, 657, adressées au gouverneur de l'Égypte, sont relatives à l'approvisionnement de la Mecque.

pour objet la solde de seize mille hommes des troupes de Bosnie, s'élevant à quatre millions d'aspres (trente-trois mille trois cent soixante-trois piastres)[1], et qu'il convertit en odjalik, c'est-à-dire, qu'au lieu de charger le trésor du paiement de cette somme, il ordonna au gouverneur de Bosnie de la prélever sur les biens que la couronne possédait dans cette province[2]. Il décida en même temps que la solde des garnisons de Belgrade et des palanques voisines, se montant à deux cent soixante-trois mille piastres pour dix mille hommes et plus, serait prélevée sur les fermages des villes environnantes[3]. Afin de régler les dépenses et les revenus de la flotte, Rami-Pascha appela à Andrinople le kapitan-pascha et l'intendant de l'arsenal ; un grand nombre de droits éventuels, qui jusqu'alors avaient été considérés comme le bénéfice des employés, furent adjugés au trésor[4]. Les prix exagérés

1 L'*Histoire de la Bibliotsèque de Berlin* dit expressement la piastre comptée à 120 aspres.

2 Savoir :

des fermages de Bosnie.	15,468,093 piastres.
De la douane de Raguse.	1,315,750
De la douane de Sawa, Sawal Palawefrout.	2,528,848
De la capitation de Bosnie.	12,093.848
De la régie des fermages d'Ouskoub.	9,409,550
Total.	40,814,689 piastres.

3 *Bibliothèque de Berlin*, f. 223. La garnison de Belgrade 5610 hommes, avec la solde journalière de 66,473 aspres; dans les palanques, 5041 hommes, avec 62,456 aspres. Ces sommes, désignées comme odjalik, furent prélevées sur la douane et la capitation de Belgrade, sur le fermage des impôts sur les moutons de Porits-cha, Nisch, Schehrkoei et Semendra, sur la capitation des Bohémiens de Rahova et Nicopolis.

4 Raschid, I, f. 247, L'*Inscha* de Rami, n° 164, contient une lettre qui détermine les stations de la flotte.

des marchands de pelleteries, qui, dans les derniers temps, vendaient quinze cents piastres une pelisse de zibeline, et la fourrure d'hermine cinquante et même cent piastres, tandis qu'ils l'achetaient vingt piastres, furent réglés par un tarif qui fixa en même temps le prix des fourrures d'une moindre valeur [III]. La police d'Andrinople occupa également l'attention du nouveau grand-vizir. En même temps qu'un édit fut rendu contre les filles publiques de cette capitale, des ordres furent donnés pour l'amélioration du système employé pour son approvisionnement d'eau au moyen d'aqueducs. Ce fut l'aga des janissaires et le bostandji-baschi, que le grand-vizir chargea de dresser la liste de toutes les femmes de mauvaise vie et de les faire conduire sous escorte à Rodosto et à Malghara. Une autre ordonnance exila à Andrinople tous les soldats déserteurs de l'Égypte. Pendant son règne, Souleïman-le-Législateur avait fait amener à Andrinople les eaux de Saroukhanli, dont la source, située à cinq lieues de la ville, fournissait à Constantinople une masse d'eau de trente-six pipes par jour. Depuis, les habitans s'étaient souvent plaints du manque d'eau, circonstance due en partie au délabrement de l'aqueduc et en partie à l'avidité des porteurs d'eau, qui en livraient en abondance aux grands au détriment des moins aisés. Afin de remédier à cet inconvénient, Rami-Pascha, accompagné du defterdar et du bostandji-baschi, se rendit à Saroukhanli où il fit évaluer par des architectes la dépense qu'entraînerait la réparation de l'aqueduc et il assigna pour cet objet une somme de huit mille pias-

tres. En outre, il fit conduire dans la ville les eaux de l'Youndja, source qui jaillit de terre dans le voisinage du seraï de Khizrlik. Rami paraissait s'occuper de ces détails avec une certaine prédilection, et il y apporta d'autant plus de zèle qu'il était lui-même fils d'un niveleur du faubourg d'Eyoub à Constantinople, et que, dans sa première jeunesse, il avait exercé cette profession. Il veilla avec le même soin au rétablissement de la mosquée de Yanboli, entièrement négligée depuis nombre d'années; des juifs et des chrétiens avaient adossé leurs maisons à ses murs, et là où l'on voyait autrefois le maître-autel, on n'apercevait plus que des herbes et le feuillage de quelques arbrisseaux. Rami ordonna de démolir les maisons des infidèles qui profanaient les murs du sanctuaire, et il le rendit en peu de temps au culte de l'islamisme, sous le nom de Mosquée du sultan Moustafa II.

Afin de pourvoir à la sûreté des caravanes de pélerins pour la Mecque, si souvent compromise dans le cours des années précédentes, Rami-Pascha prit soin non-seulement de faire remettre exactement la sourre aux Arabes du désert, mais aussi il investit de la dignité de chef du pélerinage (emiroul-hadj) le gouverneur d'Adana, Mohammed-Pascha, fils de Beïram, homme brave et énergique; en même temps, il donna le rang de djerdedji[1] (celui qui va à la rencontre) à Kawassoghli Hasan-Pascha, en plaçant sous ses ordres les sandjakbegs de Ghaza et de Nablous et

[1] Raschid I, f. 270. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 251. *Djerdedji mesela Karschoudji*.

les troupes des sandjaks de Tripoli, de Saïda, de Beïrout et de Jérusalem. Par ces sages mesures, la caravane passa au milieu des Arabes sans être inquiétée. L'emiroul-hadj Mohammed, loin de s'arrêter à la Mecque, comme ses prédécesseurs avaient coutume de faire, se remit en marche aussitôt qu'il eut accompli les pieux devoirs de sa religion, car il avait résolu d'attaquer les Arabes avec son corps d'armée, fort de quatre-vingt-dix bannières, partout où ils se montreraient; d'ailleurs le djerdedji Kawassoghli devait venir à sa rencontre avec trente bannières. Les Arabes des tribus de Sahra et d'Anza, dans l'espoir de piller la caravane à son retour, s'étaient rassemblés au nombre de six mille et se montrèrent à l'arrivée de l'emiroul-hadj à la station Maan; mais pendant qu'ils étaient tenus en respect par le djerdedji et le scheikh des Arabes de Damas, Koleïb, la caravane passa sans éprouver de pertes [1]. Les tribus turcomanes, non moins pillardes que celles des Arabes, et qui infestaient la contrée d'Azir et de Massiss, furent exterminées par le gouverneur d'Adana, et le gouverneur de Siwas transplanta quelques autres de ces tribus dans le sandjak de Bozok en Anatolie [IV] [2].

[1] L'*Histoire* précitée contient le rapport d'un Tatare, courrier du grand-vizir, qui était allé chercher le scheikh Koleïb à Mezrib, et qui, de là, s'était rendu en trois jours, à dos de dromadaire, à Temest, camp du djerdedji, le lendemain, il arriva à Arnza et le surlendemain à Katran. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle du rassemblement dans la bruyère de Tabouk des Arabes que la caravane rencontra ensuite à Maan. Raschid, f. 270, appelle le lieu du combat Maghara.

[2] Rami, no 410, appelle les tribus, appartenant à la grande tribu des Menteus : Scherklis, Nakiis, Hakiers et Targhoudlers.

Rami-Pascha, qui se montra toujours favorable aux innovations ayant pour objet une amélioration immédiate, tourna également sa sollicitude vers l'industrie; l'ordre qu'il intima aux fabricans de draps de Selanik, et aux fabricans de soie de Brousa, les premiers, Juifs, les seconds, Grecs de nation, de faire confectionner à l'avenir dans leurs ateliers les diverses sortes de draps et d'étoffes que l'Europe avait importés jusque là, témoigne au moins du désir qu'il avait d'affranchir sa patrie de la dépendance de l'étranger [1]. Cette volonté se révéla également dans la tentative qu'il fit à Constantinople, à l'effet d'y implanter le caféier, au moyen de fèves que le beglerbeg de Djidda lui avait persuadé n'être propres à la culture qu'après avoir été avalées et rendues par des hirondelles [2].

Toujours préoccupé de la sûreté de l'Empire et des des moyens de remplir les caisses du trésor, le grand-vizir ne cessa de veiller sur les provinces d'Europe, d'Asie, et d'Afrique, et de rechercher avec soin les abus qui s'étaient glissés dans toutes les branches de l'administration. Il fit partir pour Yaffa, qui, servant de port à Ghaza, à Ramla et à Nablous, avait besoin d'être protégé et contre les corsaires francs et contre les Arabes de Syrie, un corps de cent hommes avec six offi-

[1] Raschid, I, f. 275; La Motraye, I, p. 242, dit, sur l'instigation d'un Livournais : Ce renégat était un grand faiseur de projets et un de ceux qui mirent dans la suite en tête au grand-visir Rami-Pascha, d'ériger des manufactures de draps.

[2] La lettre sur ce sujet au gouverneur de Djidda, se trouve dans l'*Inscha* de Rami.

ciers, deux tschaouschs, et un intendant de la forteresse (kalaa kiayaasi). A son départ, le commandant (dizdar) de cette troupe emmena avec lui dix canons de gros calibre, trois de sept, et deux de douze, outre deux mille boulets et deux cents quintaux de poudre.

Peu de temps après sa nomination, Rami appela à Constantinople le prince de Valachie, Brancovan Cantacuzène Bessaraba [1], dont le règne a été si pompeusement décrit par son chancelier Radul Gretschan. Assis sur le siége ducal depuis près de quinze ans, il s'était maintenu dans son poste pendant douze campagnes, grâce à la politique adroite qui lui fit éviter tous les piéges que lui tendaient tour à tour Tœkœli, le Khan, le Sultan, le Czar, et l'Empereur. Bien que ce dernier l'eût élevé au rang de prince de l'empire romain, et malgré tous ces précédents, le sultan Moustafa le confirma de nouveau dans sa voïévodie. Après la paix de Carlowicz, il la lui assura même à vie. L'influence qu'il avait dû se ménager sur le diwan, l'avait fait triompher d'une conjuration que les boyards mécontens avaient tramée contre lui près de la Porte; elle avait même été assez puissante pour provoquer la chute de son ennemi, le voïévode de Moldavie, Antioche Cantemir, fils de Constantin, et frère de Démétrius Cantemir, l'historien, et pour faire obtenir cette principauté à son beau-fils, Duka. Mais il avait un en-

[1] Cantemir, IV, h. b., s'étend longuement sur l'origine de ces noms, mais il ne peut dissimuler sa haine contre cette famille et contre celle de Carra.

nemi implacable dans la personne d'Alexandre Maurocordato, interprète de la Porte, qui alors se ligua avec le grand-vizir, pour assouvir une vengeance projetée depuis long-temps. Au mois d'avril 1703, le second grand-écuyer, Sélimaga, arriva à Bukarest, et remit à Brankovan l'ordre de se rendre à Andrinople. Le prince, attaqué par la fièvre ou tremblant de peur, prétendit ne pouvoir se mettre en route en ce moment ; il espérait, en retardant son voyage, obtenir par l'intercession de ses protecteurs de Constantinople la permission de rester chez lui. Son médecin, Pilarino[1], parvint, non sans peine, à modérer l'impatience de Sélimaga, en lui représentant que, s'il voulait que le prince arrivât vivant à Andrinople, il fallait le faire voyager le plus lentement possible. Malgré la puissante intervention des amis de Brankovan, parmi lesquels il comptait le moufti Feizoullah, le silihdar Ali de Tschorli, et Hasan, gendre du grand-vizir, la Porte refusa constamment de révoquer son ordre. Après s'être traîné pendant un mois entier sur la route de Bukarest à Andrinople, il arriva à Arnaoud-Kœi, près de Constantinople. Lorsque

[1] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 223, contient une anecdote curieuse sur les médecins de Constantinople à cette époque. Un médecin franc, dit l'auteur, a été envoyé dans l'exil par le proto-médecin Nouh, parce que un de ses malades avait péri pour avoir avalé des pilules d'extrait de graines de concombres. Il ajoute : autrefois, on avait coutume de mêler 7 à 12 drachmes d'extrait de graines de concombres avec de l'huile d'amande, 1 drachme de graines d'ananas (aghadjkaouni) et 3 1/2 drachmes de sandle ; mais les médecins francs réduisaient cet extrait de concombres, pesant 10 drachmes, en un seul drachme, contenu en une seule pilule.

Maurocordato vint le féliciter sur son heureuse arrivée, Brankovan, pour se concilier les bonnes grâces de son ennemi, lui fit présent d'une pelisse de zibeline précieuse, d'un cheval richement caparaçonné, et de mille ducats. Ce sacrifice lui parut d'autant plus nécessaire, qu'il savait devoir traiter avec ce dernier au sujet de l'augmentation du tribut annuel de deux cent soixante-dix bourses que la Porte voulait élever au double. Brankovan, après de longues discussions, offrit de payer cent ou tout au plus cent vingt bourses, en sus de l'ancien tribut; mais voyant qu'il ne pouvait arriver à rien par la corruption, il consentit à payer au fisc une somme de cinq cents bourses, sous la dénomination de *trésor de Moldavie*, par analogie avec le tribut payé par l'Égypte appellé le *trésor égyptien*, et non pas sous celle de capitation, comme la Porte l'avait d'abord exigé (24 juin, 1703) [1]. Rami-Pascha, gagné en sa faveur par les protecteurs du prince, lui fit un accueil gracieux, et lui promit une audience du Sultan, pour le mardi suivant, qui était jour de diwan. Brankovan fut introduit dans la salle du trône avec le cérémonial usité pour les princes de Moldavie et de Valachie. D'après un ancien usage, ils sont conduits en présence du Sultan par le secrétaire, et l'intendant des tschaouschs; cette présentation diffère de celle des ambassadeurs des puissances étrangères, en ce que les princes n'assistent pas,

[1] Consultez à ce sujet l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, la seule qui donne quelques détails à ce sujet.

avant l'audience, au dîner des grands-vizirs, mais qu'ils sont revêtus, après le diwan et le repas du grand-vizir, d'un kaftan et d'une kouka, par les mains du trésorier. La kouka est un bonnet orné de plumes, telles que le portent les officiers supérieurs des janissaires, avec cette différence que ces derniers sont ornés de plumes de héron noires, tandis que ceux qu'on donne aux princes sont ornés de plumes de héron blanches. Les commissaires chargés de leur investiture sont le mouhzir (aga des introducteurs), et le sélam-aga (aga du salut), qui perçoivent de ceux qu'ils assistent certaines taxes déterminées. A l'issue de l'audience, le Sultan fit remettre à Brankovan le diplôme par lequel il le confirmait à vie dans la dignité de prince de Valachie.

Bien que Rami-Pascha, ne laissât échapper aucune occasion d'augmenter les revenus du fisc, il ne commença pas son règne par extorquer de l'argent des grands; au contraire, il restitua les maisons et les fermes d'Amoudjazadé Kœprülü, confisquées à sa famille par Daltaban Moustafa-Pascha. Pendant son administration, on ne toucha pas une seule fois aux successions des riches fonctionnaires, à part le cas où ils étaient morts sans avoir réglé leurs comptes avec le fisc; autrement, elles passaient intactes aux héritiers. Si cette conduite lui fit beaucoup d'amis parmi les fonctionnaires, elle lui attira la haine des hauts dignitaires qu'il frustra ainsi de certains droits éventuels. D'ailleurs, les coups de bâton qu'il ne craignit pas de leur faire administrer, contrairement à tous les

usages reçus et sans distinction de rang, lui valut au même dégré l'inimitié des grands et de l'armée. C'est ainsi qu'il fit donner quelques centaines de coups de bâton au defterdar des galions, et douze à l'intendant de l'orge, qui déjà avait occupé deux fois la place de secrétaire-inspecteur des janissaires, pour s'être refusé de solder les comptes des ouvriers; ce ne fut que sur les représentations du mouhziraga qu'il fit cesser ce traitement ignominieux, et qu'il le remit à la garde de l'aga des janissaires [1]. Par cette punition infligée à un officier, Rami se fit des ennemis dans tous les rang de l'armée, surtout parmi les janissaires. Leur mécontentement s'accrut encore lorsque, ayant envoyé leur aga à la Canée [2], avec le rang de pascha à trois queues de cheval, il le remplaça par son kiaya (ministre de l'intérieur), qui occupait déjà cette place sous Kœprulü, à l'époque où Rami n'était que reïs-efendi, et qui, par conséquent, tendait alors un rang supérieur au sien. N'ayant pu supporter avec indifférence le traitement désobligeant que lui fit subir son ancien subordonné, le kiaya s'en était plaint au moufti, et ce fut à sa recommandation qu'il obtint sa nomination et sa place d'aga des janissaires. Il fut remplacé au ministère de l'intérieur par l'aga des sipahis, qui à son tour eut pour successeur le général des armuriers.

[1] Une lettre de Rami à Tschalik, relative au maintien de la discipline, se trouve dans son *Inscha*.

[2] Raschid, I, f. 274. L'état-major des janissaires était alors composé ainsi : 1° l'aga Ali ; 2° le koulkiaya ; 3° le sagardji ; 4° le samsoundji ; 5° le mouhziraga (grand-prévôt).

Outre que Rami s'était aliéné les esprits, et surtout l'affection des janissaires, par le traitement ignominieux qu'il avait infligé à leur inspecteur des revues, il existait encore deux autres causes qui, dès l'origine, avaient excité le mécontentement des troupes. Rami n'avait jamais occupé de grade dans l'armée et n'était arrivé à la première dignité dans l'État qu'en marchant sur le cadavre de Daltaban-Pascha, auquel sa valeur avait fait pardonner, en partie, sa tyrannie; de plus, il n'avait dû son élévation qu'à la protection du moufti Feïzoullah, généralement détesté à cause de son ambition et de son caractère impérieux. Jamais, jusqu'à ce jour, on n'avait mieux senti l'influence que peut exercer sur la machine gouvernementale la nomination d'un grand-vizir pris dans les rangs des *seigneurs de la plume*, c'est-à-dire des employés civils, tandis que les Sultans avaient eu jusqu'alors coutume de le choisir parmi les *seigneurs du sabre*, c'est-à-dire les officiers supérieurs de l'armée. Daltaban-Pascha, le rude et grossier tyran, ne savait ni lire ni écrire, mais il rachetait cette ignorance par une bravoure à toute épreuve. Rami, au contraire, n'avait aucune des qualités de l'homme de guerre, et n'était connu que par la pureté de son style et ses talens diplomatiques. L'histoire ottomane, comme celle des autres peuples, a consacré les noms de plusieurs grands hommes d'État, qui étaient en même temps des capitaines célèbres, mais elle cite bien peu de généraux qui aient manié avec un égal succès la plume et l'épée, ou d'auteurs qui se soient distin-

gués au même degré par leur courage et le mérite de leurs œuvres. Rami-Pascha possédait à un degré éminent les qualités du politique et de l'écrivain, ainsi que l'attestent au reste les deux collections que nous possédons de ses écrits politiques, au nombre de quatorze cents, et qui sont de véritables modèles d'un style simple, clair et noble. Mais, nous le répetons, il n'était pas homme de guerre; les soldats le détestaient d'autant plus qu'il avait contribué à la mort de Daltaban, et qu'il les avait humiliés dans la personne d'un de leurs officiers. Son administration n'était pas vue avec plus de faveur par le corps des oulémas, dont il s'était aliéné l'affection par ses complaisances pour le moufti, qui, au mépris des réglemens en vigueur sur l'avancement des oulémas, avait élevé aux premières dignités de l'Empire ses fils et tous ses parens. Quatre de ses fils et son neveu Mohammeddedé, tous jeunes encore, remplissaient les fonctions de juges d'armée de Roumilie [1]. Scheïkh Mohammed-Efendi, l'un de ses fils, était précepteur des princes, et l'aîné semblait même devoir hériter de la dignité de moufti. Les mollas les plus considérés étaient obligés d'accepter des emplois de juges subalternes, tandis que les places les plus lucratives devenaient la proie des fils du moufti et de ses protégés. Le rapide avancement du jeune Kœprulu Abdoullah, promu d'abord au rang de nischandji, puis à celui de vizir, fut même considéré, non comme un droit

[1] Raschid, I, f. 203, 274, 275. C'étaient : Ibrahim, Moustafa et Mohammed.

héréditaire dans la famille Kœprülü, mais comme une faveur qu'il ne devait qu'à sa qualité de gendre du moufti. L'esprit de domination de ce dernier devint de plus en plus insupportable, et commença à peser de tout son poids sur le grand-vizir lui-même. La famille et les créatures de Feïzoullah ne craignirent point de dire hautement que Rami-Pascha était le client de leur patron. Le grand-vizir, sachant fort bien que son prédécesseur avait été victime de l'ambition démesurée du moufti, visa dès-lors à l'éloigner du pouvoir.

A tous ces motifs de mécontentement causés aux grands fonctionnaires par l'administration du grand-vizir, vinrent se joindre les plaintes auxquelles donna lieu, de la part des habitans de Constantinople, la résolution prise par le Sultan de prolonger son séjour à Andrinople, où il passait son temps à chasser. Les dépenses occasionnées par l'ameublement des palais de ses trois filles fiancées, l'une avec le vizir Nououman Kœprülü, frère d'Abdoullah Kœprülü, la seconde avec le vizir Ali, fils du grand-vizir Kara Moustafa, et la troisième avec le silihdar Ali de Tschorli, le favori du Sultan, ne laissèrent pas d'augmenter ces dispositions hostiles. Moustafa II fit construire pour elles de somptueux palais en ville et des maisons de campagne sur les rives de la Toundja ; le plus grand luxe présida à l'ameublement de ses harems, et, pour les remplir, il invita les paschas de Bosnie, d'Erzeroum et d'Akhiska à envoyer des esclaves. Dans sa lette circulaire aux paschas, le grand-vizir leur dit : « Qu'autrefois

» on avait coutume de fournir des hommes, mais que » le Sultan n'avait besoin que d'esclaves [1]. »

La haine générale à laquelle se vit en butte le grand-vizir Rami-Pascha fut un présage beaucoup plus certain de sa chute prochaine, que celui qu'on avait cherché dans le tremblement de terre qui renversa un grand nombre de maisons et plusieurs mosquées dans la juridiction de Denizlû. Il en avait été de même d'un incendie [2] et d'un orage terrible qui avaient éclaté l'année précédente à Constantinople [3], et dans lesquels on avait vu les pronostics de la destitution du grand-vizir Houseïn Kœprülü, bien qu'elle eût précédé de long-temps ces deux fléaux. Mais ce qui présagea surtout des troubles prochains, ce fut la conduite que tinrent quelques centaines de djebedjis en réclamant leur solde arriérée de trois trimestres. Ils refusèrent de se mettre en marche pour la Géorgie, où ils devaient rejoindre l'armée, avant d'avoir été payés intégralement (mi-juin 1703 — premiers jours de sâfer 1115). Depuis quelque temps déjà, la Porte avait pris l'habitude de ne jamais payer aux sept *odjaks*, c'est-à-

[1] Cette lettre se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 839. Les qualités qu'exige la lettre adressée au beglerbeg de l'Herzegovine, des femmes croates et hongroises, sont : 1° un corps bien proportionné (moutenasiboul-endam); un corps bien pris (mewzounkadi); 3° un corps imposant (gütschlü) et 4° un corps robuste (kouwwetlü).

[2] Raschid, f. 260, dit le 5 redjeb 1113 (4 décembre 1701). Un grand incendie avait aussi ravagé Constantinople l'année précédente. La Motraye, I, p. 279.

[3] Raschid, f. 261, le 22 moharrem 1114 (18 juin 1702). Un orage non moins terrible eut lieu le 26 août 1701; La Motraye, p. 280.

dire aux sept corps de troupes soldées, les janissaires, les sipahis, les silihdars, les topdjis, les toparabadjis, les djebedjis, et les bostandjis, leur solde entière, et de ne leur donner qu'un à-compte sur ce qui leur était dû. L'aga et le kiaya des djebedjis, pour apaiser le tumulte et éloigner les mutins de la capitale, crurent devoir appuyer la demande de leurs soldats. Sur le rapport que le kaïmakam de Constantinople, Yousouf-Pascha, adressa à ce sujet à Andrinople, Rami-Pascha blâma sévèrement la condescendance du kaïmakam et du djebedji-baschi, et les punit en nommant pour successeur au premier le jeune Kœprülü Abdoullah, et en donnant la place du second à Ibrahimaga, l'une de ses créatures. Au lieu de faire connaître officiellement la nomination de ce dernier, il lui ordonna de se rendre à son poste à Constantinople, voulant ainsi donner à croire qu'il avait été disgracié et exilé de la résidence du Sultan[1].

Ibrahimaga était à Constantinople depuis un mois à peine, lorsque les djebedjis se soulevèrent de nouveau (17 juillet 1703 — 3 rebioul-ewwel 1115); mais cette fois ce fut avec tant de succès qu'ils amenèrent un changement de souverain[2]. Le kaïmakam, dans l'es-

[1] Raschid, II, f. 6, paraît vouloir dire que sa nomination avait fourni au grand-vizir l'occasion de se venger du moufti ; il cite à cette occasion les maximes suivantes : La fiancée de la domination n'est accordée qu'à celui qui ose imprimer un baiser sur les lèvres de l'épée ; si la destinée coupe le fil de la sagesse que peut contre elle un cerveau malade? — Si la destinée se jette sur sa proie, les sages deviennent sourds et aveugles.

[2] Raschid, l. c. donne par erreur le 5 rebioul-ewwel (mardi 16 juillet

poir de conjurer l'orage, s'empressa de leur promettre le paiement de leur solde arriérée de dix trimestres, et de leur faire espérer en outre un présent de vingt bourses. Mais alors les janissaires se joignirent à eux; donnant un libre cours à la haine long-temps contenue que leur avaient inspirée le traitement ignominieux infligé à leur maître des revues, et la sévère révision des contrôles à laquelle un grand nombre de leurs camarades avaient dû leur expulsion de l'armée, ils conseillèrent aux djebedjis de ne point accepter l'argent qui leur était offert, de faire cause commune avec les janissaires, leurs frères de cœur et d'âme, de se réunir sur le marché aux viandes, autour des chaudrons, et d'y planter leurs drapeaux. En effet, dans la matinée du 18 juillet (4 rebioul-ewwel), ils s'y rendirent au cri mille fois répété de *Dieu est grand!* et en récitant les sourres de la victoire et de la conquête[1]. Trente émirs environ, avec trois cents djebedjis, et quelques centaines d'hommes appartenant au bas peuple, rassemblés avec un drapeau, parcoururent la ville; toutes les boutiques et tous les magasins furent aussitôt fermés. Le kaïmakam et le seghban-baschi, Haschimzadé Mourtezaaga, voulurent

1703), au lieu du vendredi. L'*Histoire du Defterdar* dit le 2 rebioul-ewwel au lieu du 3. Scheikhizadé et l'auteur de l'*Histoire anonyme*, qui a décrit cette révolte sous le titre *Edrené Wakaasi* (événement à Andrinople), sont d'accord sur la date. Voyez encore l'histoire de cette révolte écrite par Mohammed Schefik sur l'ordre d'Ahmed III; Naïma, dans le t. II, de son *histoire*; l'*histoire* de Mohammed-Chiraf. Les récits de La Motraye et de Cantemir sont trop superficiels pour être consultés.

[1] La 90me et la 48me.

faire une dernière tentative pour rétablir l'ordre, en convoquant une assemblée des oulémas et en déployant l'étendard du prophète; mais le juge de Constantinople, Seïd Mahmoud, gendre du moufti, avait depuis peu rompu, ainsi que le kaïmakam, toute relation amicale avec ce dernier, et s'était refusé à convoquer à sa demande, en assemblée générale, le corps des oulémas. Le lendemain (19 juillet — 5 rebioul-ewwel), le seghban-baschi se rendit, avec les officiers et les janissaires restés fidèles, au seraï pour l'occuper militairement. Mais le préfet Yadkar, craignant que les troupes ne le missent au pillage, s'obstina à leur en défendre l'entrée. Aussitôt que la populace, assemblée sur le marché aux viandes, pressentit le projet du seghban-baschi, elle marcha sur le palais de l'aga des janissaires, s'en empara, et ouvrit les prisons pour grossir ses rangs de la foule de criminels qui y était enfermée. De là, elle se porta au palais du kaïmakam. Au moment où elle allait y pénétrer, une voix lui cria que Kœprülü Abdoullah était depuis la veille au seraï, et les invita à respecter sa demeure. Des mots on en vint bientôt aux coups, et malheureusement une balle partie de la maison vint frapper un djebedji[1]. Ce premier meurtre exaspera la foule; l'édifice, cerné de tous les côtés, fut envahi et livré au pillage; une quantité de fourrures précieuses furent mises en pièces. Les criminels tirés des prisons se firent surtout remarquer

[1] La Motraye ignore ce fait; il dit, par erreur, en parlant du meurtre du seghban-baschi « il est à remarquer que c'est le seul homme avec le moufti, « qui fut tué dans cette sédition. »

par leurs brigandages. Le seghban-baschi, en s'enfuyant du seraï à la porte de l'aga des janissaires, tomba entre les mains des rebelles qui le jetèrent à bas de son cheval et le gardèrent prisonnier. Sur ces entrefaites, une troupe de jeunes gens sortis de la lie du peuple, avait arrêté le juge de Constantinople, gendre du moufti, que les rebelles désignaient généralement sous les noms injurieux d'hérétique et de Persan. Tous les deux furent soigneusement gardés pendant la nuit ; le lendemain matin, vendredi 20 juillet (6 rebioul-ewwel), les mutins ayant ordonné au seghban-baschi, qu'ils avaient proclamé aga la veille, de déployer l'étendard du commandement en chef[1], et celui-ci s'y étant refusé, l'un des janissaires s'écria : « L'infidèle a caché l'étendard dans son sein ; » au même instant, il tira son sabre et le tua[2]. Sa mort fut le signal de nouvelles violences. L'étendard du seghban-baschi fut arboré et des hommes furent envoyés dans les divers quartiers de la ville pour publier à haute voix : « Que tout janissaire qui ne se rangerait » pas sous le drapeau serait séparé de sa femme, et con» sidéré comme incapable d'en satisfaire aucune[3]. » L'un des rebelles monta sur un arbre dans l'hippo-

1 « Petit étendard que ceux qui ont le commandement des janissaires portent ou font porter, sans bâton, sous leur robe, roulé comme une serviette et qui sert à les rallier en cas de besoin. »

2 L'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* fait remarquer que le désir ambitieux de Haschimzadé, de ne point mourir avant d'avoir été aga, avait été ainsi exaucé.

3 *Karisi boschanmisch olsoun* ; c'est-à-dire qu'il soit séparé de sa femme et incapable d'habiter avec aucune.

drome, et harangua ainsi le peuple : « Salut, mes frères » qui êtes réunis ici ! Que Dieu nous soit en aide à tous ! » que sa grâce soit sur vous ! Amen ! Mes frères et mes » amis, peuple de Mohammed ! Lequel d'entre nous » voulez-vous pour moufti ? Lequel voulez-vous pour » aga ? Lequel voulez-vous pour juge de Constanti- » nople ? — Nous voulons, s'écria l'hydre à mille têtes, » Paschmakdjizadé pour moufti ; pour aga, Tschalik » Ahmed, et pour juge de Constantinople, Sânollah- » Efendi. »

Cependant les rebelles avaient conduit le juge Seïd Mahmoud à la mosquée des janissaires, foyer de toutes les révoltes de cette milice turbulente, et l'avaient forcé à écrire à tous les oulémas pour les inviter à se réunir dans la mosquée centrale. Un des seïds, sacristain d'une mosquée, déploya un drapeau et se mit à la tête des émirs rebelles ; plusieurs milliers de palefreniers syriens et de dresseurs de tentes se réunirent à eux et, roulant autour de leur turbans des bandes d'étoffe verte, ils s'attribuèrent, de leur pleine autorité, la qualité d'émirs ou descendans du prophète. Des crieurs parcouraient la ville, ordonnant que toutes les boutiques restassent fermées, à l'exception de celles des boulangers, des bouchers et des fruitiers. Les inspecteurs des Bezestans, du marché des selliers et les chefs des divers corps et métiers, furent invités à se rendre à l'assemblée des janissaires ; les topdjis, les toparabadjis, les portefaix, les matelots et tous les hommes de mer, se présentèrent en foule ; enfin, les étudians des diverses fondations pieuses vinrent join-

dre leurs chaudrons à ceux des rebelles, sur la place des Bouchers. Les bostandjis, qui avaient en vain cherché l'étendard du prophète, secrètement transporté d'Eyoub au seraï, parurent alors devant le palais du Sultan et voulurent y pénétrer. Le préfet, intimidé par leurs menaces et n'osant pas leur refuser l'entrée, comme il l'avait fait aux janissaires, leur en ouvrit les portes (21 juillet — 7 rebioul-ewwel). L'étendard sacré fut profané et planté à côté de celui des rebelles, d'abord sur la place des Bouchers, puis dans la mosquée centrale. Là, un certain Karakasch, qui avait à se plaindre du moufti au sujet de la perte d'un fief, s'était déclaré l'orateur et le chef de la révolte, et avait rédigé une pétition par laquelle on demandait ou, pour mieux dire, on ordonnait au Sultan de destituer le moufti et ses fils, dont deux remplissaient les fonctions de juges d'armée, et de venir résider à Constantinople [1]; en cas de refus, les rebelles menaçaient de se rendre en masse à Andrinople. Cinq oulémas [2], deux députés de chaque corps des septodjaks [3] et deux de chaque corps des métiers, furent chargés de porter cette demande à la résidence du Sultan (22 juillet — 8 rebioul-ewwel).

Le jour où cette députation partit de Constanti-

[1] Raschid et Schefik ne donnent que le sens de cette supplique, mais l'auteur du *Manuscrit de Berlin*, n° 5, f. 10 et 11, donne la supplique en entier.

[2] C'étaient : l'ancien juge du Caire, Hasan ; l'ancien juge de Philippopolis, Schâban ; le prédicateur de la Sélimiyé, Isa ; celui de la mosquée des Princes, Omer, et le scheikh Abdoullah.

[3] 1° Yanitscheri ; 2° Sipahis ; 3° Silihdars ; 4° Djebedjis ; 5° Topdjis ; 6° Toparabadjis ; 7° Bostandjis.

nople, le moufti convoqua les oulémas, en assemblée extraordinaire, dans son palais d'Andrinople; le grand-vizir et tous les généraux de l'état-major des janissaires assistèrent à cette réunion. On y résolut d'envoyer sans retard le premier lieutenant-général (koulkiaya) dans la capitale, avec trente bourses destinées à apaiser les mutins[1]. Le lendemain, le conseil, se réunit dans le palais de Rami Pascha; comme la veille, tous les grands oulémas y prirent part. Après une longue délibération sur les mesures à adopter, dans le cas où la mission du koulkiaya resterait sans effet, l'assemblée se sépara sans avoir rien arrêté. Ce retard funeste, dans un moment aussi critique, fut motivé par la proposition intempestive de venger le meurtre du seghban-baschi, faite par un officier des djebedjis au nom des janissaires, et, disait-il, sur l'ordre qu'ils lui en avaient donné. Après une discussion prolongée, on promit cependant de satisfaire à la demande des troupes, en ajournant toutefois l'exécution de ce projet jusqu'au retour du koulkiaya. A l'issue du conseil, le moufti se rendit au seraï pour faire au Sultan le rapport de ce qui s'était passé, et le le lendemain, il eut encore avec lui une conférence secrète. De son côté, le grand-vizir profita de l'occasion pour éloigner du seraï le silihdar, Ali-Pascha de Tschorli, dont l'intimité avec le Sultan avait depuis long-temps excité sa jalousie. Bien que le cadre des vizirs fût au complet, il le promut à cette dignité, sous prétexte que la crise actuelle exigeait cette nomination.

[1] D'après le proverbe persan: «remplissez la bouche du chien avec du pain».

A peine eut-on appris à Andrinople qu'une députation des rebelles venait de quitter la capitale, que Rami-Pascha convoqua un nouveau conseil dans son palais. On y décida que le bostandji-baschi d'Andrinople serait envoyé, à la tête de cent hommes, sur la route de Constantinople, avec ordre d'arrêter les députés et de les conduire en prison. Celui-ci les ayant rencontrés à Hafssa, livra aux flammes la demande des rebelles, couverte de trois cents signatures, et les conduisit à la palanque d'Eghrideré, où il furent incarcérés. Moustafa, aga des Turcomans, muni d'un diplôme de sertscheschmé (commandant), enrôla des volontaires pour la défense du trône, tandis que le grand-vizir, le kaïmakam et le silihdar, arboraient leurs drapeaux, sous lesquels venaient se réunir un grand nombre de pages et de lewends. Toutes ces mesures furent ordonnées contre la volonté du grand-vizir, et à l'instigation du moufti, mais sans que le premier eût osé y apporter la moindre opposition. Enfin la Walidé, informée par ses agens de l'accroissement rapide que prenait la rébellion, représenta à son fils la nécessité de sacrifier à sa propre sûreté le moufti et toute sa famille. Dès que le Sultan eut rendu le khattischérif contenant la destitution du moufti, le grand-vizir ordonna au tschaousch-baschi de conduire ses quatre fils, le nakib, le khodja et les deux juges d'armée à Erzeroum. Rami-Pascha, questionné par le Sultan sur le sort qu'avait eu la supplique des rebelles et l'emprisonnement infligé à leurs députés, s'excusa en attribuant ces mesures au pouvoir presque illimité

dont avait joui le moufti, et, pour, réparer cette faute, il fit venir les députés d'Eghrideré à Andrinople où on les traita convenablement. La maison du moufti et celles de ses fils avaient chacune été occupées, la nuit même où ils avaient quitté la résidence, par une compagnie des janissaires, qui devait les préserver du pillage (28 juillet — 14 rebioul-ewwel). En même temps, Rami écrivit à Constantinople à Paschmakdjizadé pour lui annoncer la destitution du moufti Feïzoullah, ainsi que celle de ses quatre fils et sa nomination à la première dignité législative, dont disait-il, il lui enverrait le diplôme dès le lendemain matin par le grand-écuyer.

Cependant la révolte s'organisait à Constantinople, à mesure qu'elle se renforçait d'une foule de gens sans aveu, arrivés d'Asie et de tous les hommes qui, précédemment, avaient déployé quelque capacité dans la direction des mouvemens populaires. La place des Bouchers étant trop petite pour contenir la foule, les rebelles transportèrent leur camp dans la prairie du nouveau jardin. Outre Tschalik Ahmed, nommé par les mutins aga des janissaires, un simple janissaire de Koutschouk-Tschekmedjé, nommé Toridjanli Ahmed, et Souleïmanaga, un des officiers de cette milice, qui croyait avoir à se plaindre du pouvoir, s'étaient mis à la tête de la révolte. Enfin les rebelles trouvèrent un nouvel appui dans Ahmedaga, gendre de Houseïn Kœprülü, qui, depuis sa destitution des fonctions de nischandji, avait vécu dans la retraite, et qui, immédiatement après la fuite d'Abdoullah Kœprülü,

avait été proclamé kaimakam de Constantinople [1]. Malgré l'effervescence des esprits, Ahmed maintint avec sévérité la police dans la capitale, au point qu'au milieu de plus de dix mille rebelles assemblés, on n'entendit parler ni de vol, ni de querelles, ni de viols. Les biens des habitans et l'honneur des jeunes garçons furent religieusement respectés; on ne vit même nulle part d'ivrognes parcourant la ville. Pashmakdjizadé, désigné par les rebelles pour succéder à Feïzoullah dans la dignité de moufti, soit qu'il feignît d'être malade, soit qu'il le fût réellement [2], ne put remplir ses fonctions; en conséquence, on nomma à sa place l'imam Mohammed-Efendi de Brousa, un des partisans de Tschalik Ahmed. Le maître de requêtes du grand-vizir et le grand-écuyer du Sultan, qui venaient d'arriver à Constantinople, porteurs du diplôme du nouveau moufti, n'échappèrent qu'avec peine à la fureur des rebelles; car ils les soupçonnèrent, au premier abord, de n'être que des espions envoyés pour les tromper. Lorsqu'ils se furent convaincus de la réalité de leur mission, les rebelles mirent aussitôt les scellés sur les maisons du moufti destitué et sur celles de ses quatre fils, puis ils écrivirent au grand-vizir en faveur du

[1] Mohammed Schefik, f. 34 et 55, nomme les deux premiers, les deux ailes de l'oiseau; lorsque Souleïmanaga vint se joindre aux deux autres, il les appela, les trois pieds du trépied, et en parlant de tous les quatre, il dit que c'étaient les quatre colonnes de la tente de la rébellion.

[2] L'auteur du manuscrit de Berlin, f. 247, affirme qu'il avait eu une attaque d'apoplexie.

[3] Cette lettre se trouve dans le manuscrit précité, f. 249, et la réponse de Rami, f. 250.

nouveau moufti Mohammed-Efendi, et finirent par l'exhorter à faire cesser les enrôlemens de troupes à Constantinople, qu'ils disaient ne pas ignorer (1 août 18 rebioul-ewwel)[1]. Le Sultan confirma, par une lettre autographe, les nominations ordonnées par les rebelles, blâma sévèrement l'auteur de l'injure faite à leurs députés en leur annonçant leur mise en liberté, et termina en promettant de se rendre sous peu dans la capitale. Mais la révolte prit une tournure toute nouvelle à l'apparition subite de Hasanaga le Fugitif, celui-là même qui jadis avait envoyé à la Porte la tête du chambellan chargé d'y apporter la sienne, à l'époque où il était encore gouverneur de Schehrzor, et qui depuis avait vécu caché à Constantinople. Les rebelles, alors au nombre de cinquante à soixante mille, établirent un camp régulier dans la prairie Tscherpoudji, voisine de Daoud Pascha, et décidèrent qu'ils marcheraient sur Andrinople le samedi suivant 6 août (23 rebioul-ewwel) : car une nouvelle lettre, par laquelle le Sultan s'excusait du retard de son voyage à Constantinople, avait vivement irrité les esprits. Après la lecture de cette lettre, plusieurs des principaux rebelles dirent même hautement : « Si le Sultan était » mort, son cadavre pourrait être apporté en deux » jours d'Andrinople à Constantinople; pourquoi ne » peut-il venir ici en quatre jours, puisqu'il est vi- » vant? » Avant de se mettre en marche, la foule demanda le pillage d'Andrinople et un fetwa du moufti

[1] Mohammed Schefik, f. 52-54, donne ce Khattischérif en entier.

qui déclarât leur rébellion légitime. Les oulémas, qui s'étaient efforcés, mais en vain, de rétablir la tranquillité en gagnant du temps, et d'empêcher les rebelles de se porter aux dernières extrémités, se virent dès-lors obligés, sous peine de périr sous le glaive suspendu sur leurs têtes, de rendre trois fetwas, contresignés par le moufti et le juge d'armée. Le premier était conçu en ces termes : « Si le Padischah, choisi pour gouverner le » peuple de Mohammed, abandonne la capitale pour » se livrer au plaisir de la chasse; s'il écrase les sujets » par d'énormes impôts et prodigue les trésors, est-il » juste de le laisser continuer dans cette route? » Cette question fut résolue négativement. Le second fetwa portait : « si des musulmans se soulèvent contre » les cruautés de l'imam, méritent-ils le nom de re» belles? » Non. Le troisième fetwa enfin sanctionna la révolte comme les deux précédents, car, sur la question ainsi posée : « Si des musulmans se met» tent en marche pour réprimer la cruauté de l'imam, » d'autres peuvent-ils aller à son secours? » le moufti répondit également par la négative [1].

La révolte fermentait depuis plus de trois semaines dans la capitale, lorsque l'armée des rebelles partit, le 9 août (26 rebioul-ewwel), de Daoud-Pascha, dans le meilleur ordre, et suivit la route d'Andrinople. En tête était porté l'étendard sacré de Mohammed, et dans un char recouvert d'étoffe verte, précédé par

[1] Ces trois fetwas se trouvent dans le manuscrit de la *Bibliothèque de Berlin*, f. 256.

un grand nombre d'écoliers et d'étudians, était contenue la sainte relique du manteau du prophète. Tous les matins et tous les soirs, on récitait la sourre de la victoire, qu'on terminait en proférant le cri de guerre Allah. Les corps disciplinés confondus dans cette masse de rebelles, consistaient en mille janissaires, quatre cents sipahis et silhidars, mille hommes de plusieurs autres régimens, quatre mille djebedjis, neuf cents canonniers et neuf cents émirs ou prétendus tels, qui recevaient de la douane de Constantinople une solde journalière de dix aspres chacun. Le parc d'artillerie se composait de vingt coulevrines, de dix fauconneaux, de trente pièces de campagne, de quatre mortiers, de huit cents grenades, dont quatre cents à main et quatorze cents barils de poudre; on emporta en outre soixante-douze mille instrumens de siége; tels que bèches, pelles, haches, etc.

Lorsqu'on sut à la cour d'Andrinople que le dernier khattischérif du Sultan était resté sans effet, le grand-vizir prit les mesures les plus efficaces pour repousser la force par la force. Le beglerbeg de Roumilie avec son contingent, Khodawerdi-Pascha avec un corps de dix mille Albanais, et tous les Seghbans des environs furent invités à se rendre dans la plaine d'Andrinople; l'ordre fut envoyé au percepteur des impôts d'Aïdin de passer en Europe avec dix mille fusiliers; le même courrier enjoignit au gouverneur d'Anatolie, Nououman-Pascha, de rejoindre le Sultan avec toutes les troupes de sa province. D'autres dépêches furent expédiées au begs de Nicomédie, de

Modania et de Mikhalidj, avec injonction de ne laisser sortir de ces ports aucun navire chargé de troupes pour Constantinople. Rami-Pascha plaça à la tête des troupes restées fidèles, Hasan, chef des Yürüks de Roumilie. Quant aux Tatares, qui avaient été invités à diverses reprises à hâter leur marche sur Andrinople, pas un n'avait encore paru [1]. Lorsque les mesures prises par le grand-vizir furent connues des rebelles, ils envoyèrent dans les ports ci-dessus désignés de l'Asie-Mineure quelques détachemens de volontaires, afin que leurs complices trouvassent le passage libre; mais ils dévastèrent et pillèrent les environs de Brousa et revinrent à Constantinople, en emmenant prisonniers, du bourg du Kastel, les deux fils de Wani, tous deux gendres du moufti Feïzoullah.

Sur ces entrefaites, les Yürüks, c'est-à-dire les levées en masse de Roumilie, appellés aussi Ewladi Fatihan (les enfans des conquérans), et Khodawerdi-Pascha avec ses Albanais, s'étaient rassemblés dans la plaine d'Andrinople avec plusieurs autres paschas et les levées de la plupart des autres provinces. Cette armée présentait un effectif de quatre-vingt mille hommes, contre lesquels les rebelles n'auraient pu tenir un instant, si Rami-Pascha eût voulu sérieusement leur faire la guerre et surtout s'il avait nommé général en chef un homme plus capable que le vieil Hasan. A la

[1] L'*Inscha* de Rami contient, sous les n^os 559, 561, 562 et 563, les lettres aux begs et aux paschas relatives à cette levée; la lettre n° 564 est adressée à la tribu Rompetoghli en Bessarabie et celle n° 155, au gouverneur d'Anatolie.

vérité, le grand-vizir, dans une harangue solennelle, appela toute l'armée à la défense du trône, et un khattischérif impérial donna surtout les plus grands éloges aux janissaires, en leurs rappelant les services qu'ils avaient rendus si souvent à l'Empire dans les dangers les plus imminens. En outre, Rami-Pascha fit prêter sur le Koran à toute l'armée ce serment solennel : « *Par le sel, le pain et le sabre! nous jurons de défendre le donnateur des deux premiers par le dernier* [1]. Mais en même temps, il donna l'ordre à Hasan-Pascha de se replier sur Andrinople à la première apparition des rebelles; car, en déployant ses forces, Rami espérait les intimider, et les ramener à l'obéissance par le seul aspect de sa supériorité [2].

A son arrivée à Siliwri (10 août—27 rebioul-ewwel), l'armée des rebelles avait mis au pillage et détruit de fond en comble la ferme du chef des bouchers, contre lequel le peuple était depuis long-temps irrité. Là, les oulémas s'assemblèrent dans la tente de l'aga des janissaires, Tschalik, qui tout récemment avait proposé d'élever au trône Ibrahim, fils d'Ahmed II, à la place d'Ahmed, fils de Mohammed. Mais on lui représenta que sa proposition était contraire au droit de succes-

[1] Raschid, I, 13 et 14; *manuscrit de la Bibliothèque de Berlin*, f. 258. La Motraye, I, p. 328. *Histoire* de Mohammed-Scheik, f. 60.

[2] *Manuscrits de la Bibliothèque de Berlin*, f. 259. L'auteur dit dans un passage des feuillets précédents qu'il avait souvent entendu Rami-Pascha exprimer ses intentions pacifiques, puis il ajoute : *we ghaïri mahremleri dakhi istimaa ilitdiler*, c'est-à-dire : « et d'autres qui n'étaient pas initiés dans le secret l'ont entendu aussi. » D'après ce passage, il paraît que l'auteur appartenait à la maison du grand-vizir.

sion en vigueur chez les Ottomans, qui assure le trône à l'aîné des princes du sang d'Osman, et Tschalik dut se ranger à l'avis général. Dès ce jour, on récita en chaire les prières publiques non plus au nom de Moustafa II, mais bien d'Ahmed III. Au moment où les rebelles entrèrent dans Tschorli, une députation du Sultan, composée des premiers paschas de l'armée, Hasan-Pascha, Khodawerdi-Pascha, Souleïman-Pascha et le prédicateur de la vieille mosquée d'Andrinople, le jeune et gros Ali, ainsi que de plusieurs autres envoyés des oulémas, vint leur apporter des paroles de conciliation. Souleïman-Pascha et le prédicateur se rendirent dans la tente d'Ahmed-Pascha, général en chef de l'armée des rebelles, qui venait d'échanger le titre de kaïmakam contre celui de grand-vizir. Ils épuisèrent, mais sans succès, tous les raisonnemens basés sur la justice et le devoir, qu'ils jugèrent susceptibles de changer leur résolution; ceux-ci leur montrèrent sept fetwas qui légitimaient leur conduite et appelaient un changement de règne. Les deux députés demandèrent qu'on leur remit les fetwas pour les montrer à leur chef, le vieux Hasan-Pascha qui, lié par les ordres du grand-vizir, en référa à la Porte au lieu de commencer l'attaque. Mais Rami-Pascha avait lui-même quitté Andrinople deux jours après, et était arrivé à Hafssa, où Hasan, en attendant sa réponse, s'était également rendu. Le grand-vizir le blâma d'avoir battu en retraite, et voulant réparer cette première faute, il se consulta avec les généraux sur la question de savoir s'il fallait attaquer sans retard les

rebelles et les disperser (19 août — 6 rebioul-akhir); en même temps, il dépêcha des courriers à la résidence pour annoncer au Sultan qu'il ne lui restait plus qu'un seul moyen de salut, celui de se mettre en personne à la tête des troupes restées fidèles et de venir au camp. Le lendemain, on apprit que les deux fils de Wani, qui depuis leur captivité avaient été traînés à la suite de l'armée, venaient d'être assassinés par les rebelles arrivés de Brousa.

Cependant le Sultan s'était rendu d'Andrinople au camp de Hafssa (20 août — 7 rebioul-akhir) et les deux armées n'étaient plus séparées que par une journée de marche. Mais, depuis quelques jours déjà, les troupes des deux camps entretenaient des intelligences secrètes. Vers le soir de ce même jour, le grand-vizir donna des ordres pour for merles retranchemens. Lorsque l'aga des janissaires les transmit aux soldats, quelques hommes répondirent qu'il était trop tard et qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain matin. Pendant la discussion que souleva cet incident, on entendit partir de tous côtés des fusées et des coups de fusil, et personne ne put plus douter que ce ne fût là le signal convenu avec l'ennemi. Les janissaires, quelques présens dont on les eût comblés, passèrent en masse dans les rangs des rebelles. Le grand-vizir prit la fuite et le Sultan retourna, bride abattue, à Andrinople. Le lendemain (21 août), juste cinq semaines après l'explosion de la révolte, les rebelles vinrent camper aux bords de la Toundja, devant les portes d'Andrinople. Le Sultan, en rentrant au seraï, se ren-

dit chez son frère, et lui adressa ces mots : « Mon » frère, ils veulent te choisir pour leur Padischah. » Aussitôt Ahmed III confirma dans leurs dignités le grand-vizir, le moufti, le juge d'armée et l'aga des janissaires nommés par les rebelles. La Walidé, dès qu'on lui eut apprit le changement de règne projeté, s'était prononcée en faveur de son fils Ahmed III contre le prince Ibrahim. Ce fut ainsi qu'Ahmed, le troisième sultan de ce nom, monta sur le trône à la suite d'une révolte qui avait duré trente-six jours (22 août 1703 — 9 rebioul-akhir 1115); et les djebedjis qui, soixante-dix ans auparavant, s'étaient révoltés par une ambition mal entendue, et qui, pour ne pas rester en arrière des janissaires et des sipahis, avaient massacré leur aga, virent cette fois leur rébellion couronnée d'un plein succès [1].

[1] L'auteur anonyme de l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* fixe, par erreur, le jour de l'avènement d'Ahmed III au 12 rebioul-akhir. Scheikhi et Mahommed Schefik donnent le 9. Raschid, II, f. 17 dit que le 10 était le jour de la prestation du serment.

LIVRE LXII.

Avènement du sultan Ahmed III. — Exécution du moufti et de plusieurs chefs de rebelles. — Destitution du grand-vizir Nischandji Ahmed-Pascha. — Le grand-vizir Hasan-Pascha. — Mort du sultan Moustafa II. — Mesures prises à l'égard de la Russie. — Échange des lettres de notification et de félicitation. — Révocation du grand-vizir et de plusieurs autres fonctionnaires. — Administration de Hasan-Pascha et de son successeur. — Chute de ce dernier. — Administration de Kalaïlikoz Ahmed-Pascha et intrigues de Baltadji Mohammed-Pascha. — Mort de Sélim-Ghiraï et de Hasan le Fugitif. — Nomination de Tschorli Ali-Pascha au grand-vizirat. — Troubles à Basra. — Passe-temps favoris du Sultan. — Craintes d'une nouvelle rébellion. — Ambassades de Perse, du prince des Ouzbegs, de Venise, d'Autriche et de Rakoczy. — Relations de la Porte avec la Russie, la Pologne et la France. — Persécution des Arméniens. — Avedick et Comidas — Restriction apportée au pouvoir du moufti. — Ghazi-Ghiraï, khan de Crimée. — Guerre contre les Tcherkesses. — Institutions de Tschorli Ali-Pascha. — Fiançailles de quelques sultanes. — Phénomènes. — La Syrie et l'Égypte. — Mort de Rami-Pascha et de Nouh-Efendi. — Descente dans l'île de Majorque. — Les clefs d'Oran. — Apparition d'un prétendu prince ottoman. — Arrivée de Charles XII, roi de Suède, sur les frontières de l'Empire; son départ — Destitution du grand-vizir — Nooouman, dernier grand-vizir de la famille Kœprülü — Déclaration de guerre contre la Russie. — Départ de Ferriol. — Rapports diplomatiques de la Porte avec les puissances européennes. — Kalaïlikoz; Yousouf-Pascha; le silihdar, kaïmakam.

Ahmed III monta sur le trône dans la force de l'âge; car il n'avait pas encore atteint trente ans. Le 23 août 1703 (10 rebioul-akhir 1115), il reçut le serment de fidélité des hauts dignitaires de l'Empire, assis sur son trône, suivant l'ancien usage de la cour ottomane, et

portant sur sa tête le turban rond appelé *Yousoufi*[1], surmonté de trois plumes de héron; le reste de son vêtement de dessus se composait d'une kapanidja ou pelisse garnie de zibeline qui descendait jusqu'à mi-corps. Le lendemain, quand il se rendit pour la première fois à la mosquée, pour assister à la prière du vendredi[2], les rebelles, à peine apaisés, s'assemblèrent en tumulte et lui crièrent : « Nous sommes » contens du Padischah, mais nous ne voulons pas des » traîtres. » — « Mes serviteurs, leur dit le Sultan, ce qui » vous plaît m'est agréable; tous les chefs que vous » avez nommés ont reçu notre confirmation. » — « S'il » en est ainsi, crièrent-ils tous d'une seule voix, il faut » nous livrer le moufti, le kizlaraga, le khazinedar, » en tout soixante personnes dont nous avons la liste. » Que le moufti meure sur-le-champ, afin qu'on ne » puisse supposer par la suite qu'un autre ait péri à sa » place. » Le Sultan promit de satisfaire à leur demande, et fit planter le même jour les queues de cheval, en signe de départ pour Constantinople. Le kizlaraga, son secrétaire et le kiaya des baltadjis furent emprisonnés entre les deux portes du seraï, dans l'appartement du bourreau, et confiés à la garde du bostandji-baschi; quatre eunuques, confidens du dernier Sultan, furent chassés du palais; les places d'imam du Sultan, de premier et de second écuyers tombèrent en partage à des

[1] Raschid, II, f. 17. « A la Joseph d'Égypte. »

[2] L'*Histoire* qui se trouve à la Bibliothèque de Berlin, n° V, f. 41, commet deux erreurs, car le jour de l'avènement était le 10 et non le 12, et le vendredi était le 11 et non le 13 rebioul-akhir (25 août), qui était un dimanche (la lettre G.).

protégés des rebelles; la solde arriérée des djebedjis fut acquittée, et on leur distribua une somme de deux cent cinquante bourses. Après avoir payé aux troupes le présent d'avènement qui leur était dû, et qui coûta au trésor une autre somme de trois mille six cent quatre-vingts bourses, le Sultan quitta le seraï pour aller habiter sa tente dressée au bord de la Toundja, dans la prairie du Pascha, non loin de Koutschoukdepé, où se trouve un palais construit par le dernier grand-vizir de la famille Kœprülü. Ce fut là qu'il donna audience au nouveau moufti, Mohammed-Efendi, qui, sachant bien qu'il ne devait son élévation qu'aux exigences d'une soldatesque rebelle, était venu lui demander la prompte exécution de son prédécesseur, de peur que sa place ne lui échappât. En effet, le moufti Feïzoullah [1], qui, déja était en route pour Warna, où il devait s'embarquer avec ses quatre fils pour gagner de là la côte d'Asie et se rendre ensuite à Erzeroum, lieu de son exil, fut ramené par les mêmes tschaouschs qui l'avaient escorté, de Parawadi par Islamiyé et Sagra à Andrinople, et jeté dans la plus dure prison. Le trop faible Sultan abandonna la victime des rebelles à trois de leurs chefs, le janissaire Toridjanli, le sipahi Karakasch et le djebedji Koutschouk-Ali. Pendant trois jours, ces hommes inhumains firent subir à Feïzoullah les traitemens les plus ignominieux. Enfin Mohammed, le premier et le seul de tous les mouftis qui ait donné cet exemple, ayant osé délivrer le fetwa néces-

[1] Feïzoullah avait quatre fils et non pas trente ou quarante que lui donne libéralement La Motraye, I, p. 324

saire pour légitimer l'exécution de son prédécesseur, ces bourreaux placèrent Feïzoullah, coiffé de son turban de cérémonie[1], sur un cheval de trait, dont la queue devait lui servir de bride et le conduisirent ainsi à travers la ville, après avoir forcé un juif à conduire le cheval. Arrivés au marché des fripiers, ils le firent descendre et lui tranchèrent la tête. Deux prêtres arméniens qui, de retour d'un enterrement, passaient en chantant des hymmes et en agitant leurs encensoirs, furent obligés de marcher derrière le cadavre du supplicié qu'on traîna à travers le camp, attaché avec une corde. Ils accablèrent d'invectives ses restes défigurés, parce qu'il avait rendu le fetwa par lequel Camieniec, avec ses mosquées, avait été cédé aux infidèles. Non contens de l'avoir fait périr, son cadavre devint l'objet des plus barbares mutilations; l'un lui coupa le nez, un autre les oreilles, un troisième lui perça les lèvres[2]; deux fois ils le plongèrent dans la Toundja, deux fois ils l'en retirèrent; enfin, de même que jadis les bacchantes de Thrace avaient livré les membres mutilés d'Orphée aux ondes de l'Hebrus, ainsi, plusieurs siècles après, les Turcs précipitèrent dans les flots du Bosphore les restes défigurés de leur premier chef spirituel. C'est, depuis

[1] La Motraye, qui raconte cette exécution, d'accord avec les historiens nationaux, commet une grave erreur, en prétendant que le Sultan s'était contenté de le dégrader au rang d'un pascha de Sofia. Voy., du reste, sur cette circonstance, le *Manuscrit de la Bibliothèque de Berlin*, n° V, f. 42.

[2] *L'Histoire du prince Mohammed*, f. 124, dit que la punition du ciel atteignit bientôt ces trois monstres, que l'un devint aveugle, le second galeux, et que le troisième mourut de mort subite.

l'origine de l'Empire ottoman et jusqu'à nos jours, le troisième moufti qui ait péri d'une mort violente. Les patriarches grecs qui ont scellé de leur sang leur fidélité à la foi chrétienne sont aussi au nombre de trois; il y a entre eux cette seule différence que les uns ont péri sous le glaive, tandis que les autres ont été étranglés. Ainsi le supplice infligé aux chefs de la religion chrétienne était moins ignominieux que celui qu'on faisait subir aux premiers dignitaires de la foi musulmane; car, en Turquie, la décollation est considérée comme plus infamante que la strangulation [1]. D'après la loi musulmane, qui place tout chrétien au-dessous d'un musulman, la personne inviolable des oulémas au-dessus des autres musulmans, et qui assigne au moufti un rang si élevé au-dessus des oulémas, l'exécution de Feïzoullah était donc bien plus ignominieuse que celle des patriarches et constituait une violation plus flagrante de toutes les lois humaines et divines que ne l'était la strangulation des chefs de l'Église grecque. Si l'on agissait ainsi envers les premiers, que ne devaient pas attendre les seconds?

Trois jours après l'arrivée du Sultan à Daoud-Pascha, il fit son entrée solennelle à Constantinople. Le même jour, eut lieu la cérémonie qui veut que le nouveau souverain aille ceindre le sabre dans la mosquée d'Eyoub. Cette cérémonie se fit avec une

[1] *C'est le supplice ordinaire en Turquie et le plus infamant, de répandre le sang du criminel dans le même lieu où le crime a été commis.* La Motraye, I, p. 335.

pompe non moins grande que celle qui avait étonné la capitale trois années auparavant, lors de l'avènement de Moustafa II. Ce malheureux prince ouvrit le cortége, enfermé dans une voiture grillée et gardée par des eunuques blancs [1]. Derrière, venaient sa mère, ses sœurs, ses filles et trente voitures remplies des femmes de son harem, que, depuis le jour de sa déchéance, il lui avait été défendu de revoir. Ces femmes, surveillées par des eunuques noirs, furent conduites immédiatement au vieux serai, tandis que Moustafa II fut enfermé, avec ses quatre fils, dans la *cage* réservée aux princes, dans le nouveau serai.

Au moment où, conformément à un ancien usage, le silihdar, le nakib et l'aga des janissaires ceignirent le sabre à Ahmed III [2], une salve d'artillerie, tirée par les canons du serai et des vaisseaux du port, annonça à l'Empire le commencement du nouveau règne. Le même jour, un édit défendit aux habitans de porter des armes dans la ville, puis on satisfit les troupes en leur donnant le présent d'usage et une augmentation de solde. Elle fut de quarante aspres par jour pour les agas des serdengetschdis, de vingt aspres pour les porte-drapeaux, et pour les

[1] La Motraye, I, p. 334. *Relation von dem praechtigen Zug des türk. Grossherrn S. Ahmet zu Konstantinopel* 1703; Bibliothèque de Münich. Voyez aussi : *Wahrfter Bericht von der jüngsten tatarischen Zusammenrottung, wie auch der den 16. Jenner 1703 erfolgten Strangulirung des Grosswesirs Daltaban und Rebellion von 4000 Janitscharen am. 21 sept.* 1703.

[2] Et non pas, comme le dit La Motraye : « *l'Adji Bectasse* (Hadji Begtasch) *qui en fait l'office est, dit-on, un descendant d'Eiub.* » Andreossy et Mac-Farlane sont tombés dans une erreur semblable.

mille émirs de dix aspres à percevoir sur la douane. Vingt mille janissaires, quatre mille trois cents djebedjis et mille topdjis furent inscrits sur les contrôles avec une augmentation de solde de trois aspres par jour. Un grand nombre de janissaires, qui avaient été rayés autrefois des rôles, affluèrent journellement à Constantinople pour se faire réinscrire. Mais un édit sévère adressé à l'aga et, plus encore, la tranquillité des janissaires casernés à Constantinople et qui refusaient de faire cause commune avec les nouveaux arrivans, étouffèrent cette nouvelle tentative de rébellion. La fermeté du gouvernement fit avorter aussi le soulèvement des gardes du jardin du seraï (bostandjis), auxquels on avait promis, au départ d'Andrinople, le paiement de leur solde arriérée de huit trimestres, et qui maintenant réclamaient tumultueusement leur paie et en outre un présent d'avènement, bien qu'ils n'en eussent jamais reçu précédemment. Le Sultan se rendit à l'estrade de marbre, appelée le sofa, dans la cour la plus reculée du seraï. Là, entouré du grand-vizir, du moufti, de l'aga des janissaires et des scheikhs, il exprima hautement le mécontentement que lui causait la criminelle conduite des bostandjis, autrefois la garde la plus fidèle du seraï; il ordonna d'expulser ces ingrats et de les remplacer par de jeunes garçons chrétiens enlevés aux rayas sujets de l'Empire [1]. Après une distribution de trois cent vingt bourses, montant de la solde arriérée, on chassa du seraï sept cent soixante-treize coupables, et on nomma un commissaire pour

procéder immédiatement à la levée de mille enfans chrétiens. Ce fut la dernière tentative de la Porte pour retablir ces sortes de levées, tombées en désuétude depuis plus d'un demi-siècle.

Tschalik, l'aga des janissaires qui, avec quelques mille hommes de ses troupes, avait présidé à la distribution de la solde des bostandjis et à l'expulsion des mutins, et qui, par là, espérait avoir captivé pour jamais la haute faveur du Sultan, ne craignit point d'offrir une fête à son maître (3 novembre 1703 — 23 djemazioul-akhir 1115). Le Sultan accepta, bien que cette distinction ne fût généralement accordée qu'aux grands-vizirs. A cette occasion, Tschalik osa lui demander la place de grand-vizir. Déjà il se croyait assuré du succès par la réponse bienveillante, mais contrainte d'Ahmed, lorsque son peu d'égards envers le nouveau kizlaraga, Abdourrahman, fit échouer son ambition et hâta sa chute. Abdourrahman occupait, à l'époque de la dernière révolution, la place d'aga du vieux seraï à Constantinople; il avait d'abord recruté des partisans pour le sultan Ibrahim, mais lorsque les chefs de la rébellion lui promirent la place de kizlaraga, à condition de les aider à mettre sur le trône le prince Ahmed, il prit avec chaleur le parti de ce dernier Ce changement d'opinion lui valut, à l'avènement d'Ahmed, sa nomination à la place du kizlaraga Nezir, qui fut emprisonné, dépouillé de tous ses biens, puis conduit en exil. Il était d'usage à la cour ottomane que, dans toutes les fêtes données au Sultan, le kizlaraga devançât le

grand-vizir, et que celui-ci, en s'adressant au premier, soit verbalement, soit par écrit, lui donnât le titre de oghlüm sultanüm (*monsieur mon fils*) ; en cas de visite, le grand-vizir devait aller au-devant du kizlaraga jusqu'à l'escalier, et les autres vizirs étaient tenus de lui baiser la main. Loin de se conformer à cet usage, Tschalik, qui venait d'accompagner le Sultan et qui se reposait sur un sofa, sans turban, et n'ayant sur la tête qu'une simple calotte, resta assis à l'arrivée d'Abdourrahman, et, sans se couvrir de son turban, il lui dit : « Vous plairait-il, aga, de vous » asseoir ; » en lui désignant en même temps une place vis-à-vis du sofa. Dans ce moment, on apporta de l'eau ; Tschalik but, et lorsque le kizlaraga lui demanda aussi à boire, il lui donna le verre qui lui avait servi. Cette conduite irrespectueuse avait déjà vivement blessé le kizlaraga ; un autre oubli des formes usitées combla la mesure. Les eunuques, confidens du Sultan, venaient d'entrer dans la salle sans que Tschalik leur donnât la moindre marque de bienveillance. « Nous sommes des » janissaires, dit-il, et nous ignorons votre étiquette ; » nous ne savons pas s'il faut vous donner le titre de » fils ou de père. Soyez toujours les bien-venus ; » puis il se mit à crier : « Hé ! garçon, du café ! » Les eunuques, habitués à une étiquette sévère, se confondirent en remercîmens ; mais ils ressentirent vivement le manque d'égards de l'aga envers eux, et ils saisirent adroitement, pour s'en plaindre, le moment favorable où ils crurent avoir l'oreille du Sultan. Ainsi la fête qui devait servir de marche-pied à l'ambition de Tschalik, ne

fit que hâter sa ruine, à laquelle travaillait déjà avec activité le grand-vizir, qui voyait en lui, et avec raison, un rival dangereux.

Ahmed III sentit bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur le trône qu'autant que les chefs de la rébellion, qui pouvaient être tentés chaque jour de la renouveler, seraient privés de toute influence ou rayés de la liste des vivans. Il commença donc par l'aga des janissaires, Tschalik, et, d'accord avec le grand-vizir, il s'y prit de la manière suivante. On invita les vizirs et les oulémas à se rendre au seraï pour assister à une lecture de la tradition. On savait qu'à la porte du jardin ils devaient, suivant l'usage, y laisser leurs chevaux, pour franchir le seuil et se rendre au kœschk d'Eriwan, lieu désigné pour la réunion. Lorsque tous furent entrés, on conduisit les chevaux du côté opposé du seraï, à la grande Porte. Au moment de congédier l'assemblée, le kaftandji jette sur les épaules de Tschalik un kaftan, pendant que le grand-vizir lui déclare que le Sultan l'a nommé gouverneur de Chypre. « Quel est mon crime? » s'écrie Tschalik plein de fureur, et aussitôt il se précipite vers la porte du jardin dans l'espoir d'y trouver son cheval. Trompé dans son attente, il s'aperçoit, mais trop tard, qu'on en veut à sa tête[1], et se hâte de retourner à la Porte du Canon, où il monte dans la galère qui l'attendait. Le chambellan qui l'avait accompagné, était en même temps porteur de sa sentence

[1] Raschid, II, f. 24. *Serifslaket medari tapyoliné gidedjé gin fehm edoup*, c'est-à-dire, que sa malheureuse tête était destinée à rouler comme un boulet

de mort, rendue par le Sultan, et basée sur un fetwa du moufti. L'exécution de Tschalik fut suivie de près de celle des autres chefs des rebelles, du janissaire Toridjanli et du sipahi Karakasch. Le koulkiaya (premier lieutenant-général) et le mouhziraga (grand prévôt de l'armée), le tschaousch et le bostandji-baschi furent destitués et envoyés en exil (11 novembre 1703 — 2 redjeb 1115). Le silihdar Ipschir, qui avait remplacé Ali de Tschorli, avait été précédemment éloigné [1] par le Sultan ; les quatre fils du moufti Feïzoullah, son kiaya et son référendaire furent bannis à Famagosta ; son gendre Mahmoud, qui, pendant la révolution, était juge de Constantinople et n'avait échappé qu'avec peine aux poursuites des rebelles, fut exilé à Brousa. D'un autre côté, on rappela de l'exil les deux juges d'armée de Roumilie bannis par le précédent moufti, savoir : Mirza Moustafa et Abazadé-Efendi, le premier originaire de Sinope, le second de Chypre. Le chef de la confrérie des bouchers, homme dont la richesse immense était employée à secourir les pauvres de la capitale, et l'un des protégés du moufti Feïzoullah, qui avait dû racheter sa tête aux rebelles par le sacrifice d'une somme de trois cents bourses, fut confirmé dans ses fonctions. L'épuisement du trésor suggéra au grand-vizir de nouveaux expédiens. Il réclama de l'ancien defterdar Mouhsin-

[1] Raschid, f. 20, donne ici les mutations opérées dans les premières fonctions de la chambre intérieure des pages, savoir : 1° le silihdar (porte-épée) ; 2° le tschokadar (gardien du porte-manteau) ; 3° le rikiabdar (teneur de l'étrier) ; 4° dülbend ghoulami (le teneur du turban) ; 5° le sertrasch (barbier) ; 6° le peschgiragasi (le gardien de la nappe).

zadé Mohammed-Efendi, qui n'avait jamais rendu compte de sa gestion comme intendant de la cuisine impériale, la somme de huit cent soixante-sept bourses, et lui donna pour successeur l'historien Hadji Mohammed. Pour subvenir à la dépense du présent d'avènement, on préleva, comme d'habitude, les sommes nécessaires sur les revenus mensuels que les possesseurs de fermes, de wakfs et de pensions, devaient laisser dans les caisses publiques au renouvellement de leurs bérats. Autrefois, on avait payé l'accroissement de solde allouée aux troupes à l'occasion d'un avènement, au moyen d'une augmentation de dix aspres inscrite sur la quittance de la capitation, et désignée sous le nom de *newyaft* (*nouvellement trouvé*). Mais comme le grand-vizir Kœprülü Moustafa avait ramené à un système légal le recouvrement de cette taille, en faveur des sujets non musulmans, on eut recours, pour faire face à cette dépense du trésor, aux possesseurs des fermes viagères (malikianés) qui, sur mille piastres, durent en payer deux cent cinquante au fisc. Les ressources du trésor étaient alors très-restreintes, car l'avidité du grand-vizir Ahmed, qui avait dû son élévation aux intrigues des rebelles, avait porté la corruption à un point effrayant. Ahmed-Pascha, russe d'origine, était sorti du seraï sous le règne du sultan Mohammed IV pour prendre possession du gouvernement de Bassra; il avait été successivement nommé gouverneur de Mossoul, de Saïda et de Beïrout. Destitué lors de l'avènement du sultan Souleïman, il était resté long-temps sans emploi,

et n'était rentré en fonctions que sous le grand-vizirat de Kœprülü Amoudjazadé Housein, sur les prières instantes de sa femme, sœur de ce dernier. Kœprulü le détestait personnellement, au point que toutes les fois qu'Ahmed se rendit à la Porte pour offrir, comme les autres vizirs, ses hommages au premier chef de l'Empire, celui-ci regardait par la fenêtre en disant : « Voilà encore l'administrateur, » piquante allusion à l'avidité connue de son beau-frère et à son esprit inventif pour amasser de l'argent. En effet, pendant son grand-vizirat, Ahmed poussa la cupidité à ses dernières limites, en favorisant la corruption et la vente des emplois. Il avait choisi pour son kiaya, ou ministre de l'intérieur, *un âne* [1] (pour nous servir de l'expression de l'historien ottoman) qui ne savait ni lire ni écrire; il lui arriva plusieurs fois de donner des diplômes d'investiture de sandjaks sans y apposer sa signature, et d'en délivrer d'autres à trois ou quatre reprises différentes; enfin, il ne parlait à ceux qui venaient réclamer ses services que pour leur dire : « Y a-t-il de l'argent à gagner? » Lorsque l'emiroul-hadj (le conducteur de la caravane de la Mecque) partit de Constantinople, Ahmed-Pascha lui remit, suivant l'usage, les présens et les sommes destinés aux pauvres de la ville sainte; mais à peine fut-il éloigné, qu'il envoya à sa poursuite des commissaires chargés de les lui rapporter. Il est connu sous le surnom de

[1] *Eschekharif; Manuscrit de la Bibliotheque de Berlin*, n° 75, f. 283

Kowanos (*la ruche d'abeilles*), surnom qu'il devait, soit à son talent de butiner le miel, c'est-à-dire de tirer l'or de toutes choses, soit à sa taille trapue et ramassée. Le Sultan, qui n'ignorait rien de toutes ces particularités, avait offert plusieurs fois déjà le sceau de l'Empire à son gendre Hasan; mais celui-ci avait toujours refusé. Il tenait cependant à s'en défaire, sentant bien qu'Ahmed-Pascha, qui lui avait été imposé comme grand-vizir par la rébellion, serait toujours prêt à la fomenter par des menées secrètes pour se maintenir en place. Mais enfin, assailli de suppliques qui demandaient sa destitution, le Sultan envoya le silihdar lui redemander le sceau. Ahmed-Pascha, en entendant cet ordre, fut tellement troublé qu'il ne put même pas défaire le nœud du cordon auquel il était attaché; il le rendit avec la bourse qui le renfermait. On lui signifia de se retirer dans sa maison située près de la Souleimaniyé. Chemin faisant, il rencontra son successeur, le gendre du Sultan, Damad Hasan-Pascha, qui l'apostropha ainsi. « Mon frere pascha, si tu ne cherches » pas à cacher tes trésors, tu n'auras rien à craindre; » lui donnant ainsi à entendre adroitement que, dans le cas contraire, il serait livré à la torture Ahmed-Pascha lui parla quelque temps à l'oreille, puis il lui baisa la main et se rendit dans sa maison. Malgré la promesse qui lui avait été faite de ne point l'inquiéter, il fut exilé à Lepanto après qu'on lui eut fait rendre les trésors qu'il avait si illégalement accumulés.

Damad Hasan-Pascha, Grec né en Morée, était ce commandant de Khios qui, sous le règne de Mo-

hammed, avait été retenu prisonnier pendant quelque temps dans l'appartement du bourreau du seraï, en attendant que son sang coulât en expiation de la reddition de l'île et de la forteresse de Khios aux Vénitiens. Il n'avait dû son salut dans cette circonstance et sa nomination au gouvernement d'Azof, qu'à l'intercession de la princesse, son épouse. Plus tard, il avait été nommé kaïmakam d'Andrinople, d'où il avait passé, en cette même qualité, à Constantinople. Devenu grand-vizir, sa première démarche fut de se consulter avec le moufti sur les moyens à prendre pour le maintien ou plutôt pour le rétablissement de l'ordre. Dans cette entrevue, le moufti, voulant faire sa cour à Damad Hasan, lui insinua qu'il devait sa dignité à l'opinion publique. Protégé des rebelles, et depuis long-temps habitué à leur langage, il lui dit : « Mon » fils, c'est à la volonté du peuple assemblé que tu » dois le grand-vizirat [1]. » Ces paroles prouvèrent suffisamment au grand-vizir que le moufti n'avait pas encore perdu de vue les moyens dont il avait usé pour parvenir à la suprême dignité législative ; cependant il lui répondit avec une amitié feinte, et, pour le tranquilliser sur les suites de la parole inconsidérée qui venait de lui échapper, il l'invita à l'accompagner chez le Sultan. « Mais nous n'avons pas été appelés par » lui, » dit le moufti. — « Il n'est pas besoin d'une invita» tion spéciale, » lui répliqua le grand-vizir : voulant ainsi faire connaître à son interlocuteur le degré de

[1] *Idjmaaï oummet* ; Raschid, II, f. 26.

son pouvoir et de son influence auprès du Sultan, de même que celui-ci lui avait fait pressentir sa popularité et la puissance des rebelles. Le matin même de sa nomination, Damad Hasan assista à la distribution de la solde des troupes. Dans l'après midi, il reçut les félicitations des oulémas et des généraux des sept ordjas, confirma quelques-uns des hauts dignitaires dans leurs emplois ou dans leurs gouvernements et en destitua quelques autres. Du nombre de ces derniers, fut le kaïmakam Hasan-Pascha Firari, qu'il abaissa au rang de defterdar, au préjudice de l'historien Hadji Mohammed-Pascha. Celui-ci se consola de son éloignement des affaires, dans l'espoir que cette mesure ne serait que provisoire; en effet, Hasan fut peu de temps après renvoyé de Constantinople et nommé gouverneur d'une province, et Hadji Mohammed rentra pour la troisième fois dans ses fonctions de defterdar. Différant en cela des grands-vizirs ses prédécesseurs, Damad Hasan dédaigna d'accepter le moindre argent pour ces nominations. Il remit, de ses propres mains, les diplômes d'installation aux seigneurs du diwan, et donna ceux des nouveaux gouverneurs à leurs agens, sans leur demander une seule aspre. Il permit à Nououman-Pascha, qui faisait quelque difficulté de se rendre à la Canée, de choisir pour lieu de sa retraite Amassia[1] ou une des îles de l'Archipel. Le vieux Hasan, chef des Yürüks ou des tribus errantes de Roumilie, fut nommé conducteur et pro-

[1] Comme commandant du Tschardak d'Amassia.

tecteur de la caravane des pèlerins. Une tentative des serdengetschdis (volontaires), pour soulever le premier régiment des janissaires, fut comprimée par deux khattischérifs du Sultan, adressés aux janissaires et aux sipahis, et par l'active surveillance de la police, qui purgea en secret la ville des chefs de la dernière révolte. L'aga des sipahis Salih, qui avait obtenu, avec la main de la veuve de Houseïn, fils de Fakhreddin, prince des Druses de la tribu Maan, ses immenses richesses, et qui, pendant la rébellion, avait acheté sa place au prix de trente bourses, périt par la main du bourreau. Le même sort atteignit les djebedjis Koutschouk Ali et Karabadjak, en punition de la part qu'ils avaient prise à la dernière révolution. Hamewi Ali-Efendi, chef de la chancellerie des taxes[1], qui s'était fait passer pour astronome, bien qu'il ignorât jusqu'aux premiers principes de cette science, et qui débitait, dans ses fréquentes ivresses d'opium, des paroles vides de sens, fut envoyé en exil. Le précédent silihdar, Ali de Tschorli, qu'on était sur le point d'éloigner en lui donnant le titre de gouverneur de Haleb, obtint, grâce à l'intercession de sa femme et de la mère du sultan Moustafa, la permission de rester à Constantinople et de prendre place parmi les vizirs de la coupole. La conduite que le nouveau grand-vizir tint à l'égard du kaïmakam destitué, Abdoullah, mérite surtout d'être remarquée; il le fit sortir de son obscurité et l'envoya à la Canée avec le titre de comman-

1 *Meskoufatdji.*

dant. L'histoire signale encore sa générosité envers son prédécesseur Rami-Pascha ; non content de lui accorder la vie sauve, il lui restitua ses biens immeubles et le nomma au gouvernement de Chypre [1]. Le sultan Moustafa, dont la faiblesse avait seule causé la dernière révolution et tous les maux qui la suivirent, mourut le 31 décembre 1703 (22 schâban 1115) [2]; il fut enterré à côté de son père dans la mosquée de la Walidé. Moustafa avait l'esprit cultivé; c'était un prince d'un caractère doux et bienveillant ; il est cité pour ses talens calligraphiques . Il cherchait son plaisir dans la chasse et dans le jeu du djirid ; avare du sang de son peuple, il se montra toujours humain, et respecta la fortune des grands. Pendant son règne, Moustafa aima à protéger les savans et les poètes ; mais presque tous ceux qui figurent dans les biographies de son époque méritent à peine le titre de rimeurs. Les Ottomans ont conservé les noms de dix-neuf poètes, dont sept étaient morts [3] l'année qui précéda la fin de Moustafa, et douze dans celle qui la

[1] Raschid, II, f. 26, et *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 201. L'auteur donne au grand-vizir les plus grandes louanges sur son humanité : *aferin ademiyet wé nakikat isé andjak olour*, c'est-à-dire : l'humanité qui se montre sous ces formes mérite les louanges de tous.

[2] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 192, dit le 22 schâban. Raschid dit par erreur le 20, les Tables chronologiques fixent sa mort au mois de rebioul-akhir, ce qui est entièrement faux.

[3] En l'année 1114 (1702), moururent : 1° le scheikh Nakschi-Ibrahim, dans *Scheïkhi*, n. 1370, 2° le scheikh Nazmi, n. 1303 ; 3° Maanewi Scheikh Moufak, n. 1372 ; 4° Emrollah ben Nassouh, aussi appelé Emri ; 5° Schehri ; 6° Bakizadé Ismaïl-Efendi, avec le nom de poète Remzi, 7° Edrenéli Nedjib.

10*

suivit [1]; cette dernière fut signalée encore par la mort des deux meilleurs historiens du règne de Moustafa, le defterdar Mohammed et l'auteur anonyme de l'histoire qui enrichit la bibliothèque de Berlin.

Le commencement de l'administration du grand-vizir Damad Hasan-Pascha coïncida avec l'arrivée des lettres de félicitation que les souverains d'Europe et d'Asie envoyèrent à Constantinople, en réponse aux lettres de notification de l'avènement du Sultan [2]. Moustafaaga fut chargé de porter cette nouvelle à Venise, et Ibrahim fut dépêché en qualité d'internonce à l'Empereur Léopold. Pour rehausser l'éclat de cette mission, le Sultan lui accorda le rang de miralem (prince du drapeau, porteur de l'étendard sacré). Talman, ministre résidant à Constantinople, remit la lettre de félicitation de l'Empereur [3]. Ibrahim passa par l'Esclavonie et Gratz, et arriva à Vienne le 28 mai 1704. Le 9 juin suivant, il reçut une audience de l'Empereur. Il lui remit, avec la lettre du Sultan, un écrit par lequel la Porte se plaignait des heiduques qui, contrairement au traité existant, avaient construit trente-cinq tschardaks dans le territoire compris

[1] En l'année 1115 (1703) moururent, 1° Durri, dans Safayi, n° 89; 2° Rouschdi; 3° Razi; 4° Roukhsat; 5° Seki; 6° Schakir; 7° Sarif; 8° Abdoul Hagi; 9° Fenayi; 10° Loutfi; 11° Mounirl; 12° Niazi, et enfin la femme poète Oummetaullah Sidki. Scheikhi mentionne encore les poètes Naziz, Hamdi, Nassib et Loutfi.

[2] La circulaire se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 469, et les lettres aux puissances étrangères, n° 264.

[3] *Credentiales pro Internuntio Talman 9 Aug. 1704 ad S. Ahmet III. gratulatoria*, puis: *Responsoria per Ibrahimaga 30 Aug. 1704*; la lettre de recréance porte la date du 30 août 1704.

entre les confluens de l'Unna et de la Bossut. Rien, du reste, ne troublait alors sérieusement la bonne intelligence qui existait entre l'Autriche et la Porte. Tœkœli avait été banni à Nicomédie, et les menées de Rakoczy en Hongrie, où il s'était mis à la tête des magnats mécontens, inspiraient seulement quelque défiance au diwan; aussi un corps de cinq cents janissaires fut-il envoyé vers Belgrade et Temeswar pour protéger la frontière contre toute violation [1]. Ali-Pascha, gouverneur de Belgrade, qui, plusieurs fois déjà, avait essayé d'entraîner la Porte dans une nouvelle guerre avec l'Empereur, fut puni de sa tentative; le Sultan lui retira l'étendard à trois queues et ne lui laissa que le titre de pascha à deux queues de cheval [2].

Les troubles qui divisaient alors la Hongrie permirent à la Porte de détourner son attention des affaires d'Autriche pour la concentrer sur celles de Russie. La première de ces puissances était trop absorbée par sa querelle avec Rakoczy pour que l'on eût à craindre avec elle une rupture prochaine. La seconde au contraire donnait de vives inquiétudes depuis que le czar Pierre augmentait sa flotte dans la Mer-Noire. Incertaine sur le but de ces armemens, la Porte ordonna de pousser avec la plus grande activité la construction du château-fort de Temrouk qui avait déjà été commencé sous le règne précédent, et qui, s'élevant au bord de la mer près du village de Kizil-

[1] Raschid, II, f. 31, sous le titre : Apparition du fils de Rakoczy.

[2] Rapport de Talman du 2 décembre 1703; voir les lettres au pascha de Temeswar relatives à Rakoczy dans Rami, nº 643, 644 et 645.

tasch, devait fermer le passage entre Kersch et Taman. Mais, comme ces constructions ne pouvaient être terminées avant une année, le vizir Osman, kapitan-pascha, partit avec une flotte pour la Mer-Noire (10 avril 1704 — 5 silhidjé 1115), avec mission de munir d'une nombreuse artillerie la nouvelle redoute qui défendait provisoirement l'entrée du détroit de Kersch. Plusieurs pétitions arrivées de Crimée et les rapports du khan tenaient le diwan en éveil ; les unes mandaient que le Czar fortifiait Azof et construisait un nouveau fort à Taïghan (Taganroc) ; les autres faisaient savoir que Pierre réparait les fortifications de Kamanika, sur les rives du Dnieper, et construisait des vaisseaux dans le port de Waskor pour empêcher l'achèvement de la redoute qu'on élevait devant le nouveau château qui prit le nom de Yeni Kalaa [1]. Le gouverneur de Kaffa, Mourteza-Pascha, et celui d'Oczakow, Yousouf-Pascha, furent invités à protéger les travaux et à tenir leurs troupes prêtes à marcher au premier signal [2]; cependant, afin de prévenir toute rupture, le grand-vizir enjoignit à Yousouf-Pascha de se conformer aux conditions du dernier traité de paix, de remettre en liberté les prisonniers traînés en esclavage par les Tatares [3] lors

[1] Raschid, II, f. 25, 31 et 52. Les lettres au khan, relatives à la mission de Novali Moustafa, se trouvent dans l'*Inscha* de Rami, n° 675 et celles qui traitent des secours promis à la Pologne contre la Russie, n° 675, 677, 678 et 680.

[2] Raschid, II, f. 53.

[3] Raschid, II, f. 54. La lettre au khan, relative aux fortifications et à la délimitation des frontières russes se trouve, dans l'*Inscha* de Rami (Biblio-

de leurs récentes incursions, et de défendre sévèrement tout acte d'hostilité contre les sujets russes [1]. L'ambassadeur russe, arrivé à Andrinople pendant la rébellion des troupes qui coûta le trône au sultan Moustafa, apprit, de la bouche même du grand-vizir Ahmed-Pascha, que la Porte n'avait aucune confiance dans les protestations d'amitié de la Russie, et, à son départ, Ahmed lui remit pour le Czar une lettre dans laquelle il se plaignait des mesures qui lui faisaient craindre une rupture de la paix [2]. Venise nomma, en remplacement du baile Ascanio Giustiniani, le chevalier Moncenigo, chargé de faire agréer à la Porte les félicitations de la république [3]. Dans le cours de cette année, les commissaires préposés à la délimitation des frontières de Venise achevèrent heureusement leur travail [4]. Ahmed-Pascha déféra au désir de

thèque I. R., nº 423), nº 467; elle est datée du 27 safer 1115. L'hetman des cosaques Berabasch était chargé de cette affaire par le Czar; la lettre nº 468, datée du 28 safer, est relative, comme la précédente, à la délimitation de la frontière près d'Azof et le long de la Mojesch; celle qui est enregistrée sous le nº 469 a trait à une affaire conclue entre les deux négocians russes Aleco et Andrea et l'associé du négociant français Bava; le nº 470 est une lettre concernant le commissaire turc Novali Moustafa; la lettre nº 471 est adressée au gouverneur d'Oczakow; celle qui porte le nº 472 est adressée à Ibrahimaga et le nº 473 au gouverneur d'Adjou.

[1] Voyez à ce sujet les lettres du grand-vizir au khan, dans l'*Inscha* de Rami, nºs 359; puis celles qui sont relatives aux incursions, nº 612, 613, 616, 617, 621, 631, 632, 633, 634, 635, 636 et 642.

[2] Raschid, II, f. 22. La lettre du grand-vizir au Czar, du 13 safer 1115, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, nº 426.

[3] La lettre de recréance de Giustiniani se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, nº 481, et la lettre relative à la délimitation des frontières avec Venise, nº 608.

[4] *Instromento imperiale di confini fatto tra la Seren. Republ. et a la*

l'ambassadeur génois et écrivit une lettre au doge, en réponse à la lettre de félicitation que la république avait envoyée à Constantinople [1]. Le prince des Ouzbegs, Esseïd Mohammed Behadir-Khan, envoya Koutschouk Alibeg [2], en qualité d'ambassadeur [2], pour féliciter le Sultan sur son avènement; un autre ambassadeur arriva de la part d'Ayouka, khan des Kalmouks, qui informa la Porte de son refus d'admettre en sa présence l'ambassadeur des Tscherkesses de la Kabarta, révoltés contre le khan des Tatares. La Porte informa le chef des Kümüks, le schemkhal du Daghistan, du changement de souverain, ainsi que cela avait eu lieu déjà lors de l'avènement de Moustafa II. D'autres lettres, annonçant celui d'Ahmed III, furent expédiées au schah de Perse, au souverain de Fez et de Maroc, Moulaï Schérif Ismaïl, et au dominateur de l'Inde [3]; quant aux deys de Tunis, de Tripoli et d'Alger, et au schérif de la Mecque, ils en furent informés, suivant l'usage, par des lettres circulaires. Les ministres résidens de France, d'Angleterre et de Pologne, répondirent à la lettre de notification de la Porte par des lettres de félicitation de leurs cours respectives.

felice Porta ddo. Constantinopoli 1 *chaaban* 1815, *meso de dec.* 1703, *tradotte da G. P. Navon.* — *Actes venit.*

[1] Dans la lettre de recréance, l'ambassadeur s'appelle Signor Gengio pour *Conci*. *Inscha* de Rami, n° 485.

[2] *Ibid* n° 111. Le n° 116 contient la lettre de recréance de l'ambassadeur Ouzbeg, qui eut son audience le 13 novembre 1703. Le n° 681 est une lettre du khan de Djagataï au grand-vizir; enfin une dernière adressée au kaïmakam est relative à la reception de l'ambassadeur ouzbeg.

[3] Les lettres de faire part envoyées à tous les souverains et princes se

Nous avons vu que, déjà sous le grand-vizirat d'Ahmed-Pascha, le Sultan s'était debarrassé des principaux rebelles de l'armée; Damad Hasan-Pascha entreprit d'en purger également le corps des oulémas. Le moufti, dont l'esprit turbulent était connu du Sultan, dut le premier expier sa participation à la dernière révolte.

Un samedi que la cour s'assemblait au seraï pour assister à la lecture des exégèses du koran ou de la tradition, et que, quelques jours après avoir présidé publiquement un concours pour les places vacantes de mouderris, auquel il n'avait admis que les fils d'une foule d'épiciers et de marchands de riz, au préjudice de candidats d'un mérite reconnu, restés sans emplois depuis huit ou dix ans [1], le moufti attendait qu'on l'appelât en présence du Sultan, le silihdar vint lui remettre l'ordre de se rendre en exil à Brousa (26 janvier 1704 — 19 ramazan 1115). On ne lui permit pas même de rentrer chez lui pour faire les préparatifs de son voyage; en sortant du seraï, il fut conduit dans la galère qui l'attendait au pied de la digue du palais. Ahmed-Efendi, qui *trônait sur le coussin, insigne de la dignité de juge de Constantinople* [2], et le sacristain Emini, qui, depuis la rébellion, s'était arrogé le titre et les fonctions de chef des émirs, furent arrêtés en même temps et embarqués pour Famagosta. La place de moufti fut conferée à Paschmakdjizadé Ali, et la

trouvent dans l'*Inscha* de Rami, nos 473, 479, 119, 120, 140, 115 et 117.

[1] Raschid était de ce nombre.

[2] *Istanbol kasasi mesnedine siklet weren*, Raschid, II, f. 30.

même galère qui avait conduit son prédécesseur à Broussa ramena à Constantinople le digne juge d'armée Yahya-Efendi, que le moufti Mohammed y avait exilé. Hasan le Fugitif, après avoir occupé, pendant quelques semaines, le poste de premier defterdar, fut promu à la dignité de beglerbeg de Roumilie, et Hadji Mohammed, l'historien, rentra pour la troisième fois dans l'exercice de fonctions qu'il avait dû céder momentanément. Houseïn le Fugitif fut nommé gouverneur de Damas et Gourd Beïram-Pascha de Rakka, emiroul-hadj de la caravane des pélerins de la Mecque. Mais comme on avait appris que les Arabes voulaient piller la caravane, la Porte ordonna au sandjakbeg de Tripoli de l'accompagner avec sept cents hommes jusqu'à Bir Ghanem dans le désert. Un ordre analogue enjoignait aux sandjakbegs de Saïda et de Beïrout de le rejoindre avec un corps de cinq cents hommes, et ceux d'Adjeloun et de Jérusalem furent invités à l'escorter avec toutes les troupes de leur maison [1]. Le schérif de la Mecque [2], Saïd et le gouverneur de Djidda, comme scheïkh du sanctuaire, devaient faire, de leur côté, tout ce qu'ils pourraient pour protéger

[1] L'ordre envoyé à cet effet au sandjak d'Adjeloun, daté du 26 silkidé 1115, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 619. Le n° 622 contient une lettre au sandjak d'Égypte relative au compte des sommes employées pour protéger la caravane (Irsaliyé).

[2] Rami donne sous les n° 576 et 581-582 deux lettres au schérif Saïd concernant l'envoi de la Sourre; deux autres datées du mois de schewwal 1115 et adressées l'une à Saïd, l'autre à son père Saad, sont relatives à l'abandon fait au gouverneur de Djidda des taxes appelées *saïeï*, *yemaniyé* et *missriyé*.

la caravane. Ismail, kiaya du pascha de Djidda, Baltadji Mohammed, vint, vers cette époque, à Constantinople, et comme il jouissait depuis long-temps de la faveur particulière du grand-vizir, il obtint pour son maître, moyennant de fortes sommes d'argent, le diplôme de gouverneur d'Égypte et pour lui-même celui de gouverneur de Djidda (23 juin 1704 — 19 safer 1116). Enfin, le schérif de la Mecque, Saïd, fut confirmé en cette qualité[1].

Une innovation remarquable eut lieu vers ce temps en Moldavie. Les boyards, qui, même avant la rébellion des troupes dans la capitale, s'étaient plaints à la Porte des oppressions de leur prince Duka, furent autorisés à choisir pour hospodar un d'entre eux. Toutes les voix s'étant réunies en faveur de Michel Rakoviza, gendre de Constantin Cantemir; il reçut l'investiture non dans le diwan, mais dans le kœschk du rivage et avant d'être admis à l'audience du Sultan (3 octobre 1703 — 22 djemazioul-ewwel 1115).

Cette dérogation aux usages établis était une suite de la confusion qui depuis la dernière révolte régnait encore dans le conseil. Le grand-vizir se souciait peu que ce fut un prince électif ou nommé par la Porte qui opprimât les sujets de Moldavie; mais ce qui lui importait, c'était d'éloigner du Sultan tous ceux qui, en captivant sa confiance, pouvaient devenir des ennemis dangereux à son pouvoir. Aussi, n'eut-il pas de

[1] Le nº 452 de l'*Inscha* de Rami contient une lettre du grand-vizir au khan de Crimée, dans laquelle il lui annonce la retraite du schérif Saad en faveur de son fils Saïd.

repos qu'il n'eût fait révoquer le silihdar Ibrahimbeg, homme simple et peu attentif aux conseils de ses amis (16 avril 1704 — 11 silhidjé 1115). Le poste vacant fut donné au tschokodar Abaza Souleïman[1]. Il ne lui fut pas aussi facile de donner la place de kizlaraga au trésorier Mohammed ; il craignait, non sans raison, que, si elle revenait à Souleïman, le premier eunuque de la Walidé, il ne pût se maintenir longtemps dans la dignité de grand-vizir. Il communiqua son projet au trésorier par l'entremise du nain Hamzaaga : mais Mohammedaga, moins ambitieux que pusillanime, en fit part à l'eunuque, celui-ci à la Walidé, et cette dernière au Sultan. Ce que Hasan-Pascha avait redouté, arriva : le Sultan éleva Souleïman a la dignité de kizlaraga. A peine ce dernier fut-il en possession de sa place, qu'il fit jouer tous les ressorts de son influence sur la Walidé pour hâter en secret la chute du grand-vizir. Par ses intrigues et celles de son confident, le kozbegdji (gardien du noyer), il fit secrètement rappeler de Candie Kalaïli Ahmed-Pascha, gouverneur de l'île et autrefois simple baltadji (porteur de bois) du seraï. Kalaïli Ahmed, aussitôt après avoir lu le khattischérif du Sultan, apporté par un simple bostandji, se mit en route pour Constantinople, où il arriva un jour de diwan (28 septembre — 28 djemazioul-ewwel) ; étant entré au seraï, il fut invité à attendre la fin du conseil dans la

[1] Le rikiabdar reçut la place du tschokodar, et le préparateur du café, le Franc Osman, celle du rikiabdar.

chambre du gardien du sofa. Dès que le grand-vizir se fut éloigné pour se rendre au palais de son épouse, la sultane Khadidjé, le grand-chambellan alla le chercher pour lui redemander le sceau de l'Empire. En attendant son retour, le Sultan se rendit au kœschk de Bagdad, où il voulut investir Kalaïli Ahmed du pouvoir suprême. Personne dans le seraï ni dans la ville ne soupçonnait le changement projeté. Lorsque le Sultan fut entré dans le kœschk et que l'on annonça l'approche du grand-vizir, tout le monde crut voir arriver Damad Hasan-Pascha, le gendre d'Ahmed, mais tous furent saisis d'étonnement, en voyant sortir de la chambre du kozbegdji et s'avancer vers le kœschk, Kalaïli Ahmed-Pascha.

Le grand-vizir, que sa parenté avec le Sultan n'avait pu maintenir à son poste, ni protéger contre l'influence d'un eunuque, fut relégué avec son épouse la sultane Khadidjé, à Nicomédie; toutefois, le Sultan lui laissa, outre les biens de la couronne que possédait sa femme, un revenu annuel de trente bourses.

L'administration de Hasan-Pascha, dont la durée avait été de onze mois, ne fut signalée que par ses mesures vigoureuses contre les rebelles de Géorgie et par quelques constructions d'utilité publique sur les frontières et dans la capitale. Sous son administration, les habitans de Mingrelie, du Gouriel et d'Imirette avaient refusé de payer l'impôt, et, se croyant à l'abri de toute punition dans leurs montagnes, ils avaient levé l'étendard de la révolte. Ils furent néanmoins soumis; et, pour les contenir dans l'obéissance,

Hasan-Pascha fit construire deux châteaux forts à Batoum et à Bagdadjik (17 avril 1704 — 12 silhidjé 1115). Dans le but de protéger les caravanes, il ordonna d'élever un château-fort sur la frontière de Syrie à l'entrée du défilé d'Amanus, et près de l'endroit mal famé de Koubeagadj. A Constantinople, on jeta par ses ordres les fondemens d'un nouveau kœschk, près de la mosquée de la Walidé, d'un grand magasin dans l'arsenal, et d'une caserne pour les matelots. Damad Hasan avait fait construire en outre, à ses frais, une mosquée, des fours et plusieurs boutiques. Pour les autres constructions, chacun des vizirs avait fourni trois bourses et chacun des gouverneurs provinciaux deux bourses. Désirant faire disparaître la différence qui existait entre la monnaie de Constantinople de bon aloi et les monnaies d'Egypte et de Roumilie de mauvais alliage, Hasan avait publié un édit par lequel il décidait qu'en Egypte dix drachmes et demie de mauvaise monnaie égyptienne équivaudraient à dix drachmes de bonne monnaie, et qu'en Roumilie cent dix drachmes, de cette première monnaie équivaudraient à cent drachmes de bonne monnaie [1]. L'attention de Hasan s'était fixée aussi sur les fêtes du grand et du petit Baïram, ainsi que sur celle de la nativité du prophète, à laquelle il avait invité les oulémas par des billets particuliers [2]. Six jours avant sa destitution, il avait

[1] Raschid, II, f. 33. En Egypte le mauvais para fut frappé à 70 drachmes, et à Constantinople à 60.

[2] La forme de ces billets d'invitation se trouve dans le *Manuscrit de la Bibliothèque de Berlin*.

réglé la fête donnée en honneur de la naissance de Fatima, fille première née du Sultan (22 septembre 1704 — 22 djemazioul-ewwel 1116). Le grand nombre de sœurs que cette princesse eut dans les quinze années du règne de son père, permettent de croire qu'Ahmed, qui n'avait alors que trente ans, aurait eu dans les quinze années précédentes, un nombre non moins grand d'enfans, si les princes renfermés dans le seraï pour garantir la succession au trône pouvaient avoir d'autres femmes que des femmes stériles. Quoique les Ottomans prêtent rarement une grande attention à la naissance d'une princesse, celle de la fille première née, fut cependant célébrée avec un luxe inaccoutumé. Les corporations rivalisèrent de magnificence dans leur marche pompeuse; des feux d'artifices sur l'eau, représentant des châteaux et des forteresses de l'invention d'Ali-Pascha, vieux renégat français de Marseille, augmentèrent la joie publique [1]. Les ambassadeurs des puissances européennes témoignèrent leur satisfaction par des fêtes diverses.

Le nouveau grand-vizir Kalaïlikoz Ahmed-Pascha était loin d'imiter les nobles efforts de son prédécesseur, pour doter l'Empire d'institutions utiles et pour rendre au pouvoir le respect qu'il perdait de plus en plus. Il n'employa les ressources de son esprit qu'à inventer de nouvelles modes et à étaler une pompe

[1] La Motraye, I, p. 368, dit par erreur, vers le milieu de juillet; il commet une autre faute, lorsqu'en parlant de la destitution du grand-vizir Damad Hasan, il dit : au commencement de septembre au lieu de à la fin de septembre.

inouïe dans ses vêtemens. Fils d'un potier d'étain [1] du village de Molo, près Kaïssariyé, il ne devait son élévation qu'à des intrigues du seraï, où il avait été introduit comme baltadji par son oncle, qui était lui-même un des baltadjis (porteurs de bois) du palais impérial. Protégé par Yousouf, le kizlaraga de Mohammed IV, il avait été nommé chef des cafetiers, puis chef des porteurs d'eau. Lorsque le kizlaraga fut exilé en Égypte, Kalaïli Ahmed l'y suivit, et obtint, par son crédit, le sandjak de Djidda et la place de Scheikhol-Harem. Au bout de sept années, il passa d'Egypte dans le Kurdistan, où il prit possession du gouvernement de Wan; plus tard, il fut nommé kapitan-pascha et kaïmakam de la Porte. Exilé ensuite à Lemnos, il rentra de nouveau en fonctions et occupa successivement les places de gouverneur de Siwas, de Trabezoun, et de l'île de Chypre. Après avoir été nommé pour la seconde fois kaïmakam, il passa au gouvernement du Diarbekr, puis à ceux de Bagdad et d'Adana. Plus tard, il fut chargé du commandement d'Azof, mais il s'enfuit et se déroba pendant quelques temps aux poursuites dirigées contre lui, jusqu'au moment où, par l'intercession de la Walidé, il lui fut permis de séjourner à Brousa. Ce fut encore à la faveur de la sultane-mère, qu'il dut sa nomination au gouvernement de Candie. Rappelé à Constantinople à l'instigation du kozbegdji et élevé à la dignité de grand-vizir, il fut surnommé Kalaïlikoz, c'est-à-dire *noix de l'étameur* [2]. Sa ridicule vanité

[1] C'est à cette circonstance qu'il doit son nom de kalïli (l'étameur).

[2] Paul Lucas, second Voyage, Rouen, 1719; transforme ce nom en

contribua à le faire connaître sous ce sobriquet. Tantôt, il se présentait au diwan avec un turban orné de quatre bandes d'or au lieu d'une seule, qui distingue le turban kallawi des vizirs; tantôt, il se montrait avec un turban orné de bandes d'argent; souvent, il se couvrait d'un vêtement de dessous en drap d'or, et attachait à son turban un panache de héron couvert de pierreries. Les mesures administratives qu'il prit se bornèrent à la défense de ne faire cuire le pain de première qualité que dans douze fours de la ville, à interdire la vente de plusieurs sortes de gâteaux, à fixer le prix des pantoufles, des socques, des turbans et à régler le tarif des petites embarcations. Il se mettait peu en peine d'exécuter les rescrits impériaux, lors-qu'ils n'étaient pas conformes à ses idées. Sa prodigalité lui fit contracter des dettes énormes[1]. Une semblable administration ne pouvait durer long-temps, et il était facile d'en prévoir le terme. Trois mois après son avènement, Kalaïlikoz Ahmed expia son incurie par une destitution justement méritée.

Pendant les quelques semaines de son administration, aucun évènement d'une haute importance ne signala le règne d'Ahmed III, et les annales ottomanes n'enregistrent que des faits d'un intérêt secondaire,

Calaïliers; il fait encore de *Baltadji*, Abastagi, de *Khadidjé*, Quadige, etc.

[1] L'auteur du *Manuscrit de Berlin* raconte que Damad Hasan, avant son élévation au grand-vizirat, avait reproché au grand-vizir Ahmed Kowanos son système d'extorquer des présens de ses subordonnés, mais qu'ensuite il avait lui-même suivi ce système. L'historien calcule la dépense des présens faits par Kalaïlikoz Ahmed à 500 bourses au moins.

faits que d'ailleurs on voit se répéter à l'avènement de chaque grand-vizir. Ismaïlaga, kiaya du précédent grand-vizir Damad Hasan-Pascha, et le baschbakikouli (premier agent fiscal), furent condamnés à payer au trésor, le premier, trois cents bourses, et le second cent. Toutefois, l'un ne versa que cent vingt bourses et l'autre quatre-vingts. Le chef des bouchers, qui, déjà une fois avait été obligé d'acheter son repos par une somme de trois cents bourses, fut condamné à verser dans les caisses du seraï quatorze cents bourses, reliquat d'anciens comptes qu'on prétendait n'avoir jamais été réglés. Deux confidens du sultan Moustafa eurent la tête tranchée pour s'être permis quelques propos inconsidérés. Le khasseki, ou chef des bostandjis exempts, fut promu au rang de bostandji-baschi, le kozbegdji devint khasseki, le précédent aga et l'odabaschi furent admis à la retraite, le premier avec une pension quotidienne de deux cents, et le second de soixante aspres. Le silihdar Ibrahim, que Damad Hasan avait éloigné du seraï, rentra en faveur; le gouverneur de Schehrzor, le silihdar Ali-Pascha de Tschorli reprit ses fonctions de gouverneur de Tripolis en Syrie. Ismaïlaga, kiaya de Damad Hasan, passa comme gouverneur en Chypre, et son prédécesseur Rami Mohammed-Pascha, dernier grand-vizir de Moustafa II, prit possession, en cette même qualité, du gouvernement plus lucratif d'Égypte: car les habitans avaient refusé obstinément de reconnaître Souleïman-Pascha, sandjak de Djidda, que la Porte avait voulu leur imposer (8 octobre 1704 — 8 dje-

mazioul-akhir 1116). Rami reçut ordre de seconder dans sa mission Aouzbeg, envoyé à la Mecque avec un corps de mille hommes pour y rétablir la tranquillité, fortement compromise par les menées des adversaires du scherif Saïd. Sur les plaintes de ce dernier, le moufti avait rendu un fetwa où il déclarait légitime la réduction, par la force des armes, des adversaires du chef de la maison sainte, dans le cas où celui ci ne pourrait s'entendre avec eux à l'amiable, bien que, depuis Mohammed, le sanctuaire de la Mecque fût considéré comme ne devant jamais être troublé par le bruit des armes.

Le nouveau grand-vizir expédia à tous les gouverneurs de l'Empire des *ordres dits de justice* (ewamiri adalet) qui leur enjoignaient de ménager et de protéger les sujets du Sultan. Un khattischérif d'Ahmed III défendit l'usage des vêtemens d'étoffe d'or et des brides en or tressé, qu'il permit seulement aux premiers dignitaires.

Quelques désastres maritimes occupaient à cette époque l'attention publique [1]. Ce fut d'abord l'incendie d'un bâtiment français qui périt, corps et biens, dans le port de Constantinople. L'achèvement d'un vaisseau de haut bord, lancé peu de jours après, avait fait oublier cet accident, lorsque survint une autre catastrophe. La flotte ottomane, après avoir protégé la construction du château-fort que la Porte avait fait

[1] *L'Inscha* de Rami contient une lettre du grand-vizir au schérif Saïd sur le pillage, dans le golfe d'Arabie, d'un bâtiment anglais commandé par le capitaine Colcroft, no 602.

élever à l'entrée du détroit de Taman, dans la mer d'Azof, était en route pour Constantinople, lorsqu'elle fut assaillie par une affreuse tempête à la hauteur du port de Koken. Neuf galères seulement et le vaisseau amiral rentrèrent sains et saufs dans le port de la capitale : tous les autres avaient été détruits par l'ouragan dit du solstice d'hiver, que les Turcs appellent le *fléau de la saison des châtaignes* [1], parce que son retour coïncide avec l'époque où mûrissent ces fruits.

A quelque temps de là, il n'était question dans la capitale que d'un esturgeon (murina) du poids de trois cents livres, que la mer avait jeté sur les côtes du Pont-Euxin. Le grand-vizir s'était rendu au kœschk du rivage, le jour où le Sultan fit peser cet énorme lacipensère. Il se trouvait dans la salle des étrangers (mousafirodasi), où il avait coutume de raconter indiscrètement aux assistans ses plus intimes conversations avec le souverain. Lorsqu'on vint à parler du poisson, le grand-vizir, qui aimait à faire des contes, dit : « Du temps que j'étais kapitan-pascha, » on prit un poisson long comme d'ici à Eyoub (un » mille). » Personne n'ayant osé exprimer un doute à ce sujet, il continua : « Le Padischah, dit-il, ne put re- » venir de son étonnement en voyant le grand nombre » de mes gens » (c'était le jour où les galères entrèrent dans le port avec ses bagages et sa suite, arrivés de Candie). « Ce n'est rien ! lui répondis-je ; il y avait un » temps où j'avais, auprès de ma personne, un monde

[1] *Kestané karasi taabir olounan fortouna.* Reschid, II, f. 36.

» entier de serviteurs ; » tous gardèrent un silence respectueux. Enfin, pour prouver ce qu'il avançait, il finit par dire qu'il avait dans sa patrie des cousins dont l'un était si riche, qu'il distribuait annuellement aux pauvres la somme de mille bourses d'argent. Le silihdar Souleïmanaga, qui était présent, fit observer malicieusement qu'en prenant pour base la règle qui ordonne de dépenser en aumônes la quarantième partie de sa fortune, ses cousins devaient être riches d'une somme de quarante mille bourses. Souleïmanaga avait été l'ami de Kalaïlikoz-Ahmed ; mais, trompé par le faux bruit qu'avait répandu l'intrigant Baltadji Mohammed, l'un des confidens intimes du grand-vizir, sur l'intention qu'avait ce dernier de rappeler d'Égypte le précédent kizlaraga Yousouf, il était devenu son ennemi secret. Mohammed, le kapitan-pascha, avait été le camarade de Kalaïlikoz, dans le temps où ils habitaient ensemble le seraï en qualité de baltadjis ; rusé et intrigant, il avait exercé dès cette époque une grande influence sur l'esprit simple et lourd de son ami. Devenu grand-écuyer, le précédent grand-vizir, Damad Hasan-Pascha, gendre du Sultan, avait déjà essayé de l'éloigner de la cour, mais ce projet lui avait valu une destitution. Élevé par le nouveau grand-vizir à la dignité de kapitan-pascha, Mohammed paya son protecteur de la plus noire ingratitude, et prépara sous main sa chute. Pour y parvenir, il se lia avec Osmanaga, qui, employé d'abord comme kiaya du grand-vizir, avait ensuite été éloigné avec le titre de grand-écuyer, et qui depuis brûlait de venger cette

injure. Baltadji Mohammed, en récompense de son zèle, lui promit le ministère de l'intérieur. Aussitôt qu'il fut certain de l'inimitié du kizlaraga contre le grand-vizir, il s'attacha à diviser les cliens du moufti et ceux de Kalaïlikoz Ahmed; loin de se douter du piége qui lui était tendu, le grand-vizir s'acharna contre le moufti qu'il dénonça au Sultan comme fauteur de troubles. Ahmed III l'ayant invité à prouver ce qu'il avançait, Kalaïlikoz répondit que la voix publique accusait hautement le moufti. Une pareille réponse dut être d'autant plus désagréable au Sultan que le grand-vizir avait commis l'imprudence de faire valoir sa participation à la dernière rébellion, et de se faire un mérite d'avoir ainsi contribué à son avènement. Ahmed ayant demandé au kizlaraga ce qu'il pensait de ce bruit, ce dernier saisit cette occasion pour se venger, et assura au Sultan que tout cela était une calomnie du grand-vizir; en même temps, il informa le moufti de l'accusation portée contre lui. Baltadji Mohammed, pour mieux assurer la perte de son ancien camarade, lui conseilla de répondre au Sultan, dans le cas où il renouvellerait sa première question, qu'il tenait ses renseignemens de l'état-major des janissaires. Malheureusement, le grand-vizir suivit de point en point ce conseil perfide. Le Sultan s'adressa dès-lors au kapitan-pascha, qu'il savait avoir de nombreuses relations avec les janissaires; Mohammed-Pascha demanda un jour de délai, afin de pouvoir répondre avec pleine connaissance de cause. Il se rendit chez le premier lieutenant-général Tortoumli,

lui découvrit, sous le sceau du secret, que le grand-vizir avait calomnié les janissaires auprès du Sultan, qu'Ahmed lui avait destiné la place de Kalaïlikoz, et qu'il lui promettait de l'élever à la dignité d'aga de cette milice, si, questionné par le Sultan, il affirmait que le grand-vizir avait excité l'état-major à se soulever et qu'il les avait tous gagnés à l'exception de lui seul. Tortoumli accepta, et, le lendemain, le kapitan-pascha manda au Sultan qu'il était sur les traces de menées secrètes, mais que le lieutenant-général des janissaires Tortoumli s'était borné à lui donner quelques renseignements sans vouloir lui confesser le tout; ce qu'il avait déclaré ne vouloir faire, que s'il en était requis par le Padischah lui-même. Lorsque Tortoumli comparut devant le Sultan, il débita hardiment le mensonge que lui avait soufflé le kapitan pascha. A la suite de cette entrevue, Ahmed III fit redemander le sceau à Kalaïlikoz Ahmed-Pascha pour le remettre au rusé Mohammed (25 décembre 1704. — 27 schâban 1116)[1].

Mohammed, plus particulièrement connu sous le nom de Baltadji (le fendeur de bois), bien que son prédécesseur eût été employé, comme lui, en cette qualité dans le seraï, fut l'intrigant le plus adroit et le plus dangereux entre tous les grands-vizirs dont il soit fait mention dans les annales ottomanes. Circonspect et rusé, il chercha les principaux appuis de sa puissance, dans ceux-là même qui lui

[1] Raschid, II, f. 38-40, raconte cette intrigue dans les plus grands détails.

avaient servi d'instrument pour y parvenir Le premier lieutenant-général des janissaires Tortoumli fut nommé aga de cette milice; le grand-écuyer Osman, ministre de l'intérieur, comme on le lui avait promis; le silihdar Abaza Souleïmanaga sortit du seraï avec le grade de vizir à trois queues de cheval et le diplôme de gouverneur de Haleb; le renégat français, Jouvin de Mazarques, originaire de Marseille [1], depuis Abdourrahman, fut promu au grade de kapitan-pascha; le premier valet de chambre Ali, plus tard grand-vizir [2], prit la place d'Abaza Souleïman en qualité de silihdar, et Ali de Tschorli, qui parvint par la suite, comme le précédent, au premier poste de l'Empire, fut rappelé de Tripoli en Syrie pour siéger parmi les vizirs de la coupole. Le tschaousch-baschi, Türk Ahmed, fut destitué pour n'avoir pas su vivre en bonne intelligence avec le kiayabeg Osman, et pour avoir, non-seulement proféré, en plein diwan, des injures contre son adversaire, mais même provoqué une lutte à coups de poings et tiré le sabre du fourreau. Ce fut pareillement une querelle avec le kiayabeg Osman qui fit éloigner des affaires le defterdar Hadji Mohammed-Efendi, l'historien. Cependant, un mois après, il y rentra pour la quatrième fois, avec le titre de ministre des finances.

Sélim-Ghiraï, après avoir été investi à quatre re-

[1] *Rapport* de Talman et La Motraye, I, p. 373. Ce dernier le dit fils d'une bouchère de Marseille.

[2] Il resta sur le champ de bataille de Peterwardein; c'était le protecteur de Raschid l'historien.

prises différentes [1] du pouvoir suprême en Crimée et avoir régné dans ce pays pendant vingt-quatre ans, était mort le 22 décembre 1704 (24 schâban 1116). Il avait laissé dix filles et dix fils [2], dont l'un, Ghazi-Ghiraï, lui succéda dans la dignité de khan; Kaplan-Ghiraï, son frère, fut nommé kalgha. La Porte choisit, pour remettre au premier les insignes de sa nouvelle dignité et l'installer sur le siége ducal que son père avait occupé non sans gloire, le grand-chambellan, qui fut à cette occasion nommé beglerbeg de Roumilie. Le nom de Ghazi-Ghiraï est célèbre dans l'histoire ottomane par la brillante valeur qu'il déploya le jour de la bataille de Kossovo, et par les poésies qui ont fait admettre sa biographie parmi celles des poètes de l'Empire [3].

La mort de Sélim-Ghiraï précéda de peu celle de deux autres hommes non moins importans. Le premier, Ahmed-Pascha le Russe, surnommé Kowanos (*la ruche aux abeilles*), que les rebelles avaient placé à la tête des affaires, mourut âgé de cinquante ans dans son gouvernement de Lepanto, où, depuis son renvoi de Khios, il avait été relégué [4]. Le second,

[1] La première fois dix-sept ans, la seconde fois six ans onze mois, la troisième fois six ans 8 mois et la quatrième fois deux ans onze mois, *Sebesseyar*, f. 203.

[2] Dewlet-Ghiraï, Seadet-Ghiraï, Schehbaz-Ghiraï, Ghazi-Ghiraï, Kaplan-Ghiraï, Menghli-Ghiraï, Makssoud-Ghiraï, Safa-Ghiraï, Sahib-Ghiraï, Aadil-Ghiraï. *Sebesseyar*, f. 203.

[3] Ghazi. *Biographies de Safayi*, n° 101.

[4] Biographies des grands-vizirs, par Dilaweragazadé Omer. Raschid, II, f. 43.

Yahya-Efendi, juge d'armée de Roumilie et reïs des oulémas, après avoir occupé, comme son père Salih, la place de premier médecin du Sultan, et, avoir été investi trois fois de la dignité de juge de Roumilie, mourut le 2 mai 1705 (8 moharrem 1117). Homme d'un esprit droit et peu façonné aux manières de la cour, Yahya-Efendi ne put jamais se résoudre à feindre en matière politique [1]; déjà, sous le règne de Souleïman II, il avait déjoué par sa franchise les intrigues du kizlaraga qui, après la conquête de Belgrade, avait projeté la chute du grand-vizir Moustafa Kœprülü. Yahya s'était rendu alors, à la tête des oulémas, au seraï, où, sans vouloir écouter les remontrances du kizlaraga, il était allé jusque dans l'appartement du Sultan lui demander une sentence de mort contre l'intrigant kizlaraga; celui ci, dans cette circonstance, n'avait eu que la ressource de se jeter aux pieds de Souleïman, qui s'était contenté de l'éloigner de sa personne.

Le khan Ghazi-Ghiraï était à peine installé en Crimée, que la Porte lui envoya l'ordre de réunir à Bender ses troupes à celles du gouverneur d'Oczakow, et d'agir de concert avec lui dans le cas où l'avis parvenu à Constantinople du projet conçu par les Russes de prendre Camieniec, viendrait à se con-

[1] *Nefsoul-emr ne isé andan kharidj kelam tefewwouk we sewmedigi adamé beraï masslah at ishari houmi tewwedjouh etmezedi*; c'est-à-dire, aucune parole ne sortit de sa bouche sans avoir un but, et ses manières envers ceux qu'il détestait pour leur négligence dans les affaires, n'étaient pas bienveillantes.

firmer. En attendant, Baltadji Mohammed ordonna au kapitan-pascha de prendre la mer avec neuf galères et dix galions, afin de hâter par sa présence l'achèvement des fortifications du nouveau château que l'on construisait à l'entrée du détroit de Taman dans la mer d'Azof.

Peu de temps après (23 juillet 1705 — 1er rebioul-akhir 1117), on reçut de Syrie une autre nouvelle fâcheuse. Le gouverneur de Damas, Houseïn-Pascha Firari (*le fuyard*), avait marché contre le scheïkh de la tribu Koleïb, qu'il poursuivait de sa haine depuis l'époque où il avait pris possession du gouvernement de Tripoli; sur le refus fait par l'emiroul-hadj de se joindre à lui, Houseïn avait attaqué seul les Arabes supérieurs en nombre et avait péri dans sa fuite, justifiant ainsi, jusqu'au dernier moment de sa vie, son surnom de fuyard [1]. Au reste, il était rare qu'il n'y eût pas habituellement quelques hauts fonctionnaires méritant le surnom de *firari* ou fuyards. Un an après la mort de Houseïn-Pascha, l'emiroul-hadj lui-même, Mohammed fils de Gourd Beiram, s'enfuit de Syrie en Crimée; Maabé Mahmoud-Efendi, l'un des signataires d'une plainte qui fut adressée au Sultan contre le grand-vizir Baltadji, sut se soustraire à la surveillance du tschaousch chargé de le conduire en exil à Sinope; le percepteur de la capitation de Selanik s'échappa également à Constantinople de la maison du

[1] Raschid, II, f. 43. Les Beni Koleïb fournissaient, à la caravane des pèlerins, les chameaux nécessaires pour le transport des marchandises et qui portent en langue turque le nom de *Salma* et en arabe celui de *Saïma*.

tschaousch qui devait le livrer aux mains de la justice. Deux années plus tard, le plus renommé entre tous ces fuyards, le vizir Hasan-Pascha, un des principaux chefs de la dernière rébellion, fut frappé à son tour. Sur son refus d'accepter le gouvernement d'Égypte, il expia son ambition immodérée, car il ne visait à rien moins qu'à remplacer le grand-vizir ; sa tête fut livrée au bourreau.

Baltadji Mohammed, qui n'avait dû qu'à ses intrigues son élévation au grand-vizirat, devait bientôt quitter le pouvoir comme il y était arrivé. Il était doué d'un esprit fin et subtil, qualité nécessaire pour saisir et conduire le fil d'une intrigue, sans que ses talens administratifs dépassassent les bornes de la médiocrité. Mais, outre qu'il était incapable de conduire les affaires d'une haute importance, il négligeait sciemment les affaires courantes, afin d'en rejeter la faute sur les intimes du Sultan, le silihdar Ali et le secrétaire du cabinet, Ibrahim, qu'il avait le plus grand intérêt à éloigner du seraï. Ahmed III, déjà mal disposé en sa faveur, car il savait quelle intrigue avait déterminé la destitution de l'aga des janissaires Tortoumli, voulut l'éprouver et lui demanda d'où provenait le désordre qui régnait dans l'administration : « Il est impossible de bien gouverner, dit Baltadji, » quand on n'est point secondé ; pour bien labourer, » il faut une bonne paire de bœufs ; » il désignait ainsi le silihdar et le secrétaire. Mais ceux-ci s'étaient fait des partisans du moufti et du kizlaraga qui, ne pouvant plus douter de l'incapacité administrative du

grand-vizir, saisirent l'occasion d'en instruire le Sultan. Baltadji, qui n'ignorait pas le danger dont il était menacé, crut pouvoir le conjurer par de nouvelles intrigues, mais cette fois il se prit dans son propre piége. Un de ses agens, habile imposteur, Amber Mahmoud, adressa une supplique anonyme au Sultan; dans cet écrit, l'auteur, après s'être plaint du secrétaire du cabinet, terminait en disant que s'il fallait en croire les calculs cabalistiques, la tranquillité serait impossible, aussi longtemps que ce dernier resterait en place. Gagné par l'appât d'une récompense de dix bourses d'argent, le muet Mohammed, un des confidens du Sultan, lui remit cette supplique qu'il dit avoir été jetée dans son appartement, et proposa de nommer un baltadji à la place du prétendu coupable. Mais Ahmed III, qui avait surpris le secret de cette intrigue, chassa le muet du seraï, força le baltadji à confesser la part qu'il avait prise à cette machination, et destitua le grand-vizir. Il le fit appeler dans le kœschk du jardin central, où le kizlaraga lui demanda le sceau impérial qui fut aussitôt remis au silihdaraga, Ali de Tschorli (3 mai 1706 — 19 moharrem 1118). Le bannissement de Baltadji Mohammed dans l'île de Khios fut commué, sur l'intercession du secrétaire Ibrahim, celui-là même dont il avait juré la perte : il fut envoyé à Erzeroum avec le titre de gouverneur.

Le nouveau grand-vizir, fils d'un laboureur ou d'un barbier de Tschorli [1], qui, du rang de page s'é-

[1] Fils d'un laboureur de Chourlou. «Paul Lucas, *second voyage*, I, p. 116;

tait élevé à celui de tschokodar, de silihdar, puis de vizir et de kaïmakam, avait passé de ce dernier emploi à celui de gouverneur de Tripoli. A son retour de Syrie, il avait repris, pour la seconde fois, les fonctions de silihdar; il fut revêtu, avec le cérémonial usité, de la kapanidja ou pelisse de zibeline noire à large collet, ornée d'aiguillettes en or. La première dépêche de quelque importance que reçut, à son entrée en fonctions, Ali-Pascha de Tschorli, lui annonça le soulèvement des tribus arabes voisines de Bassra, qui de nouveau venaient de refuser obéissance aux paschas-gouverneurs des provinces situées sur les bords de l'Euphrate. Les révoltés étaient les Arabes du désert de la grande tribu des Montefik, qui, même avant la conquête de Bassra par les Ottomans, y possédait quatre villages. Souleïman le Législateur, en les confirmant dans leurs anciennes possessions, avait institué un corps de quatre cents cavaliers pris dans leur tribu, et qu'il avait chargés de la garde des champs et des villages d'alentour; depuis cette époque, les habitans de ces villages payaient au trésor un impôt de deux abasis (l'abasi compté à quarante aspres) par cent palmiers, et d'un abasi par arpent de terre. Cet impôt, qui produisait annuellement au trésor du pascha une somme de soixante-dix-huit ou quatre-vingts bourses, était perçu par les gouverneurs, qui remettaient, tous les ans, avec des vêtemens d'honneur, cinq

Cantemir Ahmed III, n. f. dit qu'il était fils d'un barbier de Chiourlou. La Motraye, I, p. 375.

cents tomans (le toman à raison de seize piastres) aux cavaliers arabes des Montefiks, chargés de protéger les habitans de cette contrée et de veiller sur leurs récoltes. Outre cet impôt, les Montefiks payaient encore, à titre de fermage, une somme annuelle de trois ou quatre cents bourses pour avoir le droit de cultiver les îles de l'Euphrate. Mais, pendant la dernière guerre (1690 — 1102), le gouverneur de Bassra, Ahmed-Pascha, s'était approprié ces îles, et avait tellement opprimé les sujets ottomans, que, s'étant levés en masse, ils l'avaient massacré lui et ses troupes[1]. Ses successeurs, Begzadé Ali-Pascha et Aschdji Mohammed-Pascha, ne purent rétablir la perception de ce fermage; et, lorsque le moutezelim (administrateur provisoire) du nouveau gouverneur, Khalil-Pascha, refusa de payer la solde des cavaliers gardiens du territoire avant l'arrivée du pascha, la lutte recommença avec plus d'acharnement. Vaincus quatre fois par le kiaya de Khalil-Pascha, le chef des Montefiks, le scheikh Maghanis, se vit obligé d'implorer le pardon du vainqueur. Celui-ci, après s'être consulté avec les scheikhs des tribus Idris et Raschid, désigna dans cette dernière le scheikh Nassir pour commander aux Arabes montefiks; mais la tribu, à l'instigation du scheikh Moghanis, ayant refusé d'accueillir ce Nassir, le kiaya du gouverneur entra pour la cinquième fois en campagne contre les Arabes du désert et les défit dans deux rencontres. Comme on com-

[1] *Kourban oldi.* Raschid, II, f. 47.

mençait à manquer de vivres, une partie de l'armée ottomane se dispersa ; les lewends à cheval retournèrent presque tous à Bagdad, et il ne resta plus au kiaya que quelques milliers d'hommes. Enorgueilli par ses succès précédens, il marcha néamoins avec ce faible corps contre l'ennemi qui lui était de beaucoup supérieur en nombre ; mais il expia sa témérité par une défaite signalée. Dès-lors, les vainqueurs se jetèrent, comme une nuée de sauterelles, sur Bassra et ses environs, et ravagèrent toute la contrée. Aussitôt qu'on eut connaissance de ces événemens à Constantinople, le nouveau grand-vizir nomma le gouverneur de Bagdad serasker de l'armée destinée à réduire les tribus rebelles.

L'arrivée au pouvoir d'Ali-Pascha de Tschorli fut marquée, comme celle de tous les grand-vizirs ses prédécesseurs, par de nombreuses mutations, surtout parmi les vizirs. Ce fut ainsi qu'Ibrahim-Pascha, naguère internonce de la Porte à Vienne, passa au gouvernement de Négrepont, et Kœprülüzadé Nououman, plus tard grand-vizir, à celui de Candie.

L'impression produite sur l'esprit du Sultan par les événemens qui compromettaient depuis deux ans la tranquillité des frontières au nord et au sud de l'Empire, fut en quelque sorte effacée par le sentiment du bonheur qu'il éprouvait comme père. Il avait eu, dans les trois premières années de son règne, six enfans[1], dont trois filles et trois fils. Ses trois fils, Mohammed, Isa et Ali, étaient morts, lorsque la

[1] Fatima, Mohammed, Isa, Khadidjé, Rakiyé et Sélim.

naissance du prince Sélim, issu d'une esclave russe, donna lieu à de nouvelles réjouissances qui reçurent un éclat particulier de l'arrivée d'ambassadeurs des puissances étrangères, chargés soit de féliciter le Sultan au sujet de son avénement, soit de notifier à la Porte celui des princes, leurs maîtres. A cette époque de sa vie, Ahmed III changeait de palais suivant les saisons; tantôt il habitait le palais de l'arsenal, tantôt celui de Karagadj, situé l'un au centre, l'autre à l'extrémité du port de Constantinople. Quelquefois, il allait visiter la collection des harnais impériaux qui est fermée avec son sceau. Dans ces circonstances, il marchait accompagné seulement de trois de ses confidens, les porteurs du sabre, du manteau et de l'étrier, de trois grands officiers de la cour et de l'État, savoir : le grand-écuyer, le grand-vizir et le defterdar, et de quatre autres personnes. Souvent aussi, il se rendait au bassin de l'aqueduc de Constantinople pour y passer quelques jours dans la société des femmes du harem et de la Walidé. Pendant que le kiaya du grand-vizir l'y traitait avec magnificence dans le kœschk de la sultane-mère, et qu'il s'y abandonnait au plaisir que procure une nature florissante et majestueuse, une nouvelle rébellion menaçait d'éclater à Constantinople (2 juillet 1705 — 10 rebioul-ewwel 1117). Les janissaires et les sipahis, irrités de la disparition d'un grand nombre de leurs camarades accusés d'avoir pris une part active à la dernière révolte, s'étaient rassemblés dans la mosquée du sultan Bayezid, et, prenant pour point de départ le marché aux Viandes, parlaient d'aller

s'établir dans la mosquée centrale. Pour conjurer l'orage, le grand-vizir rappela en toute hâte le Sultan et le kiaya dans la capitale, que vingt mille janissaires, restés fidèles, avaient promis de défendre contre les rebelles; d'un autre côté, les bostandjis se montraient également disposés à préserver le seraï contre leurs agressions. En effet, conduits par le kiaya et l'aga, les janissaires parvinrent à disperser les rebelles; un petit nombre [1] d'entre eux, saisis les armes à la main, furent immédiatement exécutés, et deux vizirs de la coupole, le nischandji Housein-Pascha et le précédent grand-vizir, gendre de Hasan-Pascha, tous deux soupçonnés d'intelligence avec les rebelles, furent envoyés en exil, le premier à Kos, le second à Lemnos.

Ainsi affermi sur son trône, le Sultan reçut avec la plus grande bienveillance l'ambassadeur persan Mourteza Koulikhan, gouverneur de Nakhdjiwan, chargé de le féliciter sur son avènement. La Porte lui assigna pour logement le palais de Schah-Khoban, d'où, au premier paiement de la solde des troupes, il fut conduit, avec le cérémonial usité, à l'audience du Sultan (15 janvier 1706 — 30 ramazan 1117). Avant son départ, le grand-vizir lui donna un festin près du château d'Asie du Bosphore, dans la maison de campagne d'Amoudjazadé Houseïn Kœprülü. Une musique bruyante et la beauté du site firent les principaux frais de cette fête : car Bostandji Moham-

1 La Motraye dit 50.

med-Pascha tenait à lui prouver que la beauté des rives du Bosphore surpassait celle des jardins si renommés de Tscharbagh et d'Isfahan, et que la musique turque était supérieure à celle des Persans. L'arrivée d'un ambassadeur du prince des Ouzbegs, et, un mois plus tard (5 juin — 22 safer), celle du nouveau baile vénitien Ruzzini, chargé de renouveler le traité de paix avec la Porte [1], préoccupèrent ensuite l'attention de la capitale. L'envoyé de Raguse qui, outre les félicitations du sénat, apportait le tribut arriéré des trois dernières années, s'élevant à douze mille ducats [2], fit son entrée à Constantinople, conjointement avec l'internonce autrichien et ambassadeur extraordinaire, M. Quarient de Rall (22 octobre — 4 redjeb). Le dernier avait pour mission spéciale de notifier à la Porte l'avènement de l'empereur Joseph I^er^, et de l'assurer du désir qu'avait son maître de voir s'affermir de plus en plus la bonne harmonie qui régnait entre les deux nations. Quarient, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, avait voulu faire son entrée dans Constantinople au son des trom-

[1] Raschid, II, f. 49. D'après le rapport de Quarient, l'ambassadeur vénitien eut son audience le 19 octobre, simultanément avec l'ambassadeur de Raguse; Raschid dit le 6 redjeb, ce qui fait une erreur de deux jours.

[2] Raschid, f. 50. Voyez aussi *relation von dem, den 17. May 1706 ausser Slangement beschehenen Empfang des Hrn. Hofkriegsraths und extraordineren Gesandten, Edlen von Quarient v. Rall, auf der Münchner Bibliotheq: er hatte auch ein Credentiale für Maurocordato. Litteræ fiduciariæ Josephi I, ad Maurocordatum pro Internuntio extraordinario Quarient 25. Febr. 1706. St. R. Das türcq. Credentiale im H. Arch. und in dem grossen Inscha Rami's Nro. 476, Schreiben des Grosswesirs, ebenfalls im H. Arch.*

pettes, mais la Porte s'y était opposée, en prétextant le deuil où la cour venait d'être plongée par la mort des deux plus jeunes princes Jsa et Ali [1]. Pendant son séjour à Constantinople, l'internonce autrichien se concerta avec le grand-vizir, au sujet de l'institution d'une commission chargée de régler les différends qui s'étaient élevés entre l'Autriche et la Porte, par suite de la capture d'un navire dans le port de Durazzo, du pillage commis à Kecskemet au préjudice de quelques négocians turcs, et de la construction de plusieurs tschardaks sur la frontière; toutefois, ce fut trois ans plus tard seulement que ces difficultés furent aplanies dans une conférence entre le baron de Nehemb, commissaire autrichien, et le pascha de Belgrade, chargé par la Porte de suivre cette affaire [2].

L'activité du diplomate autrichien s'employa surtout à faire avorter les projets de l'ambassadeur français Ferriol, qui avait mis tout en œuvre pour bien disposer le diwan en faveur de Rakoczy et qui soutenait de tout son crédit les rebelles hongrois. Afin de gagner à sa cause les ministres de la Porte et le Sultan, Ferriol avait rédigé et fait traduire en langue turque trois mémoires qu'il envoya au Sultan par l'entremise du moufti et du kizlaraga. Dans un de ces mémoires, écrits en forme de dialogue, l'auteur, dans la bouche d'un Persan nommé Ali et d'un Ottoman nommé Mousa, blâmait en termes sévères, mais mesurés, la

[1] Isa, mort le 10 safer 1118 (24 mai 1706), et Ali, mort le 3 djemazioul akhir (12 septembre 1706).

[2] L'instrument porte la date du 15 moharrem 1121 (25 mars 1709).

politique indécise du grand-vizir [1] qui, disait-il, possédait tous les vices, n'avait aucune vertu, et se déchaînait contre la Hollande et l'Angleterre. Les espions que Quarient entretenait dans la maison de Ferriol et dans le harem même du ministre de l'intérieur de la Porte, étaient, d'une part un minorite et un jésuite, de l'autre une renégate allemande, du nom de Fatima [2]. L'ambassadeur français appuyait de tout son pouvoir les envoyés de Rakoczy, Papay et Horvath, qui, arrivés avec le missionnaire protestant Scolontai, quatre mois avant l'internonce d'Autriche, avaient été logés dans une maison appelée *Magyor-Serdï*, à Balata, faubourg de Constantinople, où l'on trouve à chaque pas des tavernes et où une populace ivre s'abandonne aux plus hideuses débauches; c'était là que logeaient autrefois les ambassadeurs transylvaniens. Avant de se rendre à l'audience du Sultan, où ils se montrèrent habillés en Turcs et non pas dans leur costume national [3], ils avaient remis au grand-vizir un présent composé de deux mille ducats et de deux gros lingots d'or fin, au kiaya trois mille ducats, et au kizlarega de la Walidé quelques barres d'or

[1] *Rapport* de Quarient, du 24 octobre 1706. La traduction turque se trouve encore à Constantinople.

[2] *Die Erfahrniss zeuget, dass die türk, Ministri, wass sie gemeiniglich unter einander verborgen halten, oft in ihrem Harem oder Gynecaeis ihren Frauen erzahlten, also ist eine gewisse teutsche Türkhin, Fatma genant, welche bei denen Frauen des Grossweziro, seines Chyaja, und verschiedenen anderen vornehmben Türkhen den Zutritt gefunden, welcher monatlich 25 Thaler gereicht werden.*

[3] La Motraye, I, p. 378, et le *Rapport* de Talman.

fin. A l'audience, ils présentèrent au Sultan un mémoire dirigé contre l'Empereur, le prince de Valachie et le Czar; ils accusèrent ce dernier de vouloir subjuguer la Suède et la Pologne (26 juillet 1706). Le reïs-efendi, le savant persan Ebonbekr, qui avait assisté au dernier siége de Vienne et qui connaissait la turbulence ambitieuse des rebelles hongrois, se montra bien moins disposé en leur faveur que son successeur Abdoul Kerim-Efendi, homme d'un esprit inquiet. Celui-ci favorisa de tout son crédit la mission du renégat italien Ahmed (l'ingénieur Golappo de Modène), homme qui possédait parfaitement les langues allemande, hongroise et turque, et qui avait dirigé naguère les constructions du château de Yenikalaa, à l'entrée du détroit de Taman[1]. Il accorda la même protection à l'agent français Desalleurs, que la cour de France avait chargé de subsides pour Rakoczy, auprès duquel il avait été accrédité en qualité de commissaire, comme Ferriol l'avait été autrefois auprès de Tœkœli. L'année suivante, on vit arriver à Constantinople une nouvelle ambassade de Rakoczy chargée de lettres pour le Sultan et de présens pour le grand-vizir, son kiaya, le moufti et Maurocordato. Le présent destiné au premier consistait en quarante-cinq livres d'or, celui du kiaya en dix livres d'or; les deux autres reçurent dix mille ducats. Dans sa lettre, Rakoczy annonçait à la Porte que la diète de Hongrie, convoquée à Onod, avait déclaré l'empe-

1 La Motraye, I, p. 383, *Rapport* de Talman.

reur Joseph Ier déchu de ses droits sur ce pays, et qu'en attendant la constitution de la Hongrie en monarchie ou en république, lui-même en avait été proclamé régent; enfin que la Transylvanie l'avait reconnu pour son prince. Il mandait en outre que le roi de Suède, Charles XII, avait pris le parti des protestans et armait pour défendre leurs droits.

Malgré la constante surveillance que la Porte exerçait alors sur les moindres mouvemens de Pierre-le-Grand et l'attitude menaçante que gardaient l'un envers l'autre les souverains des deux empires, surtout depuis la construction de quelques forts sur les frontières, on en vint cependant à une délimitation définitive du territoire [1], mais ce ne fut qu'après de longues discussions entre les commissaires turcs et russes: car les premiers voulaient assigner pour limites à la Russie les rives du Dniéper, tandis que les Russes prétendaient reculer ces limites jusqu'aux rives du Bog. Cependant, la Porte ne se crut pas en sûreté par ce traité, et une flotte composée de galères partait tous les ans, comme par le passé, pour la Mer-Noire, avec mission de surveiller les constructions que faisait faire le Czar dans ces parages [2] (22 octobre 1705).

Vers le même temps, la Pologne envoya Gurski à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, dans le seul but de resserrer les liens d'amitié qui unissaient

[1] Voyez dans le *Guide diplomatique* de Martens la convention du trait de Belgrade de l'année 1739.

[2] Le *Rapport* de Talman, du mois de septembre 1707, nomme les châteaux construits ou en construction : Jersch, Ossi, Kersch et Adjou.

la Porte et la République, et sans le charger d'aucune négociation spéciale [1].

L'ambassadeur français près la Porte, fidèle à la politique de Louis XIV, ne cessait de prêter l'appui de tout son crédit, tantôt aux protestans rebelles de Hongrie, tantôt aux jésuites, comme les plus fermes soutiens des catholiques, sujets des Ottomans ou résidant en Turquie. Trop faible pour résister aux instances de ces derniers et cédant à leur influence, Ferriol fit enlever de Khios le patriarche grec Avedick. Ce Grec, élevé au patriarchat par l'influence de la société de Jésus, à laquelle il avait promis d'être toujours favorable aux catholiques, n'avait cessé de les poursuivre avec le plus grand acharnement depuis son élévation au siége patriarcal. Avedick fut embarqué sur un vaisseau de guerre et conduit en France, où il fut secrètement retenu et d'où il ne revint jamais. Cet enlèvement fut, pendant tout le grand-vizirat d'Ali, la cause d'une mésintelligence continuelle entre lui et Ferriol; car l'un ne se lassa pas de réclamer le patriarche, et l'autre de nier sa participation à cet acte de violence. La disparition d'Avedick eut pour résultat immédiat de nouvelles persécutions dirigées contre les catholiques arméniens et la mise à exécution de mesures sévères contre les pères de la société de Jésus. Ceux-ci qui, autrefois, avaient poursuivi le patriarche grec à Constantinople à cause de l'établissement d'une imprimerie, furent persécutés à leur tour pour avoir

[1] Le *Rapport* de Talman de l'année 1707. Gurski eut son audience de congé le 5 septembre 1707.

fondé une imprimerie arménienne qui, sous la protection de l'ambassadeur français, répandait des libelles contre le patriarche et les Arméniens non catholiques. Le grand-vizir fit activement surveiller la maison des jésuites et arrêter tous les Arméniens qui s'y rendaient ou qui en sortaient Soixante d'entre eux furent envoyés au bagne ou aux galères. Le même sort attendait les deux patriarches arméniens de Constantinople et de Jérusalem, pour avoir permis aux jésuites de prêcher dans les églises arméniennes; dénoncés par les prêtres arméniens schismatiques, ils furent enlevés de la maison du patriarche, à Balata, et conduits au bagne. Tschorli Ali Pascha menaça le supérieur des jésuites du même traitement, dans le cas où le patriarche Avedick ne serait point ramené à Constantinople. Un khattischérif du Sultan leur défendit toute propagande et ordonna l'arrestation de tous les Arméniens du rite catholique [1]. Le patriarche de ces derniers, Sari, et six autres qui gémissaient dans les prisons, furent condamnés à mort par le grand-vizir. Six d'entre les captifs sauvèrent leur tête en abjurant leur foi et en embrassant l'islamisme; un seul, le vertabiete Comidas, eut le courage de se confesser catholique, et se déclara prêt à recevoir la couronne du martyre. Accusé de catholicisme devant le grand-vizir par le patriarche Ther Joannes, le premier lui demanda s'il ignorait que, par sa désobéissance aux ordres du Sul-

[1] La Motraye, p. 381 et 382, donne ce khattischérif dans toute son étendue.

tan, il s'était déclaré rebelle et avait mérité la mort. Comidas lui répondit qu'il ne pouvait être accusé de rébellion pour avoir préféré un rite à un autre ; puis, s'adressant au grand-vizir, il lui demanda hardiment si, par cela même qu'il tenait entre ses mains le pouvoir et décidait de la vie et de la mort des sujets, il était aussi appelé à décider lequel des deux rites, l'orthodoxe ou le schismatique, était le meilleur ? « Je » juge l'un et l'autre également mauvais, répliqua » Ali-Pascha, et je te condamne à mort comme re- » belle ; du reste, ton sang retombera sur tes accu- » sateurs, s'ils se sont rendus coupables d'imposture. » — Qu'il en soit ainsi ! s'écria le patriarche armé- » nien ; que ton sang retombe sur les jésuites qui t'ont » séduit, toi et beaucoup de membres de notre église. » Aussitôt le grand-vizir donna ordre de faire trancher la tête au hardi défenseur de sa foi et à deux autres qui, encouragés par son exemple, voulaient mourir avec lui de la mort du martyr. Ils furent conduits derrière le palais du grand-vizir ; là, Comidas exhorta ses deux compagnons à recevoir avec courage le coup fatal, puis, s'agenouillant, il fit une courte prière et présenta sa tête au bourreau qui, après l'avoir séparée du tronc d'un seul coup, la plaça entre les jambes du cadavre qu'il étendit le ventre contre terre. Trois jours après, la fille de Comidas, âgée de seize ans, vint réclamer les restes de son père, qui lui furent abandonnés[1], et elle les fit déposer dans le cimetière

[1] La Motraye et *Rapport* de Talman. L'*Inscha* de Rami contient deux lettres du grand-vizir concernant le commerce que l'Autriche entretenait

de Balikli, sur l'emplacement duquel se trouvait jadis le célèbre palais des fontaines des empereurs de Byzance. Depuis, son tombeau a toujours été très-fréquenté par les pélerins arméniens du rite catholique.

Ainsi, la première persécution qu'eurent à essuyer les Arméniens catholiques dans l'Empire ottoman, et la suppression de la première presse arménienne à Constantinople, furent l'œuvre des jésuites, auxquels on doit également attribuer l'enlèvement du patriarche arménien non catholique, l'apostasie des Arméniens orthodoxes, leur conversion à l'islamisme, le martyre de Comidas et celui de ses deux compagnons d'infortune. Comme ces derniers, le patriarche Avedick mourut martyr de sa foi dans la prison où on l'avait enfermé à perpétuité, et le mystère, encore inéclairci, du masque de fer, qui a donné lieu à tant de recherches inutiles et à tant de suppositions extraordinaires, pourrait peut-être s'expliquer par la présence contemporaine en France du captif arménien [1].

avec la Perse par l'entremise des Arméniens et que la Porte voulait empêcher. La lettre n° 419, datée du mois de safer 1115, ordonne l'arrestation à Belgrade de deux négocians persans ; le n° 577 contient l'ordre au gouverneur de Bagdad d'envoyer sous escorte, à Constantinople, les négocians arméniens, en attendant que cette affaire fut réglée avec l'Autriche.

[1] Depuis que le chevalier Taulé, dans son ouvrage l'*Homme au masque de fer*, *Paris* 1825, a démontré le peu de foi que mérite le journal de Jonka falsifié par le Jésuite Griffet, l'opinion que l'*Homme au masque de fer* ait été un ministre sarde, ne saurait être défendue, et il est à croire que c'était le patriarche Avedick. Si Taulé avait connu le passage de Paul Lucas (IIme voyage, I, p. 122) et le *Rapport* de la Motraye (I, p. 371), où il est question de l'époque de l'enlèvement du patriarche, il aurait sans doute partagé notre opinion. Talman, dans son *Rapport*, dit qu'il avait eu lieu au mois de septembre 1706. La Motraye enfin ajoute : « Les autres prétendent qu'on

Le grand-vizir, jaloux de conserver le pouvoir absolu sans le soumettre au contrôle d'une influence étrangère, éloigna, peu après son élévation, l'ancien kapitan-pascha Weli, vizir de la coupole; il l'envoya en qualité de gouverneur en Bosnie, uniquement parce qu'il l'avait jugé capable de rivaliser avec lui. Rassuré de ce côté, il songea à éloigner également le moufti Ali-Paschmakdjizadé, que le Sultan honorait d'une estime toute particulière. Pour y parvenir, il ne cessa d'assaillir Moustafa II de ses doléances et de lui insinuer que Paschmakdjizadé, le premier d'entre les mouftis, avait été nommé par les rebelles, et que c'était lui qui avait été la première cause de la révolte. Trompé par ces faux rapports, le Sultan nomma, à la place de Paschmakdjizadé, Sadik-Mohammed qui, avant l'insurrection, avait été revêtu de la dignité de moufti (1er février 1707 — 27 schewwal 1118). Mais la jalousie du grand-vizir, si riche en expédiens, trouva encore moyen de limiter le pouvoir du nouveau moufti; il décida, chose inouïe, qu'à l'avenir les promotions aux grades de juges et de muderris seraient faites de concert avec les deux juges d'armée d'Anatolie et de Roumilie, et ne dépendraient plus de la seule volonté du moufti. Cette immixtion des juges d'armée dans les nominations des juges causa de grands désordres, car on eut trois mouftis au lieu d'un. Six mois s'étaient écoulés depuis cette ordonnance, lorsqu'un jour le grand-vizir, se trouvant en visite chez le moufti, le chef des baltadjis entra

» l'avait enfermé dans les prisons de l'inquisition et depuis dans les bagnes
» de Marseille. »

et remit une lettre à ce dernier. « Le khattischérif est » sans doute à l'adresse de son excellence le grand-vizir, » dit Sadik-Mohammed.—Non, reprit le grand-vizir en » souriant, il s'adresse à votre révérendissime gran- » deur. » Ce khattischérif contenait le rétablissement du moufti dans la plénitude de son pouvoir, et ôtait aux juges d'armée toute paticipation à la nomination des muderris. A peine le grand-vizir se fut-il retiré, qu'on annonça les deux juges d'armée; car ce même jour, plusieurs promotions devaient avoir lieu à diverses places de juges vacantes en Europe et en Asie. « Com- » mençons par tendre la chaîne des deux bras[1] (de » l'Asie et de l'Europe), et apportez la liste des can- » didats, disaient les deux kadiaskers qui ignoraient ce » qui venait de se passer. — Non, dit le moufti, ap- » portez plutôt du scherbet à ces messieurs; » leur donnant ainsi à entendre que leur pouvoir avait cessé. Quatre mois plus tard (février 1708 — silkidé 1119), Sadık Mohammed-Efendi fut destitué pour cause d'in- firmité, car, lors des funérailles de la princesse Kha- didjé, fille du Sultan, âgée d'un an, sa vieillesse l'avait empêché d'élever les bras au ciel en prononçant la prière des morts. Sa place fut donnée à Abazadé (fils de la nourrice) Abdoullah. Le juge de Constantinople, qui cumulait, contrairement à tous les précédens, cette place avec celle d'imam du Sultan, au grand détri- ment des deux services, fut destitué par le Sultan lui-

[1] Le corps des oulémas s'appelle la *chaîne*, et tendre la chaîne des deux bras, signifie, en d'autres termes, augmenter le corps des oulémas par des promotions en Asie et en Europe.

même. Ahmed III était irrité de ce que son imam, un jour où il devait faire en sa présence la prière du vendredi dans la mosquée d'Eyoub, s'y était rendu suivi d'une douzaine de sergents et de trabans. Il nomma à sa place le chef des émirs, Seïd Mohammed Sahhafzadé (fils du libraire), homme d'un mérite reconnu, et qui, sans jouir du rang de juge de Constantinople, s'était trouvé blessé de la préférence donnée au chapelain de la cour, lors de sa nomination comme juge de la capitale, et vivait depuis dans la retraite.

Un changement non moins important que celui du moufti fut la destitution du khan de Crimée. Ghazi-Ghiraï, outre qu'il avait accordé un asile au chef de la tribu tscherkesse des Heiduques [1], qui venait d'assassiner son frère, avait négligé de mettre un terme aux incursions des Tatares noghaïs d'Anapa au-delà du Kouban, comme il en avait reçu l'ordre. Ce fut autant pour donner une juste satisfaction à la Russie, qui s'était plainte de cette violation de la paix (avril 1707 — moharrem 1119), que pour punir la résistance que Ghazi-Ghiraï avait opposée naguère aux ordres de son frère aîné, le khan Dewlet-Ghiraï, que la Porte éleva à sa place Kaplan-Ghiraï [2], et lui envoya, par

[1] Les Heiduques, dont le nom a été dérivé jusqu'alors du mot arabe *Haïdoud* (voleur de grand chemin), se présentent ici comme une tribu tscherkesse. *Sebessoyar*, f. 208.

[2] Raschid, II, f. 52; l'*Inscha* de Rami contient une lettre du grand-vizir au khan de Crimée contre Dewlet-Ghiraï et une seconde à Dewlet-Ghiraï lui-même; nos 592 593; 506 et 607.

le renégat Osmanaga, grand-écuyer [1], avec les insignes de sa nouvelle dignité, le présent d'usage de cinq mille ducats. Menghli-Ghiraï fut proclamé kalgha et son frère puiné, Makssoud-Ghiraï, reçut le titre de noureddin. Ghazi-Ghiraï mourut peu de temps après de la peste, à Karinabad [2], ainsi que Makssoud-Ghiraï, auquel succéda dans la dignité de noureddin Sahib-Ghiraï. Kaplan-Ghiraï, en prenant en main le pouvoir, entreprit une guerre contre la tribu tscherkesse de Kabarta établie à Pischtaw (les cinq montagnes) dans le Caucase. Jusqu'alors les begs de cette tribu avaient été nommés par les khans de Crimée. Bien que tenant leur autorité du khan, ils ne laissaient pas de secouer leur joug de temps à autre; et toutes les fois qu'ils furent réduits à l'obéissance, ceux-ci avaient coutume de les punir en leur imposant un tribut levé sur la jeunesse des deux sexes et qui est désigné sous le nom d'*Aiblik* (tribut honteux). Pour se soustraire à l'oppression que les Tatares de Crimée faisaient, dans les derniers temps, peser sur eux, les Kabartiens quittèrent leurs demeures de Pischtaw et allèrent s'établir dans les montagnes inaccessibles de Balkhandjan. Plusieurs messages que le khan leur envoya pour les déterminer à rentrer dans leur ancien territoire, et la tentative même du kalgha Menghli-Ghiraï pour les y forcer

[1] Il paraît avoir été français d'origine, car Raschid le désigne sous le nom de *Frenk*, de même que le kapitan-pascha Abdourrahman, originaire de Marseille.

[2] Et non pas, comme le dit l'*Histoire du royaume de la Chersonnèse Taurique*, p. 303 : « Au palais de Genghis serai, éloigné d'un degré de » l'équateur de Constantinople. »

par les armes, étaient restés sans résultat. Dès-lors le khan résolut de marcher contre eux à la tête d'une armée formidable. Six mille Noghaïs de Bessarabie, quinze cents seghbans du khan, le beglerbeg de Kaffa, Mourteza-Pascha, avec les troupes de sa maison, trois mille sipahis [1], cinq mille Tscherkesses de Kemürkœyi et les tribus noghaïs Ischtouakoghli, Youwarlak, Kataï, Kipdjak et Yedisan, qui, sous la dénomination de *Yaman* Ssadak, formaient un effectif de vingt mille hommes, passèrent le Kouban, se dirigeant sur le Caucase. Arrivé au défilé de Balkhandjan, Kaplan-Ghiraï, voyant toutes ses propositions rejetées par les tscherkesses Kabartiens, donna l'ordre d'attaquer; mais il fut complètement battu et laissa sur le champ de bataille la fleur de sa noblesse, et notamment le scherinbeg, les begs des tribus Djarik, Yourouldjé et Manssour, vingt-trois oulémas et avec eux la plus grande partie de son armée. Le khan lui-même n'échappa à la mort qu'avec une peine infinie. Lorsqu'on apprit cette défaite à Constantinople, le Sultan, qui lui reprochait déjà d'avoir assigné à Khandepa, près de Temrouk [2], un territoire à huit mille Cosaques

[1] *Ataš Sohahi wé sanabeglerí*. Raschid, II, f. 61.

[2] Raschid, II, f. 63; ni l'*Histoire de la Tauride* par Sestrenszewicz ni aucune des histoires connues sur ces contrées, ne parlent de cette campagne mémorable. Raschid donne sur cette révolte des Cosaques et sur celles d'Astrakhan, des détails bien plus complets qu'aucune des histoires russes. Il raconte dans quelle occasion les boyards Stefan et Sudj (?) ont reçu mission de ramener, par la force, à Astrakhan, les habitans de cette province qui s'étaient réfugiés dans les 32 villages désignés sous le nom de Kerman, et situés sur les rives du Don et du Bozok; il dit que les habitans de ces 32 villages, après s'être concertés avec le commandant du château-fort de

fugitifs de Kerman et partisans du cosaque Ignace, révolté contre le czar Pierre-le-Grand, le déposa, et plaça, pour la troisième fois, sur le trône de Crimée, le khan Dewlet-Ghiraï, jusqu'alors retenu prisonnier à Andrinople.

Ali-Pascha de Tschorli était âgé de trente et quelques années seulement lorsqu'il fut nommé grand-vizir. Son caractère vif, énergique et l'activité de son esprit donnaient lieu de craindre qu'il ne suivît la route tracée par le grand-vizir Kara Moustafa [1]. Quelques innovations en matière de finances témoignent de l'esprit d'ordre qui régla ses actes administratifs, et le contrôle qu'il établit sur les comptes des cuisines impériales, prouve en faveur de son activité. Jusqu'alors on n'avait jamais fixé le nombre des defterlüs, c'est-à-dire des affranchis du service actif en temps de guerre, et des cliens du khan de Crimée et des vizirs, possesseurs de fiefs. Pour en réduire le nombre excessif,

Noghuk sur le Bozok et le voïévode des Cosaques, Boulawin, avaient complètement battu les boyards et dispersé leur armée; il rapporte ensuite que 30,000 Cosaques, alliés de Boulawin, s'étaient jetés près du Bozok sur les habitans des 32 villages, pour avoir abandonné leur parti; qu'après avoir pris possession de plusieurs de ces villages, ils avaient marché sur Tscherkes-Kerman, et qu'après s'en être rendus maîtres, ils s'étaient dirigés sur Azof; enfin, il raconte que les habitans de Tscherkes-Kerman s'étaient réunis aux Cosaques pour perdre Boulawin, et que celui-ci, se voyant trahi, s'était donné la mort. Nous avons déjà parlé de plusieurs de ces villages ou bourgs du nom de Kerman. L'*Inscha* de Rami, nº 595, nomme, dans l'ordonnance de délimitation, art. II du traité russe, les châteaux de Tighan, Ghazi-Kerman et Schahin-Kerman.

1 Il résulte des *Biographies de Dilawer-agazadé Omer*, qu'en l'année 1123 (1711), où il mourut, Ali était âgé de 40 ans. C'est donc à tort que Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, L. V, dit en parlant de lui : « Ce vieux ministre, etc. »

également préjudiciable au trésor et au service militaire. Ali-Pascha décida qu'à l'avenir, le khan de Crimée ne pourrait faire inscrire sur les rôles des defterlüs plus de vingt mouteferrikas soldés, de vingt tschaouschs soldés, de vingt sipahis, d'autant de silihdars et de trente feudataires (possesseurs de timars et de siamets); quant aux vizirs, ils n'eurent plus droit qu'à l'inscription de la moitié de ce nombre. L'administration d'Ali fut également signalée par son amour de la justice.

Sur les plaintes qu'élevaient les Moldaves contre la tyrannie de leur prince, Antioche Cantemir, il le déposa, et éleva, pour la seconde fois, son prédécesseur Michel Rakoviza à la dignité de hospodar (20 octobre 1707 — 23 redjeb 1119). Pour rétablir sur un pied respectable les forces navales, Ali fit construire des vaisseaux, fondre des canons et des ancres [1]. Jusque-là, on avait fait venir ce dernier article d'Angleterre : par ses ordres, on construisit une fonderie derrière les chantiers de l'arsenal, appelés *Terzana goezleri* (les yeux de l'arsenal) parce qu'ils ont vue sur le port. Cette fonderie, dirigée par le bombardier Ali, fournit bientôt des ancres du poids de soixante-dix à quatre-vingt quintaux. Depuis long-temps, l'île de Keïkowa servait de refuge à de nombreux corsaires, et il était devenu nécessaire de les en chasser. Ali y fit bâtir un château-fort et y laissa trois galères pour la garde

[1] Raschid, II, f. 73. Un ordre antérieur adressé aux directeurs des fonderies relativement à la fonte des 120 canons destinés aux châteaux nouvellement construits, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, nº 411. Le nº 393 contient une lettre du grand-vizir au kaïmakam relative au calibre des fusils à fournir ; elle est datée du mois de moharrem 1115 (mai 1703).

des parages de l'île; il envoya cinq galions et quatre frégates ayant à bord les troupes des sandjaks de Gonia et de Trabezoun, et trois mille janissaires chargés de défendre le château de Yenikalaa dans le canal de Kertsch; un autre corps de trois mille janissaires fut envoyé en garnison à Bender. Lorsque la mosquée, construite devant le bagne par les ordres du grand-vizir, se trouva terminée, le Sultan s'y rendit un vendredi [1] pour assister à la première prière qui y fut adressée à Dieu. Outre cette mosquée, Ali en fonda une autre qu'il dota d'une cuisine destinée à l'alimentation des pauvres, d'un couvent, d'une école et d'une bibliothèque. Ce fut sous son administration qu'on posa, en présence de tous les oulémas, la première pierre de la mosquée que la Walidé fit élever à Scutari, à l'heure désignée par l'astronome de la cour comme la plus favorable [2]. L'aqueduc du village de Khalkali qui approvisionne le serai d'eau, et qui depuis quelque temps commençait à tomber en ruines, fut réparé par les soins du grand-vizir qui, sur le devis des ingénieurs, affecta à ces travaux une somme de cinquante bourses, dont vingt seulement à la charge du fisc: le reste fut donné par Ali-Pascha et les autres ministres. Il fit également réparer le palais du grand-vizir Büklü Moustafa, pour la fille du Sultan régnant, Fatima, celui de Sirek pour la princesse Aïsché, fille du sultan Moustafa II, et celui du chef des bouchers,

[1] Raschid dit le 8 au lieu du 7 rebioul-akhir; le 8 était un samedi.

[2] Le 23 redjeb et non pas le 25 comme le dit Raschid, car le 25 était un lundi (8 octobre) et non un mercredi.

pour une autre fille du Sultan, la princesse Khadidjé. Les deux filles de Moustafa II, Emineh et Aïsché, furent mariées, la première au grand-vizir, la seconde à Nououman Kœprülüzadé, second fils de Kœprulu le Vertueux. Ces deux noces furent célébrées avec la plus grande magnificence (9 avril 1708 — 18 moharrem 1120). Chacune des princesses reçut une dot de vingt mille ducats, c'est-à-dire le cinquième seulement de la somme qu'on allouait autrefois aux sultanes, et le dixième de celle que Mohammed IV donna à la fille de Mourad IV, lors de son mariage avec le grand-vizir Melek Ahmed. La corbeille de noces que le grand-vizir Ali de Tschorli donna à son auguste fiancée et qui fut exposée aux yeux du public, contenait un bandeau, un collier, des bracelets, une bague, une ceinture, des boucles d'oreilles et des anneaux destinés à parer les articulations des bras et des pieds; ces sept objets, tous sphériques et ornés de diamans, sont considérés par les Orientaux comme la sphère septuple de la femme [1]. Ces présens comprenaient encore un miroir garni de pierreries, un voile parsemé de diamans, des pantoufles et des socques ornés de perles, des échasses en or et garnies de joyaux pour le bain, deux mille ducats et quarante tasses pleines de sucreries. Après les noces de ses deux nièces, le Sultan songea à fiancer aussi

[1] Raschid, II, f. 67. Ces sept présens symboliques, destinés à orner les parties principales du corps de la femme, le front, les oreilles, le cou, les bras, la taille et les jambes, indiquent les sept sphères dans lesquelles doit se mouvoir la femme après son mariage, ou, en d'autres termes, qu'exclue de toute participation aux affaires publiques, elle doit vivre exclusivement dans sa sphère d'épouse et de mère.

sa fille Fatima, âgée seulement de quatre ans. En vain, Ali-Pascha essaya de dissuader le Sultan d'accorder la main de la jeune princesse au silihdar-pascha, son favori avoué; elle fut fiancée à ce dernier, auquel elle apporta une dot de quarante mille ducats; de plus, le Sultan ajouta aux biens de la couronne, qu'il possédait déjà, les revenus de l'île de Chypre [1]. Les fiançailles furent célébrées avec un faste d'autant plus extraordinaire (16 mai 1709 — 6 rebioul-ewwel 1121) que le Sultan se plaisait à ces sortes de réjouissances. C'est ainsi que, quelques mois auparavant, il avait ordonné que la capitale fût illuminée pendant trois jours, pour célébrer la naissance du prince Mourad (15 janvier 1708—21 schewwal 1119), né d'une esclave croate; trois jours après, une esclave russe le rendit père de deux filles jumelles; mais la naissance de ces dernières passa inaperçue et ne donna lieu à aucune réjouissance publique. Outre les deux fêtes du baïram, et celles de la naissance du prince, de l'exposition du manteau du prophète et du départ de la caravane des pèlerins pour la Mecque, on célébra sous le règne d'Ahmed III, pour la première fois, la fête du printemps; les parterres de tulipes situés dans le jardin dit des buis du serai, furent illuminés en verres de couleur [2]. Au milieu de ces fêtes, Ahmed oubliait

[1] Raschid, f. 68. Comme le silihdar mourut âgé de 42 ans, il avait alors 35 ans. Voltaire a donc tort de dire : « Ce vieux ministre (Ali de » Tschorli) fut la victime du caprice d'un enfant (le silihdar Ali) »; car ils étaient du même âge. Voyez l'extrait de la description de ces noces par Raschid, dans la feuille périodique de Vienne de l'année 1826, nº 42, p. 341.

[2] *Tschîmschirlik.*

également les affaires de l'État et les malheurs que les incendies, les ouragans, les tremblemens de terre, les inondations et la peste faisaient peser sur son peuple. Deux incendies, dont l'un consuma le marché des préposés aux balances pour les marchandises[1], une partie du faubourg d'Eyoub situé sur le bord de la mer, et l'autre une grande partie du quartier de Khodja-Pascha, éclatèrent à peu d'intervalle à Constantinople[2]. A Gallipolis, six cents ouvriers périrent par suite de l'explosion d'un moulin à poudre; un accident semblable donna la mort à six ouvriers d'une poudrerie de Constantinople, et la foudre, en tombant sur un autre magasin à poudre, fit sauter une partie du château de Lemnos[3]. L'année suivante, une forte pluie enfla tellement la petite rivière de Kiagadkhané (Cydaris), qu'elle submergea la belle vallée des eaux douces et entraina les canons et les caissons de Kiagadkhané[4]. Deux années auparavant, une nouvelle île s'était élevée tout à coup du fond de la mer, près de Santorin[5], appelé jadis par les Grecs la plus belle ou la paisible[6]. Pendant dix semaines, cette nouvelle île gagna continuellement en étendue, et, lorsqu'elle eut atteint tout son développement, la terre trembla à Constantinople[7].

1 *Wesnedjiler soukï.* — 2 Le 24 redjeb 1120 (9 octobre 1708). — 3 Le 15 schewwal 1120 (28 décembre 1708). — 4 Le 6 djemaziol-ewwel, 1121 (14 juillet 1709). — 5 Καλλίστη. — 6 Εἰρήνη.

7 Voir la lettre du consul de Paros, Condili, dans *Ortelius red.* p. 286, par Wagner; Andréossy, *sur l'apparition des îles Caïmenes*, I, p. 247; La Motraye, I, p. 388 Raschid, II, p. 55, dit le 1 rebioul-ewwel 1119 (2 juin 1707).

La Syrie, l'Égypte et tout le littoral du nord de l'Afrique jusqu'à Oran, appelèrent ensuite, à un égal degré, la sollicitude du grand-vizir, du Sultan et du peuple. Nassouh-Pascha, non moins renommé pour sa valeur que pour son activité et son énergie, était à la tête des troupes chargées d'escorter la caravane des pélerins de la Mecque. Lorsqu'il arriva à la station appelée la Fontaine de la Walidé, il y rencontra un corps de quatre mille Arabes, sous les ordres du scheïkh Koleïb, vainqueur du précédent emiroul-hadj Houseïn-Pascha le Fuyard. Nassouh-Pascha, sans donner à l'ennemi le temps de réfléchir, se jeta sur lui, le défit, puis usant de trahison, il invita Koleïb à une entrevue dans une tente dressée entre les camps arabe et ottoman, et l'y fit périr.

En Egypte, Rami-Pascha, dernier grand-vizir de Moustafa II, n'eut guère plus de satisfaction pendant son administration qu'il n'en avait eu durant son grand-vizirat. La famine s'était étendue sur tout le pays. Pour implorer la miséricorde divine, Rami ordonna des prières publiques dans les lieux de pélerinage les plus en renom, au Caire, sur la colline de Djeblol-djouyousch (la montagne des troupes) et dans la mosquée d'Amrou-Ben-Aass. La célèbre pierre sur laquelle les musulmans croient voir la trace des pieds du Prophète, et qui a fait donner à la mosquée construite au bord du Nil le nom de *Vestiges du Prophète,* fut portée en procession par les scheïkhs et les émirs jusqu'à ce que les eaux du Nil eussent atteint une hauteur de seize aunes et que l'on eût percé les

digues. Cependant, le prix de toutes les denrées allait toujours en augmentant, au point que l'erdeb de froment ou d'orge se payait cent paras, l'erdeb de lentilles deux cents et l'erdeb de riz trois cents; le batman de viande de mouton trois paras, et celui de bœuf deux paras; le quintal de graisse fondue valait six cents paras, l'huile de lin trois cents, un poulet huit et trois œufs un para.

Sous l'administration de Rami-Pascha, la Porte déposa le schérif de la Mecque Saïd, dès qu'elle eut été instruite du meurtre de son père Saad, et nomma pour lui succéder le schérif Abdoulkerim. Peu de temps après, Rami dut céder sa place à Ali-Pascha de Smyrne, surnommé Gümrükdji (le Douanier), qui rappelé de Temeswar par le grand-vizir Baltadji Mohammed-Pascha, pour siéger à Constantinople, parmi les vizirs de la coupole, avait par son ingratitude encouru la disgrâce du Sultan et du grand-vizir, en briguant la dignité de premier ministre.

Le gouvernement d'Egypte, tour à tour berceau et retraite de tant de grands-vizirs, ne fut ni l'un ni l'autre pour Rami. Sous Ali de Tschorli, il fut exilé à Rhodes, où il mourut à la suite des tourmens affreux qu'on lui avait fait subir pour lui extorquer ses trésors. Il n'a laissé d'autres monumens que son *Inscha,* véritable modèle de style politique chez les Ottomans, et les panégyriques que des poètes, tels que Nabi et Sami, ont écrits sur lui, en reconnaissance des faveurs dont il les avait comblés. Vers le même temps que Rami, mourut le premier médecin du Sul-

tan, Nouh-Efendi, renégat italien, dont le caractère et l'esprit lui avaient concilié l'estime générale (29 septembre 1707 — 2 redjeb 1119)[1]. Malgré son origine étrangère, Nouh-Efendi avait acquis, en fait de littérature orientale, de vastes connaissances, qui lui assignent un nom parmi les savans ottomans : c'est lui qui a traduit l'*Histoire des religions* par Schéhristani.

Une autre circonstance signale encore le grand-vizirat d'Ali de Tschorli dans l'histoire ottomane. Sous son administration, les flottes turque et barbaresque recommencèrent à donner de sérieuses inquiétudes aux puissances limitrophes de la Méditerranée et à l'Italie. Le kapitan-pascha, El-Hadj Mohammed, fit une descente dans l'île de Négrepont, s'empara d'un couvent et d'un château-fort, détruisit l'un et l'autre, et emmena en esclavage trois cents prisonniers (1707 — 1119). De là, il fit voile vers Malte, d'où, après être resté à l'ancre pendant un jour entier, en face de l'île, il se rendit dans les eaux de Paros, où il captura deux navires de l'Ordre, qu'il emmena à Constantinople[2]. Vers la fin de la même année, la flotte d'Alger vint mettre le siége devant Oran, dont le port et la position avantageuse excitaient depuis longtemps l'envie des Etats barbaresques. Le 29 décembre (4 schewwal), les capitaines des trois vaisseaux-amiraux d'Alger, *la Kapitana*, *la Patrona* et *la Riala*,

[1] Raschid dit seulement qu'il était Franc d'origine ; les rapports des ambassadeurs le désignent comme Italien de nation ; Cantemir, Ahmed III, note *e*, dans sa fabuleuse histoire de Baltadji, le dit Grec de l'île de Crète.

[2] Raschid, f. 56, parle aussi de la prise d'un corsaire de Livourne.

commandés par trois renégats, dont deux Hollandais, jetèrent l'ancre dans le port de Constantinople, et présentèrent les clefs d'Oran [1] au Sultan, alors convalescent de la petite-vérole. La consultation médicale qui eut lieu au sujet de sa maladie, en présence du grand-vizir et du moufti, mérite d'être signalée en ce que, outre le médecin ordinaire de la cour, Mohammed Efendi, successeur de Nouh-Efendi, on y appela les médecins Souleïman et Omer-Efendi, l'astronome Mohammed-Efendi, ancien médecin du seraï, et le Hollandais Gowin, qui, depuis sa conversion à l'Islamisme, avait pris le nom de Mohammed.

Lorsque la nouvelle de la prise d'Oran parvint à Maroc, l'empereur Moulaï Hasan, auquel les Ottomans ne donnent que le titre de souverain de Fez, crut qu'il serait d'une bonne politique d'envoyer à la Porte une ambassade solennelle chargée de protester auprès d'elle de son dévouement, et d'y faire conduire, avec tout le respect dû à un prince ottoman, un prétendu fils de Mohammed IV, dont la mère, traversant la Méditerranée pendant sa grossesse, avait été poussée par un coup de vent, disait-il, sur les rives de Fez [2]. A son arrivée à Khios, le prince fut retenu sous bonne garde, mais l'ambassadeur fut ren-

[1] Raschid donne les noms de ses bastions d'alors, savoir : Moukhakho (le bastion rouge de l'eau), Castelnovo et Castel Rosson; il évalue la perte des Algériens à 8000 hommes, celle des Espagnols à 15,000, et fixe le nombre des prisonniers à 4,000 et 2,000 renégats. Voyez La Motraye, I, p. 402.

[2] Raschid, f. 64. La Motraye, I, p. 402, dit que c'était un prétendu fils de Souleïman II.

voyé, et ne dut son salut qu'à ce principe de droit public ottoman, qui dit : *aucun outrage ne doit atteindre les ambassadeurs* [1]. Moulaï Hasan, offensé de cette conduite, adressa au Sultan une seconde lettre, conçue dans des termes moins soumis, et qu'il finissait en offrant à la Porte de lui prouver la légitimité du prince par titres authentiques. Cette lettre ne fit que hâter l'exécution du prétendu prince, et, dans sa réponse au souverain de Fez, la Porte déclara : « Que » les augustes descendans d'Osman étaient inaccessibles à de semblables insinuations ; que les fils des » Sultans ne couraient pas le monde comme ceux des » autres princes, et que le bruit de l'existence d'un » prince légitime n'avait d'autre fondement que les » rêves d'une imagination fébrile ou de vains dis» cours. » La tête du fils de Mohammed IV fut jetée sur le seuil de la porte du seraï, avec quelques lignes [2] accusant celui à qui elle avait appartenu du crime de lèse-majesté, pour avoir prétendu à la parenté du Sultan : « comme si, disaient ces lignes, sa mère, es» clave enceinte des œuvres de Mohammed IV, avait » été faite prisonnière pendant son pélerinage à la » Mecque. »

L'année suivante (1709 — 1121), après la malheureuse bataille de Pultawa, Charles XII de Suède parut tout-à-coup sur le territoire ottoman, réclamant la protection d'Ahmed III. L'apparition en Turquie

[1] *Rapport* de Talman, daté du mois de mars 1708. Cet avis s'appelle *Yafté*.

[2] *Eltchiyé sewal yokdür*.

du héros suédois avait été amenée du reste par le grand-vizir Ali de Tschorli lui-même. L'histoire ottomane raconte en détail les causes de cet événement, et, comme les historiens européens paraissent les avoir ignorées jusqu'à présent, du moins en partie, il est de notre devoir de les faire connaître. Sur les rapports que le vizir-commandant de Babataghi et gouverneur d'Oczakow, Yousouf-Pascha, avait adressés à la Porte, au sujet de la guerre engagée entre Pierre-le-Grand, que les Ottomans appelaient *la moustache blanche* (Ak-biik), et Charles XII surnommé *la tête de fer* (demürbasch), le grand-vizir ordonna à Yousouf-Pascha d'envoyer, comme venant de sa part, un ambassadeur au roi pour le féliciter du succès de ses armes. La Porte connaissait toutes les particularités de cette guerre; elle savait qu'après la paix avec le Danemarck, Charles XII avait défait les Russes à Narva, conquis Thorn et Danzig, vaincu les Saxons à Pultawsk, soumis Lemberg et Varsovie, où il avait fait élire roi de Pologne Stanislas Leczynski; elle n'ignorait pas qu'Auguste de Pologne avait été battu par les Suédois à Frauenstadt, que Charles, en pénétrant en Saxe, l'avait forcé à signer la paix d'Altranstadt et de renoncer au trône de Pologne; elle savait aussi que Charles avait vengé le désastre de Kalisch par la défaite qu'il avait fait essuyer aux Russes à Holofezim, et que, secondé par l'hetman des Cosaques, Mazeppa, il avait pénétré dans l'Ukraine. Le gouverneur d'Oczakow, de plus en plus pénétré de l'utilité d'une alliance entre la Porte et la

Suède, choisit pour ambassadeur un homme droit et loyal, dans la personne de Mohammed-Efendi de Yerkœi. Celui-ci, sachant que la route de Pologne offrait peu de sécurité, se rendit à Thorn, en longeant les frontières de Hongrie et d'Allemagne, et en ayant soin de cacher son caractère diplomatique. Il arriva heureusement dans cette ville, et remit au roi la lettre par laquelle Yousouf-Pascha l'invitait à entrer en relations intimes avec la sublime Porte. Charles XII demanda à l'ambassadeur à quelle circonstance il devait les témoignages d'amitié du pascha, n'ayant jamais entretenu de relations particulières avec le gouvernement du Sultan. « Mon pascha, lui répondit Mo-
» hammed-Efendi, a entendu parler de ta valeur, et
» depuis il a conçu en secret le plus grand attachement
» pour toi. — Quel nom me donne-t-on à la sublime
» Porte? reprit Charles. —Tu n'en as aucun, répliqua
» l'ambassadeur, parce que tu n'y fais résider aucun
» de tes ministres, comme le font les autres rois
» francs; ton nom ne pourra y être prononcé et ta
» position y être connue que lorsque tu voudras y
» envoyer une ambassade et entrer avec nous en rela
» tions de commerce [1]. » Le Roi demanda si le pascha d'Oczakow avait assez de pouvoir pour lui ouvrir des relations amicales avec la Porte, et obtenir un traité qui garantît la sûreté des navires suédois contre les pirates barbaresques; Mohammed-Efendi répondit que l'influence de son maître était assez puissante pour

[1] *Ahwalûn mezkour, schanûn meschhour.*

lui faire accorder ce qu'il désirait, aussitôt qu'un ambassadeur suédois serait accrédité auprès de la sublime Porte. « Que l'on commence donc à restituer » le bâtiment suédois qui vient d'être capturé par les » Algériens, » dit le roi, et l'efendi le lui promit. Puis il continua en ces termes : « La Porte serait-elle dis» posée à me fournir des secours contre la Russie? » Sur l'observation faite par Mohammed que la grande distance qui séparait les deux pays ne permettrait pas de lui envoyer une armée, Charles répliqua: « Eh » bien! je marcherai droit sur Camieniec, d'où il sera » facile à la Porte d'envoyer des troupes à mon se» cours. » L'ambassadeur lui ayant promis de seconder son projet de tout son pouvoir, le roi le renvoya porteur d'une lettre où il demandait à Yousouf-Pascha un traité qui assurât aux ambassadeurs suédois près de la sublime Porte les mêmes égards et priviléges qu'aux ambassadeurs des autres puissances; la liberté du commerce entre les deux nations, sauf le paiement des droits de douane établis; la restitution des navires capturés par les pirates d'Alger; la reconnaissance de Stanislas Lesczynski comme roi de Pologne et le secours d'une armée ottomane pour chasser les Russes de la Pologne. Enfin Charles s'engagea pour lui et Stanislas à envoyer des ambassadeurs à la Porte. Le gouverneur d'Oczakow ayant mandé au diwan le succès de la mission de Mohammed-Efendi, le grand-vizir lui répondit que rien ne s'opposait à la conclusion d'un traité d'amitié et de commerce avec la Suède, mais que la Porte ne pou-

vait protéger contre les pirates algériens les bâtimens suédois, ni faire marcher une armée au secours du roi, sans violer le traité existant avec la Russie. Il termina en disant que tout ce que la Porte pouvait faire, dans la situation actuelle des choses, c'était de veiller à ce que la paix ne fût pas conclue entre la Suède et le Czar sans son intervention, et que s'il importait au roi d'avoir avec la Porte des relations de bonne amitié, il n'avait qu'à lui envoyer prochainement une ambassade. Yousouf-Pascha écrivit dans ce sens au roi, et il s'établit entre eux une correspondance à cette occasion [1].

Le grand-vizir, qui désirait la guerre avec la Russie, contrairement à la volonté du Sultan, se servit du gouverneur d'Oczakow pour faire croire au roi que le khan de Crimée marcherait à son secours avec tout son corps de Tatares. On prétend qu'il écrivit lui-même dans ce sens, sous le sceau du secret, au khan [2], qu'il en informa le roi Charles XII, et que le Sultan, ayant appris ces menées, l'en avait blâmé sévèrement et lui avait ordonné d'écrire sur-le-champ au khan de ne violer en rien la paix existant avec la Russie. Mais Charles XII, dans l'ignorance absolue où il était de ce qui se passait dans la capitale de l'Empire ottoman, et se fiant à la promesse que lui avait faite le

[1] Raschid, II, f. 71. C'est donc une erreur lorsque Voltaire donne une de ces lettres comme venant du sultan ; Charles XII n'était pas même en correspondance avec le grand-vizir, moins encore avec le Sultan.

[2] *Bazi wakifani esrar ittifagleri üzré*, c'est-à-dire d'après l'avis des hommes initiés dans les secrets d'Etat. Raschid, f. 71.

grand-vizir de faire marcher à son secours le khan de Crimée, se hasarda, avec une armée de huit mille Suédois et un nombre à peu près égal de Cosaques zaporogues, que les Turcs nomment Cosaques de Potkal et de Berabasch, à donner la célèbre bataille de Pultawa contre l'armée du Czar infiniment supérieure en nombre (8 juillet 1709)[1]. Battu complètement et blessé au pied, le roi fut obligé de prendre la fuite, et vint se placer sous la protection d'Ahmed III, accompagné des comtes Piper et Poniatowski, du chancelier Müllern, des secrétaires Neugebauer, Klinkowstrom et Horodenski, de l'hetman des Cosaques du Don et de Mazeppa, hetman des Cosaques Potkal et Berabasch, c'est-à-dire des habitans de l'île Potkoul[2] et des hommes libres et errans[3].

Dans sa fuite, Charles XII arriva au château des Cosaques Perewolotschna, situé sur les rives du Dnieper, où pendant deux jours il lutta contre les Russes et les Kalmouks envoyés à sa poursuite. S'il eût voulu suivre la route la plus fréquentée et celle qui était le moins encombrée de troupes russes, il aurait pris celle qui conduit directement en Crimée; mais se croyant trahi par le khan des Tatares, le Roi préféra se diriger sur Oczakow, dont le commandement avait été confié depuis peu à Abdourrahman-

[1] Suivant La Motraye, Gordon, Voltaire et Levesque, ce fut le 8, et d'après Rühs le 10 juillet ; d'autres encore disent le 9.

[2] L'île Potkoul est située au confluent des rivières Basowlik et Podpalbois dans le Dnieper.

[3] Ils s'appellent en langue slave *pere*, en langue russe *pre*, en polonais *prze*, et en turc *bere* c'est-à-dire *libres*.

Pascha, ancien général des armuriers. Mais comme les Russes avaient livré aux flammes tous les moyens de transport, navires et barques plates [1], on construisit tant bien que mal, avec des roseaux et des débris de chariots, des radeaux sur lesquels Charles passa le fleuve, non sans essuyer une grande perte d'hommes, car bon nombre de soldats se noyèrent. Lorsqu'il arriva près du gué dit des Russes [2], situé à une lieue et demie au-dessus du confluent du Bog et du Dnieper, il fut assailli vers le soir par les troupes russes au moment où cinq cents Suédois et trois ou quatre mille Cosaques Polkal et Berabasch, qui le suivaient, allaient effectuer leur passage. On se battit avec le plus grand acharnement pendant toute la nuit et jusqu'au lendemain vers l'après-midi ; un grand nombre de ceux qui ne périrent pas dans le combat se noyèrent en traversant le fleuve. Le roi qui était heureusement arrivé sur la rive opposé du Bog, dans la claie de Cantemier [3], située à une lieue et demie au-dessus d'Oczakow, se sépara en ce lieu des deux hetmans, qui allèrent s'établir avec douze mille Cosaques dans la forêt de Kardasch Ormani (la forêt des frères), appartenant au khan de Crimée. Charles XII était sur le point de quitter la claie de Cantemier pour se rendre à Bender, lorsque le grand-chambellan du gouverneur de Babataghi, Yousouf-Pascha, vint lui remettre les présens de son maître et prendre des me-

[1] *Pot wekaïk.*

[2] *Rous getschidi.*

[3] *Cantemir yardi.*

sures pour subvenir à son entretien et à celui de sa suite [1]. L'obstination du gouverneur d'Oczakow, Abdourrahman-Pascha, à exiger du roi une forte somme d'argent, pour lui fournir les barques nécessaires au passage du Bog, avait fait perdre à ce prince cinq cents Suédois, faits prisonniers sous ses yeux au moment où il venait de gagner la rive opposée. Abdourrahman fut invité par le vizir Yousouf-Pascha à se rendre à Bender, où, après avoir été contraint de restituer à Charles XII les jeunes Suédois dont il s'était emparé dans la même circonstance, il fut jeté en prison et révoqué de ses fonctions. Ce ne fut qu'à la prière de Charles XII lui-même, qu'il recouvra la liberté. Avant son départ d'Oczakow, le roi avait écrit au Sultan et au grand-vizir. Dans une lettre adressée postérieurement à ce dernier, le chancelier de Mullern demanda, au nom du roi, qu'une alliance offensive et défensive contre la Russie fût conclue entre la Porte et la Suède. Le secrétaire Neugebauer [2] de Dantzig, porteur de ce message, arriva, suivi de dix domestiques, à Constantinople; douze tschaouschs, envoyés à sa rencontre, l'escortèrent à son entrée dans la capitale, où il fut admis à l'audience du grand-vizir (7 septembre 1709), mais non à celle du Sultan, parce qu'il n'était revêtu d'aucun caractère diplomatique. Le roi occupait déjà la maison qu'il s'était fait construire

[1] D'après Voltaire on lui fournit 500 piastres par jour.

[2] Raschid, f. 72, fixe le jour du départ du roi d'Oczakow au 9 djemazioul-akhir 1121 (20 août 1709); La Motraye se contredit, lorsqu'il date la lettre du 3 et qu'il fait partir le messager le 2.

hors des murs de Bender, lorsqu'un aga vint lui apporter la réponse du grand-vizir à sa lettre [1] et à celle du chancelier Mullern, et lui offrir, de la part du Sultan, un cheval richement harnaché et un poignard garni de pierreries; toutefois, ce présent n'était accompagné d'aucune réponse du Sultan [2]. Quelques semaines auparavant, Charles avait envoyé, malgré les observations de Yousouf-Pascha, en Moldavie, un corps de mille Suédois [3], qui devait tenir en observation les frontières de Pologne. Les Russes, informés du but de cette expédition, surprirent ce corps près de Czernowicz; un petit nombre de Suédois fut tué ou parvint à se sauver par la fuite, le reste fut fait prisonnier. Cette violation du territoire ottoman souleva l'indignation de tout le diwan, et inspira à la Porte des craintes sérieuses pour la sûreté de ses frontières et pour celle du roi de Suède, qu'elle se croyait engagée d'honneur à protéger de tout son pouvoir. Pour se garantir contre une invasion subite et pour

[1] La Motraye commet une autre erreur lorsqu'il dit : « réponse du vizir au roi de Suède, reçue à Bender le 19 d'août (le 30 août), » car Neugebauer n'étant arrivé à Constantinople que le 28 août, la réponse ne pouvait pas être parvenu à Bender deux jours après.

[2] La Motraye, I, p. 417. Voltaire, dans son *Histoire de Pierre Ier*, L. XIX, doute de l'authenticité de la lettre de Charles XII au grand-vizir, telle que l'a donnée La Motraye. Il aurait pu attaquer avec plus de raison encore l'authenticité de la réponse d'Ali de Tschorli, car elle est datée du mois de redjeb (mi-septembre), tandis que le messager de cette lettre arriva à Constantinople le 28 août. Les lettres authentiques du grand-vizir se trouvent dans le grand *Inscha* de Rami, nos 480 et 481, et dans aucune d'elles il n'est question ni de Neugebauer ni de Mullern, mais d'un présent en chevaux et d'un riche poignard.

[3] La Motraye dit 950 et Raschid près de 2,000.

mettre le roi à l'abri de toute attaque, le grand-vizir, à la suite de trois longues conférences avec le moufti et le reïs-efendi, donna ordre aux troupes feudataires de Roumilie, aux sandjakbegs de Yanina, de Tirhala, de Gustendil, d'Okhri et d'Ilbessan, aux deux vizirs, le gouverneur d'Anatolie Abdi-Pascha et Ismaïl-Pascha, ancien gouverneur de Roumilie, de marcher avec leur contingent sur Bender et d'y établir leur camp (27 juillet 1709).

Cependant le roi investit le secrétaire Neugebauer du titre d'ambassadeur extraordinaire, en le chargeant de remettre de sa part une nouvelle lettre au Sultan [1] (9 octobre — 4 schâban 1121). Neugebauer fut admis en présence d'Ahmed III avec Poniatowski. Celui-ci, qui s'était déjà acquitté précédemment avec zèle de deux missions auprès de la Porte, et dont la persévérance égalait l'habileté, avait si bien employé son séjour dans la capitale que, secondé par un médecin, le juif portugais Fonseca, et par une juive, il était parvenu à intéresser à la cause du roi la sultane Walidé. Comme toutes les femmes, elle estimait la valeur, et elle se déclara ouvertement en faveur du héros du Nord, qu'elle avait coutume d'appeler son lion. Un jour, elle demanda à son fils quand il comptait secourir son lion pour qu'il pût dévorer le Czar. Poniatowski retourna à Bender avec un présent de mille ducats et la promesse que la Porte faciliterait au roi, en le faisant escorter, son passage à travers la Pologne, d'où il pou-

[1] Il était arrivé le 2 juin avec une suite de douze personnes. *Rapport* de Talman.

vait retourner dans ses États. Lorsque, trois mois plus tard, un aga apporta au roi la réponse du Sultan à sa dernière lettre et lui demanda de combien d'hommes il désirait que fût composée son escorte, Charles répondit qu'il ne pouvait pas accepter moins de trente mille sipahis et de vingt mille janissaires; mais le diwan trouva ce chiffre trop élevé et refusa, car, s'il eût été fait droit à cette exigence, une rupture avec la Pologne et la Russie serait devenue inévitable. Charles XII, mécontent des tergiversations de la Porte, envoya à Constantinople, à la place de Neugebauer, le colonel Funk en qualité d'ambassadeur; enfin Poniatowski se rendit pour la troisième fois à la cour d'Ahmed III pour soumettre au Sultan les griefs du roi contre le grand-vizir. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il parvint à s'acquitter de sa mission; enfin, saisissant le moment où le Grand-Seigneur sortait de la mosquée, il réussit à lui remettre le mémoire du roi (3 février 1710).

La nouvelle de la violation du territoire ottoman par l'incursion récente en Moldavie des troupes du Czar, avait soulevé contre l'ambassadeur russe, comte Tolstoi, l'indignation de la cour, et avait rendu fort difficile sa position à Constantinople. Dans sa première audience (3 septembre 1709) [1], qui avait eu lieu quelques jours avant l'arrivée de Neugebauer, Tolstoi avait offert au Sultan et au grand-vizir des présens pour une valeur de vingt-cinq mille écus. Sous leurs

[1] Le *Rapport* de Talman mentionne au même jour l'audience de l'ambassadeur de Raguse.

auspices, il continua avec persévérance les négociations relatives au renouvellement de la paix, et finit par mettre sous leurs yeux deux nouvelles propositions du Czar. Par l'une, il demandait que la Porte refusât au roi de Suède l'autorisation de rester plus long-temps dans l'Empire ottoman ; par l'autre, qu'on lui livrât l'hetman des Cosaques, Mazeppa, qu'il disait avoir déserté le service de la Russie Le khodja du diwan, Houseïn-Paschazadé El-Hadj Mohammed, fut chargé de conférer sur ce sujet avec l'ambassadeur. Pareille demande avait déjà été adressée par d'autres envoyés russes au gouverneur de Babataghi, Yousouf-Pascha. Celui-ci avait reçu du grand-vizir l'ordre d'envoyer l'hetman Mazeppa au khan des Tatares, et d'excuser ensuite le refus d'extradition sur ce que les Tatares ne livraient jamais ceux qui étaient venus implorer leur protection. Mais Yousouf-Pascha éluda cet ordre, et, faisant venir en sa présence les commissaires russes, il leur reprocha la violation du territoire ottoman et l'incursion des troupes du Czar, qui s'étaient avancées jusqu'à une distance de trente-six lieues au-delà des frontières ; il leur déclara ensuite que le cas où se trouvait le roi de Suède n'avait été prévu par aucun traité ; que, par conséquent, l'hospitalité que la Porte lui avait accordée n'était en rien contraire à celui existant ; qu'aux yeux de la Porte, Mazeppa était Suédois et non pas Russe, et qu'aussitôt que le roi et l'hetman auraient dépassé les frontières de l'Empire ottoman, le Czar pourrait agir à leur égard comme bon lui semblerait. L'ambassadeur russe à Constan-

tinople essaya d'abord d'excuser la poursuite dont le roi de Suède avait été l'objet, jusque sur les rives du Bog, par les troupes russes, et de nier la violation du territoire et la surprise des Suédois à Czernowicz ; mais lorsque la Porte lui eut prouvé, en produisant des titres authentiques, la réalité de ces faits, et qu'il lui fut impossible de se refuser à l'évidence, il renonça à l'extradition de Mazeppa et à l'abandon des clefs du Saint-Sépulcre de Jérusalem, que la Russie voulait faire passer des mains des prêtres catholiques à celles du clergé grec. De son côté, la Porte, qui avait demandé la restitution d'Azof et la démolition des châteaux-forts nouvellement construits par Pierre-le-Grand sur les côtes de la Mer-Noire, se contenta de l'addition au dernier traité conclu sous Moustafa II, d'un article qui autorisait le roi à retourner dans ses États par tel chemin qu'il jugerait convenable[1] (décembre 1709 — schewwal 1121). Aussitôt que la paix avec la Russie eut reçu cette nouvelle sanction, une lettre du grand-vizir enjoignit au khan de Crimée de veiller à la stricte exécution du traité ; en même temps, le Sultan, par une lettre adressée au roi de Suède, l'informa qu'en vertu de la clause qui le concernait, il pouvait retourner dans ses États en toute sécurité. Cette lettre était accompagnée d'un présent[2] de dix mille

[1] Raschid, II, f. 85. D'après La Motraye, p. 410, la ratification turque fut donnée au commencement de l'année 1710. Rousset, supplément, II, p. 11.

[2] La Motraye et Raschid parlent de ce présent en chevaux fait par le Sultan et le grand-vizir ; seulement La Motraye ne dit rien du présent de

ducats destinés à subvenir aux frais de voyage, d'un cheval de race avec ses harnais, et de vingt chevaux de main; le grand-vizir lui offrit également un cheval richement caparaçonné et trois chevaux de main. Charles XII accepta les présens du Sultan, mais il refusa ceux du grand-vizir, auquel il ne pouvait pardonner d'avoir renouvelé le traité conclu avec la Russie, et, s'adressant au chambellan Mousaaga, porteur de ce message, il lui dit : « Je n'accepte pas les présens » de mes ennemis. » Le fier grand-vizir, Ali de Tschorli, vivement irrité de cette conduite, non-seulement contre le roi, mais aussi contre Yousouf-Pascha auquel il attribua le refus de Charles XII, se prévalut de deux lettres que le khan des Tatares, Dewlet-Ghiraï, venait d'adresser à la Porte de la part du roi de Pologne Auguste et de Senieawski, pour faire intervenir le khan dans les négociations entamées avec le roi de Suède. Par ces deux lettres, qu'on prétendait avoir été écrites sous l'instigation du khan [1], on demandait la médiation de ce dernier entre Auguste et Charles XII. Le grand-vizir détermina en outre le Sultan à adjoindre à Yousouf-Pascha et au khan de Crimée, en qualité de commissaire de la Porte, son second grand-écuyer. Lorsque ces trois envoyés fu-

10,000 ducats. Ce dernier parle d'un second envoi de 800 bourses par le grand-vizir Nououman-Pascha, mais Raschid paraît l'avoir ignoré. Reste donc à savoir s'il y a eu en effet deux envois en argent ou si les 10,000 ducats de Raschid ne sont pas les mêmes que les 800 bourses de La Motraye.

[1] *Yousoufpaschouden biloub bou scheïkhi senden bilürim*, c'est-à-dire « c'est toi qui m'as fait cela. »

rent réunis à Bender, ils invitèrent le Roi à se rendre au seraï de Yousouf-Pascha; mais Charles XII ayant prétexté, pour s'en dispenser, une indisposition, ils résolurent d'aller le trouver dans sa maison. Là, ils lui présentèrent le khattischérif impérial, qui les autorisait à opérer une réconciliation entre Auguste et Charles XII, sous la seule condition que ce dernier reconnaîtrait Auguste en qualité de roi de Pologne. Charles de Suède repoussa cet arrangement, comme contraire à la parole donnée et aux conventions écrites. Les commissaires ayant mandé à la Porte qu'il était impossible de se débarrasser du roi de cette manière [1], le mécontentement du Sultan contre le grand-vizir augmenta de plus en plus, et, voyant que toutes les mesures proposées par ce dernier pour éloigner le roi de Suède étaient infructueuses [2], il résolut de le déposer, événement que d'ailleurs la haine du silihdar et du kizlaraga avait depuis long-temps préparé. Le silihdar en voulait surtout au grand-vizir de

[1] Ni La Motraye ni Voltaire ne disent un mot de cette entrevue mémorable.

[2] *Tschorli Ali Paschanïn sout tedbiri sebebié, Isvetdje Krali devleti aliyeniïn douschi hamiyetiné bir bari ghiran oloub refiindé hanghi tarafa teschebbis oloundi isé moufid olmadighindan tabi houmayün iztirabi külli veziri mouscharoun ileihé inhiraf zamiri houmayounleri mertebi moubalaghaya wassil olmidjidi*, c'est-à-dire « comme par les mauvaises dispositions du grand-vizir Ali de Tschorli, le roi de Suède est tombé comme un lourd fardeau sur les épaules de la sublime Porte, et qu'aucun des moyens employés par lui ne mène au but, l'esprit de l'Empereur a été vivement agité et s'est détourné du vizir dont il est question. » Ce passage démontre clairement que la destitution du grand-vizir, loin d'avoir été provoquée par le parti suédois, était due au contraire à l'irritation du Sultan contre le Roi.

ce qu'il avait tout fait pour empêcher son mariage avec la princesse, fille du Sultan ; en outre, ni lui ni le kizlaraga ne pouvaient lui pardonner la destitution de l'ancien moufti, leur ami. Ils profitèrent de leur position qui leur permettait de voir le Sultan à toute heure du jour, pour obtenir d'Ahmed III, sans la participation du grand-vizir, un khattischérif qui rappelait le moufti de Sinope, son lieu d'exil, et l'invitait à se rendre à Constantinople. Le gouverneur de Négrepont, Nououman Kœprülü Pascha, avait déjà été rappelé antérieurement, du consentement d'Ali de Tschorli, afin de célébrer son mariage avec la sultane Aïsché, fille du sultan Moustafa ; la même faveur avait été accordée au fils du grand-vizir Kara Moustafa, qui avait épousé la sultane Safiyé, autre fille du sultan Moustafa. Le retour de Nououman Kœprülü dans la capitale occupait alors tous les habitans ; le silihdar saisit cette occasion et celle que lui offrait le mécontentement du Sultan contre le grand-vizir pour proposer à Ahmed III de nommer à la place d'Ali, Nououman Kœprülü, héritier d'un nom qu'avait rendu célèbre le grand-vizirat de plusieurs de ses aïeux (15 juin 1710 — 18 rebioul-akhir). Le Sultan suivit ce conseil ; il envoya à Ali de Tschorli le grand-chambellan, qui lui redemanda le sceau impérial, et lui donna ordre de se rendre sans délai à Kaffa, siége de son nouveau gouvernement [1].

L'administration de Nououman-Kœprülü ne répon-

1 Et non pas à Mitylène, comme le dit La Motraye. Ce dernier fait remarquer avec raison que les Suédois, qui voulaient faire passer ce changement

dit pas à l'attente générale et démentit bientôt les espérances de ceux qui, en saluant son avènement, l'avaient d'avance proclamé le sauveur de l'Empire. La chute d'Ali de Tschorli avait surtout causé une joie frénétique aux Arméniens catholiques, dont il s'était montré le plus cruel persécuteur, et au parti du roi de Suède, dont il était considéré comme l'ennemi déclaré. A la vérité, les chrétiens et les musulmans, qui espéraient trouver dans le fils du vertueux Moustafa Kœprülü la tolérance et les vertus de son père, ne se trompaient pas ; mais l'exactitude et la conscience même avec lesquelles il revit les comptes de diverses administrations, souleva contre lui la haine de tous les fonctionnaires civils et militaires ; de plus, son activité, trop minutieuse pour le chef d'un grand Etat, arrêta le cours des affaires les plus importantes. Depuis que, sous le grand-vizirat de Houseïn Kœprülü, il avait obtenu, avec la main de la fille du sultan Moustafa, la dignité de vizir à trois queues de cheval, il avait successivement été employé comme gouverneur de Négrepont, de Candie, d'Erzeroum, de Bosnie et de Candie pour la seconde fois, et s'était acquis partout la réputation d'un homme juste [1]. Mais il eut le tort de vouloir faire tout par lui-même, comme au temps où il était gouverneur, recevoir lui-même les nombreuses suppliques qui lui étaient adressées, juger

comme étant leur ouvrage, ont été démentis par les Turcs. L'histoire de Gordon et Talman fixent la date au 16 juin (18 rebioul-akhir).

[1] *Biographies des grands-vizirs*, par Dilaweragazadé Omer, et celles de Saïd.

lui-même tous les procès; aussi se trouva-t-il bientôt hors d'état de répondre à la dixième partie seulement des pétitions; il en résulta un grand embarras dans les rouages qui faisaient mouvoir les diverses branches de l'administration. Il commit deux autres fautes non moins graves : celles de ne s'entourer que d'amis et de confidens avides, et de confier le gouvernement des provinces les plus importantes à des hommes capables tout au plus d'administrer de petits districts; aussi les vices isolés de son administration ne tardèrent-ils pas à devenir contagieux, et la seule mesure qu'il prit concernant la Suède et la Russie, pendant les deux mois qu'il fut au pouvoir, se trouva contraire aux règles d'une saine politique. Peu disposé à faire la guerre ou à fournir des secours au roi de Suède, et ne songeant qu'à maintenir la paix naguère renouvelée avec la Russie, il avait fait remettre au roi de Suède, par l'entremise du khan, de Yousouf-Pascha et du grand-écuyer, une lettre conçue dans le même sens que la dernière écrite à Charles par son prédécesseur, Ali de Tschorli; il crut pouvoir le déterminer à retourner dans ses États à travers la Pologne, en invoquant l'article du traité récemment conclu avec la Russie, qui pourvoyait à sa sûreté pendant son voyage[1]; mais en même temps, se berçant de l'espoir

[1] Si le second envoi de 800 bourses dont parle La Motraye est vrai, ce fait a dû être tu comme un secret d'État, de même que le paiement par portion des dettes contractées par Charles XII : car ni Raschid, dans son histoire de l'*Empire*, ni Talman, dans ses rapports à Vienne, n'en font mention.

chimérique d'intimider la Pologne, en répandant le bruit qu'une armée nombreuse accompagnerait le roi, et de la décider ainsi à retirer la sienne, il fit adopter cette mesure en plein diwan. En conséquence, il fit partir pour ce royaume des lettres annonçant que la Porte avait résolu de ramener dans son royaume le roi de Suède, avec une armée non moins formidable que celle qui jadis avait été conduite par Kara Moustafa sous les murs de Vienne [1]. Cette fanfaronnade dangereuse et impolitique, dont le seul but était d'éviter la guerre, la provoqua au contraire; car les janissaires, qui brûlaient de laver la honte des dernières campagnes, la demandaient hautement; lorsqu'ensuite le reste de l'armée joignit ses sollicitations aux leurs (7 août 1710 — 21 djemazioul-akhir 1122), tout le monde sentit que Nououman Kœprülü n'était pas capable de la mener à bonne fin.

Depuis quelque temps, le silihdar favori exerçait le pouvoir le plus illimité dans le seraï, où d'ordinaire règne le grand-maître de la cour, le kapouaga, ou chef des eunuques blancs. Celui-ci, jaloux de la faveur particulière dont jouissait le silihdar, lui défendit un jour de paraître dans une promenade où il devait se montrer dans la même voiture que le Sultan, s'il ne voulait pas être écorché vif. Ahmed III, irrité de cette impudence du kapouaga, rendit aussitôt un khattischerif qui destituait le coupable, supprimait son emploi et joignait ses

[1] Aucun des historiens de Charles XII et de Pierre Ier, n'a soupçonné ces seuls et uniques motifs de l'éloignement des affaires de Nououman-Pascha. Raschid, f. 79.

fonctions avec ses priviléges à celles du silihdar. En possession de ce surcroît d'autorité et de puissance, il eût été facile au silihdar de se faire nommer grand-vizir, mais, soit que pour le moment il ne se crût pas encore assez de force pour se charger de la direction des affaires, soit qu'il préférât suivre son goût dominant pour l'étude, soit enfin qu'il craignît les suites de la guerre qui était imminente, il fit, pour la seconde fois, agréer au Sultan, comme grand-vizir, Baltadji Mohammed-Pascha. Ce choix fut principalement dû aux protestations d'Osmanaga, ancien kiaya de Baltadji, alors inspecteur des douanes. Osmanaga avait juré au silihdar que, s'il voulait faire obtenir le grand-vizirat à son patron, celui-ci s'engagerait à n'être plus que l'aveugle exécuteur de ses volontés. Ce fut ainsi que la loyauté louable et l'activité trop souvent minutieuse de Nououman Kœprülü furent insuffisantes pour le protéger contre l'ambition et les intrigues sordides du vieux fendeur de bois du seraï. Kœprülü, en recevant la nouvelle de sa destitution, dut s'estimer heureux d'échanger ses hautes fonctions contre la place qu'il avait précédemment occupée. Il retourna à Négrepont avec le titre de gouverneur. Ce cinquième et dernier grand-vizir, issu de la famille Kœprülü [1], fut aussi loyal, aussi pieux et aussi minutieux que son grand-père, Mohammed Kœprülü, s'était montré cruel et immoral dans le choix des moyens employés à l'exécution de ses vastes projets.

[1] La famille célèbre des Djenderelis ne donna à l'Empire que quatre grands-vizirs.

Mohammed Kœprülü, lorsqu'il arriva au pouvoir âgé de soixante-dix ans, n'avait à faire valoir ni les titres de ses aïeux ni une grande renommée : cependant son administration dépassa bientôt toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. Au contraire, Nououman, soutenu par la gloire de ses pères et précédé d'une juste réputation de vertu, démentit presqu'aussitôt la haute opinion qu'on avait de ses talens. Le premier n'aurait jamais été jugé capable d'occuper le poste le plus élevé de l'Etat, si les circonstances ne l'avaient pas fait grand-vizir, et le second aurait toujours été considéré comme l'administrateur le plus capable, s'il n'avait jamais gouverné. La bonne renommée de Nououman Kœprülü, comme celle de son père, eut ses vertus pour origine, mais il n'y joignit pas ces hautes qualités politiques qui distinguaient à un degré si éminent son grand-père Mohammed et son oncle Ahmed. Le souvenir des crimes de lèze-humanité, qui souillèrent le règne de ces deux derniers, fut en partie effacé par les vertus de Moustafa Kœprülü et de son fils Nououman, en sorte que les talens politiques et la vertu, la gloire militaire et la plus sévère loyauté, sans être toutefois accumulés sur la même personne, se trouvèrent répartis entre les divers membres de la famille Kœprulu, la plus illustre de l'Empire ottoman.

Dès que Baltadji Mohammed-Pascha fut arrivé de Haleb à Constantinople, cinq mille janissaires d'élite, après avoir été passés en revue par le Sultan devant la porte d'Andrinople, furent envoyés à Babataghi (26 septembre 1711 — 2 schâban 1123). Le grand-

chambellan Mohammed, qui était resté près de huit mois à Bender, où il avait porté les dernières lettres de la Porte au roi de Suède, revint quelques semaines après chargé d'un grand nombre de suppliques adressées au Sultan par les habitans de la frontière, qui tous se plaignaient des continuelles violations de territoire commises par les Russes, et en demandaient une prompte répression. Ce fut surtout à l'instigation de Mohammedaga que la Porte invita le khan de Crimée à se rendre à Constantinople. Solennellement introduit à l'audience du Sultan, et désirant la guerre aussi vivement que Charles XII, Dewlet-Ghiraï représenta la nécessité de rompre avec les Russes qui, disait-il, entretenaient avec les rayas des intelligences secrètes, à l'aide desquels ils menaçaient de s'emparer de toute la Roumilie (9 novembre—17 ramazan)[1]. Au sortir de l'audience impériale, il reçut en présent un kaftan de velours rouge garni de zibeline, un kalpak de la même fourrure, deux panaches de héron garnis d'agrafes ornées de pierres fines, un sabre et un carquois étincelans de pierreries, et un cheval avec ses harnais de diwan et sa housse. Dix jours plus tard, le Sultan assista dans le kœschk du sofa à un grand conseil auquel prirent part tous les vizirs, les oulémas, les généraux des troupes, le khodjagan du diwan, les anciens de l'armée, leurs secrétaires et les députés de chaque régiment de la milice (20 novembre — 28 ramazan). Tous ayant pris place, on leur donna lecture des suppliques rédigées par les habitans des frontières,

[1] Raschid, II, f. 84.

et dont le contenu figura ensuite dans le manifeste sur lequel fut basée la déclaration de guerre. Les griefs de la Porte contre la Russie avaient pour objet la construction des châteaux-forts de Kamienska, éloignés seulement de douze lieues d'Or, celle du château de Samardjik, au confluent de la Samara du Dniéper, d'une forteresse près du gué de Tighan, la violation des frontières de Moldavie et le passage des rivières de Tamadjik et du Bog par un corps de troupes russes, l'occupation de Stanileschti en face d'Yassi, l'attaque à l'improviste des Suédois sur le Bog et à Czernowiez, l'incursion toute récente (17 mars — 16 moharrem) des Kalmouks en Crimée près de Tschektscheken [1], l'asservissement des Cosaques Potkal et Berabasch, et enfin l'occupation par des troupes russes de la forteresse de Camieniec. Le moufti Paschmakdjizadé, qui, immédiatement après la chute d'Ali de Tschorli, était rentré en fonctions, rendit le fetwa qui déclarait la guerre non-seulement légitime, mais nécessaire. Aussitôt l'ordre fut donné d'enrôler trente mille janissaires, dix mille djebedjis et sept mille canonniers ; par un autre rescrit adressé aux gouverneurs des villes du littoral, il leur fut enjoint de mettre à la disposition du kapitan-pascha, dont la flotte était prête à prendre la mer, un certain nombre de bâtimens, tels que galiotes, frégates et felouques [2], qui, tirant peu d'eau, sont particulièrement propres à la navigation de la mer d'Azof.

[1] Dans La Motraye *Zesenky*.

[2] *Kalita*, *firkata*, *volik*. Raschid, f 82.

Avant de quitter Constantinople, le khan de Crimée se plaignit du manque d'égards dont le voïévode de Moldavie, Nicolas Maurocordato, fils d'Alexandre, s'était rendu coupable envers lui, et la Porte crut devoir lui donner satisfaction. Bien que Nicolas ne fût en place que depuis un an, le Sultan le déposa en lui donnant pour successeur Démétrius Cantemir. Le départ du khan pour la Crimée coïncida avec l'emprisonnement aux Sept-Tours de l'ambassadeur russe, comte Tolstoi.

Deux mois auparavant, cette même prison avait reçu dans ses murs un prisonnier d'État d'un nouveau genre, c'était une momie, circonstance que l'historiographe de l'Empire cite avec raison comme un fait singulier. Le poste de janissaires établi devant la porte d'Edréné à Constantinople, avait arrêté, pendant la nuit, un char conduit par des Francs, et contenant une momie. Questionnés à ce sujet, les conducteurs du char déclarèrent que le roi de France envoyait cette momie en présent au roi de Suède ; mais le kaïmakam la fit conduire aux Sept-Tours, où, en attendant l'arrivée du nouveau grand-vizir, Baltadji Mohammed-Pascha, elle fut mise sous le scellé. Si les conducteurs du char eussent été des sujets russes, le kaïmakam aurait peut-être fait brûler la momie, comme une idole. Ainsi l'avait fait, deux années auparavant, le grand-vizir Ali de Tschorli, qui, ayant fait saisir plusieurs images de saints vendues par des négocians russes à des Grecs, ordonna de les livrer aux flammes comme des idoles et de mettre les mar-

chands en prison. Ce ne fut que sur les demandes pressantes de l'ambassadeur russe qu'ils recouvrèrent leur liberté; mais, comme il s'agissait de Français, le kaïmakam crut probablement que c'était là une nouvelle folie de l'ambassadeur Ferriol, que les Turcs, depuis le scandale qu'il avait donné à l'audience du Sultan, disaient être privé de raison, et qui alors était tombé réellement en état de démence dans le village de Belgrade, situé près de Constantinople. Lorsqu'on apprit à Charles XII le malheur arrivé à Ferriol et le trait de cette Hollandaise, habitante du même village, qui, dans son enthousiasme pour le héros du Nord, avait résolu de faire le voyage de Bender sous le costume d'un officier suédois, ce prince s'écria: « Quel » singulier endroit que ce village de Belgrade; le Sul- » tan a manqué y être détrôné (lors de la dernière ré- » volte des janissaires); Ferriol y a perdu l'esprit, et » une dame hollandaise a failli y perdre son honneur. » Dix années plus tard, le village de Belgrade acquit une célébrité plus grande encore, par le séjour de lady Montague, qui y écrivit ses lettres si spirituelles. Autrefois Belgrade était la résidence d'été de plusieurs ambassadeurs européens, et, aujourd'hui encore, ce village est habité dans la belle saison par les riches habitans francs et arméniens de Constantinople.

L'Autriche, depuis long-temps en guerre avec la France et les rebelles de Hongrie, venait de porter enfin le dernier coup à Rakoczy. Battu à Trentschin (1er août 1708), la France, lasse de la guerre, avait dès-lors commencé à lui retirer ses subsides. C'était

en vain qu'il avait cherché à intéresser à sa cause les puissances protestantes, l'Angleterre, la Hollande, la Suède et la russe. Il en était venu même à implorer l'aide du Czar Pierre, lorsqu'à la suite de la bataille de Vadkert (22 janvier 1710), il se vit abandonné par la plus grande partie de la noblesse Trop fier pour signer la paix de Szathmar, Rakoczy chargea Desalleurs, l'agent français naguère accrédité à sa cour, de demander pour lui à la Porte un refuge dans l'empire ottoman [1]. Mais celle-ci, qui venait de déclarer la guerre à la Russie, craignit de déplaire à l'Autriche et refusa d'accéder à sa demande.

Ce fut vers cette époque que Ferriol fut rappelé en France par ordre de sa cour. Il laissa à Constantinople le souvenir fâcheux de la scène qui avait signalé le jour de son audience au seraï, et en outre le soupçon d'avoir fait enlever secrètement le patriarche arménien Avedick, que l'année précédente la Porte avait vainement fait réclamer par son ambassadeur Omeraga [2].

Les efforts de Ferriol pour exciter la Porte à déclarer la guerre à l'empereur Joseph Ier et à la déterminer à secourir Rakoczy, eurent d'autant moins de succès, qu'elle prévoyait une guerre prochaine contre

[1] Rapport de Talman de l'année 1708. Le messager que Rakoczy envoya à Desalleurs s'appelait Talleba.

[2] Rapport de Talman du 11 mai 1709. Il est singulier que Taulé n'ait pas eu connaissance de cette mission, pas plus que des passages de Paul Lucas et de La Motraye où il est question de l'enlèvement du patriarche. Talman, dans son rapport, dit que Ferriol était devenu fou pour avoir été réprimandé par sa cour.

la Russie. Lorsque, l'année précédente, les envoyés de Rakoczy, Michel Teleki, Czaki et Jean Pop, avaient été solennellement introduits dans la ville de Temeswar par le gouverneur Hasan-Pascha, le résident impérial, en apprenant leur projet de se rendre à Constantinople, avait protesté contre leur entrée dans la capitale, et ils s'étaient vus obligés de faire parvenir leurs lettres au diwan par l'entremise d'un colonel français [1], qui avait emmené à sa suite deux Hongrois déguisés en domestiques. Dans ses lettres au Sultan et au grand-vizir, Rakoczy affirma qu'il avait fait tout son possible pour rendre la Hongrie indépendante de l'Autriche; il demanda que la Porte le reconnût, comme autrefois elle avait fait pour Tœkœli, roi de la Hongrie-Supérieure, et déclara que, si on le laissait plus long-temps sans secours, il se verrait obligé d'en demander à la Pologne et à la Suède. A l'époque où il écrivit ces lettres, le grand-vizir Ali de Tschorli s'était prononcé en faveur des rebelles, mais il avait rencontré un adversaire redoutable dans la personne du moufti. Baltadji Mohammed-Pascha, sentant la nécessité de conserver à tout prix la paix avec l'Autriche, envoya un de ses agas, Seïfoullah, avec une suite de vingt personnes, à Vienne, pour remettre au prince Eugène une lettre dans laquelle il protestait de ses intentions pacifiques. Seïfoullah était en outre chargé de faire comprendre indirectement au cabinet de Vienne que la Porte était disposée à renouveler immédiatement la paix de Carlowicz, bien qu'il n'y

[1] Talman le nomme comte de Rassigne.

eut encore d'écoulé que la moitié du terme fixé pour la durée du traité. Un mois avant son arrivée à Vienne, Eugène avait offert par écrit au grand-vizir la médiation du cabinet autrichien, à l'effet de prévenir la guerre qui allait éclater entre la Porte et la Russie, et les instructions envoyées au résident impérial Talman, lui enjoignaient de ne prendre parti ni pour ni contre le roi de Suède, mais d'insinuer au diwan qu'il y avait un moyen moins violent pour ramener le roi dans ses États que celui de le faire escorter par une armée à travers la Pologne, puisqu'il pouvait voyager en toute sûreté dans les États de l'Empire. Joseph Ier étant venu à mourir de la petite-vérole, la cour de Vienne expédia à Talman de nouvelles lettres de créance, et le chargea, en sa qualité de résident, de notifier au Sultan l'avènement au trône de Charles VI (12 octobre 1711) ; l'année suivante, Talman lui fit part du couronnement de l'Empereur, qui avait eu lieu à Francfort, le 22 décembre 1711.

Sur la demande du vieux Maurocordato et de son fils, interprète de la Porte, qui après avoir été élevé à la dignité de prince de Moldavie, avait cédé le pouvoir à son frère Jean, petit-fils du vieux Maurocordato, Grégoire Ghika, jeune homme âgé de douze ans, né à Vienne et tenu sur les fonds de baptême par l'empereur Léopold, fut admis au service de Charles VI, en qualité d'élève interprète.

Malgré les rapports d'intimité qui existaient entre les cours ottomane et autrichienne, et le bon accord de leurs interprètes qui paraissait devoir favoriser les

affaires du ministre impérial résidant à Constantinople, la médiation qu'il offrit à la Porte au nom de son souverain ne fut pas plus agréée que celle des ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut d'être admis à l'audience du Sultan, afin de lui remettre les dépêches que les États-Généraux [1] et la reine d'Angleterre lui avaient écrites à ce sujet (janvier 1711 — silihdjé 1112).

Quelque temps après, arriva à Constantinople un ambassadeur du prince des Ouzbegs. Il était chargé d'annoncer à la Porte que, par suite de la mort de son frère, le prince de Khowaresm était devenu seul héritier du trône. Cette nouvelle n'était pas de nature à intéresser le diwan, dans les circonstances actuelles, au même degré que l'arrivée à Constantinople de Pehliwan-Kouli, ambassadeur du prince des Kalmouks, Ayouka-Khan, qui, en remerciant la Porte du bon accueil qu'elle avait fait à son dernier ambassadeur, Mohammed-Salih, lui demandait des secours contre les Russes, dans le but d'affranchir les Ouschtoks et les Karakirghizes de leur domination (5 fevrier 1711).

Vers cette époque, le roi de Suède envoya en ambassade à Constantinople le général Mayersfeld, pour déterminer la Porte à publier un manifeste contre Auguste de Pologne; les instances de son envoyé ayant été vaines, il en publia un lui-même qu'il data de Bender [2]. Yousouf-Pascha, le premier ami de

[1] Cette audience eut lieu le 1 janvier 1711. Rapport de Talman.
[2] D'après le rapport de Talman daté du 28 janvier 1711.

Charles XII près de la Porte, qui depuis vingt ans avait occupé le gouvernement d'Oczakow et la place de commandant de Babataghi, et qui, durant sa longue administration, avait défendu les frontières avec tant de succès et relevé les fortifications délabrées de Bender, fut tout-à-coup frappé de la disgrâce du Sultan. Immédiatement après que la guerre eut été déclarée aux Russes, la Porte, pour complaire au khan de Crimée, Dewlet Ghiraï, qu'une haine personnelle animait contre Yousouf-Pascha, à cause de l'influence qu'il exerçait sur les affaires du roi de Suède, non-seulement le destitua, mais ordonna même de le conduire en prison à Kilbouroun et de confisquer tous ses biens au profit de l'État. Une punition plus juste fut infligée au beglerbeg de Meràsch, Rouschwanoghli Khalil-Pascha. Celui-ci avait refusé de rejoindre l'armée qui devait marcher contre la Russie, et, comptant sur le secours des Kurdes de la tribu Rouschwan, il avait arboré l'étendard de la révolte, et s'était retiré dans les montagnes inaccessibles du Kurdistan. Cependant, vaincu par le gouverneur de Raakk, le vizir Yousouf-Pascha le Boiteux, il fut fait prisonnier, et sa tête fut envoyée à la Porte (juin 1711 — djemazioul-ewwel 1123). Kalaïlikoz Ahmed-Pascha, ancien grand-vizir et alors gouverneur de Candie, fut destitué sur les plaintes réitérées des sujets chrétiens qu'il opprimait de mille manières différentes. Sa vanité et son amour pour l'ostentation et le luxe le dominaient à un tel point que, pour satisfaire cette passion, il enleva l'argenterie des églises, et fit confec-

tionner des étriers et des mors avec les flambeaux et les encensoirs qu'il s'était ainsi appropriés. Baltadji-Mohammed lui envoya l'ordre de retourner en exil à Kos, et Yousouf-Pascha d'Oczakow, sorti depuis peu de sa prison de Kilbouroun, fut appelé à lui succéder.

Une autre mutation plus importante eut lieu à la Porte. Le poste de kaïmakam, dont le favori et gendre du Sultan n'avait voulu se charger que provisoirement et uniquement parce que le grand-vizir allait prendre le commandement en chef de l'armée, fut donné à l'ancien aga des janissaires Mohammed-Tschelebi. Exclusivement occupé d'études[1], le favori désirait d'autant plus quitter les affaires que le grand-vizir ne voulait pas permettre que les autres ministres restassent à la Porte, et que, se fondant sur un ancien usage, il leur avait enjoint de le suivre à l'armée, en ayant soin toutefois de se faire représenter à Constantinople. Des querelles sérieuses menaçaient d'éclater à ce sujet entre le favori et le grand-vizir. Le premier, n'osant pas donner sa démission, de peur d'irriter le Sultan, s'adressa au moufti, qui lui promit d'arranger cette affaire à sa satisfaction, à condition qu'il l'aiderait à faire nommer à sa place Mohammed Tchelebi, un de ses cliens. Cette condition fut acceptée, et le moufti obtint sans difficulté la permission

[1] *Schebou rouz ilmi schérif ilé meschgoul.* Raschid, II, f. 84, explique mieux pourquoi il ne voulait pas accepter la place du grand-vizir, que ne le fait Voltaire qui prétend qu'il était trop jeune ; il avait trente-cinq ans.

pour le favori de quitter la place de kaïmakam et de nommer pour lui succéder le protégé du moufti Mohammed (1er avril — 12 safer) [1].

Le premier jour de la nouvelle année lunaire, le grand-vizir fit arborer avec les solennités d'usage, les queues de cheval à la Porte, annonçant ainsi son prochain départ pour les frontières (19 février — 1er moharrem). Quinze jours après, il assista, avec le moufti, le silihdar favori, le nischandji-pascha, les deux juges d'armée et le chef des émirs, à la consécration de la mosquée nouvellement construite à Scutari par la sultane Walidé; le lendemain, l'auguste fondatrice s'y rendit elle-même par une enceinte tendue des plus riches étoffes, que l'on avait élevée à partir du lieu où elle mit pied à terre jusqu'à l'entrée de la mosquée.

Le jour où les janissaires quittèrent Constantinople pour aller habiter leurs tentes dressées dans la plaine de Daoud-Pascha, toutes les corporations de la capitale les escortèrent, suivant un antique usage, jusqu'à la porte d'Andrinople (10 mars — 20 moharrem). Deux jours après, les corps des armuriers, des canonniers et des soldats du train, se rendirent au camp avec un parc d'artillerie composé de trois cents canons et de vingt mortiers. La flotte destinée à faire la conquête d'Azof quitta le port de Constantinople le 9 safer (8 avril), se

[1] Raschid fait remarquer à cette occasion combien de circonstances avaient dû se réunir pour faire nommer à la place de kaïmakam cet ancien aga des janissaires qui vivait dans l'exil à Brousa et qui paraissait avoir été oublié de tout le monde.

dirigeant vers la Mer-Noire. Outre le vaisseau amiral que montait le kapitan-pascha Ibrahim avec trois mille trois cents soldats de marine, la flotte était composée de vingt-deux galères fournies par les begs de la mer, de vingt-sept galions, portant seize mille soldats, de trente galiotes montée chacune par deux cent vingt soldats, de soixante frégates portant chacune quatre-vingts hommes, de cent vingt bâtimens de moindre grandeur spécialement destinés à naviguer dans la mer d'Azof, et de cent felouques portant sept soldats de marine; en tout trois cents navires ayant à bord trente-cinq mille hommes. Quelques jours après, le Sultan envoya au grand-vizir l'ordre de quitter le camp de Daoud-Pascha et de se porter à la frontière. Les janissaires, les djebedjis, les topdjis et les toparabadjis ouvrirent la marche; le lendemain, le grand-vizir les suivit, après avoir été honoré de la visite du Sultan, qui, en se séparant de lui, lui fit don d'un kaftan garni de fourrure, présent dit de congé [1]. Les troupes asiatiques avaient d'avance reçu l'ordre, les unes de passer de Tschardak en Asie à Gallipolis, les autres de s'embarquer à Scutari, pour se rendre de là à Beschiktasch. Les commandans de ces troupes, les paschas-gouverneurs de Karamanie, de Siwas, de Haleb, de Diarbekr, d'Adana, de Kanghri, d'Angora, d'Akschehr, de Sidischehr, de Tekké, d'Eskischehr et de Bozok, furent, ainsi que leur suite, passés en revue par le Sultan, et revêtus de pelisses d'honneur. Quelques semaines plus tard, Ahmed III envoya au se-

[1] *Widaa kürki.*

rasker grand-vizir un khattischérif avec un sabre d'honneur et le brevet de vizir pour l'aga des janissaires, Yousouf (19 mai — 1er rebioul-akhir). Baltadji Mohammed, en réglant la marche de l'armée, avait placé à l'avant-garde les sipahis et les silihdars; ils étaient suivis de quatre mille canonniers munis de leurs pièces, de six mille armuriers et des soldats du train avec leurs chariots destinés à recevoir les munitions, les bagages, les blessés et les malades; derrière eux venaient les boulangers, les porteurs d'eau, les vivandiers et les dresseurs de tentes. Au centre se trouvaient les janissaires, les seghbans nouvellement enrôlés, le grand-vizir avec ses gardes-du-corps, la musique de l'armée, les vizirs de la coupole et les autres vizirs avec leurs troupes; les gouverneurs, avec les contingens de leurs provinces, formaient l'arrière-garde. L'armée passa dans cet ordre d'Isakdji dans la plaine de Kartal, d'où elle continua sa marche vers la Moldavie. Lorsqu'elle arriva près de Faltschi, le serasker apprit que le Czar avait passé le Pruth près de Cecora, qu'il venait d'établir son camp à Faltschi, et que le général Scheremetieff faisait mine de défendre le passage de la rivière. Dix mille Tatares traversèrent le Pruth à la nage; quatre ponts jetés pendant la nuit, conduisirent sur la rive opposée toute l'armée ottomane, en ce moment bien supérieure en nombre à l'armée Russe, parce que deux corps nombreux, commandés par les généraux Rhenne et Jonas, avaient été détachés dans l'intérieur de la Moldavie et de la Valachie. Le Czar qui avait quitté

Faltschi s'était avancé dans la plaine de Horsiesti, près de la ville de Kusch, et s'était retranché entre le Pruth et un marais, comme l'avait fait autrefois Sobieski près de Zurawna [1]. Cette plaine marécageuse et couverte de roseaux était dominée par des hauteurs dont l'occupation par l'ennemi rendait toute retraite impossible Aussi arriva-t-il qu'après la bataille dans laquelle les Russes, repoussés de tous les côtés, furent forcés de rentrer dans leurs retranchemens, le khan de Crimée les tint étroitement bloqué. Harcelé jour et nuit par les Turcs et les Tatares, qui occupaient à la fois les hauteurs et les défilés, Pierre I^{er}, dont les troupes, souffraient la faim et la soif, allait succomber sous le nombre de ses ennemis, lorsqu'il trouva un secours inopiné dans le dévouement d'une femme. Catherine I^{re}, génie protecteur de la Russie et du Czar, imagina, pour délivrer l'armée, de réunir tous les bijoux qu'elle put se procurer et de les offrir au grand-vizir; en même temps, Scheremetieff lui écrivit pour lui demander la paix [2]. Chargé de cette lettre et des présens de Catherine, le chancelier Schaffiroff se rendit au camp ottoman Osmanaga, kiaya du grand-vizir, qui jouissait d'une influence d'autant plus grande que Baltadji Mohammed lui devait en partie sa seconde promotion à la plus haute dignité de l'État, reçut les présens, dont la valeur s'élevait à

[1] Consultez les rapports originaux sur les événemens de la guerre entre la Russie et la Porte. Berlin, 1829, p. 15.

[2] Raschid, II. f. 87; La Motraye II, Gordon, Voltaire, *Histoire de Pierre I*, *Journal de Pierre*. Rapport de Poniatowski dans La Motraye.

peine à quelques centaines de mille roubles; la somme fut partagée entre le grand-vizir et son kiaya. Il est probable cependant que ce ne fut pas seulement l'influence d'Osmanaga qui décida Baltadji Mohammed à accepter les offres du Czar; il paraît au contraire que ce fut son désir personnel de terminer la guerre et l'espérance de donner à l'Empire une paix avantageuse, qui le détermina à souscrire aux propositions de Pierre Ier. La paix fut signée malgré les vives protestations de Poniatowski, mandataire du roi de Suède, qui assista à cette négociation, et celles de Dewlet-Ghiraï, qui, voyant le succès des armes ottomanes ainsi compromis, s'y opposa dans l'intérêt de l'Empire. Il insista de même, mais vainement, pour que le Czar payât aux Tatares un tribut annuel de quarante mille ducats, et pour que le grand-vizir demandât l'extradition du prince de Moldavie, Cantemir, dont on avait appris la félonie au moment où l'armée ottomane avait passé le Pruth près de Faltschi ; trahison qui avait eu pour résultat la réintégration immédiate sur le trône de Moldavie de Nicolas Maurocordato.

Le secrétaire d'État Omer-Efendi[1] rédigea le traité préliminaire qui devait rétablir la paix entre la Porte et la Russie. Ce traité, l'un des moins avantageux et l'un des plus humilians qu'ait jamais acceptés la Russie, imposait en substance au Czar la restitution d'Azof et de toutes ses dépendances, la démolition des fortifications de Kamienska, de Samara et de Tighan, l'abandon de leur artillerie à la Porte, et l'engage-

[1] Dans Voltaire *Hummer*.

ment de ne plus s'immiscer à l'avenir dans les affaires concernant les Cosaques Potkal et Berabasch. En outre, Pierre souscrivit à un article qui interdisait aux ambassadeurs du Czar le séjour de Constantinople; les autres clauses réglaient l'échange des prisonniers, et stipulaient en faveur du roi de Suède, qui, disait la rédaction, s'était refugié sous l'aile protectrice de la sublime Porte, la liberté de retourner dans ses États; ce même article recommandait au Czar et au Roi de faire la paix, dans le cas où ils parviendraient à s'entendre; enfin, par un autre article, les deux souverains contractans s'engageaient à veiller à ce que leurs sujets vécussent dans une parfaite tranquillité.

Baltadji Mohammed-Pascha, usant de son omnipotence, signa ce traité malgré l'opposition du khan des Tatares et de Charles XII, dans l'espoir, disait il, que la clémence du très-glorieux, très-grand et très-gracieux Padischah, lui ferait fermer les yeux [1] sur la conduite passée des Russes, dans le cas où ils observeraient religieusement les conditions réglées. Enfin, une dernière clause du traité stipula, qu'aussitôt après qu'il serait signé [2], rien ne s'opposerait à la retraite

[1] *Koustakhane hereketlerinden ighmazi aïn.*

[2] Raschid, II, f. 87 et 88. La Motraye nous a laissé une traduction fidèle de ce traité jusqu'au septième article et Voltaire a tort de dire : « Les articles de cette paix ne furent point rédigés, comme le voyageur La Motraye le rapporte ». Il existe encore sur cette campagne deux imprimés peu connus, 1° *Relation von der schwedischen und türkischen Victoria, so bei Budjiak wider die Moscoviter erfochten worden, A. 1711.* Bibliothèque de Munich, 2° *Joannes Signaei Sendschreiben, betreffend die bevorstehende Ruptur der Türken mit Moskau* (Bibliothèque de Munich).

du Czar, qui, pour en garantir la stricte exécution, s'engageait à donner en ôtage son conseiller intime, le chancelier baron Pierre de Schaffiroff et Michel Petrovich Scheremetieff. Ces derniers conservaient la liberté de retourner en Russie aussitôt après l'exécution des clauses du traité (22 juillet 1711 — 6 djemazioul-akhir 1123).

Si l'on considère la position désespérée où se trouvait l'armée russe, on reconnaîtra que le traité du Pruth, onéreux pour la Russie, le fut encore bien plus pour la Porte, qui, après d'immenses préparatifs de guerre, ne retirait de cette campagne qu'un avantage éphémère et qu'une gloire douteuse.

LIVRE LXIII.

Deux grands-vizirs se succèdent à la suite de la paix conclue aux bords du Pruth. — Réception de Charles XII. — Traité avec la Russie. — Départ de Charles XII. — Soulèvement excité au Kaire par Kaïtasbeg. — Mort de Nassouh-Pascha, du moufti Ebezadè, du vizir Kalaïlikoz et de dix savans illustres. — Prise de Corinthe, d'Egine, de Napoli di Romania, de Coron, de Navarin et de Modon. — Le fort de Sing vainement assiégé. — Dispositions relatives aux oulémas. — Mesures administratives. — Exécutions, prophéties, incendies, illuminations. — Mort de la Walidé. Répression des Kurdes et des Arabes; un interprète anglais reçoit la bastonnade, un interprète vénitien est pendu — Correspondance avec la cour de Vienne. — La guerre contre l'Allemagne est au diwan l'objet de trois délibérations successives. — Envoyé de la confédération polonaise. — Exécution de plusieurs personnes de la famille Brancowan et de celle de Cantacuzène. — Marche sur Belgrade. — Combat de Carlovicz. — Bataille de Peterwardein. — Khalil, grand-vizir. — Exécution du kiaya. — Chute de Temeswar. — Prise de Bukharest et de Yassy. Événemens de Corfou et de Dalmatie. — Destitution du kapitan-pascha et du khan des Tatares. — Bataille de Belgrade — Prise de cette ville; chute du grand-vizir. — Événemens de la guerre en Bosnie, en Dalmatie et dans la Méditerranée. — Révocation du kapitan-pascha, du moufti et du grand-vizir. — Propositions de paix; Rakoczy; Congrès et paix de Passarowicz.

La nouvelle de la paix conclue aux bords du Pruth ne fut pas apportée, suivant l'usage, à Constantinople par le grand-chambellan ou le grand-écuyer, mais bien par le kiaya du grand-vizir lui-même, Osman-aga, qui avait été l'instrument actif de cette paix et qui

espérait en récompense recevoir les trois queues de cheval. Jusqu'alors il était sans exemple qu'un ministre de l'intérieur eût abandonné son poste et confié ses fonctions à des mains subalternes. Aussi, le kiaya fut-il trompé dans son attente ; car, bien que la nouvelle dont il était porteur eût causé une grande joie au Sultan et aux habitans de la capitale, les ennemis du grand-vizir ne montrèrent que trop d'empressement à faire connaître au souverain et au peuple de quelle manière la paix avait été conclue. Le khan des Tatares et le roi de Suède ne manquèrent pas d'exagérer dans leurs compte-rendus la faute du grand-vizir. Charles, qui était arrivé dans le camp ottoman au moment même où le Czar quittait le sien tambour battant et enseignes déployées, avait accablé le premier dignitaire de l'Empire des plus amers reproches. « N'au» rais-tu pas dû emmener le Czar prisonnier à Con» stantinople? lui dit le roi de Suède. — Et qui donc, » répondit sèchement le grand-vizir, aurait gouverné » ses États en son absence? » A ces mots, Charles se jette sur le sofa, avance son pied jusque sur les vêtemens du grand-vizir, y engage volontairement son éperon, les déchire transporté de colère, se lève, monte à cheval, et repart pour Bender. Poniatowski resta encore quelque temps auprès du grand-vizir, espérant le déterminer à reprendre les hostilités. Mais lorsque le moufti appela les fidèles à la prière, le grand-vizir se leva et s'en alla, sans dire un mot, faire les ablutions ordonnées par la loi.

Après avoir reçu, avec la pelisse et le sabre d'hon-

neur, l'ordre de se diriger vers la plaine de Kartal; Baltadji quitta l'armée et partit pour Andrinople. Ses intrigues et le peu de réserve de ses paroles lui avaient déjà attiré nombre d'ennemis dont les plus puissans étaient le moufti, le kizlaraga et Ali gendre du Sultan. Ce dernier surtout n'avait pas oublié la querelle qu'il avait eue avec lui immédiatement avant l'ouverture de la dernière campagne, au sujet du refus fait par Baltadji de laisser, pendant qu'il était kaïmakam, les ministres de la Porte à Constantinople. L'heure de la vengeance avait sonné. Bientôt le Sultan apprit par l'organe d'Ali que la conclusion d'une paix si désavantageuse dans des circonstances si favorables, tenait à l'arrivée nocturne dans le camp ottoman de plusieurs chariots remplis de numéraire. Non contens de cette assertion, les ennemis du grand-vizir l'accusèrent encore de s'être arrêté à Andrinople avec le secret dessein d'exciter une sédition parmi les janissaires, et de se soustraire à la juste colère du Sultan, en évitant d'aller à Constantinople. En conséquence, le grand-chambellan, Mohammed-aga reçut la mission de se rendre à Andrinople, d'y revêtir d'abord le grand-vizir de la pelisse d'honneur, et de lui retirer le sceau de l'empire dès le jour suivant. Ce sceau fut remis au géorgien Yousouf, ancien aga des janissaires, qui, après avoir passé par tous les grades, depuis celui de simple soldat jusqu'à celui d'officier d'état-major, s'était, par son mérite personnel, élevé au rang d'aga et de pascha à trois queues de cheval. Baltadji, exilé d'abord à Lesbos, puis à Lemnos, mourut dans cette île, l'année suivante, d'une

maladie incurable, et fut enterré à côté de Missri, scheïkh et poëte mystique, que nous avons vu figurer sous le règne de Mohammed IV (20 novembre 1711 — 9 schewwal 1123). Ce dernier disait souvent que s'il en croyait la prédiction du mehdi, le bûcheron et lui auraient un seul et même tombeau.

Le nouveau grand-vizir ramena l'armée à Constantinople pour remettre l'étendard sacré au Sultan, qui était allé à sa rencontre jusque dans le voisinage de Tschekmedjé. Quinze jours après, un envoyé des Cosaques Potkal et Berabasch, que la dernière paix venait de proclamer indépendans, apporta une lettre par laquelle ses compatriotes rendaient hommage au Sultan (2 décembre 1711 — 21 schewwal 1123)[1]. A la suite d'un conseil des ministres, la Porte refusa de ratifier le traité du Pruth, et déclara de nouveau la guerre à la Russie. Le jour d'après, le ministre de l'intérieur, Osman, qui, en raison de son influence sur Baltadji Mohammed, était considéré comme le principal auteur de la paix conclue aux bords du Pruth, et le secrétaire du cabinet, le reïs-efendi Omer, qui avait rédigé le traité, expièrent sous le glaive du bourreau la part qu'ils avaient prise dans cette paix désastreuse. L'écrivain des tschaouschs, Abdoul-baki, eut le même sort, parce qu'on le soupçonnait de s'être laissé corrompre par Scheremetieff, qu'il avait amené au camp du grand-vizir, avec les présens que ce dernier était chargé d'offrir. Au reste, la suc-

[1] Raschid, II, f. 90, lui donne le nom de *Kolik-Orlik*.

cession d'Osman fournit les preuves de sa culpabilité : on trouva chez lui l'anneau de la Czarine et deux mille ducats frappés aux coins de Saxe et de Russie (29 décembre 1711 — 9 silkidé 1123)[1]. Cette découverte ne servit qu'à exciter la cupidité de Yousouf et à aiguillonner son désir de s'approprier l'argent de la Russie. Aussi la paix fut-elle rétablie dès le printemps suivant et prorogée pour vingt cinq années. Par le nouveau traité, Kiow et l'Ukraine en-deçà du Dniester furent adjugeés au Czar, à condition que ni Azof ni Tscherkesk ne pourraient être fortifiées de nouveau et que les forts de Kamenoï-Zaton et d'Ust-Smara seraient rasés, (16 avril 1712). Le khan reçut ordre de retourner en Crimée, car le peu d'empressement que mettait le Czar à remplir les conditions de la paix, faisait redouter la reprise des hostilités. Avant la fin de l'année, les commissaires chargés de régler la délimitation des frontières revinrent à Constantinople, accompagnés d'un mirza du khan, et ils annoncèrent que le Czar était loin de regarder comme sérieuse la paix récemment conclue. En conséquence, on reconnut en conseil et en présence du Sultan la nécessité de reprendre les armes. Cette décision entraîna, le jour suivant, la chute du grand-vizir, qui non-seulement ne s'était point opposé à la

[1] Voltaire, *Histoire de Charles XII*. Voltaire prétend que l'ancien grand-vizir Ali de Tschorli, fut exécuté en même temps que Osman, ce qui est une erreur. Ali était mort naturellement, au commencement de la même année, à Mitylène, où on l'avait transporté de Kaffa. *Biographie d'Osman-zadé et de Dilaweragazadé*.

paix du Pruth, mais qui l'avait renouvelée sept mois après, et avait apporté une extrême lenteur dans les préparatifs d'une guerre résolue dès son entrée en fonctions (11 novembre 1712 — 11 schewwal 1124). Sa place fut donnée à l'Abaze Souleiman, esclave affranchi de l'ancien kizlaraga Yousouf, à l'aide duquel il était devenu successivement silihdar, gouverneur de Haleb, de Négrepont, vizir de la coupole, nischandji, kaimakam, et que le gendre favori proposa au choix du Sultan, comme il avait déjà fait pour ses deux prédécesseurs, parce qu'il ne voulait pas se charger lui-même du fardeau de la plus haute dignité de l'Empire.

Sept jours après, la queue de cheval fut arborée en signe de guerre devant la Sublime-Porte (19 novembre 1712 — 19 schewwal 1124). L'ambassadeur extraordinaire du Czar, Abraham Lopoukhin, qui était venu porteur de riches présens, le comte Tolstoi, et les deux ôtages, Schaffiroff et Scheremetieff, furent jetés le même jour en prison [1]; le lendemain, Sa Hautesse partit pour Andrinople. A Baba Eski, sa marche fut interrompue par un ouragan terrible mêlé de neige et de pluie; la rivière débordée de Hafssa emporta ses ponts, et retarda ainsi de deux jours l'entrée à Andrinople.

Six mois auparavant, le Sultan avait écrit au roi de Suède pour l'informer qu'il avait donné ordre au grand-écuyer, Mohammedaga, et à Ismail, serasker de Ben-

1 Schoell, *Histoire abrégée des traités de paix*, XIV, p. 294, fixe le jour de la déclaration de guerre au 12 novembre au lieu du 11.

der, de le reconduire dans ses États, en passant par le territoire de Pologne, et en subvenant à tous ses frais de voyage[1]. Charles XII pour retarder son départ dit à Mohammed et à Ismaïl qu'il ne pouvait pas quitter le pays sans payer les dettes qu'il s'était vu forcé de contracter, depuis qu'on lui avait ôté son subside journalier de cinq cents piastres ; à cet effet, il demanda mille bourses. Le Sultan lui en envoya douze cents au lieu de mille, en y joignant une lettre affectueuse[2]. Après avoir reçu cet argent, sur la promesse qu'il fit de partir immédiatement, Charles n'en refusa pas moins de se mettre en route, et envoya son ambassadeur Funk à Andrinople, avec mission de demander pour lui mille autres bourses. La seule réponse à cette nouvelle réclamation fut l'emprisonnement de Funk. Quelques jours après, le conseil se réunit en présence du Sultan pour délibérer sur le rapport que le khan de Crimée, le serasker de Bender et le grand-écuyer, Mohammedaga, venaient d'adresser à la Porte, par l'intermédiaire du tschaousch-baschi Ahmed, et dans lequel ils faisaient connaître l'embarras où les plongeait l'entêtement du roi[3]. Lorsque le grand-vizir Souleïman et le moufti Ebezadé qui, après la mort

[1] Voltaire transcrit cette lettre que tout porte à croire authentique ; mais il lui assigne une fausse date, celle du 14 *rebyul-euruh* (reboul-ewwel) 1114 (1124), *ce qui revient, dit-il,* au 19 avril 1712. Or, le 14 reboul-ewwel correspond au 21 avril 1712.

[2] Voltaire assigne à cette lettre la date du 2 schewwal 1114 (1124), c'est-à-dire du 9 novembre 1712.

[3] Raschid, II, f. 94. Si le Sultan avait tenu le discours que lui prête Voltaire, l'historiographe de l'Empire en aurait fait mention.

de Paschmakdjizadé, survenue au commencement de l'année précédente, avait été revêtu pour la seconde fois de la plus haute dignité législative, eurent rendu compte du l'obstination du roi de Suède, auquel on offrait cependant tous les moyens de partir, le moufti rendit un fetwa en vertu duquel le roi, dans le cas où il persisterait dans son refus de quitter Bender, devait être arrêté [1] et conduit à Demitoka (1er février 1713 — 5 moharrem 1125). Tout le monde sait qu'après s'être battu vaillamment avec trois cents Suédois contre six mille Turcs et vingt mille Tatares, vaincu par la supériorité du nombre, Charles XII, justement surnommé la Tête de fer, s'enferma avec trois généraux et se défendit contre l'artillerie ottomane dans une maison barricadée, où il se résolut enfin à mettre le feu; mais que, dans sa sortie, embarrassé par les mêmes éperons dont il avait lacéré les vêtemens du grand-vizir, il tomba, et fut entouré aussitôt par vingt-un janissaires, qui le firent prisonnier, aux cris répétés d'*Allah!* (12 février 1713) et qu'il fut conduit au château de Demürtasch (c'est-à-dire pierre de fer), près d'Andrinople et de là à Demitoka. Voltaire raconte aussi comment le marquis de Fierville, que la France envoya à Charles XII, trouva moyen de faire remettre au Sultan, au moment où il se rendait à la mosquée, par le français Villelongue, une plainte, formulée au nom du roi de Suède, et au bas de laquelle se trouvait la signature contrefaite de ce mo-

[1] *Bé ésin hâlin*, c'est-à-dire de quelque manière que ce fût, Raschid, f. 96.

narque, contre les ministres de la Porte, qu'il disait tous corrompus par l'or de la Russie[1]. Il est douteux que Villelongue ait pu réellement parler au Sultan pendant un quart d'heure, comme l'affirme Voltaire; mais l'histoire ottomane atteste elle-même, à n'en pouvoir douter, que la conduite tenue en cette circonstance envers le roi de Suède amena la destitution du gouverneur de Bender, du khan des Tatares, du moufti et du grand-vizir. Du reste, l'opinion publique s'était hautement prononcée contre les procédés ignominieux dont on avait usé envers un hôte de la Porte, car, le Prophète a dit: *Respectez votre hôte, même s'il est infidèle*[2]. Le moufti qui, en apprenant l'arrestation violente du roi de Suède, avait manifesté une joie immodérée et qui se proposait d'exploiter cette circonstance en la représentant comme l'œuvre de son fetwa, fut le premier révoqué. Le Sultan nomma à sa place le grand-juge de Roumilie, un de ceux qui en conseil s'étaient opposés à la mesure projetée (4 mai 1713 — 6 safer 1125). Quatorze jours après, le khan des Tatares, Dewlet-Ghiraï, invité à se rendre à Andrinople, fut pareillement destitué et exilé à Rhodes, d'où Kaplan-Ghiraï, précédemment banni dans cette île, fut rappelé pour prendre une seconde fois les rênes du gouvernement de Crimée. Il donna à son frère aîné Menghli-Ghiraï l'emploi de kalgha, et à son

[1] *Histoire de Charles XII*, L. VII. *Soued cal dam*, c'est-à-dire: *c'est le roi de Suède qui te le donne;* il fallait écrire: *Jewedj Kiraldam*, c'est-à-dire: *de la part du roi de Suède.*

[2] *Ekramu ed-dhaifen we laou kafiroun.*

autre frère, Sahib-Ghiraï, celui de noureddin (29 mars 1713 — 2 rebioul-ewwel 1125)[1].

Sept jours après, le grand-vizir prit la place du kapitan-pascha, Ibrahim Khodja, qui lui succéda dans sa haute dignité (6 avril 1713 — 10 rebioul-ewwel 1125). Ibrahim, natif de Vourla, attaché au serai en qualité de rameur, avait su pénétrer si avant dans les bonnes grâces du sultan Ahmed III, que ce souverain l'avait jadis envoyé à Candie, pour annoncer à Kalaïlikoz Ahmed-Pascha qu'il venait d'être promu au grand-vizirat. Depuis, la faveur du Sultan et sa valeur bien connue l'avaient fait élever au poste de kapitan-pascha, et on croyait généralement que lui seul pourrait en finir avec le roi de Suède, car on lui avait souvent entendu répéter qu'il se faisait fort d'éloigner Charles XII. Mais, à peine le pilote eut-il pris en main le gouvernail du vaisseau de l'Etat, qu'il ne songea à rien moins qu'à jeter le gendre favori par dessus le bord[2]. Il jugea que le moyen le plus sûr et le plus prompt d'atteindre ce but, était de le poignarder au milieu d'une fête donnée en son honneur. Malheureusement, il mit dans sa confidence le nouveau khan de Crimée et le reïs-efendi, qui trahirent le complot; le gendre favori eut soin d'être malade à point, et le Sultan ordonna en même temps la destitution et l'exécution

[1] *Sebeesyar*, f. 214.

[2] Dans la *Biographie des grands-vizirs* par Osmanzadé, cette métaphore fait partie d'une longue allégorie, hérissée de termes nautiques, où il est dit qu'en se rendant auprès de l'Empereur, Ibrahim eut peine à lever l'ancre, qu'il commença à remorquer mille affrètemens (*tira mola*) fixés au câble du navire; qu'il rompit nombre de câbles (*palamar*), etc.

du grand-vizir, dont le pouvoir n'avait pas duré plus de trois semaines[1] (27 avril 1713 — 1er rebioul-akhir 1125).

Le gendre favori, et en dernier lieu kaïmakam, Ali prit alors en main, dans l'intérêt de sa conservation, le timon de l'État qui jusqu'alors lui avait paru un fardeau trop pesant[2]. Il était du village de Seloz, qui est situé au bord du lac de Nicée. Son premier soin fut de rétablir la paix avec la Russie qui, après quelques conférences avec les plénipotentiaires du Czar, et avec la médiation des résidens anglais et hollandais Sutton et Collier, fut enfin signée à Andrinople, et prorogée pour vingt-cinq ans sur les bases du traité de Constantinople. Des onze articles de ce traité, les six premiers et le onzième correspondaient seuls aux sept articles du traité signé par Baltadji Mohammed; l'article sept, déterminait les frontières respectives entre la Samara et l'Orel, de telle sorte que tout le territoire situé sur les bords de la Samara devait désormais appartenir aux Turcs, et celui qui était baigné par l'Orel, aux Russes. Depuis la source de ces rivières jusqu'au Don et à Azof, la frontière devint la même qu'avant la première occupation d'Azof par les Russes. Les Co-

[1] Il existe dans les archives privées une lettre de ce grand-vizir éphémère adressée au prince Eugène au sujet des ouvertures faites dans l'intérêt du commerce, sous le grand-vizir Souleïman-Pascha, par le résident Fleischmann, successeur de Talman; cette lettre est datée du camp d'Andrinople.

[2] Osmanzadé dit, à ce propos, en continuant l'allégorie arabe que nous avons déjà citée: *tedjrah er-riah bi ma la teschtehe essefen*, c'est-à-dire, les vents ne soufflent pas au gré des navires.

saques et les Kalmouks d'une part, de l'autre, les Tatares de Crimée, les Noghaïs et les Tscherkesses soumis à la Porte, ne devaient plus s'inquiéter réciproquement[1]. Cinq commissaires furent chargés aussitôt du tracé des frontières; ils commencèrent leurs opérations au confluent de la Samara et de l'Orel[2] avec le Dnieper, remontèrent ces cours d'eau jusqu'à leurs sources, et à partir de ce point jusqu'au Don, déterminèrent, par des jalons, la ligne qui devint la frontière entre les deux Etats (septembre 1714). Lorsqu'ils eurent terminé leurs travaux, dans le cours de l'année suivante, les commissaires furent promus à de plus hauts emplois[3].

Après onze mois de pourparlers, le roi de Suède avait enfin exprimé lui-même le désir de s'en retourner. Moustafa, kiaya de l'ancien gouverneur d'Oczakow et le chambellan Yousouf-Pascha, se présentèrent pour l'escorter, à la tête de six cents tschaouschs. La Porte lui fit offrir à cette occasion une tente brodée d'or, un sabre orné de pierres précieuses, et huit chevaux arabes dont l'arbre généalogique attestait la noble origine; soixante voitures et trois cents chevaux composèrent le cortége; ce fut ainsi qu'après deux ans d'indulgente hospitalité, le *Demürbasch* du

[1] Raschid, II, f. 95. Rousset, suppl. II, t. II, 110 et 111 et l'*Histoire de Gordon*.

[2] Raschid dit souvent *Ersel* au lieu d'*Orel*.

[3] Raschid, II, f. 100. L'ancien silihdar Ibrahim fut nommé nischandji, Sebri-Efendi, aga des silihdars, Kadri-Efendi, président de la chambre (*Monhasebei djizieye*).

nord (tête de fer), sortit[1] du chateau de *Demürtasch* (pierre de fer)[2] (1er octobre 1714).

La campagne du Pruth avait coïncidé avec l'une des séditions les plus longues et les plus opiniâtres dont fassent mention les histoires d'Egypte. Les instigateurs de cette rébellion furent quatre capitaines[3] qu'en l'année 1120 (1708) le gouverneur Damad Hasan (beau-frère du sultan Ahmed, devenu grand-vizir après son avènement) avait bannis pour maintenir la tranquillité. Rentrés plus tard dans leur patrie, ces derniers profitèrent de l'ancienne division des habitans du Kaire en deux partis, celui des *Kasimlis* et celui des *Soulfikarlis*, pour opposer au chef du premier, le scheïkhol-beled Eyoubbeg, le chef du second parti, Kaïtasbeg. Le scheïkhol-beled avait non seulement pour lui Kosedj Khalil-Pascha, second successeur de Damad Hasan, mais aussi le puissant et riche beg de Djirdjé, Mohammed. Les Soulfikarlis pillèrent ses propriétés dans la Haute-Egypte; ils voulurent proclamer Kaïtasbeg scheïkhol-beled, et rallièrent à leur parti six des sept corps de troupes égyptiennes; il ne restait donc plus, du côté opposé, que les janissaires et leur chef détesté, Ahmed le Franc, outre les autorités régulières, le gouverneur et le grand prévot de la ville. Les deux partis en vin-

[1] Suivant Voltaire, Charles XII partit le 1er octobre; suivant Raschid, II f. 100, le 10 ramazan 1126, c'est-à-dire le 19 septembre 1714.

[2] L'historien vénitien Ferrari change *Demürbasch* en *Dermades* et dit que Charles XII se rendit à cheval de Pultawa à Azof.

[3] *Kasr Abd-ullah*, *Hasan kiaya*, *Nassouh kiaya*, *Ismaïl kiaya*. Raschid, II, f. 92.

rent aux mains, et aux canons du château répondirent d'autres pièces d'artillerie braquées sur la terrasse élevée de la haute mosquée du sultan Hasan (27 mars 1711—7 safer 1123). Aouzbeg, le plus ferme soutien de Kaïtasbeg, fut tué dans l'action.

Pour gagner à sa cause les troupes de son adversaire, Kaïtasbeg donna aux siennes une piastre de solde par jour. Eyoub vit bientôt se dégarnir les rangs de son armée, et comme son parti s'affaiblissait de jour en jour, le beg Ibrahim, qui ne s'était prononcé pour aucun des deux antagonistes, tant qu'ils avaient combattu à forces égales, se déclara pour Kaïtasbeg. La maison d'Eyoubbeg fut consumée par les flammes; le franc Ahmed ayant été tué par une balle, les séditieux mirent à sa place un des capitaines exilés, Abdoullah-le-Borgne, et renversèrent le gouverneur Kosedj Khalil, en lui donnant pour successeur le beg Kanssoui (juillet 1711 — djemazioul-akhir 1123). A la nouvelle de ces troubles, la Porte nomma à l'emploi de gouverneur l'ancien kapitan-pascha Weli[1]; mais Kaïtasbeg et son second, Ibrahimbeg, qui s'étaient attribué le titre de scheïkol-beled, se maintinrent dans la commune administration de la ville, sans qu'il fût possible à la Porte de réprimer cette usurpation de pouvoirs. Les

[1] Raschid, II, f. 91, place ces événemens dans l'année 1124, bien que leur début remonte à l'année précédente, ainsi qu'il résulte non-seulement de l'*Histoire de Yousouf*, mais de la liste des gouverneurs égyptiens qui figure dans les tables chronologiques, car Khalil fut remplacé dès le 1er djemazioul-akhir 1123. L'histoire de cette révolution n'occupe pas moins de 10 feuilles dans l'histoire du fils de Yousouf, et elle est encore plus détaillée dans l'ouvrage de l'auteur anonyme de l'*Histoire d'Égypte* depuis l'an 1000 jusqu'à l'an 1150.

troupes étaient rentrées dans le devoir ; mais sous le gouvernement de Weli, éclatèrent de nouvelles dissentions. Au moment où la communauté musulmane, réunie dans la mosquée du sultan Moeyed, près de la Porte de Fer, assistait, pendant le mois de jeûne, à la lecture du traité de Birgeli, un étudiant monta en chaire et représenta le culte des saints comme une idolâtrie : « Qui a vu, dit-il, le mystérieux livre du » destin? Ce n'est pas notre prophète lui-même. Il » faut mettre un terme à ce trafic des sépultures ; qui » s'abaisse jusqu'à baiser un tombeau, n'est pas un » vrai croyant ; il faut raser les couvens des Gül-» schenis, des Mewlewis et des Begtaschis. Quant aux » derwischs, ils feraient bien d'étudier, au lieu de » valser. » Plusieurs nuits de suite, il prêcha ainsi devant un nombreux concours de peuple. Les orthodoxes obtinrent contre lui de quelques scheikhs un fetwa qui taxait sa doctrine d'impiété. Le novateur lut lui-même le fetwa et le commenta devant son auditoire. Deux jours après, il disparut. La foule se porta alors en tumulte chez le juge du Caire, réclamant le prédicateur et demandant l'annulation du jugement des scheikhs qu'elle voulait faire citer au tribunal. Dans cette extrémité, le pascha-gouverneur s'adressa aux deux magistrats de la capitale, Kaïtasbeg et Ibrahimbeg, leur enjoignant d'étouffer cette nouvelle émeute. Les chefs les plus expérimentés de la garnison reçurent l'ordre de veiller au maintien de la tranquillité. Les troubles cessèrent et l'étudiant fut secrètement envoyé en Syrie. La vénération du peuple pour les saints et

leurs tombeaux, que les prédications du novateur avaient affaiblie, fut ravivée par la restauration du mausolée de Houseïn, dont le cercueil en bois d'ébène et en nacre de perle fut éclairé par quatre candelabres en argent richement dorés. Outre ces événemens, deux khattischérifs mémorables signalèrent l'administration de Weli : le premier eut pour objet la levée du contingent habituel de trois mille hommes pendant la dernière guerre de Russie; le second régla le cours des monnaies d'or et d'argent [1].

A peine Damad Ali-Pascha, gendre du Sultan, fut-il grand-vizir, qu'il s'occupa de rétablir l'ordre en Egypte. Dans ce but, il s'attacha principalement au choix d'un gouverneur et d'un juge habiles, dont l'un pût tenir en respect les troupes turbulentes placées sous son commandement, et l'autre, réprimer les tentatives hardies des novateurs, en matière religieuse. Il nomma à ces deux emplois Abdi-Pascha et Feïzoullah-Efendi, gendre de l'ancien moufti Feïzoullah, non pas celui qui avait été exécuté, mais son prédécesseur, le fils du moufti Ebouzaïd (17 septembre 1714 — 8 ramazan 1126). Abdi-Pascha fit enfermer Khalil-Pascha, qui à son arrivée était encore au Caire, dans les prisons de cette ville [2], pour lui extorquer ses trésors au milieu des angoisses d'une mort cruelle; quant au kiaya de Khalil, il fut emprisonné dans la maison

[1] *Histoire du fils de Yousouf.* Les ducats (*yaldiz*) 115, les ducats en toughra 100, les solotas (*piastre isolette*) 60, les écus au lion 40 paras.

[2] *L'Arakkhané* ou la maison de la sueur. *Histoire du fils de Yousouf*, f. 243.

rouge (al-hamra); Weli, prédécesseur d'Abdi, fut incarcéré dans le kœschk de Yousouf, prison habituelle des gouverneurs d'Egypte révoqués, et sur l'ordre de la Porte, conduit de là à Constantinople. Abdi destitua Kaïtasbeg qui s'était approprié la charge de defterdar, le fit mettre à mort et jeter par la fenêtre du château. Cette exécution donna lieu à un nouveau tumulte; les factieux voulant venger sa mort, transformèrent une seconde fois en place d'armes et en citadelle, la mosquée du sultan Hasan, située sur la place Romaili. Les Azabes se soulevèrent. Mohammed et Osman kiaya furent les meneurs de la révolte. Le chef des rebelles, Abdoullah le Borgne, tua de sa main deux officiers des janissaires et se plaça à la tête de ce corps. Cependant la tranquillité se rétablit. Les janissaires parvinrent à se disculper de la mort de leurs officiers, à laquelle ils disaient n'avoir pris aucune part; deux des principaux rebelles, Nedjdeh Hasan et Nassouh kiaya furent mis à mort; enfin, le gouverneur fit jurer aux troupes l'oubli mutuel de leurs griefs, pacifia la ville, et régla de nouveau le cours des monnaies et le prix des denrées[1].

En Syrie, le fils d'Osman, Nassouh-Pascha, chef

[1] Les ducats à la chaîne (*yaldiz*) furent tarifés à 107 paras; les ducats au toughra à 100; les écus au lion à 40; le *réal* (*solota* ou *karaghrousch*) à 60 (*Histoire du fils de Yousouf*, f. 266); le para à huit sous de cuivre *ibid.* f. 267). Denrées: beurre, les 10 batmans à 30 paras; miel, les 10 batmans à 20 paras; café, les 10 batmans à 3 paras; savon, le batman à 5 paras, etc. (*ibid.* f. 267). Plus tard (*f.* 269), parut un khattischérif ordonnant la fabrication de ducats égyptiens en or pur à 24 karats et la division de la drachme d'argent en sept paras; voir aussi l'*Histoire de l'anonyme*; dans celle du fils de Yousouf, l'histoire du gouvernement d'Abdi-Pascha occupe seule 28 feuilles; *f.* 258-270.

de la caravane des pélerins, tranchait du souverain, distribuant à ses parens et à ses amis les sandjaks de Jérusalem, de Djidda, d'Éthiopie, d'Adjeloun, de Payas, de Tripoli, de Ghaza, de Safed, de Balbek, de Djennin et plusieurs autres encore. Comme ceux de Damas, de Beïrout et de Saïda étaient menacés du même sort, Yousouf-Pascha-Topal, c'est-à-dire le Boiteux, reçut l'ordre de marcher contre lui avec les troupes de Rakka et de Haleb, et de le réduire. Nassouh-Pascha avait débuté par de nombreux actes de violence à Magnésie, sa ville natale[1], et dans la ville d'Aidin où il avait été receveur des impôts. Plusieurs fois, il avait mis en fuite les bostandjis envoyés pour mettre un terme à ses exactions. Plus tard, il s'était distingué sous les drapeaux du Sultan durant la guerre de Russie, et, comme on avait besoin d'un homme d'action, on l'avait nommé emiroul-hadj. En cette qualité, il avait, comme nous l'avons vu plus haut, battu les Arabes du désert et tué le scheïkh Koleïb; mais il était devenu par la suite si insolent et si présomptueux qu'outre les changemens qu'il opérait de sa pleine autorité, il s'était permis de citer à son tribunal, sous prétexte d'un réglement de comptes, le pascha à deux queues que la Porte avait envoyé à Aïdin pour y percevoir les impôts à sa place, de l'emprisonner et de le mettre à mort. Yousouf le Boiteux trouva un puissant auxiliaire contre lui dans le pascha de Rakka, fils de Rouschwan, auquel avait été confié le gouvernement de cette ville

[1] Il y fit construire plus tard une mosquée et une medresé.

après l'exécution de son père, le rebelle. Le gouverneur de Rakka se joignit avec quinze mille Kurdes de la tribu Rouschwan à Yousouf qui parvint à séparer de Nassouh la milice provinciale et les rebelles, en adressant aux uns des lettres conçues en termes menaçans, aux autres des lettres remplies de promesses. Yousouf Topal-Pascha s'était avancé à six lieues de Damas, près du khan de Teskhana; mais Nassouh, abandonné des siens et convaincu de l'inutilité de sa résistance en présence de cette armée, prit la fuite, dans l'intention de s'embarquer à Yafa; malheureusement, il tomba de cheval au moment où les Turcomans envoyés à sa poursuite l'aperçurent. Il continua néanmoins à se defendre; mais, vaincu par le nombre, il fut fait prisonnier et livré à Topal-Pascha, qui expédia sa tête à la Sublime-Porte (janvier 1714-moharrem 1126).

Son agent auprès de la Porte, le premier aide de la chancellerie des mines, fut banni et plus tard exécuté à Famagosta; la tête de son kiaya, devenu ensuite beglerbeg de Hellé, roula aussi devant la Porte en expiation de méfaits antérieurs.

Le nouveau grand-vizir donna de nouvelles preuves de sa vigilance et de son amour pour la justice, en frappant de révocation deux des premiers dignitaires de l'Etat, le tschaouschbaschi et l'aga des janissaires: l'un, pour avoir adjugé l'héritage du riche Kowanoszadé de Tatarbazari à son gendre qui se révolta depuis, l'autre pour s'être montré accessible à la corruption (décembre 1713 — silhidjé 1125). Deux anciens mouftis, Ebezadé et Atallah-Efendi, pour

s'être permis contre le grand-vizir quelques propos un peu trop libres, furent exilés à Trébizonde et à Sinope. On était alors dans les journées orageuses du solstice d'hiver, et, comme ils faisaient voile pour leur destination respective, une tempête si terrible les assaillit à la hauteur de Karassou, dans la Mer-Noire, que le navire où se trouvait Ebezadé, c'est-à-dire le fils de la sage-femme, fut englouti dans les flots de cette mer inhospitalière (décembre 1714 — silihdjé 1126). Sur la route de Trébizonde mourut également l'ancien grand-vizir Kalailikoz, qui, révoqué de son gouvernement de Candie pour les pillages qu'il avait commis dans différentes églises, avait été nommé beglerbeg de Trébizonde par l'influence de la sultane, son épouse (décembre 1714 — silhidjé 1126). Une perte plus sensible pour l'Etat et pour la science fut celle du grand-juge de Roumilie, Aarif, fondateur d'une medresé à Eyoub, auteur d'un ouvrage remarquable sur la prise de Candie et les guerres du prophète, « livre où les fleurs du style, dit l'historiographe de l'Empire, ont des couleurs plus éclatantes » que celles de la soie [1], et dont le parfum littéraire » est plus suave que celui de l'ambre le plus pur » (28 octobre 1713 — schewwal 1125). Aarif figure à la tête des dix écrivains principaux parmi les cent poètes et savans qui moururent dans ces dix der-

[1] Raschid, II, f. 99, et Scheikhizadé; 1584me biographie. Ses ouvrages sont *Menahidj oul-moussoul ila medaridjil-oussoul*, c'est-à-dire, moyen d'atteindre les degrés des principes ; ce livre est écrit en langue turque ; puis le *Miradjiyé*, poème sur l'ascension du prophète.

nières années, et dont les ouvrages méritent d'être mentionnés. Ce sont : Ishak Khodja, auteur de plusieurs traités astronomiques, philosophiques et judiciaires, traducteur du Zamakhschari, précieux ouvrage de rhétorique intitulé : *Prolégomènes philologiques* [1]; le prince des poètes, Nabi, dont nous avons déjà parlé et dont les ouvrages les plus remarquables sont : *le Don des Proverbes* [2], *la Clef des Sept* [3], *un Traité sur les devoirs du pélerinage* [4], *un Recueil de lettres, un Recueil de poésies et le Compte-rendu de la victoire de Camieniec* [5]; les trois médecins Schifayi, Schaaban et Nouh-Efendi ; le premier, traducteur des légendes du prophète, le second d'un ouvrage de médecine fort estimé, dont le titre est : *la Guérison* [6], et d'un traité sur la fête de la nativité du prophète [7] ; le troisième, auteur d'une traduction abrégée de l'histoire des reli-

1 *Mokaddemetol-edeb*. Sa traduction est intitulée : *Akmmol ereb fi terdjoumeti moukademeti-edeb*. Ses autres ouvrages sont : 1° *Ishakiyé*, traité sur l'usage du cadran ; 2° un traité sur la fixation du zénith ; 3° des gloses sur le commentaire de Beidhawi ; 4° un commentaire sur l'introduction du *Teshibol-mantik* (éclaircissemens de la logique) ; 5° des gloses sur le *tawalit* (de Beidhawi) ; 6° idem sur le *Schifa* du juge Ayadh ; 7° un *Erbaïn* ou recueil de quarante traditions ; 8° un commentaire sur le *Schamaïl* ou portrait physique du prophète de Termedi ; 9° le *Wahdetnamé*, le livre de l'unité, légende rimée du prophète ; 10° le *Sandoukatoul maarif*, boîte aux sciences, traité des énigmes ; 11° un *Inscha* ; 12° un recueil de poésies. Biographies de Scheikhi, n° 1492 et Safayi n° 17.

2 *Tohfetoul-emsal*.

3 *Miftahi-heftegan*, 402me biographie de Safayi.

4 *Tohfetoul-haremeïn*, présent des deux reliques.

5 *Ghazanemeï-Kamenidja*.

6 *Schifaiyé-Salim*, n° 169.

7 *Tedbiri-Mewloud*. Sa biographie figure dans celles de Scheikhi, sous le n° 1425.

gions par Scherihstani ; Kara Khalil-Efendi, auteur d'un grand nombre de commentaires, de gloses et de traités [1] ; Wahdi Ibrahim auteur d'une traduction abrégée en langue turque des biographies d'Ibn Khallikan [2], Aazim, continuateur du poème romantique de Kafzadé, intitulé : *Leila et Medjnoun* ; Seki, commentateur du glossaire rimé en langue persane de Schahidi ; enfin Schini, qui a écrit la biographie des scheïkhs sous le titre d'*Actions mémorables des Scheïkhs* [3]. Tels furent les décurions de la centurie littéraire [1] du siècle, qui étaient morts dans le cours de ces dix dernières années.

Les intentions pacifiques que le grand-vizir, Ali de Nicée [4], avait manifestées lors de son arrivée au pouvoir, et dont il avait fait preuve lorsqu'il s'était agi de

[1] 1° sur *Taschkoeprizadé* ; 2° sur l'*Edabi-Miri* ; 3° sur le *Tehsib* de Nouri (logique) ; 4° sur le *Bourhan* de Firari ; 5° sur la philosophie de Lari ; 6° sur le commentaire de l'*Hikmetol-aïn*, philosophie de la matière ; 7° sur l'*Akaïd* de Djelaleddin (dogme) ; 8° sur l'*Isbati-wadjib*, c'est-à-dire démonstration indispensable ; 9° sur le fragment du *Moulteka* ; 10° sur le *Tewalii* d'Isfahani ; 11° un traité sur l'exégèse de ce verset du Koran : *Dans ses mains est la toute-puissance* ; 12° un traité explicatif de ce verset du Koran : *Dans ta main est la source de tout bien.* Sa biographie est la 1542me du recueil de Scheïkhi.

[2] Sous le titre de *Tedjrid*. Sa biographie est la 1589me du recueil de Scheïkhi. Il est également l'auteur d'un commentaire sur l'*Isbat* de Beidhawi et de plusieurs autres.

[3] *Tezkeretoul-meschaïkh.* Sa biographie est la 92me du recueil de Salim, et la 934me de celui de Safayi et la 1730me de celui de Scheïkhi.

[4] Ferrari s'est trompé dans ses *Notizie historiche della lega tra l'imperatore Carlo VI e la republica di Venezia* (1736), p. 24 ; il fait d'Ali un Moréote et lui donne le surnom de *Diable*, dénomination que plusieurs grand-vizirs ont assurément méritée et obtenue, mais non pas Ali de Nicée.

conclure une paix définitive avec la Russie, servirent puissamment d'un autre côté, les projets guerriers de la Porte, notamment contre la république de Venise, dont la faiblesse, l'inaction et la neutralité armée dans les guerres européennes que venait de terminer la paix d'Utrecht, excitaient l'empire ottoman à l'attaquer de nouveau. La Porte trouva le prétexte d'une déclaration de guerre dans quelques collisions entre des vaisseaux turcs et vénitiens, et dans les vexations qu'eut à subir le navire qui devait rapporter l'héritage de l'ancien grand-vizir, Hasan Pascha, à son épouse, la sultane Khadidjé, et aux femmes de son harem, non moins que dans une insurrection des habitans de Monténégro, fomentée par Venise pendant la dernière guerre avec la Russie. Par une circonstance assez extraordinaire, le pillage d'un navire appartenant au harem avait donné également le signal de la guerre de Crète, et cette fois le pillage des trésors appartenant au harem de Hasan-Pascha fut l'étincelle incendiaire qui devait embraser la presqu'île de Morée, comme jadis l'ile de Candie. Les événemens de Monténégro eurent un caractère plus sérieux et plus alarmant, et il devint urgent d'opérer la pacification de ce pays. Le pascha de Bosnie, Nououman, le dernier Kœprülü qui ait été grand-vizir, fut chargé de marcher contre les rebelles avec les troupes des paschas de Scutari et de Hersek. Battus à Zwornik, les Monténégrins s'enfuirent dans les cavernes situées aux environs de Cattaro sur le territoire de Venise (13 octobre 1714—4 schewwal 1126). Après un combat de sept heures, ils furent

en partie massacrés et en partie chassés de cette retraite; mais le vladika des Monténégrins, leur chef, qui, trois ans auparavant, leur avait réparti trente-cinq mille ducats apportés de Russie, s'enfuit à Cattaro. Là, malgré la promesse que jusqu'à ce jour le commandant-général avait faite à Kœprülü, de ne donner asile à aucun rebelle, non-seulement il fut accueilli, mais même le chef vénitien refusa de le livrer aux ottomans [1]. Nououman fit dresser procès-verbal de la notification faite à ce sujet par l'interprète vénitien [2] et ce document dont on fit lecture au diwan, décida la rupture. La déclaration de guerre ressortit d'un manifeste conçu en quatorze articles [3], dont le premier était relatif au pillage du vaisseau appartenant au harem de Hasan-Pascha, le dernier aux affaires de Monténégro, et les douze autres à diverses vexations exercées à bord de navires ottomans, et groupées de manière à ce que l'on supposât l'existence d'un système régulier de pillage et d'inimitié contre la Porte au mépris de la paix [4] (9 décembre 1714 — 2 silhidjé 1126).

1 Le manifeste contre Venise donne à ce vladika le nom de *Giton*. Il est appelé ainsi dans un excellent recueil de pièces diplomatiques, qui se trouve en ma possession et que, pour le distinguer des autres, j'appellerai *Inscha* vénitien ; c'est une des sources les plus précieuses où j'aie puisé les matériaux de cet ouvrage.

2 Il est désigné dans ce manifeste sous le nom de *Giovanni*. Raschid, II f. 100.

3 Voir le rapport de Fleischmann, intitulé : *Manifestum contra Venetos per Aslam primis 10 diebus silhidjé* 1126 (décembre 1714).

4 Ferrari et tous les autres historiens de la république passent ces faits sous silence : en général, il ne faut chercher qu'une vérité négative dans les histoires vénitiennes qui datent du dernier siècle.

Le mois suivant, les queues de cheval furent arborées au seraï impérial, en présence des vizirs et des émirs, des scheïkhs et des oulémas convoqués à cet effet (11 janvier 1715 — 5 moharrem 1127). Deux mois après, elles furent transportées du seraï de la Porte au camp de Daoud-Pascha, où se rendirent d'abord les corporations, puis les troupes avec toute la pompe usitée en pareille circonstance (7 mars 1715 — 1er rebioul-ewwel 1127)[1]; enfin le Sultan quitta lui-même le seraï avec l'étendard sacré, après qu'on y eut récité les sourres de la victoire et de la conquête (14 mai 1715 — 8 rebioul-ewwel 1127). Quatorze jours après, le souverain remit l'étendard sacré au grand-vizir serasker, et tous deux se mirent en route avec l'armée[2], dont la marche était ordonnée de telle sorte, que le Sultan n'était que d'une station en arrière du grand-vizir.

A Andrinople, le Sultan descendit à Bourni Pamboukli (nez de coton), à droite de la fontaine de l'Archer (9 avril 1715 — 4 rebioul-akhir 1127); le lendemain, il passa les troupes en revue et campa ensuite dans les champs de Timourtasch, qu'à trois jours de distance, les janissaires, les topdjis et les toparabadjis abandon-

[1] Les corporations, le 3 rebioul-ewwel (9 mars), les janissaires, les djebedjis et les topdjis, le 5 rebioul-ewewel (11 mars), Raschid, II, f. 104.

[2] *Jeri primo Aprile e partita la Corte per Adrinopoli preceduta di 15 Giorni dal Aga dei Gianizzari. Il Capitanbassa montava la nave a 3 ponti, dopo vestito ma nell' istesso tempo minaciato dal G. S. della testa se non combatte. Sta sotto alle isole con 7 navi. Le altre 12 navi compresse le due palandarie sono poste a Besiktas.* Le secrétaire Franceschi, alors aux Sept-Tours, 1715. Archives vénitiennes.

nèrent pour marcher en avant Jusqu'alors, dans les campagnes précédentes, on avait attendu à Andrinople le jour de Khizr (saint Georges), gardien de la source de vie, qui donne la verdure aux plaines et la sève aux arbres, époque à laquelle les chevaux sont habituellement mis au vert; mais, cette fois, dans la hâte où l'on était d'assiéger les forteresses de la Morée, on résolut de passer à Selanik le temps des pâturages. Lorsque le grand-vizir partit, le Sultan l'accompagna jusqu'à la plaine située près le village d'Emirli, dont la mosquée fut reconstruite à cette occasion (19 avril 1715 — 14 rebioul-akhir 1127). Le serasker donna à l'armée l'ordre formel de respecter les récoltes des sujets ottomans, et, comme les prairies de Selanik ne suffisaient pas à la nourriture des chevaux, celles de Seres furent assignés, pour huit jours, aux sipahis et aux silihdars. La flotte qui, lors de la levée du camp, avait également quitté Constantinople, était arrivée en même temps que l'armée à Selanik, où le kapitan-pascha prit à son bord deux énormes canons du calibre de trois cents, destinés au siége de Tineh. Des trois mille hommes dont se composait le contingent de l'armée égyptienne, on avait coutume autrefois de laisser à bord l'infanterie et de ne débarquer que la cavalerie; mais, comme on manquait au camp du nécessaire, pour monter la cavalerie égyptienne, on ne débarqua que les quinze cents fantassins, et on laissa sur la flotte les quinze cents cavaliers. Avant de quitter le grand-vizir, le Sultan fit l'épreuve du *Fahl*, c'est-à-dire, qu'il chercha un présage du bon ou du mauvais succès de la

campagne, en ouvrant au hasard un livre saint ou classique. Il prit celui qui est intitulé : *l'Orient des lumières prophétiques*[1], célèbre recueil de traditions, l'ouvrit avec son ongle et tomba heureusement sur le passage suivant : *Vous conquerrez un pays où le Karat a cours; traitez en bien les habitans, car ils vous sont soumis et dévoués*[2].

Le premier mai, le Sultan leva son camp de Kara Khalil[3], traversa Larissa, en déployant une grande pompe dans sa marche, et alla camper le lendemain matin de l'autre côté de la ville, dans la vallée du Tombeau[4]. A Thèbes, le serasker tint un conseil de guerre pour savoir de quelle forteresse de la Morée on devait commencer le siége, ou bien si l'on devait envahir d'un seul coup la presqu'île toute entière. Comme personne n'émettait ou ne voulait émettre un avis, le serasker chargea le beglerbeg de Diarbekr, Kara Moustafa, de s'emparer, à la tête de quarante mille hommes, du château de Morée; en même temps, il interrogea le sort sur les résultats de ses mesures, en ouvrant au hasard le diwan du scheikh mystique Hafiz, l'interprète des secrets surnaturels, dont les vers lui furent favorables[5]. Mais la nouvelle que l'on

1 *Mescharikol-enwar en noubouwiyet*, par Sifati, mort en 950 de l'hégire. Raschid, II, f. 107.

2 *Seteftehouné erzen youzker fiha el kirat, feïstousson bikhitha khaïren feïné lehoum zimmetoun wé rahmen.*

3 Kara Khalil Tschaïri.

4 Tourbe owasi; Raschid, II, f. 109

5 *Terdjimani esrari ghaïb*; Raschid, II, f. 110. Voilà quels étaient ces vers (Hafif, chez Cotta, II, partie, p. 336) :

Le ciel conduit les chevaux de parade du schah

reçut de la prise de Tineh fut un présage plus heureux encore ; le provéditeur Bernard Balbi, qui commandait dans cette place, se laissa influencer par les Grecs qui ne s'y trouvaient qu'en trop grand nombre, et la rendit aux Turcs sans essayer de la défendre. On prit, parmi les pièces d'artillerie, trente-cinq canons que l'on répartit sur quinze vaisseaux de la flotte, et deux cents familles catholiques furent conduites sur les côtes d'Afrique. Cette conquête, que tant d'amiraux célèbres avaient entreprise, tels que Kaplan, Kœsedj Ali et Mezzomorto, qu'Ahmed Kœprülü lui-même n'avait osé tenter, fut l'ouvrage du kapitan-pascha Djanüm Khodja. C'était un Turc originaire de Coron, qui, dans la dernière guerre, avait été fait prisonnier à Imbros, avait passé sept ans sur les galères de Venise et qui, racheté plus tard au prix de cent ducats, faisait maintenant trembler cette même flotte, sur laquelle il avait autrefois servi comme esclave. A Thèbes, on passa en revue les six régimens de la cavalerie régulière, on distribua les munitions de guerre que l'on avait fait venir de Négrepont, et le gouverneur de Haleb, avec les troupes feudataires d'Anatolie, fut chargé du transport par terre de l'artillerie de siége. Le chambellan Topal Osman, nommé depuis peu chef des Martoloses[1], reçut une gratification de onze cents piastres,

Les anges mettent la main à ses étriers
Regarde l'esprit qui connaît les choses cachées
Il envoie des baisers du haut des cieux.

(Dans Raschid, par suite d'une faute d'impression, il y a Filek au lieu de Melek et Nam au lieu de Bam).

1 Martolosbaschi.

parce que ses miliciens avaient fait trois prisonniers, dans un combat qu'ils avaient soutenu contre quatre cents Vénitiens, près de Napoli di Romania. Comme les troupes feudataires d'Anatolie, constamment occupées à traîner les canons sur une route qu'il fallait déblayer et élargir à chaque pas, par une très-forte chaleur, étaient vivement tourmentées par la soif, le serasker leur adjoignit des porteurs d'eau dont chacun reçut deux ducats. C'est ainsi que l'on parvint à rendre praticables les chemins qui conduisent de Thèbes à Corinthe, par les stations de Mazi, Meghara et Mersinlik. Le 10 juin, le serasker franchit l'isthme de Corinthe et entra sur le territoire de Morée (24 djemazioul-akhir 1127 — 27 juin 1715). On débarqua dans la baie de Djehriz (Kenchræa) les provisions de bouche que l'on avait fait venir de Négrepont. Le siége du château de Corinthe dura trois semaines. Déjà l'on avait tout disposé pour l'assaut ; vingt mille janissaires se trouvaient à l'aile gauche, deux mille sipahis et cinq cents djebedjis volontaires à l'aile droite, et le chef des Martoloses, Osman le Boiteux, avec deux mille lewends (miliciens), devait le diriger, lorsqu'à la honte de Venise, le château se rendit, à condition que la garnison pourrait se retirer sans être inquiétée [II][1]. Mais un magasin à poudre ayant sauté, soit par hasard, soit parce qu'on y avait mis le feu, comme les Turcs et les Vénitiens s'en accusent réciproquement, la capitulation fut violée, et cet accident

[1] Raschid, f. 114. La date n'est indiquée que par Raschid et non par Ferrari.

fut le signal d'un pillage général, et du massacre des Grecs et des Vénitiens, sans aucune distinction, au grand regret du serasker [1]. Le provéditeur Minoto lui-même fut emmené comme esclave, et ne dut sa délivrance qu'aux efforts de la femme du consul hollandais à Smyrne, madame de Hochepied, remarquable par sa haute raison et l'énergie de son caractère.

A la nouvelle de la chute de Corinthe, les Grecs d'Egine prièrent le kapitan-pascha de les délivrer de la tyrannie des Vénitiens [2]; ceux-ci ayant ensuite demandé qu'on permît à la garnison de se retirer librement, Djânüm signa le capitulation et envoya au Sultan les clefs du château (7 juillet 1715 — 5 redjeb 1127). Après la reddition d'Argos, l'armée se divisa en deux corps, l'un pour assiéger le château situé sur le mont Palamidi et qui domine la ville de Napoli di Romania; l'autre pour faire le siége de cette forteresse. Turk Ahmed-Pascha et le second lieutenant-général des janissaires, furent chargés de l'attaque du côté de la porte principale de la ville, et le beglerbeg de Roumilie, Sari Ahmed, ainsi que l'aga des janissaires, de celle du fort Palamidi. Le siége ne dura que huit jours, parce que le grand-vizir, fatigué de la marche ordinaire des tranchées, préféra donner l'assaut. Il

[1] Raschid, II, Bl. 114; Ferrari, p. 45. — Raschid dit que ce sont les soldats vénitiens qui ont mis le feu aux poudres et Ferrari en accuse les janissaires.

[2] Raschid, II, f. 115, et Ferrari qui est d'accord avec lui : *molti greci di quel regno si reputaro no felici col ritornare nelle braccia dei Turchi, quantunque da loro oppressi, non sapendo che altro addurre per causa frivola se non che i soldati si fossero conciliati l'odio col fare delle concussioni sopra di loro.*

encouragea par de riches présens ceux qui se distinguaient par leur courage. Un soldat, qui avait arraché du rempart le drapeau de Saint-Marc, reçut une bourse remplie d'argent et fut autorisé à porter sur son turban une marque distinctive (4 juillet — 12 redjeb); un sipahi ayant poursuivi un Vénitien blessé, qui avait enlevé un drapeau, et l'ayant atteint et placé sur son cheval, reçut en récompense deux cents piastres et sa paie journalière fut augmentée de dix aspres. D'autres qui, pendant la nuit, avaient tiré des canons, avec des cordes, hors des fortifications, reçurent de même une bourse d'argent. Les Turcs étaient enflammés d'un tel courage que, dès le huitième jour du siége, ils donnèrent l'assaut sur le mont Palamidi, et que le lendemain la forteresse tomba en leur pouvoir. La garnison, commandée par le provéditeur-général Bono, avait fait son devoir; mais après la prise du fort Palamidi, la ville, canonnée du côté de la montagne, pouvait être réduite en un monceau de cendres. En outre, la garnison n'était composée que de mille sept cents hommes, et les Grecs, las du joug des Vénitiens catholiques qu'ils détestaient plus encore que les musulmans, ne voulaient pas combattre, quoiqu'ils reçussent une solde d'un ducat par jour; enfin Napoli succomba, parce que parmi les troupes de la garnison, il se trouva des traîtres; le colonel Sal, qui avait fait tirer sur eux, fut mis en pièces par le peuple. Les Grecs, qui avaient aidé les Turcs à escalader les murailles, furent les premières victimes de leur trahison; l'archevêque Carlini périt

avec d'autres prêtres ; la ville fut livrée au pillage, le butin fut si considérable, que non-seulement il suffit aux cent vingt mille assiégeans[1], mais que même plusieurs de ces derniers en retirèrent jusqu'à dix et vingt bourses d'argent. On y trouva une grande quantité de canons en airain et en fer, de poudre et de plomb, de boulets, de bombes et de grenades[2]. Le Sultan, qui reçut l'heureuse nouvelle de cette conquête sur l'Alpe de Despotyaïla, vint lui-même à Napoli pour voir la ville et le fort du mont Palamidi. Une lettre autographe, remplie d'éloges, accompagna les vêtemens d'honneur dont on décora les officiers[3]; les églises et les cellules furent de nouveau transformées en mosquées et en lieux de prière, et l'aga des sipahis, Osman, fut chargé de la garde de cette nouvelle conquête.

Vers la fin de juillet, le kapitan-pascha reçut ordre de se rendre à Koron avec la flotte; l'artillerie de siége de Napoli fut embarquée pour Modon ; huit jours après le grand-vizir s'y rendit lui-même avec son armée (30 juillet 1715 — 28 redjeb 1127). Les fiers montagnards de la Maïna se soumirent. Khielafa et Sernata se rendirent sans coup-férir, et les peuples soulevés se trouvèrent de nouveau domptés et replacés sous le joug

[1] Raschid, II, f. 117. Il dit que primitivement les janissaires ne devaient être que 40,000, mais que tant de volontaires étaient accourus de l'Asie-Mineure, pour se soustraire aux impositions, que l'armée se trouva forte de 120 000 hommes.

[2] 126 canons, 20 mortiers, 239 quintaux de fer, 1664 quintaux de plomb, 34,697 boulets, de trois à vingt-quatre livres ; 121,115 bombes 2,930 grenades de fer et à main ; 2,320 grenades à bouteille ; 20,000 quintaux de poudre. Raschid, II, f. 116.

[3] Le même, f. 119, sa lettre autographe tout au long.

du vainqueur [1]. Les Turcs avaient assis leur camp près des moulins de Begoghli, situés entre Koron, Modon et Navarin, à quatre lieues de distance de chacune de ces trois villes, lorsqu'ils apprirent que les ennemis n'avaient pas l'intention de défendre Koron et Navarin, et qu'ils avaient transporté toutes leurs richesses à Modon (15 redjeb 1127 — 17 juillet 1715). Deux beglerbegs furent chargés de prendre possession des villes abandonnées et le serasker marcha sur Modon, où arriva aussi la flotte qui, lors du siége de Napoli di Romania, avait dirigé une attaque malheureuse contre Pavesa [2]. A l'approche de la flotte turque, l'escadre vénitienne se retira, et le siége fut poussé avec la plus grande vigueur par les assiégeans, et soutenu avec le plus grand découragement par les assiégés, parce que toutes les troupes se soulevaient. Dans le château, dans le mandrachio, sur le rempart Saint-Antonio, à la porte Saint-Marc, les soldats étaient en pleine insurrection, et malgré tous leurs efforts, les braves généraux Pasta et Jansich, ne purent la réprimer. Pasta négocia une capitulation pour obtenir des conditions favorables, et le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, venait d'accorder une trêve, lorsque le grand-vizir rompit toutes les négociations, de peur que l'armée ne fût privée de butin. Les troupes dé-

1 *Kerdeni oussyanieri sindjiri teschiré rabt oloundi*, c'est-à-dire : *on jeta la chaîne de la conquête autour du cou de la révolte*. Raschid, II, Bl. 122.

2 Raschid, Bl. 118, le mardi 15 redjeb; c'est inexact, parce que le 15 redjeb était un mercredi.

couragées ou soulevées abandonnèrent les remparts, et les Turcs pénétrèrent dans la ville sans obstacle. Le grand-vizir abusa lâchement de ce succès en outrageant et en faisant charger de chaînes les malheureux défenseurs de Modon. Vincent Pasta tomba entre les mains des lewends, qui le traînèrent devant le kapitan-pascha. Celui-ci se rappela quelques légers services que Pasta lui avait rendus pendant qu'il servait comme esclave sur les galères de Venise, et lui témoigna une grande reconnaissance. Non-seulement il défendit la tête de Pasta devant le grand-vizir, mais il accueillit encore avec humanité les autres officiers vénitiens que l'on avait traînés à bord de la flotte; il fit donner à chacun d'eux des habits et dix reichsthalers, et Pasta obtint en outre un esclave pour son service personnel. L'esclavage dans lequel il avait vécu pendant sept ans sur les galères de la république n'avait pas étouffé en lui le sentiment de l'humanité, et sa noble générosité fait paraître plus hideuse encore l'indigne prodigalité du grand-vizir, qui offrit, à Modon, trente reichsthalers pour chaque tête de chrétien vivant qui lui serait amené, pour avoir le plaisir de faire décapiter ces malheureux par centaines devant sa tente (17 août 1715).

A la nouvelle de la prise de Corinthe et de Napoli di Romania, le château de Morée se rendit au beglerbeg de Diarbekr, Kara Moustafa, qui avait été détaché du camp impérial avec quarante mille hommes pour en faire le siége (1er schâban 1127 — 2 août 1715). La prise de Modon fut suivi de près de celle

de Malvasie et de Cerigo. Suda et Spinalonga[1], les seuls postes occupés par les Vénitiens dans l'île de Crète, voyaient se perpétuer dans la personne de leurs commandans, Louis Magno et François Giustiniani, l'antique valeur du Lion de Saint-Marc. Ces derniers se défendirent avec courage; mais laissés sans secours par la flotte de Venise, ils capitulèrent au mois de novembre 1715, et dès-lors la république ne posséda plus une seule de ses îles de l'Archipel.

Le Sultan se trouvait à Seres, lorsque lui parvint la nouvelle de la prise du château de Morée, de Navarin et de Modon. Comme les queues de cheval étaient déjà sur la route d'Andrinople, on les fit revenir, afin de célébrer ce triomphe par des fêtes qui durèrent trois jours, et pour recevoir les félicitations des hauts dignitaires de l'empire et des ambassadeurs des puissances amies (26 schâban 1127 — 27 avril 1715). On éleva ensuite les queues de cheval dans la plaine de Tubna, et le Sultan retourna à Andrinople.

De son côté, le grand-vizir prit les mesures nécessaires pour l'administration de la Morée. La description de cette ville, qui renfermait alors deux mille localités, fut confiée à huit commissaires, et deux autres furent chargés de celle de l'île de Tinch qui

[1] A l'occasion de ce récit, Raschid, II, Bl. 131, s'engage dans une longue digression à propos de la conquête de Candie, et il rapporte l'observation que le moufti Ebusaïdzadé ajouta dans son exemplaire du *Ferhké* de Hadji Khalfa, au chapitre de la conquête de Candie, savoir : « que ce fut une honte d'avoir laissé Suda au pouvoir des Vénitiens après » une guerre qui avait duré vingt-cinq ans. »

comptait soixante-deux villages. Damad Ali ordonna la révision des rôles d'inscription des sipahis et des silihdars, et fit observer une discipline rigoureuse. Des sipahis, feudataires de Mentesché et de Khoudawendkiar, qui pendant la marche avaient pressuré des sujets musulmans, au mépris des ordres les plus sévères, avaient été exécutés dès avant le siége de Modon ; des musulmans renégats, c'est-à-dire des Turcs qui, pendant la domination vénitienne, avaient embrassé le christianisme, sans pour cela cesser de porter le turban blanc, subirent alors le même sort à Misitra. Après que les gouverneurs des forteresses nouvellement conquises eurent été nommés, le grand-vizir reçut à Napoli le silihdar du Sultan, chargé de lui remettre une lettre louangeuse, et de distribuer, au nom de son maître, des sabres et des pelisses d'honneur à tous les officiers de l'état-major [1]. En revanche, un ferman de blâme fut envoyé au vizir Moustafa-Pascha, gouverneur de Bosnie, les armes ottomanes n'ayant pas été aussi heureuses en Albanie et en Dalmatie. Le provéditeur Angelo Emo s'était emparé des places de Zazuina, de Plauno et de Stanizza, afin d'agrandir le territoire de Sing et de Knin. Le vizir avec les beglerbegs de Perzerin, de Zwornik, de Klis et d'Hersek, les troupes du beglerbeg de Meràsch et cinq mille Tatares commandés par le noureddin, parcourut le pays qui s'étend depuis Cettina jusques vers la mer, portant partout le fer et le feu, et dépeuplant les

[1] Raschid, II, fl. 128, donne la lettre autographe tout au long.

villages. C'est ainsi que les habitans de l'île Ottock, au nombre de trois cent soixante, avaient tous été massacrés. Le vizir fit le siége de Sing, mais le franciscain hongrois Étienne, inspiré de l'esprit du grand Capistran, sut communiquer son courage aux assiégés, et le serasker fut forcé de se retirer. D'un autre côté, les Vénitiens avaient abandonné S. Maura, après avoir fait sauter les fortifications (6 silhidjé 1127 — 3 décembre 1715). Deux jours après, le grand-vizir leva son camp de Napoli, et quitta la Morée après cent et un jours qui lui avaient suffi pour faire la conquête de la presqu'île. Il permit alors aux déserteurs, que l'on avait tenus en état d'arrestation pendant la campagne à Gallipoli et à Scutari, de retourner dans leur pays. On rappela dans leurs anciennes demeures les habitans de la Morée qui avaient pris la fuite. L'hiver étant déjà fort avancé, Damad, au lieu de déployer, comme par le passé, l'étendard sacré du Prophète et de le faire porter à la tête de l'armée, ordonna, de peur de l'intempérie de la saison, de l'envelopper d'étoffes en satin et de drap d'or, de le déposer dans le coffre précieux destiné à cet usage, et de le conduire ainsi sur un char à Constantinople. Le grand-vizir ne resta qu'un jour à Larissa, pour régler le paiement de la solde des troupes; il ne s'arrêta ni à Selanik ni à Seres; mais, passant par Demitoka et Youndtschaïri, il se hâta d'arriver à Andrinople, où il fit son entrée en vainqueur et en triomphateur [1].

[1] Raschid, f. 133, et le *Rapport sur la conquête de la Morée*, comme appendice de l'*Inscha* de Nahi, n° 110.

Le conquérant de la Morée était non-seulement un guerrier, mais encore un homme d'Etat, et ses institutions prouvent, comme ses victoires, qu'il était digne du poste le plus élevé de l'Empire, celui auquel est attaché le pouvoir le plus étendu en temps de guerre comme en temps de paix. Vers le milieu du régne du sultan Mohammed, l'école des pages de Galata avait été supprimée, et les revenus de cette institution avaient servi à créer des places de muderris qui portaient le titre de professeurs d'Ibrahim-Pascha, de première et seconde classe. Ali ne fut pas plutôt nommé grand-vizir, qu'il rendit à cette institution sa première destination ; il nomma un grand maître, des précepteurs, des prédicateurs et des maîtres pour diriger l'enseignement des pages, qui étaient nourris et élevés dans cet établissement pour le service du seraï et de l'Etat (moharrem 1127—janvier 1715). Il conserva l'ordre d'avancement établi dans le corps des oulémas, et, bien que le moufti, cédant aux pressantes sollicitations du kaïmakam, eût nommé, contre toutes les règles, à une place de professeur, le fils de ce dernier, âgé seulement de onze ans, il enleva sa place à ce jeune enfant et reprocha au moufti l'irrégularité de sa conduite; le kaïmakam lui-même fut destitué bientôt après et envoyé comme gouverneur à Kaffa, où il fut exécuté. Par cet acte de rigueur, l'ordre de gradation, par lequel doivent passer tous ceux qui veulent s'élever aux plus hautes dignités, fut de nouveau réglé dans l'esprit de la loi, et l'on satisfit ainsi tout le monde. Aussi, lorsque, plus tard, dans une assemblée présidée

par le grand-vizir, et dans laquelle il s'agissait de nommer aux emplois les plus éminens de l'Empire, tel qu'à ceux de reïs-efendi, de defterdar, de nischandji, celui-ci voulut élever à cette dernière dignité son plus intime confident, l'historiographe de l'Empire, Raschid, qui occupait une place de muderris, ce dernier refusa, en disant qu'il préférait se soumettre à la hiérarchie. Les secrétaires d'Etat qui étaient présens restèrent saisis d'étonnement et gardèrent le silence; le grand-vizir lui-même, fâché de ce refus, fut quelques instans sans répondre, mais enfin, reprenant son affabilité ordinaire, il dit, pour tranquilliser l'historiographe : « Je sais que vous autres, oulémas, vous » convoitez les emplois de ceux qui vous précèdent » immédiatement, comme le font les agas du seraï; » chaque page ambitionne le poste de silihdar, et, dût-il » quitter la charge de tschokadar pour être revêtu de la » dignité de grand-vizir, il ne regretterait cependant » pas moins toute sa vie de ne pas avoir été nommé » silihdar; de même vous, du jour où vous êtes entrés » en fonction comme muderris, vous poursuivez, » souvent inutilement, pendant quinze ou vingt ans un » grade plus élevé. Soit, tu sais ce que tu as à faire.» Il fut si loin d'en vouloir de ce refus à l'historiographe de l'Empire, que celui-ci reçut peu de temps après une lettre autographe du Sultan, qui lui conféra une charge plus élevée de muderris, et cela sans qu'on eût paru vouloir se conformer aux règles de la hiérarchie. Le médecin du Sultan (qui est toujours pris parmi les oulémas), Mohammed de Yenibagdjé

qui, se reposant trop sur la faveur du grand-vizir, s'était permis de discourir sur des questions de politique hors de sa compétence, fut destitué, et, à sa place, Omer-Efendi de Smyrne fut nommé reïs des médecins. Le moufti Mahmoud-Efendi, qui avait fait bannir ses deux prédécesseurs, et dont l'un s'était noyé sur la route de Sinope, fut destitué, l'opinion publique s'étant déclarée ouvertement contre lui lorsqu'on apprit la mort d'un de ces exilés[1]; il fut remplacé par Mirza Moustafa-Efendi, qui avait déjà trois fois rempli les fonctions de grand-juge. Ce fut pendant que ce dernier était revêtu de cette dignité, que l'on mit fin, par un khattischérif, à la vente et à l'exagération du nombre des emplois de moulazim, c'est-à-dire d'aspirant à l'emploi de recteur. On défendit la vente de ces charges et l'on en restreignit le nombre, en sorte que désormais le moufti ne put distribuer que seize places de ce genre, le grand-juge de Roumilie huit, celui d'Anatolie et le chef des émirs six, les juges de la Mecque et de Jérusalem chacun cinq, le médecin des grands-vizirs et l'imam de la cour quatre. On décida en outre que chaque muderris qui avancerait en grade[2], c'est-à-dire qui obtiendrait une

[1] *Sounouni nas tahkik ouloun maghitschoun*, c'est-à-dire, pour faire taire l'opinion du public. Raschid, II, Bl. 101.

[2] Raschid, II, Bl. 106. Les grades sont indiqués depuis les plus inférieurs, savoir : 1° moussilet Sahan, c'est-à-dire adjoint des Huit à la mosquée du sultan Mohammed ; 2° Sahan, c'est-à-dire muderris à la mosquée du sultan Mohammed ; 3° altmischli, c'est-à-dire un des soixante ; 4° moussilet Souleïmaniyé, c'est-à-dire adjoint à la mosquée du sultan Souleïman ; 5° Souleïmaniyé, c'est-à-dire muderris à la mosquée du sultan Souleïman.

des places plus élevées de juge ou de molla, aurait droit à un moulazim (aspirant) qui porterait le titre de répétiteur. Le moufti Mirzasadé Moustafa perdit bientôt après sa place, et voici de quelle manière. On avait eu l'adresse de faire tomber entre les mains du Sultan une plainte en vers dirigée contre les deux grands-juges Damadzadé et Hamidzadé; ce pamphlet indisposa tellement le Sultan contre ces dignitaires qu'il les destitua, et qu'il nomma à leur place deux hommes non-seulement très-versés dans la science des lois, mais encore très-estimés comme écrivains : c'étaient Ouschakizadé Esseïd Abdoullah, l'auteur des biographies des oulémas et le continuateur du biographe Atayi, et Abdourrahim, l'auteur de la grande collection des fetwas, récemment imprimée à Constantinople. Le Sultan ne se contenta pas de destituer les deux grands-juges, mais il donna encore l'ordre au kaïmakam de Constantinople de chercher à découvrir les auteurs de la satire, et comme on apprit que ces derniers faisaient partie de la suite du moufti, celui-ci fut destitué et eut pour successeur le savant Abdourrahim (13 djemazioul akhir 1127 — 15 juin 1715). Trois juges furent accusés d'être les auteurs de cet écrit; deux s'enfuirent aussitôt, et le troisième, Djézbi Ibrahim, fut conduit en présence du Sultan qui se trouvait alors sur l'Alpe de Rhodope. Djezbi Ibrahim s'avoua l'auteur de cette satire rimée, mais il accusa les deux autres de l'avoir engagé à l'écrire; ceux-ci, ayant été découverts et confrontés avec lui, nièrent toute complicité. Alors le kaïmakam

de l'étrier impérial appela le moufti, les grands-juges et les autres oulémas présens, pour savoir si, en vertu de cette sentence : *l'honneur du croyant est comme son sang*[1], on ne devait pas, d'après la loi du talion, répandre le sang des coupables et rendre un fetwa dans ce sens. Déjà plusieurs assistans s'étaient rangés à l'avis du kaïmakam, lorsque le grand-juge de Roumilie, Ismaïl, sans crainte de déplaire au kaïmakam et au moufti, prit la parole et déclara que, du moment où on n'avait pas de preuves, il n'y avait pas lieu de poursuivre les deux juges qui niaient avoir coopéré à la publication de cette satire ; que d'ailleurs il n'existait aucune loi en vertu de laquelle on pût appliquer la peine de mort à celui qui s'avouait l'auteur de la satire. Il ajouta : « Si le Padischah, dans sa toute-puissance, » avait voulu les condamner à mort, il ne les aurait pas » consultés ; pourquoi alors, dit-il, cacherions-nous » la vérité et la justice, lorsqu'on nous demande notre » avis. Voilà tout ce que j'ai à dire ; du reste, vous » savez sans doute mieux que moi ce qu'il convient de » faire. » Grâce à la courageuse allocution du grand-juge, le rapport qu'on adressa au Sultan conclut simplement à la destitution et au bannissement.

Sous le règne de Moustafa II, les baux annuels du trésor (moukataat) avaient été changés en baux à vie (malikané) ; cette mesure avait fait naître de graves désordres, qui portèrent préjudice aux finances, car les riches accaparaient tous les fermages à vie, qu'ils

[1] *Irdhol-moumin kedemmihi.*

affermaient de nouveau par-dessous main ; il arriva donc que le sous-fermier, qui voulait retirer de son entreprise, non-seulement le prix de son fermage, mais encore un gain personnel, pressura les habitans qui se trouvaient ainsi accablés sous des charges énormes. Les baux à vie furent donc tous supprimés et confiés à l'administration de l'Etat. Ahmed III signa une ordonnance en faveur des trois classes d'employés du diwan, qui portent le nom de geduklüs, parce qu'au lieu de traitement ils possèdent des fiefs, c'est-à-dire, des secrétaires, des mouteferrikas et des tschaouschs. Cette ordonnance portait qu'ils seraient constamment attachés à la personne du grand-vizir, et, comme leur brevet enonçait qu'ils ne seraient tenus d'entrer en campagne qu'avec ce dernier, on leur assura le casuel des fonctions dont ils pourraient être chargés, et dont de simples feudataires avaient profité jusqu'à présent. Damad Ali-Pascha remit un peu d'ordre dans le service des postes qui avait été négligé depuis quelque temps, et les ayans (primats) furent rendus responsables de ses irrégularités. Les registres de la chambre des comptes d'Anatolie, dans lesquels existait une grande confusion, furent examinés avec le soin le plus minutieux et mis en ordre par une commission, qui s'en occupa pendant six mois [1]. On révisa de même les registres matricules des sipahis et des silihdars, et

[1] Raschid, Bl. 107. Cette chambre des comptes paya la solde de 1,400 personnes avec 17,508 aspres; par l'ancien règlement, la solde de 1,374 personnes se montait à 160,503 aspres, y compris les fournitures pour les chancelleries (f. 108).

ceux des revenus des fondations pieuses. On frappa de nouveaux ducats, de meilleur aloi même que ceux de Venise ; ils étaient d'une valeur de trois piastres, et cent étaient à cent dix dirhems. Une chaine en entourait le bord ; d'un côté on voyait simplement le chiffre du Sultan, de l'autre étaient gravés ces mots : *frappé à Constantinople*. On renvoya dans leurs anciens domiciles tous les sujets chrétiens qui se trouvaient réunis dans les trois résidences de Constantinople, d'Andrinople et de Brousa. Cette mesure s'étendait même à ceux qui demeuraient déjà depuis dix ans dans l'une ou dans l'autre de ces villes. Le but principal du grand-vizir était de ne point priver le trésor des contributions dont ils ne payaient que la cote personnelle dans les résidences. Une mesure qui témoigne de l'humanité du grand-vizir (bien qu'elle fût mal exécutée, comme on le vit par la suite), ce fut la défense qu'il fit de circoncire désormais les nègres en Egypte. L'ordre qu'il adressa à cet effet au gouverneur et aux juges d'Egypte, portait qu'il y aurait beaucoup de mérite, de leur part, à empêcher que l'on ne se rendît coupable d'un pareil acte de violence et d'injustice ; mais, s'il faut en croire l'historiographe de l'Empire, il paraîtrait que le but principal du grand-vizir fut seulement de purger le seraï de la présence des nègres [1]. On procéda avec moins d'humanité

[1] Raschid, II, f. 138, et dans l'*Histoire de Yousouf*, Bl. 268, *Seraï saltarieti tawaschi namindé khawaschider takhliyé itchoun*, c'est-à-dire pour soustraire le seraï à la domination de ces misérables qui portent le nom de tawachis (eunuques)

à l'exécution de trois juifs, qui avaient attiré dans une maison le jeune fils du kiayabeg, sous le prétexte de lui offrir des fruits, mais contre lesquels il n'existait d'autre preuve que la déposition de cet enfant âgé de six ans. Il montra encore un esprit peu tolérant, en détruisant le riche couvent grec de Mauromolos, situé à l'entrée du Bosphore, uniquement parce que les moines avaient fait construire une église plus grande que celle qui existait jusqu'alors [1]. On défendit aux libraires de vendre des livres à l'étranger, afin de ne pas dépouiller la capitale des richesses scientifiques qu'elle possédait. Les receveurs de la cote personnelle reçurent l'ordre sévère de ne pas exiger des rayas, sous le titre de taxe des secrétaires et des domestiques, une aspre de plus que ne le permettait la loi. Les exécutions étaient rares et n'avaient lieu que pour des motifs graves. C'est ainsi que tombèrent les têtes du sandjak de Hamid, pour avoir tardé trop long-temps à entrer en campagne à la tête de ses troupes : de l'ancien inspecteur de l'arsenal, pour n'avoir pas fait l'aveu de ses concussions; du commandant de Napoli di Romania, Osmanaga fils de Soulfikar, l'ancien ambassadeur à Vienne, parce que, en sa qualité d'aga des sipahis, il avait fait preuve d'une grande partialité en contrôlant les rôles d'inscription des troupes, et parce que, tout récemment, il avait imposé des taxes outrées aux capitaines des navires de commerce. C'était un homme très-instruit et grand amateur d'horticulture; malgré

[1] Raschid, II, f. 26, la traduction du passage entier dans *Constantinople et le Bosphore*.

ces titres à l'indulgence du Sultan qui lui-même aimait beaucoup les fleurs, sa tête fut jetée devant la tente de la justice [1]. Sur l'avis donné par le gouverneur de Rakka, que le scheïkh persan de l'Azerbeïdjan, connu sous le nom d'Eboubekr Seïyah, c'est-à-dire le Voyageur, trompait le peuple et séduisait les femmes en employant la magie, l'exécution de ce dernier fut ordonnée. Un autre aventurier persan fut de même accusé de sorcellerie; mais celui-ci, comme homme politique, était plus dangereux que l'autre. Il était venu à Constantinople, se disant fils du schah Souleïman et frère du schah régnant, Houseïn. La Porte lui avait fait une pension de deux cents piastres par mois, et lui avait assigné pour résidence d'abord Mitylène et ensuite Lemnos. De là, il s'était enfui à Bozok, où il distribuait des titres en sa prétendue qualité de schah Abbas III [2]. Depuis il eut l'audace de nommer un Turcoman pascha de Tschoroum, et, avec quelques milliers de vagabonds qu'il avait rassemblés autour de lui, il tenait en émoi tout le sandjak de Bozok. Le peuple croyait qu'il pouvait commander aux saisons, parce qu'il faisait assez souvent beau temps là où il se trouvait, tan-

[1] Le même f. 127 — *Allaktschadiri*. Ce nom est donné aussi à la tente dont il a été déjà question lors de la description du camp. La Motraye a fait de Allak, *Leilek tschadiri*, c'est-à-dire *la tente de la Cigogne*, car il dit : « Pavillon de la Cigogne élevé sur un seul mât peint en rouge, sur- » monté d'une boule peinte de même et plus élevé qu'un autre pavillon. » II, p. 6.

[2] Le même, f. 104. On lisait sur son sceau : *Nigini saltanetra gescht enaris Schah Sahibi Kiran Abbas Salis*, c'est-à-dire le schah, maître du temps, Abbas troisième a hérité de l'anneau de la puissance.

dis qu'en d'autres lieux il pleuvait ou neigeait ; mais il ne tarda pas à être désabusé sur son compte, lorsqu'il vit tomber sa tête sous le glaive du bourreau. Le grand-vizir maintint dans les limites du devoir les premiers dignitaires et les gouverneurs de l'Empire, en les surveillant dans l'exercice de leurs fonctions et en leur infligeant de justes punitions lorsqu'ils violaient les lois. C'est ainsi que le gouverneur de Bassra, Hasan Yürük, qui, lors de la dernière révolution, était parti d'Andrinople avec les troupes du sultan Moustafa II, pour contenir les Arabes turbulens, parce que son avarice ne lui permettait pas d'entretenir un nombre suffisant de troupes, et qu'il s'était abaissé jusqu'à percevoir lui-même les impositions du scheïkh Maani, fut dépouillé de son gouvernement et de sa dignité de vizir, et appelé à rendre compte de son administration. Gourd Hasan, l'aga des janissaires, fut destitué pour sa lâche conduite et pour avoir distrait une grande partie des fournitures, qu'il avait reçues pour cent mille janissaires, et dont il avait à peine distribué la dixième partie ; le kapitan-pascha lui-même fut l'objet de quelques soupçons, pour être resté plusieurs jours avec la flotte, devant Malvoisie, sans en emmener les habitans, ainsi qu'on le lui avait ordonné. Le reis-efendi, que l'on envoya pour examiner sa conduite, déclara à la vérité que le kapitan-pascha n'était pas coupable ; mais celui-ci se plaignit de ce que le reis-efendi avait complètement méconnu sa dignité de kapitan de la mer, ne lui avait pas rendu les honneurs qui lui étaient dus, ne l'avait même pas

salué en le rencontrant sur sa route [1], et s'était adressé au defterdar de la flotte pour traiter d'affaires.

L'un des fréquens incendies qui eurent lieu vers cette époque à Constantinople se déclara la nuit de la fête du Baïram, et prit naissance dans la salle du vieux serai, où l'on prenait le café; il dura onze heures et consuma une grande partie de cet édifice. Un autre incendie dévora le magnifique palais de l'ancien moufti Behayi. On n'eut pas à déplorer de pareils sinistres lors des grandes fêtes qui furent célébrées à Andrinople et à Constantinople en l'honneur des victoires remportées sur les Vénitiens et de la conquête de la Morée, et pendant lesquelles on tira des feux d'artifice. Néanmoins la joie que l'heureuse issue de cette campagne causa au Sultan et au peuple fut troublée par la mort de la Walidé, Grecque originaire de Retimo (10 silhidjé 1127 — 7 décembre 1715) et l'épouse favorite de Mohammed IV (28 safer 1128 — 22 février 1716). Après la chute de ce prince, elle avait été reléguée pendant huit ans dans le vieux serai (9 silkidé 1127 — 6 novembre 1715), sous les règnes du sultan Souleïman II et d'Ahmed II, fils d'Ibrahim; mais, plus tard, sous le règne de ses deux propres fils, Moustafa II et Ahmed III, elle jouit pendant vingt années, non seulement des plus grands honneurs, comme mère du Sultan régnant, mais encore de l'estime et de l'amour

[1] *Sélam ou kélamé iltefat etmeyoub*. Raschid, II, f. 126. Ferrari, fin du premier livre.

de la nation, pour avoir fait élever des mosquées à Scutari et à Galata, et fondé un établissement pour y nourrir les pauvres [1]. Pendant la campagne de Morée, Hasan, gouverneur de Bagdad, avait aussi remporté en Asie quelques victoires sur des Kurdes et des Arabes révoltés ; et, comme le dit l'historiographe de l'Empire, « ces conquêtes venaient augmenter » le nombre des conquêtes brillantes de cette année. » LesKurdes Satschli, c'est-à-dire les Velus, qui s'étaient fortifiés à Daïr-Aassi (*couvent de rebelles*), au pied de la montagne de Sindjar (*le Massius*), furent repoussés par le gouverneur de Bagdad. Le kiaya du pascha poursuivit les rebelles jusqu'au château de Khatouniyé, situé au milieu du lac du même nom, et à quatre lieues au nord du mont Sindjar [2]. Lui et plusieurs autres perdirent la vie dans cette action, mais les Kurdes furent chassés du château qui leur servait de refuge dans l'île et qui consistait en une seule et large rue [3]; ils périrent tous jusqu'au dernier. Enfin Sindjar finit par se rendre, et l'ancien scheikh de la tribu de Taï fut nommé beg de cette ville.

Aux environs de Bassra, quelques rebelles de la tribu arabe de Lam s'étaient mis sous la protection du

1 Le même, f. 135 et 138. Raschid se trompe à peu près de dix ans en portant son âge à 50-60 ans, f. 163; car son premier fils Moustafa était déjà né en 1074 (1664) et cependant il est impossible qu'elle n'eût que huit ans lorsqu'elle le mit au monde.

2 Le même, f. 120; c'est d'après cette indication qu'il faut rectifier la situation du lac.

3 Diwanyoli est cette longue rue de Constantinople qui conduit de la porte du jardin au serai.

khan persan de Houweïzé ; le gouverneur de Bagdad, qui s'était avancé avec son armée jusqu'à Dourlak, y apprit des autorités de Beldé, Djewazer, Mendledjin et même du scheikh des Beni Lam, qu'une armée persane de trente mille hommes avait déjà fait cinq journées de marche dans l'intérieur du pays. Les Beni Lam firent alors ce que les tribus arabes ont coutume de faire lorsqu'elles se trouvent menacées d'un danger imminent : ils envoyèrent des drapeaux noirs aux Arabes de Bassra et de Bagdad pour leur demander du secours. A l'aide de ces auxiliaires, ils repoussèrent l'invasion des Arabes placés sous la domination persane, et le gouverneur de Bagdad fit un traité de paix avec le khan de Houweïzé. Enfin, dans le sandjak kurde de Harir, un scélérat ayant assassiné le beg, les Kurdes Sahran se divisèrent en deux partis, dont l'un voulut reconnaître pour chef l'assassin, et l'autre, le fils de l'ancien beg. Grâce à l'intervention du gouverneur de Bagdad, le fils hérita de la charge de son père, et cette nomination fut sanctionnée par la Porte.

Si les événemens qui s'étaient passés pendant les deux dernières campagnes sur les frontières et dans l'intérieur de l'Empire, avaient réclamé, comme nous l'avons dit plus haut, toute l'attention de Khalil-Pascha, il ne perdit point de vue la politique extérieure; mais sa conduite envers les puissances étrangères et leurs ministres ne fut pas des plus affables. L'ambassadeur d'Angleterre s'étant plaint de ce que l'interprète anglais à Smyrne, âgé de soixante-dix ans, avait

été battu par un Turc, il répondit : « Si un musulman » bat un giaour, que voulez-vous que j'y fasse? [1] » et, lorsqu'on lui eut représenté qu'une telle conduite de la part des douaniers ferait tort au commerce, il répondit que la Porte n'avait pas besoin du commerce anglais ; que si des négocians s'en allaient, d'autres les remplaceraient, mais que les Anglais ne partiraient pas [2]. Jean Navon, premier interprète vénitien à Constantinople, subit un sort bien plus rigoureux que l'interprète anglais de Smyrne ; il fut pendu pour s'être mêlé de politique dans une lettre écrite sur les événemens du jour et que l'on intercepta. Lors de la reddition de Malvoisie, une punition non moins cruelle avait été infligée à un médecin grec, originaire de cette ville, pour s'être enfui de Constantinople et avoir accepté des Vénitiens le poste de commandant d'une place. On le ramena à Constantinople, où il fut pendu à la porte du Doigt, ayant au cou le brevet qu'il tenait de la république. Au commencement de la guerre contre Venise, le mouteferrika Ibrahim avait été envoyé à Vienne avec une lettre du grand-vizir pour le prince Eugène, dans l'espérance que la cour impériale garderait la neutralité dans cette guerre, comme elle l'avait fait dans la dernière guerre contre la Russie. Le mouteferrika la remit au prince dans une audience solennelle (13 mai

[1] Le rapport du baile Memmo, inséré dans les actes vénitiens. *Se un musulmano ha bastonato un giaur, che volete che io vi faccia.*

[2] *Noi non habbiamo bisogno del loro commercio ; se quelli mercanti s'anderanno, verrano degli altri, ma non anderanno, e così l'ha licenzià.* 8, Luglio 1714.

1715) ; celui-ci la reçut assis sur un fauteuil en velours rouge brodé d'or, placé sous un dais en soie rouge et à franges d'or ; il portait un habit de soie rouge brodée d'or et un large chapeau ; à sa droite étaient les conseillers de la cour, et à sa gauche, les référendaires intimes[1]. Quatre mois après, le mouteferrika retourna à Constantinople avec une lettre du prince Eugène, par laquelle l'Autriche s'offrait de nouveau comme médiatrice entre la Porte et Venise[2]; cette lettre resta sans réponse comme la précédente. Mais lorsque, l'année suivante, et douze jours après que l'Autriche et Venise eurent contracté une nouvelle alliance offensive et défensive contre les Turcs, le prince Eugène écrivit au grand-vizir une lettre dans laquelle il l'engageait vivement à rentrer dans les conditions du traité de paix de Carlowicz et à indemniser avant tout la république des pertes qu'on lui avait fait éprouver, et lorsqu'enfin on annonça le rappel du résident Fleischmann, dont les représentations n'avaient jamais été écoutées[3], tous sentirent la nécessité d'une nouvelle guerre. On tint à Eyoub, dans le palais de la Walidé, un grand conseil, auquel assistèrent les plus grands dignitaires de la loi et les généraux de l'armée, parmi lesquels se trouvait

[1] La lettre se trouve dans les Arch. imp. et dans *Recredentiale pro Ibrahim-Pascha*, 9 septembre 1715.

[2] Lettre du 8 mars 1715.

[3] La traduction de la lettre est jointe en entier au manifeste turc, sous le titre : *Traduction de l'orgueilleux Missif du premier Ministre.* Raschid, II, f. 143.

le second lieutenant-général des janissaires, le seghbanbaschi Hasan, renégat allemand; le reïs y lut un manifeste[1] rédigé par le grand-vizir lui-même et dans lequel on cherchait à démontrer que la paix de Carlowicz n'obligeait nullement l'Empereur à secourir Venise; que celui-ci avait par conséquent violé la paix et qu'on devait lui déclarer la guerre. Le moufti décida qu'il devait en être ainsi. Le grand-vizir demanda alors aux généraux s'il devait se rendre à Corfou, dont on avait depuis long-temps déjà résolu de faire la conquête, ou s'il devait se diriger vers les frontières d'Allemagne. Ils répondirent tous que le grand-vizir devait prendre le commandement en chef et marcher contre les Allemands, parce que ceux-ci ne ressemblaient pas aux autres infidèles, et étaient des ennemis redoutables[2]. « Des hommes pusillanimes, dit le grand-» vizir, représentent la puissance de l'ennemi de la foi » comme plus grande qu'elle n'est réellement et ils » découragent par là les musulmans. N'est-il pas juste » et conforme aux lois, très-vénérable moufti, de faire » mourir de pareils hommes, traîtres envers l'Empire » et la religion, qui essaient ainsi de se soustraire aux » fatigues de la guerre? Ce n'est pas sur le contenu » d'une simple lettre que nous la commencerons cette » guerre; nous n'en faisons que les préparatifs et » nous marcherons sur Belgrade. Si les infidèles fran-» chissent d'un seul pas les frontières ottomanes, nous

[1] Le manifeste dans Raschid, II, f. 143-146.

[2] *Khissimi kawi*. Raschid, II, f. 145.

» les repousserons; en attendant nous avons donné les » ordres les plus sévères aux commandans des fron- » tières, afin que la paix ne soit pas violée. » Le grand-vizir ajouta qu'il avait résolu d'envoyer le beglerbeg de Diarbekr, Kara-Moustafa, à Corfou, et il leur demanda ce qu'ils en pensaient. Les généraux, qui voyaient bien que la détermination du grand-vizir était arrêtée d'avance, aimèrent mieux garder le silence que de s'entendre appeler ennemis de l'Empire et de la religion, s'ils osaient émettre une opinion contraire à la sienne. « C'en est assez pour aujourd'hui, » dit le grand-vizir en terminant; réfléchissez cette » nuit, et, si Dieu le veut, trouvez-vous tous demain » vers midi au conseil qui doit se tenir à Daoud- » Pascha en présence du Padischah [1]. »

Le lendemain, les oulémas et les généraux se réunirent sous la tente du kaïmakam. Le grand-vizir arriva dès la pointe du jour, et descendit de cheval devant la tente impériale, où l'assemblée ne tarda pas à se rendre. Damad Ali ouvrit la séance par un discours, dans lequel il passa en revue, comme dans le manifeste, tous les faits accomplis depuis la violation de la paix par la république jusqu'à la réception de la lettre du prince Eugène. Le moufti remit son fetwa au reïs-efendi, qui en fit la lecture; il demanda ensuite aux oulémas ce qu'ils en pensaient. Comme personne ne lui répondit, soit qu'ils n'eussent rien à dire, soit qu'ils ne voulussent pas se compromettre, en faisant connaître

[1] Raschid, f. 147.

leur opinion, il régna dans toute l'assemblée un profond silence qui dura près d'un quart-d'heure. Le grand-vizir le rompit en s'écriant : « Messieurs, pourquoi ne » parlez-vous pas ? Vous assistez à un conseil où cha- » cun est libre de dire son avis ; si vous avez quelque » doute sur la légalité du fetwa, faites-le connaître. » Enfin l'ancien grand-juge d'Anatolie, Mirzazadé scheïkh Mohammed, prit la parole en ces termes : « La lettre du premier ministre allemand, qui nous » est arrivée par la poste, ne prouve pas que l'on ait » transgressé nos frontières ; où voyez-vous donc la » trace d'une violation de la paix ? Ne vaudrait-il pas » mieux que la Sublime-Porte cherchât d'abord à ob- » tenir quelque certitude à cet égard, sauf à donner » ensuite des ordres en conséquence ? » Le grand-vizir répliqua que la violation de la paix résultait de la lettre même où on accusait la Porte de s'en être rendue coupable. « Je veux bien convenir de ce fait, continua le » grand-juge, l'ennemi nous accuse d'avoir violé la » paix, mais il prétend lui-même n'avoir rien à se » reprocher. Qui nous empêche de nous préparer à » la guerre, pendant que nous ferons une nouvelle » demande ? Est-il donc bien nécessaire d'avertir l'en- » nemi que vous avez l'intention de marcher contre » lui ? D'après ce que je puis voir, il ne me paraît pas » juste de commencer la guerre à propos de cette let- » tre seulement ; je crois qu'il suffit, pour le moment, » de mettre en état de défense les frontières de l'Em- » pire. — Apportes le traité de paix, cria le grand-vizir » au reïs efendi, et fais-en la lecture au vénérable

» scheïkh de l'Islamisme. » Le reïs-efendi lut le traité, mais, dans les vingt articles qui le composaient, il ne se trouvait pas un seul mot relatif à Venise. Le Sultan prit ensuite la parole, et dit : « Au temps de la guerre » de Russie, on avait aussi fait des recherches, et » elles n'eurent aucun résultat. — Voyez-vous, dit » le grand-vizir en se tournant du côté de Mirza-» Efendi, comme l'ennemi ment en nous accusant » d'avoir violé la paix. — Sans doute, répliqua Mirza-» zadé ; nous savons fort bien que nous n'avons pas » violé la paix, mais celle-ci se trouve-t-elle donc » rompue par le fait même de la fausse accusation de » l'ennemi ? » Le grand-vizir l'interrompit avec véhémence et s'écria : « A vous entendre parler, l'ennemi » ne se rendrait coupable de trahison qu'en s'empa-» rant de Belgrade ; mais alors il serait trop tard pour » se défendre. — Je ne dis pas, continua le grand-» juge, qu'il faille attendre qu'il nous ait donné cette » preuve de son manque de foi, mais je prétends que » tant qu'il n'aura pas franchi les frontières, cette » lettre ne nous donne pas le droit de lui déclarer la » guerre. » Le grand-vizir, qui aperçut en ce moment un livre entre les mains du scheïkh d'Aya Sofia, le lui demanda pour savoir si l'on pourrait le consulter avec fruit. Le scheïkh se leva, mais le Sultan lui fit signe de s'asseoir et de lire ; il ouvrit donc l'ouvrage de Serkhasi [1] et en lut deux pages qui se trouvèrent favorables à l'opinion du grand-juge. Le grand-vizir

[1] *Mebsout*. Raschid II, f. 48.

dit que ces décisions étaient sensées et ne pouvaient être réfutées, mais qu'elles n'étaient pas applicables au cas dont il s'agissait; cédant ensuite à demi, il ajouta : « Nous ne voulons pas la guerre sans cause » et sans violation flagrante de nos frontières; seu- » lement nous voulons marcher sur Belgrade, tout » prêts à combattre s'il y a lieu; nous avons même » défendu très-sévèrement aux commandans des » frontières de faire le moindre tort à l'ennemi par » leurs incursions, et nous nous sommes bornés » à les engager à se tenir sur leurs gardes. Hier au » soir encore, nous avons reçu une lettre du pascha » de Temeswar; » et il dit au reis-efendi d'en faire la lecture. Cette lettre annonçait que les Impériaux ne laissaient pas passer les pontons qui arrivaient de Bosnie sur la Sava. Après plusieurs paroles échangées de part et d'autre, le grand-vizir se tourna du côté des vizirs et des émirs, des ayans (premiers du pays), des khodjagans (seigneurs du diwan) et des généraux de l'armée, et leur demanda une seconde fois de quel côté lui et le beglerbeg de Diarbekr devaient se diriger dans la double guerre qu'on allait avoir à soutenir. On décida à l'unanimité, comme la veille, que le grand-vizir marcherait contre l'Allemagne Le Sultan dit : « Si Dieu le veut, nous nous rassemblerons à » Andrinople pour nous consulter de nouveau au sujet » de la guerre d'Allemagne, et nous agirons d'après les » résolutions qui seront prises[1]. » Le scheikh de l'Aya

[1] Raschid, II, 150.

Sofia éleva les mains pour faire la prière ; le Sultan se leva et l'assemblée se sépara ; le grand-vizir sortit vivement irrité du résultat de la délibération. Quelques jours après, le grand-juge subit la peine de sa franchise : il fut envoyé comme simple juge à Parawadi.

Dès ce moment, on pressa les préparatifs de la guerre avec la plus grande activité. Indépendamment de la flotte qui se trouvait à l'arsenal, on fit construire quinze galiotes, vingt-cinq frégates, dix bateaux à quilles recourbées et huit felouques. Ibrahimaga, qui commandait le corps employé à la défense de la Porte de Fer, près du tourbillon du Danube, fut promu à la dignité de pascha à deux queues de cheval et nommé kapitan de la flottille du Danube; le mewkoufatdji Ibrahim et le defterdar de Nissa furent nommés commissaires, chargés de réunir les provisions de bouche sur la route de Constantinople à Belgrade. Le khan de Crimée fut invité à rejoindre l'armée, et le Sultan lui envoya mille piastres à titre d'argent de carquois, et quatre mille pour la solde des seghbans [1]. Le beglerbeg d'Anatolie, Turk Ahmed, qui venait d'arriver à Gallipoli pour se rendre à Corfou, reçut l'ordre de se diriger à marche forcée sur Nissa. D'un autre côté, Ahmedaga de Lippa se rendit par Chocim à la cour de Rakoczy, porteur d'une lettre dans laquelle le grand-vizir lui offrait, comme autrefois à Tœkœli, la principauté de Transylvanie et le titre de

[1] Raschid, f. 148.

roi de Hongrie, en l'engageant à recommencer la guerre contre l'Empereur. Le Sultan se dirigea sur Andrinople, accompagné du kaïmakam, du moufti, des deux grands-juges, du chef des émirs et de tous les seigneurs du diwan. Le lendemain de l'arrivée d'Ahmed III dans cette ville, le beglerbeg d'Anatolie y fit son entrée à la tête de ses troupes ; aux premiers rangs, on voyait les courageux et les téméraires (gonullus et delis) ; venaient ensuite les chasseurs et les miliciens (seghbans et lewends) ; puis cinquante agas de sa cour et neuf chevaux de main ; enfin, derrière lui, marchaient plus de mille fusiliers à pied et plus de cent pages. Le même jour, eut lieu le troisième conseil que le Sultan avait annoncé en levant la séance de la dernière assemblée. Après que l'on eut fait la lecture de la déclaration de guerre et du fetwa qui la légitimait, le grand-vizir prit la parole : « Nous ne » sommes pas ici, dit-il, pour perdre notre temps à » nous consulter sur la nécessité d'une guerre que » nous avons déja résolu d'entreprendre, mais bien » pour nous exciter à la conduire d'une manière con- » venable, conformément à la sentence : *Combats les » infidèles et sois sans pitié pour eux*[1] ; et vous, hom- » mes de la loi, qu'en pensez-vous ? » Les uns lui répondirent[2] : « Que Dieu vous guide et vous soit favo- » rable ; » les autres laissèrent aux généraux le soin

[1] *Djahid el koufar wé agladh aléihüm.*

[2] Raschid cite à cette occasion le vers turc : *Bir soualé komaz ol ghamzéi hasir djewab*, c'est-à-dire : *une réponse juste n'admet plus aucune question.*

de répondre à leur place [1]. Le grand-vizir ayant jeté un regard sur ces derniers pour connaître leur avis, ils s'écrièrent tous qu'ils étaient les esclaves du Padischah, et qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leurs corps et de leurs âmes pour le service de la religion et de l'Empire. Le grand-vizir conclut en ces termes : « Il est hors de doute que Dieu nous accordera la » victoire, si nous suivons cette maxime : *Ne soyez ni » joyeux ni tristes, et vous serez supérieurs* (par l'éga- » lité d'âme) [III]. » Le scheïkh du camp impérial mit fin à ce troisième conseil de guerre, en récitant les autres paroles de ce verset du Koran.

Avant de marcher sur Belgrade, le grand-vizir fit remettre au résident impérial Fleischmann, qui avait été forcé d'accompagner l'armée, une lettre en réponse à celle du prince Eugène. Elle était conçue en termes bien plus passionnés et bien plus grossiers encore que ceux du manifeste, et l'histoire l'a conservée comme un monument du style rude et acerbe de la diplomatie ottomane ; la fin de cette lettre en fera suffisamment juger : « Eh ! lorsqu'il sera de nouveau ques- » tion de paix, comment pourra-t-on ajouter foi à vos » paroles? Les plus petits ducs, et encore moins les » rois chrétiens, se rendent-ils coupables d'actions » aussi blâmables? — Eh bien ! la guerre va décider » entre nous. Si Dieu le veut, la Sublime-Porte rece- » vra le prix de sa conduite irréprochable et si pleine

[1] D'après la sentence : *Khalakallahou lilhouroubi ridjalen wé ridjalen li kossaatin wé teridin* (Dieu créa certains hommes pour le combat et d'autres pour soigner la soupe).

» de modération. Il est hors de doute que le sang qui » va être répandu des deux côtés, pesera comme une » malédiction, jusqu'au jugement dernier, sur vous, » sur vos enfans, et sur les enfans de vos enfans. Que » la destruction soit votre partage[1] ! » Dans un post-scriptum écrit en marge de la lettre, il était dit que l'envoyé Soulfikar ayant été emprisonné à Komorn pendant la dernière guerre, la Porte userait de représailles et retiendrait aussi pendant quelques jours à Belgrade[2] l'ambassadeur autrichien (2 schâban 1128 —22 juillet 1716). De Philippopolis, le Sultan envoya ses ordres au kapitan-pascha et à Kara Moustafa-Pascha, ainsi qu'au commandant de Bosnie, Yousouf-Pascha le Long, en faisant don à chacun d'eux d'un sabre d'honneur et d'un kaftan; les deux premiers furent chargés de diriger la guerre à Corfou, et le dernier en Bosnie.

Le khan des Tatares, qui venait d'arriver au camp, annonça ce que déjà l'on avait appris du serdar d'Isakdji et de Chocim, à savoir que la Pologne, se trouvant menacée par la Russie et la Saxe, avait besoin de la plus grande partie de ses forces; qu'il ne pourrait, par conséquent, envoyer que dix mille hommes à

[1] Raschid, II, f. 151. La date du 1er djemazioul-ewwel est le résultat d'une faute d'impression; il faut lire djemazioul-akhir (23 mai); car, ainsi qu'on le voit par la réponse même, la lettre d'Eugène n'était arrivée à Constantinople que le trente-deuxième jour après l'équinoxe (le 22 avril). L'original qui se trouve dans les Archives impériales est aussi daté du 1er djemazioul-akhir. L'historien ne la donne pas en entier, et il a omis le post-scriptum.

[2] On fit observer à la fin de cette lettre qu'on en avait fait un duplicata déposé entre les mains du résident.

Belgrade, et qu'il resterait lui-même, avec trente mille autres, sur les frontières de la Pologne. Afin d'augmenter aussi de ce côté la force de l'armée, on enrôla à Ibraïl trois mille six cents janissaires, en leur assurant une paie double ; les commandans reçurent une augmentation de quarante aspres, les porte-étendards de vingt ; les officiers qui avaient été mis à la retraite n'eurent que dix aspres, et les porte-enseignes de la même catégorie en reçurent cinq. On ajouta à ce corps d'armée la moitié du quatrième régiment, quatre cents hommes avec cinq cents armuriers, trois cents canonniers, et trente conducteurs d'artillerie. Aaredj Osman-Pascha, gouverneur du sandjak de Tirhala, reçut l'ordre de réparer les routes par lesquelles l'armée devait passer pour se rendre à Corfou, depuis Tirhala jusqu'à Sayada et Fourindas (Bucintro) ; et de faire les approvisionnemens de bouche nécessaires. Pour transporter l'artillerie, le grand-vizir ordonna de faire une levée parmi les rayas qui, depuis les premiers temps de l'Empire ottoman, étaient attachés comme aides au train d'artillerie, et portaient le nom d'*enfans des conquérans*. On envoya trois mille hommes pour renforcer la garnison de la Porte de Fer, et le commandant de ce poste reçut l'ordre d'y élever de nouvelles fortifications ; on mit à sa disposition, pour cet objet, trois mille fantassins, cinq pièces de douze, cinq cents boulets, dix quintaux de chiffons, cinq quintaux de plomb, douze livres de mèches, et quarante quintaux de poudre. On renforça les garnisons des places qui avoisinaient la fron-

tière russe, en envoyant six cents janissaires dans les forteresses de Temerruk, de Rabath, d'Or, de Temkalaa, de Taman, et de Kilbouroun. On envoya des janissaires à Chocim, et des bombardiers à Temeswar. On donna des ordres pour hâter l'arrivée des troupes nouvellement recrutées. Peu de jours après le retour du khan en Crimée, arriva un ambassadeur polonais envoyé par la confédération de Tarnigrod. C'était un événement tout nouveau pour la Porte, et il se trouve consigné dans l'histoire de l'Empire, soit à cause de sa nouveauté, soit en raison de la conduite servile tenue par l'ambassadeur; les historiens turcs avaient cependant passé sous silence l'ambassade du Staroste de Sredz, François Golz, et celle du palatin de Mazovie, Stanislas Chomtowski, quoique ce dernier fût venu pour renouveler la paix de Carlowicz (22 avril 1714). L'envoyé de la confédération, le colonel Dominique de Jastrzsbiec Bekierski, staroste de Dolhyce [1], parut tellement surpris de la splendeur de la cour ottomane et de la puissance de l'armée, lors de sa réception sous la tente du diwan, « qu'il fit les sima-» grees les plus ridicules, et se conduisit plus sotte-» ment qu'un âne; » telles sont les propres paroles de l'historien Raschid [2]. Lorsque le grand-vizir sortit de sa tente pour se rendre dans celle du diwan, en s'avançant majestueusement au milieu de deux haies formées par les hauts fonctionnaires de l'État, l'ambassadeur polonais tint son kalpak à la main, et se

[1] Communiqué par M. le comte Stanislas Rzewuski.

[2] *Schiwehu mikoumed ki khar neklimed*, vers persan bien connu.

confondit en révérences ; puis, au moment où Damad Hasan-Pascha s'assit et où tous les tschaouschs du diwan lui adressèrent le salut d'usage : *Que Dieu soit avec toi!* l'ambassadeur tantôt se leva de son siége, et tantôt se prosterna à terre [1]. Le grand-vizir lui ayant demandé depuis combien de temps il était en voyage et s'il avait rencontré en route le khan de Crimée, l'envoyé le pria de le recevoir en audience particulière, ce qui ne lui fut accordé qu'à la condition que le kiayabeg serait présent. Il se plaignit, au nom de la confédération, du roi Auguste qu'elle accusait de vouloir s'emparer de la Pologne. Enfin il demanda l'intervention de la Porte. On l'écouta pendant une heure, mais on lui répondit que le succès de sa demande dépendait du compte qui devait en être rendu à l'étrier impérial [IV]. Ces communications avaient lieu par le secours de l'interprète de la Porte, Jean Maurocordato, fils d'Alexandre, et frère de Nicolas, qu'il avait remplacé dans sa charge, lorsque ce der-

[1] Cet ambassadeur eut une conduite toute contraire à celle du staroste Golz, auquel le baile vénitien Memmo rend un témoignage très-honorable dans son rapport du 20 juillet 1713 : *Fu poi in nome degli Ambasadori polachi fatta al Primo Veziro l'instanza, che, poiche le cose convenute erano tutte composte, fosse loro permesso potersi vedere colli ministri degli altri principii e doppo una cosi lunga riserva conversar con alcuno. Ripose il Primo Vezir che non era tempo, ma insistendo il Golz, ch'e un coragiosissimo Polacco, egli lo ricercò di loro nomi quali uditi disse che il Palatino (Chomatowki) restasse in casa e che se il Golz volesse vedersi col Residente Cesareo glielo permetteva per un sol giorno, ma non con li altri, mostrando ancora in ciò l'aversione sua per il Palatino, che in solamente udirlo nominare ha protestato piu volte che si sentiva tutto internamente commosso.*

nier fut nommé hospodar de Moldavie à la place de Rakoviza (1709); Niclas fut chassé de sa principauté par Cantemir, mais il remonta sur le trône huit mois après, et au commencement de la campagne de Russie (1712), il fut nommé prince de Valachie, d'où Brancovan avait été expulsé par les Cantacuzène[1], et où ceux-ci furent eux-mêmes contraints de céder la place aux Maurocordato[2]. Brancovan, après un règne heureux qui dura vingt-six ans, fut mis à la torture à Constantinople avec ses fils, et ensuite décapité (26 août 1714). Deux ans après, les Cantacuzène y furent étranglés[3].

Lorsque l'armée eut établi son camp à Nissa, on vit arriver successivement Sari Ahmed, beglerbeg de Roumilie; Ahmed, beglerbeg d'Erzeroum; les sandjaks de Kaïssariyé et de Kodja Ili, et, quelques jours après, le noureddin Selamet-Ghiraï, à la tête de dix mille Tatares. Sur ces entrefaites, l'ancien gouverneur d'Egypte, Weli-Pascha, fut condamné à mort; il avait été mandé à Constantinople pour y payer cent bourses qu'il devait, et, comme il n'avait pas d'argent, on lui trancha la tête. Yousouf le Long, gouverneur de Bosnie, subit le même sort pour s'être rendu cou-

1 *Chiaro et Engel.*

2 *Histoire de Valachie*, par Engel, p. 379, et *Histoire de Moldavie*, par le même, p. 296.

3 Engel, p. 379; il y a ici plus d'une contradiction, car d'abord il dit que le grand-vizir les fit exécuter à Constantinople, qu'il fit transporter leur tête à Constantinople, et enfin que l'ordre avait été donné d'Andrinople; mais au commencement de juin, le grand-vizir n'était plus à Andrinople : il était déjà en marche vers la frontière

pable de concussion. Vers le même temps, périt violemment l'interprète français, Pierre, homme qui avait beaucoup voyagé, et qui avait rendu de grands services lors de l'arrivée de Charles XII à Bender. Pierre était resté depuis au service de la Porte. L'avis qu'il avait émis de ne pas commencer, cette année, la guerre contre l'Allemagne, lui ayant attiré de nombreux ennemis, il fut attaqué et assassiné sur la route de Yagodina à Batoudjina, par quelques djebedjis, qui n'agissaient pas comme voleurs de grands chemins, mais bien d'après les ordres du kiayabeg. Celui-ci, instigateur principal de cette guerre, voulait par ce meurtre effrayer le reïs-efendi, qui s'était chargé de faire connaître l'opinion de l'interprète.

A son arrivée sous les murs de Belgrade, le grand-vizir passa en revue l'armée campée dans les environs, et fit son entrée dans cette ville au bruit des salves de l'artillerie de campagne et de celle de la forteresse. Dans le conseil de guerre qui fut tenu immédiatement après, il agita la question de savoir si l'on devait marcher sur Temeswar ou sur Peterwardein, et si l'on devait ou non faire le siége de cette dernière ville. Houseïn, aga des janissaires, fut d'avis qu'il fallait marcher sur Temeswar; le khan des Tatares proposa de faire une incursion dans les Etats transylvaniens. Le beglerbeg de Roumilie répondit qu'on n'avait sans doute pas encore oublié la défaite de Zenta, et qu'on devait se rappeler, par conséquent, quels rivières et quels marais il faudrait passer pour aller à Temeswar; il fit surtout sentir que si

les Tatares faisaient une excursion dans la principauté de Transylvanie, ils ne songeraient qu'à faire du butin, et, semblables à des femmes enceintes, ne seraient plus propres aux entreprises militaires; en conséquence, il opinait pour marcher sur Peterwardein, soit afin d'y livrer bataille s'il y avait lieu, soit pour faire le siége de cette ville Le grand-vizir ne fit pas connaître son opinion, qui aurait tranché la question, et cela afin de mieux garder le secret de ses opérations. On sut, par des prisonniers, qu'il n'y avait que quinze cents hommes à Peterwardein, sous les ordres de Palffy, et que le camp des ennemis était à Futak, sous le commandement du prince Eugène. Trois mille ouvriers, aidés par mille janissaires et les matelots de soixante-dix tschaïques, venaient de jeter un pont sur la Save (25 juillet 1716—5 schâban 1128). Kourd-Pascha, gouverneur d'Ilbessan, fut nommé chef des éclaireurs, et les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, Turk Ahmed et Sari Ahmed, c'est-à-dire Ahmed le Turc et Ahmed le Jaune, furent chargés, l'un du commandement de l'aile droite, l'autre de celui de l'aile gauche, et tous deux de protéger contre les hussards de l'ennemi les corps des fourrageurs envoyés en Syrmie. Pendant trois jours, les troupes se dirigèrent lentement de Belgrade vers le pont pour effectuer leur passage. Le serasker, qui aurait pu choisir un des jours considérés comme les plus heureux de la semaine, tel que le samedi, le lundi ou le jeudi, décida que le passage du fleuve aurait lieu le mardi, et non dans la matinée, mais dans l'après-midi. Cette réso-

lution donna lieu à bien des commentaires et fut regardée comme de mauvais augure, d'après les préjugés existant sur les jours heureux de la semaine et les heures favorables de la journée (8 schâban 1128 —28 juillet 1716). Le résident Fleischmann, qui jusqu'alors avait été retenu sous bonne garde à Semendra, obtint enfin la permission de partir pour Belgrade avec une lettre rédigée en forme de cartel. Kourd Mohammed-Pascha, qui rencontra le premier des troupes ennemies aux environs de Carlowicz [1], demanda et obtint la permission de commencer les hostilités. C'est ainsi que le premier fait d'armes, par lequel les Turcs violèrent la paix de Carlowicz, se passa près de l'endroit même où elle avait été signée dix-sept ans auparavant. Kourd-Pascha, sorti victorieux du combat [2], ordonna de trancher la tête aux morts restés sur le champ de bataille, et les envoya au camp pour être jetées devant la *tente de la justice.* A l'instigation du kiaya, homme d'une avarice sordide, qui avait vu avec déplaisir la générosité que le grand-vizir avait déployée l'année précédente en Morée, on ne paya à ceux qui amenaient des prisonniers ou apportaient des têtes, que vingt piastres par prisonnier et dix par tête coupée. Les soldats murmurèrent; il y en eut qui refusèrent d'accepter une pareille aumône; d'autres prirent l'argent en jurant, et coupèrent ensuite la tête aux prisonniers. Le kiaya, inquiet de

[1] *Histoire du prince Eugène*, Amsterdam 1740, p. 31.

[2] D'après Raschid, trois mille Turcs contre huit mille ennemis, c'est précisément l'inverse d'après le rapport du général autrichien.

cette irritation, engagea le defterdar, en prenant toutefois la responsabilité de cette mesure, à payer cinquante ou soixante piastres. Mais lorsqu'on en eut connaissance, les mécontens ne devinrent que plus exigeans; le grand-vizir fut forcé de venir s'asseoir devant la tente de la justice, et de faire distribuer les récompenses en sa présence. Il demanda ensuite dans le sein du conseil de guerre, si toute l'armée ne devait pas prendre part à la bataille, d'après cette maxime, dont la justesse a été si souvent constatée par l'expérience de tant de campagnes, savoir : « que les » Allemands infidèles ne peuvent être vaincus que » par la réunion de toutes les forces de l'armée » ottomane [1]. » Le beglerbeg d'Anatolie, Ahmed le Turc, trouva que l'avis était bon à suivre, mais le beglerbeg de Roumilie, Ahmed le Jaune, objecta qu'il valait mieux attendre que l'artillerie fût arrivée. et le grand-vizir se rangea de son côté. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les troupes légères des deux armées, commandées d'une part, par Kourd-Pascha, et de l'autre par Palffy, en étaient venues aux mains. Dans cette rencontre, les Ottomans firent sept cents prisonniers [2], parmi lesquels se trouva le comte Breuner. Le lendemain de cette action, l'armée continua

[1] *Nemtsché Kafriné askeri islam ayaghi tosi ilé warürsa intikam alinür*, c'est-à-dire. « Les Allemands infidèles ne peuvent être vaincus que » par la poussière des pieds de l'armée musulmane. »

[2] D'après les rapports des généraux, la perte des Impériaux ne fut que de quatre cents hommes; ils étaient au nombre de trois mille et les Turcs de sept mille; d'après Raschid, la force des Ottomans n'était que de quinze cents hommes, et celle des Allemands de huit mille. Raschid, II, f. 159.

sa marche sur Peterwardein [1], distante seulement de deux lieues de Carlowicz. Mais déjà le prince Eugène avait pris position derrière les retranchemens que Sürmeli Ali-Pascha avait fait élever autrefois, lors du siége de cette ville. Aussitôt après son arrivée sous les murs de Peterwardein, le grand-vizir fit planter l'étendard sacré devant sa tente. L'armée resta pendant trois heures sous les armes, s'attendant à chaque instant à être attaquée par l'ennemi, mais comme celui-ci ne faisait aucun mouvement le grand-vizir ordonna d'ouvrir des tranchées à l'entrée de la nuit (3 août 1716) [2]; on travailla avec tant d'activité, que le lendemain matin on ne se trouva plus qu'à cent pas du camp fortifié [3]. Le grand-vizir attendit de nouveau l'attaque de l'ennemi, au lieu de l'assaillir lui-même avec des forces supérieures; mais comme cette attaque n'eut pas lieu, les troupes se retirèrent sous leurs tentes. Ce fut Sari Ahmed, chargé de la direction des tranchées, qui fit commettre cette grande faute; c'était lui d'ailleurs qui, dans le conseil de guerre tenu à Belgrade, avait donné le malheureux conseil de marcher sur Peterwardein [4].

[1] On trouve les renseignemens les plus détaillés sur la force et les mouvemens de l'armée impériale dans l'*histoire des campagnes* de l'armée royale et impériale sous le commandement du prince Eugène, d'après des actes originaux. *Journal militaire d'Autriche*, 1802, p. 501.

[2] C'est ici encore un de ces cas où il paraîtrait y avoir une contradiction entre la date chrétienne et la date musulmane, si l'on ne savait pas que le 14 schâban (5 août) commence le 3 août dès le coucher du soleil.

[3] *Histoire militaire du prince Eugène de Savoie*, à La Haye, 1729, fol p. 103, 106.

[4] Raschid, II, f. 160 et 169.

Le lendemain matin de très-bonne heure, les deux armées se préparèrent à la bataille que le prince Eugène avait résolu de livrer, et qu'Ali ne pouvait ni ne voulait éviter (5 août 1716). Slankamen et Carlowicz sont deux villes célèbres : l'une, dans l'histoire des batailles, et l'autre dans celle des traités de paix. Le prince Eugène étendit et rangea en ordre de bataille cent quatre-vingt-sept escadrons et soixante-deux bataillons; son aile gauche s'appuyait sur un marais, et son aile droite était défendue par des hauteurs escarpées. Les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, dont quarante mille janissaires et trente mille sipahis, le reste était composé de Tatares, de Valaques, d'Arnautes et d'Égyptiens. A l'aile droite, Ali opposa sa cavalerie à celle des Allemands, commandés par Palffy, Mercy Falkenstein, Martigni, Patre et Nadasdy; sur l'aile gauche et au centre, combattaient les fantassins. La bataille commença vers sept heures du matin. Déjà la victoire penchait du côté des Allemands, lorsque les janissaires culbutérent à l'aile gauche l'infanterie allemande. Wallenstein, Lankon, Bonneval cherchent en vain à rétablir l'ordre, les deux premiers tombent mortellement blessés, le dernier se défend avec deux cents hommes, et, lorsqu'il les voit réduits à vingt-cinq, il se fait jour avec eux à travers les Turcs qui l'entourent. Le prince Eugène ordonna alors à la cavalerie de l'aile gauche et au corps de réserve de se porter au secours de l'aile droite qui pliait. Le prince Alexandre de Wurtemberg, soutenu par Starhemberg, Wallis et Thurn, tint ferme au centre

de la bataille; la cavalerie turque, empêchée par celle des Allemands de secourir les janissaires, et se croyant séparée de l'armée, prend la fuite[1]. Pendant tout ce temps, le grand-vizir s'était tenu immobile devant sa tente à côté de l'étendard sacré du prophète. Mais lorsqu'après la mort du général commandant l'aile gauche, du beglerbeg d'Anatolie, Turk Ahmed, les sipahis et les silidhars s'enfuirent tout-à-coup à bride abattue, lorsqu'il ne vit plus autour de lui qu'une poignée de cavaliers feudataires, lorsque, malgré ses exhortations et les coups de sabre que ses gens distribuaient de tous côtés, il ne put arrêter les fuyards, il se précipita, suivi de ses agas, au plus fort de la mêlée, et tomba bientôt après, frappé d'une balle au front. Ses gens le couchèrent d'abord sur un cheval et ensuite dans une voiture, et le transportèrent à Carlowicz où il expira. Ainsi périt Damad Ali-Pascha, dans la ville même où la Porte avait naguère signé la paix avec l'Autriche, la Pologne et Venise; paix qu'il avait violée avec tant de légèreté en déclarant la guerre à Venise. Ce fut également ainsi que les Allemands tirèrent une juste vengeance de cette violation, et que la destruction dont il les avait menacés retomba sur sa propre tête. Le defterdar Mohammed, le mewkoufatdji Ibrahim, le reïs-efendi Moustafa et l'historiographe de l'Empire Raschid, qui entouraient l'étendard sacré, le prirent au milieu d'eux, et, suivis de l'aga des sipahis et de quelques geduklüs à cheval, ils s'enfuirent à Belgrade. Dès que cette fuite fut con-

[1] *Histoire militaire du prince Eugène*, p. 106.

nue à l'aile droite, où commandait le beglerbeg de Roumilie, Sari Ahmed, les janissaires se retirèrent aussi vers Belgrade. Après cinq heures de combat, vers midi, le sort de la bataille fut fixé. La perte des Allemands ne fut que de trois mille hommes, tandis que les Turcs en perdirent six mille. Cent quatorze canons, cent cinquante drapeaux, cinq queues de cheval, trois paires de timbales furent les trophées de la victoire. Dans la tente du grand-vizir, on trouva des correspondances importantes; entre autres, les lettres de créance de l'hetman polonais Lidowski pour l'ambassadeur de la confédération. Mais la joie du triomphe fut troublée par la vue du corps mutilé de l'infortuné comte Breuner [1]. Le lendemain, les restes du grand-vizir furent déposés dans le vestibule de la mosquée du sultan Souleïman, à Belgrade; le sort voulut qu'il reposât dans cette ville, où se trouvait aussi le tombeau d'Ibrahim-Pascha, l'ambassadeur extraordinaire qui naguère avait été envoyé à Vienne pour négocier la paix, et qui était mort gouverneur à Belgrade. Soixante-dix ans après, Loudon, le dernier conquérant de Belgrade, emporta à Vienne le cercueil de Damad Ali, comme un trophée de sa victoire. On le voit encore aujourd'hui sous l'épais ombrage de la forêt d'Hadersdorf, non loin du tombeau de Loudon, et l'inscription turque qui orne ce cercueil fait ressortir le contraste qui résulte d'un tel rapprochement [2]. Ainsi

[1] *Barbaramente trucidato a fresco colle catene al collo.* Ferrari, p. 115.

[2] L'inscription originale avec la traduction se trouvent dans les *Mines de l'Orient*, V, p. 331.

reposèrent à Belgrade, l'un à côté de l'autre, l'ambassadeur extraordinaire qui avait signé la paix de Carlowicz, et le grand-vizir qui l'avait violée. Damad Ali, conquérant de la Morée, sans posséder les talens d'un grand capitaine, était un homme d'Etat éloquent, profondément versé dans les ouvrages sur les connaissances astrologiques des Sofis; elles n'avaient cependant pas pu lui apprendre à se connaître lui-même, « parce que, dit Raschid, sa vue intérieure était ob» scurcie par l'orgueil [1]. » Le kiaya l'affermissait encore dans sa foi à l'astrologie, afin d'exercer plus sûrement sur lui son influence. L'année précédente, le langage des astres lui avait annoncé la conquête de la Morée, mais il le trompa bien cruellement cette année, en lui présageant la prise d'Ofen [2].

Dès qu'on eut rendu les derniers honneurs au grand-vizir défunt, les beglerbegs de Roumilie et d'Erzeroum, les agas des troupes, le defterdar et le reis-efendi, de même que les présidens des chancelleries, Rouznamé et Mewkoufat, s'assemblèrent sous la tente de l'étendard sacré pour délibérer sur la rédaction du rapport

[1] *Ghalebei ghourouri djibiliyeti tschaschmi bassiretine perdékeschi ghaflet oloub*, c'est-à-dire : Son orgueil outré avait tendu le voile de la négligence devant l'œil de sa vigilance. Raschid, II. f. 161, donne sa biographie.

[2] Le même, f. 162. Parmi les écrits que l'on trouva dans la tente du grand-vizir, il y en avait un qui expliquait un songe où il était question d'un vaisseau qui s'étendait de Constantinople à Belgrade, dans lequel se trouvait le prophète avec les quatre premiers khalifes, et d'où descendit Omar pour soulever un dôme qui se trouvait devant Belgrade. L'explication était celle-ci : Que le grand-vizir ne se laisse pas arrêter dans le dessein qu'il a de faire la guerre; que peut redouter une nation qui est sous la garde du prophète, et que peut craindre un vaisseau dont le pilote est Noé!

à envoyer au Sultan relativement à la malheureuse issue de la campagne, et pour procéder au choix d'un serasker provisoire. Le commandement supérieur appartenait, suivant la règle, au beglerbeg de Roumilie, qui le refusa, de peur de s'exposer à l'animadversion du kiaya, devenu, par sa perfidie, son esprit intrigant et sa méchanceté, l'objet de la haine universelle[1]. Le mewkoufatdji Ibrahim, prenant la parole, représenta que l'absence des queues de cheval, à la suite du kiaya, ne permettait pas de supposer que le Sultan eût voulu lui confier le commandement en chef, et il détermina les troupes à envoyer une députation au beglerbeg Ahmed-Pascha pour l'inviter à se charger du commandement. Le rapport adressé au Sultan sur le choix du serasker et les événemens de la journée de Peter-

[1] Pour donner au lecteur une idée de la manière dont les historiographes de l'Empire s'entendaient à peindre un caractère, nous retraçons ici le portrait de ce kiaya, peint par Raschid : *Bir mekkiar wé ghaddar wé sitemkiari rouzkiar wé aalemi mekr ou keïdinden bizar wé hiyel ou scheïtanetdé Iblis ilé djelis wé kizb ou douroughdé Moseïlemeï kezabilé enisi nifak pisché wé mekr endusché ibadoullahé issali ma zarret ettirmek wé gendü anasi wé babasi ilé iltifamindé degildür dedirmek itschoun walidini dakhi fasl ou mezemmet etmeglé iftikhar eder kasirouï-kamet wé fitneï kiamet wé asferoulloun wé saghiroul-aïn kitab houkmindjé medjmouaï scheré wé masadori sarar bir schakhsi bed gewher oloub*, c'est-à-dire : Trompeur et vexatoire, oppresseur de ses contemporains, étonnant le monde par sa ruse et son astuce, sorti du même œuf que Satan pour tromper et jouer des tours diaboliques, rappelant trait pour trait le grand imposteur Moseïlema ; enclin à l'hypocrisie et à la dissimulation, il mit sa gloire non-seulement à susciter le mal aux serviteurs de Dieu, mais à avilir et à renier ses propres parents, pour éviter de paraître sous leur dépendance ; de petite taille, disgrâcié de la nature, il avait de petits yeux et le teint jaune, et, pour nous servir de l'expression de l'Ecriture, c'était un assemblage de tous les vices, un être complétement abject.

wardein fut rédigé par le secrétaire du trésor. Comme il y était dit que la principale attaque de la cavalerie ennemie avait été dirigée contre le saint étendard, et que personne ne s'était trouvé là pour défendre ce précieux dépôt, les sipahis et les silihdars, qui avaient été constitués les gardiens de l'étendard sacré, se plaignirent hautement; enfin, lorsqu'on rejeta la faute sur les janissaires, les réclamations de ces derniers furent encore plus vives. Après de longs débats, on décida que chacun avait fait son devoir; que la perte de la bataille ne devait être imputée qu'à l'entêtement et aux erreurs du grand-vizir. On chargea de porter le rapport à Andrinople, Ibrahim le mewkoufatdji, qui, élevé dans le serai, à l'époque où le Sultan actuel n'était encore que prince impérial, avait su dès-lors gagner ses bonnes graces; depuis, secrétaire du Sultan, Ibrahim avait refusé les queues de cheval, et s'était contenté d'exercer des emplois de finance, d'abord comme président de la chambre des comptes, puis du mewkoufat, titre dont il se trouvait revêtu au moment d'entrer en campagne. Quatre jours après la bataille, il arriva à Constantinople, porteur du rapport des généraux assemblés en conseil à Belgrade [v].

Le Sultan fut si joyeux de revoir le compagnon de sa jeunesse, qu'il fut assez peu sensible à la fâcheuse nouvelle de l'échec essuyé par l'armée ottomane. Le sceau de l'Empire fut envoyé à Khalil, gouverneur de Belgrade, Albanais d'Ilbessan, qui, introduit dans le serai en qualité de bostandji, s'était élevé successivement aux rangs de khasseki, d'oda-baschi et de bos-

tandji-baschi, puis, descendant d'un degré, était devenu gouverneur de Meràsch; enfin, au commencement de la guerre, il avait été chargé de réparer les fortifications de Nissa et de défendre Belgrade. Avec les biens du dernier grand-vizir, furent saisis le kiaya Ibrahim, secrétaire du défunt, et Laalizadé-Efendi[1], l'un de ses confidens, auquel était attribuée l'explication du songe trouvée sous la tente du grand-vizir, et soupçonné d'avoir prophétisé à son maître qu'il célébrerait la fête du baïram à Ofen, reconquise par ses armes (21 août 1716 — 3 ramazan 1128). La dignité du kaïmakam fut donnée au mewkoufatdji Ibrahim, et celle du reïs-efendi Moustafa, à Souleïman. Cette dernière nomination eut lieu pour étouffer les rumeurs populaires, qui désignaient le précédent reïs-efendi, comme ayant participé aux mesures prises par le kiaya, bien que l'historiographe de l'Empire, qui avait assisté à toutes les délibérations du conseil de guerre, affirmât qu'il avait été constamment d'un avis opposé à celui du kiaya. Un quatrième Ibrahim, grand-écuyer, fut nommé conducteur de caravane des pélerins. Comme on le voit, le nom d'Ibrahim était fort en faveur: mais, des quatre dignitaires qui portaient ce nom, le mieux partagé était le kaïmakam, qui avait été anciennement, et était encore le favori du Sultan. Fils d'un sipahi, voïévode d'Izdin, près Kaïssariyé, il était entré au seraï en qualité de baltadji; bientôt, quittant la cognée pour la plume, il avait

[1] La biographie de son père Laalizadé Scheïkh Mohammed est la 1485me dans le recueil de Scheïkhi.

évité, en s'éloignant du seraï, d'encourir la jalousie des précédens grands-vizirs; il parvint plus tard, comme d'autres baltadjis, à la dignité de grand-vizir, et occupera comme tel l'attention de l'histoire.

L'arrêt de mort que, la veille de la bataille de Peterwardein, le grand-vizir avait lancé contre Elhadj Mohammed-Pascha, exilé à Jérusalem, ne parvint pas, heureusement pour lui, à sa destination, car il fut rapporté immédiatement. En rendant cette sentence, la veille de sa mort, le grand-vizir avait assouvi une vieille haine et cédé aux accusations dont Mohammed-Pascha était l'objet, et qui le représentaient comme entretenant des intelligences avec les infidèles, pour s'être prononcé en faveur de la paix avec les Russes. Quelque répugnance qu'éprouvât le Sultan à approuver cette condamnation, il n'avait pu s'en dispenser, l'usage voulant que les propositions des grands-vizirs seraskers fussent toujours accueillies en campagne. L'assentiment qu'il donna à la sentence de mort prononcée contre l'ancien kiaya, le rusé et perfide Ibrahim, était beaucoup mieux motivé [1]. Le beglerbeg de Roumilie, Sari Ahmed-Pascha et le defterdar Elhadj Mohammed, furent élevés à la dignité de vizir; mais la promotion du dernier eut lieu contre l'avis du Sultan et du kaïmakam, que son extrême ambition avait indisposés; en effet, non content de faire parvenir sa demande d'avancement au souverain, par l'organe du mewkoufatdji porteur du bulletin de la bataille, il avait en même

[1] Reschid saisit encore cette circonstance pour donner carrière à son indignation contre ce kiaya.

temps chargé le serdar Sari Ahmed, successeur du grand-vizir dans le commandement de l'armée, de la lui envoyer par écrit. Cette double démarche lui nuisit dans l'esprit du Sultan, comme aux yeux d'Ibrahim, qui n'avait pas eu de peine à obtenir pour lui la faveur qu'il sollicitait. Sari Ahmed-Pascha ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité, car un jour que, passant en revue à Batoudjina la garnison de Belgrade, il lui adressait une réprimande sévère, les soldats, irrités contre lui depuis la bataille de Peterwardein, dont la perte lui était attribuée en grande partie, se jetèrent sur lui et le mirent en pièces. L'ancien defterdar, Moustafa-Pascha, le remplaça à Belgrade [1].

Temeswar, dernier boulevard de l'islamisme en Hongrie, venait de succomber : cette nouvelle fut tenue secrète pendant quatorze jours. Vingt jours après la bataille de Peterwardein, Eugène vint camper devant la capitale du Banat. A cette époque, Temeswar était moins fortifiée par les ouvrages de l'art que par sa position naturelle dans les marais de la Temes et de la Bega. La place se composait alors de trois parties : la ville, le château et la palanque. Seize régimens de cavalerie, commandés par le comte Palffy, dix bataillons d'infanterie, sous les ordres du prince Alexandre de Wurtemberg, formaient l'armée des assiégeans, que l'historiographe de l'Empire porte à cent cinquante mille hommes, en affirmant que ce siége dura soixante-douze jours, au lieu de quarante-quatre,

[1] Raschid reproduit ici, II, f. 169, les conseils d'Ahmed, rapportés plus haut, auxquels fut attribuée la perte de la bataille.

et que l'armée envoyée au secours de la place, sous le commandement de Kourd-Pascha, ne comptait que quinze mille hommes, tandis que son chiffre réel était de vingt-sept ou vingt-huit mille. La tentative que fit Kourd-Pascha pour jeter dans la place douze mille janissaires, sipahis ou Tatares, et des munitions de bouche, échoua complétement. Quatre mille Ottomans et Tatares restèrent sur le terrain. Après un assaut qui dura quatre heures, la palanque fut prise; mais le nombre des morts s'éleva à quatre cents, et celui des blessés à quatorze cents (13 octobre 1716). Le prince Emmanuel de Portugal, celui de Bevern, et le prince Alexandre de Wurtemberg, qui, assistés des généraux Langlet, Wallis et Liebenstein, avaient conduit l'assaut de la palanque, dirigèrent les travaux du siége avec tant de bonheur, qu'ils réduisirent la forteresse à capituler (25 novembre 1716). Sur les dix-huit mille hommes dont se composait la garnison, douze mille se retirèrent; mille charriots, au lieu de sept mille qu'ils avaient demandes, emportèrent leurs bagages. Eugène ne fit aucune difficulté d'autoriser la sortie des kruczes renégats et autres gens sans aveu [1]. Ce fut avec la même facilité qu'il accorda aux Arméniens, aux Grecs, aux Rasciens et aux Albanais, la permission de rester à Temeswar, si bon leur semblait. Dès le commencement de la campagne, il s'était mis en relations avec les chrétiens de Servie et d'Albanie, et leur avait promis des secours pour les aider à

[1] Cette canaille peut se retirer partout où elle voudra. *Histoire du prince Eugène*, p. 82.

secouer le joug de la tyrannie turque [VI]; les salves de cent vingt canons, dont la plupart étaient gravés aux armes des empereurs de Rome et d'Allemagne, annoncèrent que Temeswar venait enfin de se soustraire à un esclavage qui durait depuis cent soixante-cinq ans.

La prise de cette ville ouvrait la route de Valachie (25 novembre 1716). Douze cents Serviens, commandés par le bavarois Dettin, s'emparèrent par surprise de Bukarest, qu'ils pillèrent, et d'où ils enlevèrent le hospodar Nicolas Maurocordato [1]. Ce coup de main prouva à la Porte la loyauté de ce hospodar, qui n'était pas, comme ses prédécesseurs, l'ami secret des Allemands, et qui, récemment, avait rendu de bons services à l'Empire ottoman, au moyen de la correspondance qu'il avait entretenue avec Rakoczy, par l'intermédiaire du moine Isaïe. Pour reconnaître ce dévouement, on installa à sa place, comme voïévode de Valachie, son frère Jean Maurocordato, jusqu'alors interprète de la Porte, auquel succéda, à ce dernier titre, Ghika, son parent maternel (2 décembre 1716—17 silhidjé 1128).

Le chef d'escadron Ernau fut moins heureux à l'attaque de Yassy, que le bavarois Dettin à celle de Bukarest, deux mois auparavant; car au moment où il assaillait, avec deux cents hussards [2], le prince de Moldavie, renfermé dans son château de Tschetazouyé,

[1] *Histoire de Valachie*, par Engel, II, p. 7. Chiaro, p. 223, qui parle de ce fait comme témoin oculaire et dont l'excellente histoire est sur ce point le meilleur document qu'on puisse consulter.

[2] Le mot grec moderne *κατανης* signifie hussard comme le mot turc *katana*.

deux mille Tatares vinrent au secours de ce dernier ; cet épisode est raconté en détail par Costin Nicolas le jeune, le khawendemir de Moldavie, comme son oncle Myron en était le mirkawend [1] (21 janvier 1717).

La nouvelle de la défaite de Peterwardein découragea entièrement l'armée qui assiégeait Corfou, où le courage et l'habileté de Schulenbourg défendaient un rocher contre les forces combinées, mais non pas toujours unies, du kapitan-pascha et du serdar Kara Moustafa-Pascha. Les Turcs étaient débarqués récemment dans la presqu'île de Xamilia, dépendante du territoire de Butrinto, au nombre de trente mille cavaliers et de trois mille fantassins ; puis, ils s'étaient emparés des hauteurs d'Abraham et de Saint-Sauveur, situées devant la forteresse, et sur lesquelles, de douze points différens de la ville, cent bouches à feu vomissaient le fer et la flamme [2]. Au lieu de se mettre à couvert dans une tranchée [3], et d'ouvrir

[1] Voir, dans le XI[e] vol. des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, p. 274-393, les extraits si remarquables qui en sont donnés par M. Hase, bibliothécaire. *Khawendemir* est la véritable prononciation de *Mirchond*, comme l'a fait observer Jourdain dans le IX[e] vol. des *Notices et Extraits des Manuscrits*; toutefois, il n'a pas relevé cette seconde erreur que Khawendemir était le fils de Mirkawend : il n'était que son neveu.

[2] Les deux hauteurs d'Abramo et de S. Salvatore : dans la vieille ville, quatre postes armés de dix-sept canons leur étaient opposés ; c'étaient *Campana*, *Mezza Luna*, *Cidatella*, *Martinengo* ; dans la nouvelle ville de San Giorgio, c'étaient : *Sette Veneti*, *Sei Veneti*, *Calogero* et *Ponta* avec vingt-huit canons et trois mortiers de cinq cents ; sur le front de la ville étaient : *Stranduoso*, *S. Atanasi*, *Piataforma* et *Raimundo*, avec quarante-deux canons et sept mortiers (traboukhi).

[3] *Giammai si lavarò regolaramente colli approci*, *Ferrari*, p. 127.

une brèche, les assiégeans perdirent un temps précieux à canonner la haute tour de Saint-Spiridion, qui n'en souffrit nullement; ils lancèrent également dans la ville des bombes, contre l'atteinte desquelles les hommes se mirent à l'abri dans la vieille ville, et les femmes en se réfugiant dans les souterrains de la place. Une première sortie ayant échoué, Schulenbourg fondit une seconde fois sur les assiégeans à la tête de huit cents hommes seulement, et les repoussa après un combat acharné qui dura sept heures (18 août 1717). Le lendemain, le vent du sud jeta la consternation dans la flotte et dans le camp des assiégeans, qui, deux jours après, s'embarquèrent dans le plus grand désordre, abandonnant vingt-trois grandes pièces de siége, trente fauconneaux, sept mortiers et deux cent soixante dix paires de buffles pour attelage des canons, cent cinquante chevaux d'artillerie, deux mille employés au service d'autres armes et toutes leurs munitions en poudre et en plomb. Schulenbourg prit en conséquence possession de Butrinto et releva les fortifications de Santa-Maura qui avaient été rasées (21 août 1717). En Dalmatie et en Albanie, les Turcs se bornèrent, pendant le cours de cette campagne, à assaillir Verlica, Proloc et Duare, et à menacer les habitans de Pastrovich et de Monténégro. Le pascha de Bosnie campa à Cuprez; celui d'Albanie à Cernizza. Après avoir réuni à Cattaro les troupes de Macarsca, de Primorize, de Virgoraz et d'Opus, Emmo parcourut avec elles le territoire de Zuppa et de Budero jusqu'à Antivari et s'empara d'Ottovo, de Zariné et de Po-

povo. La plupart des fautes qui avaient déterminé la levée du siége de Corfou furent imputées au kapitan-pascha Djanüm-Khodja, auquel avait déjà été attribuée l'évasion de la flotte vénitienne à Modon lors de la précédente campagne, et qui avait dû à l'influence du kiaya d'échapper à l'enquête dont il était menacé. A Corfou, sa haine pour le serdar l'avait empêché de le soutenir : au lieu de tenir secrète, comme c'était son devoir, la dépêche qui lui avait été adressée après la bataille de Peterwardein, et qui l'autorisait à se retirer, si, dans les trois jours de sa réception, le fort n'avait pas succombé, il la rendit publique, et précipita ainsi l'embarquement des troupes, que rien ne put retenir après la lecture de cette lettre ; il fit aussi pendre à une vergue Hasan-Khodja, l'un des plus braves capitaines de la flotte. Ces actes furent cause de sa révocation et de son emprisonnement au château des Sept-Tours. Sa dignité échut à Ibrahim-Pascha qui, sous le grand-vizirat d'Ali de Tschorli, avait été trois ans grand-amiral, et depuis avait été nommé chef de la caravane des pélerins, en sorte qu'il avait été appelé à diriger non-seulement les vaisseaux du désert, nom que les Arabes donnent aux chameaux, mais aussi les caravanes de la mer, c'est-à-dire la flotte.

De même que le désastre de Corfou avait été attribué au kapitan-pascha, de même celui de Peterwardein fut imputé à l'absence du khan des Tatares, qui fut pareillement destitué. On ne jugea pas convenable, cette fois, de lui choisir un successeur parmi les fils de

Sélim-Ghiraï; on aima mieux le prendre dans une autre famille, et le choix impérial tomba sur le vieux Kara Dewlet-Ghiraï. Cette nomination n'ayant pas obtenu l'assentiment des mirzas et des schirinbegs, on revint à la famille de Selim-Ghiraï, et Seadet-Ghiraï, kalgha de Dewlet-Ghiraï, reçut le titre de khan (16 décembre 1716 — 1er moharrem 1129). Kara Dewlet-Ghiraï mourut peu de temps après (29 décembre 1716 — 14 moharrem 1129). L'arrivée d'un ambassadeur indien coïncida avec le départ du nouveau khan pour la Crimée. Le gouverneur de Rakka venait d'intercepter une ambassade française qui se rendait en Perse, et celui de Bagdad avait récemment donné avis de la découverte qu'il venait de faire d'un vase rempli de pièces d'argent prétendues koufiques, dont la valeur était de sept cent cinquante paras, et qui, à cause de leur antiquité, furent déposées au trésor de Bagdad. Deux des oulémas les plus éminens, les frères Kewakibizadé, que le précédent grand-vizir avait exilés, l'un à Meràsch et l'autre à Malatia, furent rappelés. Deux autres oulémas, dont l'un était renommé pour sa profonde science, et l'autre pour ses talens calligraphiques, moururent sur ces entrefaites. Le premier était le grand-juge du pays, Sahhafzadé, c'est-à-dire le fils du libraire, et le second Dourmischzadé, le plus célèbre écrivain de *taaliks* qui ait vécu à cette époque, et à la plume duquel sont dues les belles inscriptions qui décorent les mosquées construites de son vivant, notamment celles d'Ali de Tschorli, de la Walidé, du kapitan Ibrahim-Pascha, du moufti Feïzoullah,

du seraî de Galata et des fontaines du dernier grand-vizir qui ait porté le nom de Kœprulu, dans le seraı de Koutschoukdepé à Andrinople [1].

Fatima, fille du Sultan, qui avait alors quatorze ans et avait été fiancée au grand-vizir Damad Ali, fut donnée en mariage au favori Ibrahim-Pascha, qui réunit ainsi au titre de kaïmakam celui de gendre du souverain. Le defterdar Mohammed-Pascha, autre gendre du Sultan, qui n'avait aucune expérience des affaires, fut éconduit, et son prédécesseur, Mohammed le Jaune, qui avait montré un si grand désir d'obtenir la troisième queue de cheval, fut mis à mort pour n'avoir pas représenté les trois mille hommes qu'on lui avait imposé l'obligation de lever à ses frais. Le gendre defterdar ne lui survécut pas long-temps.

Pour que tout fut prêt à l'ouverture de la prochaine campagne, la Porte entretenait la correspondance la plus active avec les rebelles hongrois, Rakoczy et Berczeny, et donnait des instructions pour le rassemblement des troupes. Un autre ordre enjoignit aux généraux des sipahis et des silihdars de ne plus accumuler sur la même tête les places de sipahis qui se trouvaient vacantes, comme l'abus s'en était introduit, de telle façon qu'un seul individu jouissait souvent de cent vingt ou de cent cinquante aspres de solde quotidienne, tandis que précédemment il n'aurait pu en recevoir plus de quatre-vingt-dix.

Le silihdar fut envoyé d'Andrinople à Constanti-

[1] Raschid. f. 157. Il traçait avec une égale perfection le *djeli* et le *ghoubar*, c'est-à-dire les grands et petits caractères.

nople, avec mission de tirer du trésor impérial du nouveau serai, appelé le trésor de la citerne, après avoir pris toutefois l'avis du kaimakam, six cent quinze okkas cent soixante-douze drachmes d'argent et deux cent cinq okkas et demie quatre cent vingt-sept drachmes de même métal, provenant de vaisselle et de harnais d'argent, pour les verser à la monnaie. Après qu'on eut arboré les queues de cheval et ordonné les prières habituelles au sujet de la guerre, le grand-vizir partit le premier d'Andrinople et alla camper à Nissa; de son côté, le Sultan se rendit d'Andrinople à Sofia.

Le grand-vizir venait seulement de quitter Andrinople, lorsque l'armée impériale, traversant le Danube à Visnitza, dans le voisinage de Pancsova, campa juste devant Belgrade entre la Save et le Danube[1]. Le gouverneur de Roumilie, Schatir Ali-Pascha, était arrivé dans la plaine de Weretschar, d'où il s'était jeté dans la forteresse (15 juin 1717). Celui de Diarbekr, Redjeb,

[1] Raschid, II, f. 191, *Histoire de la guerre de Hongrie*, p. 121; *Traité de l'art militaire chez les Turcs*, par Hayne, p. 402; *Histoire du prince Eugène*, par Dumont. Raschid dit, par erreur que le passage du Danube eut lieu le 5 redjeb (15 juin). Les historiens européens qui ont fait le récit de cette campagne ne sont pas mieux informés sur le compte du grand-vizir alors en fonctions, que Hayne, p. 394, désigne sous le nom de Kœprülü Nououman-Pascha : l'*Histoire du prince Eugène et de la guerre de Hongrie*, p. 120, sous celui de *Hatschi Ali*, et Ferrari, p. 165, sous le titre de bostandjibaschi de Bosnie, tandis qu'il ne s'appelait ni *Nououman*, ni *Ali*, mais bien *Khalil-Pascha*. Le lieu en face duquel était situé le camp, reçoit, dans Raschid, le nom de *Yemeklik tscheschmesi*, c'est-à-dire, Fontaine du repas. Voyez l'*Histoire des campagnes de l'armée impériale contre les Turcs* pendant les années 1716, 1717, 1718, d'après les pièces originales dans le nouveau *Journal militaire autrichien*, Vienne 1811, p. 16, auquel est jointe la carte des opérations.

après avoir pris Mehadia, reçut l'ordre de marcher sur Belgrade, avec les trente mille hommes qu'il commandait pour couper le passage à l'armée ennemie dans la direction de Pancsova. Ali Pascha, fils de Kara Moustafa, celui qui avait assiégé Vienne, ayant fait dire du pont de la Morawa, où il avait été envoyé, que le besoin de renfort était urgent, le grand-vizir quitta Nissa vers le milieu de juillet et se dirigea vers cette rivière (12 juillet 1717 — 2 schâban 1129).

Cependant, depuis trois semaines, le prince Eugène assiégeait Belgrade. Quantité de princes allemands et français s'étaient ralliés sous ses drapeaux, jaloux de contribuer à la prise de cette ville. Les princes de Bavière, de Wurtemberg, de Hesse, de Bevern, de Culmbach, d'Anhalt-Dessau et de Liechtenstein; les princes de Dombes, de Marsillac, de Pons; les comtes Charlois et d'Estrade, le marquis d'Alincourt, fils du maréchal de Villeroi, représentans de la chevalerie française, brillaient à l'armée impériale, de même qu'on avait vu figurer leurs pères aux siéges de Candie et d'Ofen, aux batailles de Saint-Gothard et de Nicopolis. La première ligne était commandée par les généraux Montecuccoli, Starhembeg, Bonneval, Brown, Daun, Windischgratz, Dalberg; la seconde par Nadasdy, Mercy, Harrach, Lobkowitz, Arenberg, Holstein, Frédéric de Wurtemberg et Emmanuel de Savoie, neveu du prince Eugène. Le baron de Petrasch, qui n'avait pu réussir à s'emparer par surprise de Sabacz, se porta entre cette ville et Mitrowitz.

Le 1er août, l'armée ottomane apparut enfin sur les hauteurs de Crutzka ou d'Hissardjik, forte de quatre-vingt mille janissaires, de dix mille Asiatiques, d'un pareil nombre de troupes feudataires européennes, de vingt mille sipahis ou volontaires et de trente mille Tatares : la garnison de Belgrade comptait en outre environ trente mille hommes. Au lieu de profiter de sa supériorité numérique pour chercher à frapper un coup décisif en attaquant l'armée ennemie, que les travaux du siége avaient réduite de quatre-vingt mille hommes [1] à un nombre de beaucoup inférieur, le grand-vizir perdit son temps à délibérer, à consulter tantôt le nischandji Mohammed-Pascha, tantôt le reïs-efendi Kadri, tantôt le grand-écuyer Haïderaga, alors au camp, et il finit par n'écouter personne, pas même le khan des Tatares, lorsque ce dernier lui eut amené un renfort de soixante-dix mille hommes. Pendant quinze jours, les deux armées échangèrent un feu très-vif; les Turcs avaient pour leur part cent quarante canons et trente-cinq mortiers; chacun des deux camps attendait la retraite de l'ennemi. Enfin, le manque de fourrages contraignit le grand-vizir à prendre un parti, mais non pas à se retirer, comme l'espérait Eugène : s'apercevant donc qu'une attaque était inévitable, ce dernier aima mieux l'affronter que l'attendre. L'action fut brillante : on vit toutes les troupes et tous les généraux de l'armée impériale rivaliser

[1] « 83 bataillons, 66 compagnies de grenadiers, 122 escadrons de cavalerie, 23 de dragons, 25 de hussards, elle était de plus de 80,000 hommes. » Dumont, *Histoire militaire du prince Eugène*, p. 123.

de courage et d'héroïsme (16 août 1717) [vii]. A l'aile gauche, les Bavarois se précipitèrent sur une batterie de dix-huit canons, défendue par vingt mille janissaires et quatre mille Tatares; soutenus par la cavalerie légère et l'infanterie du prince Alexandre de Wurtemberg, ils s'emparèrent de la batterie et la tournèrent contre les Turcs. L'aile droite de l'armée ottomane ne tarda pas à plier comme l'aile gauche, et il s'ensuivit une déroute générale. Dix mille Turcs restèrent sur le champ de bataille; un pareil nombre furent blessés ou faits prisonniers; la perte de l'armée chrétienne ne fut que de deux mille morts et un peu plus de trois mille blessés. Parmi les premiers, on eut à regretter le feld-maréchal-lieutenant comte Hauben, le général Dalberg, un jeune comte Palffy, un prince de Tour et Taxis, les marquis Clerici et Villette; au nombre des blessés furent le prince Lobkowitz, le prince Frédéric de Wurtemberg, les généraux Rottenhahn, Locatelli, Arigoni, le feld-maréchal comte Palffy, le seul auquel le prince Eugène eût confié le projet et le plan de la bataille, enfin le prince Eugène lui-même. L'ennemi abandonna dans sa fuite cent trente-un canons de fonte, trente-cinq mortiers, dont quelques-uns lançaient des bombes du poids de deux quintaux, vingt mille boulets de canon, trois mille bombes, trente mille grenades, six cents barils de poudre, trois cents de plomb, cinquante-un drapeaux, neuf queues de cheval, quatre trompettes, une grosse caisse de la musique des janissaires, une grande timbale de celle des sipahis, et

deux paires de petites. De même qu'après la bataille de Peterwardein, Eugène s'empara pour sa part du butin de la tente du grand-vizir [VIII].

Le surlendemain de l'action, la reddition de Belgrade fut signée, et la garnison de cette place se retira tambour battant et enseignes déployées. On trouva dans la ville, dans les presqu'îles du Danube et à bord des tschaïques qui composaient la flotte, plus de six cent cinquante canons. Le brave Ibrahim, kapitan de la flotte, avait succombé dans une action engagée même avant la bataille. La chute de Belgrade entraîna celle du grand-vizir, à l'incapacité duquel était dû ce revers. Le Sultan offrit le sceau au kaïmakam, son gendre, qui le refusa prudemment, de peur qu'une campagne ouverte sous de semblables auspices ne déterminât également la chute du nouveau grand-vizir ; le sceau fut alors donné à l'un de ses protégés, le nischandji-pascha Mohammed, fils d'un négociant égyptien de Kaïssariyé. Mohammed, entré au service d'un pascha de Haleb en qualité d'écrivain, remplit d'abord quelques fonctions subalternes ; puis s'étant fait connaître d'Ibrahim, gendre du Sultan, au commencement de la dernière campagne, et ayant su lui plaire, il dut à son patronage d'être successivement nommé nischandji, vizir, et enfin d'être promu à la plus haute dignité de l'Empire. Les deux conseillers de l'ancien grand-vizir, le reïs-efendi Kadri, et Haïderaga, furent éloignés du camp impérial.

Pendant la campagne de Belgrade, s'accomplissaient d'autres événemens en Transylvanie, en Bosnie,

en Dalmatie et sur la Méditerranée. Le serdar Redjeb-Pascha, originairement destiné à commander en Transylvanie, dont Kaplan-Ghiraï, avec dix mille Tatares, était venu renforcer les quarante mille coureurs et volontaires, borna toutefois ses opérations à la prise de Mahadia et de la nouvelle palanque; puis il se replia lâchement sur Orsova et Widin. En Bosnie, au contraire, la prévoyance de Kœprülü Nououman-Pascha déjouait les desseins du général Petrasch, qui avait cherché à s'emparer de Zwornik, et qui ne s'était pas attendu à trouver son adversaire posté avec toutes ses forces disponibles sur l'embranchement des deux routes de Novi et de Zwornik. Avant la prise de Belgrade, les deux commandans de Zrin et de Costanizza, avec mille chevaux et cinq cents heiduques, avaient essayé de surprendre les forteresses turques de Novi, de Kamingrad et de Maydan dans la vallée d'Uranovaglava, aux bords de l'Unna, non loin de Novi; mais Czerich, qui en fut informé, passa l'Unna, s'établit à Sainte-Catherine et fit avorter ce projet (3 juin 1717). En imposant aux habitans de Yassy une contribution de guerre et en détruisant la résidence du hospodar, le feld maréchal Stainville tira vengeance des incursions que les Turcs ne cessaient de diriger en Transylvanie, dans le Banat et la Hongrie supérieure. En Dalmatie, Alois Mocenigo, successeur d'Emmo, avait pris les mesures nécessaires pour mettre à l'abri des Turcs Popovo, Ottovo et Zariné, dont ils cherchaient à s'emparer; mille soldats tirés de Mostar, Scoblato et

Goranze, villes frontières, furent transplantés par lui sur le territoire vénitien ; puis il assiégea Imoschi, la plus forte place frontière de l'Herzégovine, qui, du côté de la Dalmatie, protége les châteaux de Sing, d'Almissa, de Duaré, de Primorie, de Macarsca et de Vergoraz, et, du côté de l'Herzégovine, ouvre les routes de Donouno, de Glioubouschi, de Pocitegl et de Mostar, capitale de l'Hersek. Après s'en être emparé, Mocenigo, maître d'aller à Mostar, reçut l'ordre de porter ses armes victorieuses dans la direction de Castelnuovo. A la suite d'un conseil assemblé pour savoir lequel des ports fortifiés de l'Albanie, tels que Dulcigno, Durazzo, Vallona, Alessio ou Antivari, il convenait d'attaquer le premier, il se décida pour Antivari, qui était le plus rapproché des frontières de Budua et de Pastrovich; mais il assiégea en vain cette place, car les Monténégrins lui manquèrent de parole et le pascha de Scutari eut le temps de délivrer Antivari (26 octobre 1717) Plus heureux que lui, Pisani se rendit maître de Prevesa et de Voniza, les deux postes avancés de Santa-Maura, qui dominent le golfe d'Arta.

Sur mer, on ne peut signaler aucun événement décisif. Cependant le capitaine extraordinaire de la flotte, Flangini, livra trois combats successifs en vue des Dardanelles, à la hauteur de Lemnos et de Ténédos, à la flotte du kapitan-pascha Ibrahim, forte de trente-quatre bâtimens; lui-même succomba en héros (12, 13, 16 juin 1717). Les escadres combinées de Diedo et de Pisani rencontrèrent la flotte turque près

des côtes de Morée, à la hauteur de Calotyches; mais, loin de s'aborder, les deux armées navales semblèrent s'éviter mutuellement; Pisani fit voile pour Cattaro, et le kapitan-pascha rentra, après avoir perdu deux bâtimens, à Constantinople, où, en vingt-quatre heures, par l'imprévoyance des pilotes et des capitaines, la flotte eut plus à souffrir que dans toute la campagne; car, pendant la nuit, deux bâtimens échouèrent au-dessus des Sept-Tours, devant la porte du Rivage, et, dans la matinée du jour suivant, l'un des vaisseaux mouillés dans le port sauta avec tout son équipage (2 décembre 1717 — 27 silhidjé 1129). Aussi, lorsque, trois mois après, un incendie se déclara à l'arsenal, par suite de la négligence apportée dans le calfatement d'un navire qui brûla avec la moitié d'un chantier de bois de constructions, ce nouvel accident détermina la disgrâce du kapitan-pascha, auquel on avait à reprocher la perte de six bâtimens détruits par l'ennemi, échoués ou incendiés, plus celle du chantier; sa place fut donnée dès-lors, avec les trois queues de cheval, au précédent kapitan-pascha qui, depuis sa révocation, commandait le vaisseau-amiral[1] (23 février 1718 — 22 rebioul-ewwel 1150). Ibrahim, gardien du sceau du grand-vizir Elmas Mohammed-Pascha, tué à la bataille de Zenta, conduisit à Azof le kapitan disgracié. Comme ce dernier avait laissé prendre aux

[1] Une erreur grave a été commise à la page 253 des tables chronologiques; car le kapitan-pascha Souleïman y est confondu avec le grand-vizir Souleïman-Pascha qui était mort à Rhodes en 1127, trois ans auparavant. *Biographies des grands-vizirs* par Osmanzadé et Dilaweragazadé.

lewends et aux kaliondjis de la flotte, une liberté sans bornes, son successeur, Kiaya Ibrahim, reçut l'ordre de maintenir une discipline d'autant plus sévère que, peu de temps auparavant, les troupes de terre s'étaient également révoltées à Sofia en recevant leur solde, et que le grand-vizir avait été contraint, pour les faire rentrer dans le devoir, de ceindre l'épée en les menaçant de les faire tailler en pièces, si elles ne se soumettaient. Vers la même époque, il fut mis un terme aux exactions des begs et des beglerbegs qui, chargés de lever les contributions de guerre, écrasaient d'impôts arbitraires les sujets de l'Empire : ces contributions furent réglées par un édit impérial à la suite duquel on lisait : « Celui qui désobéira au présent » édit, je le tuerai, aussi vrai que le Koran, ce livre » émané du ciel, est ici bas mon guide. »

Rakoczy, qu'un aga était allé chercher en France, venait d'arriver sur un navire de cette nation, qu'il avait frété au prix de cinq mille piastres ; il fut reçu à Andrinople comme devait l'être un prince de Transylvanie. Le brave Kœprülü Nououmanzadé, gouverneur de Bosnie, reçut deux cents bourses d'argent, destinées à couvrir les frais de la mise en état de défense du territoire placé sous ses ordres. Le Sultan lui donna une autre marque de sa faveur en décernant la troisième queue de cheval à son frère Ezaadbeg, troisième fils du vertueux grand-vizir qui avait succombé à la bataille de Slankamen. Le moufti Ismaïl, créature du kaïmakam, gendre du Sultan, qui l'avait élevé dans la supposition qu'il ne chercherait jamais à contrarier ses

vues, perdit sa place, pour avoir voulu user trop librement du pouvoir qu'elle lui conférait dans les promotions aux fonctions de juges, et Abdoullah reçut à sa place le vêtement d'honneur, dont la couleur blanche est l'insigne de la plus haute dignité législative.

Enfin, Nischandji Mohammed-Pascha lui-même fut écarté, car le gendre et favori du Sultan, sûr de la prochaine conclusion de la paix, crut ne devoir pas refuser plus long-temps le sceau de l'Empire, qu'il conserva jusqu'à la fin du règne d'Ahmed III. Pendant ces douze années, il jouit constamment d'une faveur et d'un pouvoir sans bornes; il aima par dessus tout la paix et les bienfaits qu'elle apporte avec elle; il fut à la fois juste et habile; protecteur des sciences et des arts, il se montra toujours bon et humain. Pour plus de distinction, le Sultan lui envoya un lundi (jour considéré comme le plus favorable pour toute entreprise), au lieu du sceau d'or habituel, signe de la souveraine puissance, l'émeraude gravée à son chiffre, qu'il portait ordinairement au doigt, comme un heureux présage de la belle et noble administration pendant laquelle Ibrahim, possesseur du sceau impérial, maintint l'Empire florissant dans une paix continuelle (9 mai 1718 — 8 djemazioul-akhir 1130).

Dès la première année de la guerre survenue entre la Porte et l'Autriche, le ministre anglais Sutton avait obtenu de sa cour de pleins-pouvoirs pour offrir sa médiation à Constantinople; l'honneur de cette médiation était dû à la Grande-Bretagne de préference

à la France et à la Hollande, parce que, de toutes les puissances européennes, l'Angleterre avait été la première à intervenir, un siècle auparavant, dans les différends de la Pologne avec l'Empire ottoman. La Hollande avait suivi cet exemple, et avait pris part en qualité de médiatrice au traité de paix de Carlowicz. L'année suivante, l'ambassadeur anglais, Worthley Montague, qui, après la mort de ses deux prédécesseurs Harbard et Hussey, décédés l'un à Belgrade, l'autre à Andrinople, se rendit à Constantinople, offrit, en passant à Vienne, sa médiation; à quoi il fut répondu qu'avant la prise de Belgrade, il ne pouvait être question de paix avec l'Empire ottoman. La première démarche dans ce but fut faite immédiatement après la chute de Belgrade, par l'ancien commandant de cette forteresse, El-Hadj Moustafa-Pascha [1], qui écrivit de Nissa au prince Eugène, pour lui offrir, avec la cession de Belgrade et de son territoire, son entremise entre lui et la Porte (5 septembre 1717); lui disant dans sa lettre que, tant que Khalil avait été grand-vizir, il n'avait pas osé s'exprimer comme il le faisait depuis que Mohammed-Pascha était à la tête des affaires. Un mois après, le grand-vizir écrivit lui-même à Eugène [2], pour lui proposer un armistice et un arran-

1 Et non pas *Echadji*, comme on lit dans le nouveau recueil militaire autrichien de 1814, p. 46.

2 Il est question dans Raschid, II, f. 187, de la proposition du serasker de Belgrade, mais il y est dit qu'il l'avait faite de sa pleine autorité, et qu'elle n'avait été soumise qu'ultérieurement au grand-vizir Ibrahim : or, Ibrahim ne fut grand-vizir que sept mois après la démarche dont il s'agit. Raschid dit (page antépénultième) qu'un si grand nombre de lettres furent échan-

gement à l'amiable, sans lui dire un mot de l'offre du dernier commandant de Belgrade, ni de l'abandon de cette ville. Le porteur de cette lettre, datée du camp de Sofia, fut un secrétaire de l'ambassade anglaise, du nom de Heferman (19 octobre 1717). Eugène fit allusion dans sa réponse à la première ouverture qu'il avait reçue relativement à la cession de Belgrade et de ses dépendances; mais, en attendant les instructions du cabinet de Vienne, il passa sous silence les deux points relatifs à l'armistice et à l'accommodement proposés par le grand-vizir [1]. Il ne tarda pas à recevoir ces instructions, qui l'autorisaient à conclure la paix, sur ces bases : que l'empereur garderait toutes ses conquêtes, que la Porte abandonnerait les rebelles hongrois, défendrait la vente des prisonniers, surveillerait les puissances barbaresques, restituerait aux franciscains les saints lieux à Jérusalem, et céderait une portion de la Valachie [2] (13 octobre 1717). Au commencement de l'année, le général autrichien Stainville avait conclu avec le prince de Valachie, Jean Maurocordato, une convention en six articles, aux termes de laquelle il était interdit aux troupes impériales de franchir l'Alt (8 février 1717). Dès-lors, le conseiller aulique, de Talman, reçut les pouvoirs nécessaires pour suivre les

gées à ce sujet, que s'il avait voulu les rapporter toutes à leur ordre de date, ces citations n'eussent fait qu'entraver la marche du récit.

[1] La lettre datée du 6 octobre 1717, dont le secrétaire de Worthley Montague fut porteur, est citée, mais non transcrite comme les suivantes, dans l'*Istorica relazione della pace di Posarovitz*, dans *Vendramino Bianchi*, p. 17.

[2] Les instructions adressées à Eugène le 13 octobre 1717, conçues en vingt-trois articles, sont datées du 13 octobre; ses pleins-pouvoirs pour traiter de la paix portent la date du 25 septembre.

négociations relatives à la paix projetée [1]. Worthley Montague, qui avait déplu à la cour impériale, fut remplacé à Constantinople [2] par le ministre anglais Stanyan, qui, en se rendant à sa destination, passa par Vienne, où se trouvait aussi l'ancien ambassadeur, Sutton, chargé par l'Angleterre d'offrir sa médiation. Plus les trois ambassadeurs anglais travaillaient à rétablir la paix, plus l'ambassadeur français et Rakoczy, alors à Andrinople, s'efforçaient de la faire avorter, de concert avec le chevalier de Boissemene, accrédité auprès de Rakoczy comme représentant de l'Espagne. Le moufti et les oulémas étaient partisans de la paix; mais le grand-vizir, Mohammed Nischandji-Pascha, penchait pour la guerre [3]. Rakoczy, qui précédemment résidait à Bender, avait été rappelé à Andrinople

[1] Instructions adressées à M. de Talman, conseiller aulique, et qu'il sera tenu de suivre comme étant notre député et notre mandataire, dans les négociations relatives à la paix proposée par la Porte ottomane, 30 octobre 1717. Arch. I. R.

[2] Message adressé par Eugène, comme président du conseil aulique, à l'Empereur, le 4 février 1718, d'après le rapport de Talman, daté de Belgrade le 24 janvier: « Worthley Montague, y est-il dit, ne doit point participer à la médiation, non plus que Colyer, si cela est possible, car son amour pour les Turcs et sa correspondance avec le Czar le rendent suspect. »

[3] Lettre de Rakoczy du 26 novembre 1717, contresignée Papay, dont il existe une copie sans suscription aux Arch. I. La voici: « Il y a deux partis, l'un pour la paix, à la tête duquel sont le moufti et les oulémas, mais le grand-vizir est pour la guerre; j'ai écrit amplement à M. le cardinal Alberoni, et je lui ai représenté qu'on ne trouvera jamais des conjonctures plus favorables pour conclure l'affaire (d'un traité entre l'Espagne et la Porte) avec facilité et avantage pour S. M.; comme le grand-vizir est porté pour la guerre, il conviendra de traiter sur la conclusion. Les Vénitiens, qui sont las du fardeau de la guerre, ont un parti formé en cette cour pour la paix. »

après la chute de Belgrade, comme nous l'avons raconté plus haut. Le Sultan, en lui accordant une audience solennelle, lui avait de nouveau promis son appui et ses bonnes grâces dans les termes suivans : « Ne doute pas de la protection et du secours de » ma Sublime-Porte ; les hôtes qui s'y présentent sont » ordinairement traités avec honneur, et tu es un de » ceux qui y seront toujours accueillis avec le plus de » distinction »[1] (4 janvier 1718). L'audience eut lieu avec le cérémonial réglé par les kanouns pour la réception d'un prince de Transylvanie, vassal de la Porte ; elle fut spécialement signalée par la remise du kalpak et du sabre. Rakoczy, Bercseny, et les Espagnols qui se trouvaient avec eux, enrôlèrent des soldats dont chacun reçut une gratification de cinquante florins[2]. Mais six mois après lorsque les négociations furent pleinement engagées, le nouveau grand-vizir, Ibrahim, qui les avait seul dirigées du côté des Turcs, écrivit à Rakoczy qu'il eût à rester à Andrinople jusqu'à la conclusion de la paix, ajoutant que l'ambassadeur espagnol, dont il lui avait annoncé la venue, pouvait s'en retourner[3].

[1] *Tarafi dewleti aliyemdé mouzaheret ou mouawenet bouladjagina ischtibah yokdür wé dewleti aliyemé gelen mousafirleré riaayet olouna gelmischdür, sana dakhi fiadesilé olounadjaghi moukerrer dür.*

[2] Rapport de Talman daté de Belgrade, 24 janvier 1718. *L'Histoire des révolutions de Hongrie*, de même que les *Mémoires du prince François Rakoczy*, ne contiennent pas un mot de toutes ces négociations, non plus que des rapports que Rakoczy eut avec la Porte.

[3] Traduction de la lettre du grand-vizir Ibrahim, gendre et favori, à Rakoczy, donnée à Sofie le 5 schâban (4 juillet 1718).

Tandis que le Sultan faisait à Rakoczy des protestations si amicales, les ministres Turcs décidaient en conseil qu'il y avait lieu à accepter la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Le grand-vizir écrivit à Eugène pour lui annoncer la nomination des plénipotentiaires ottomans. C'étaient l'ancien nischandji Ibrahim, actuellement silihdar, et l'ancien instructeur des janissaires, alors inspecteur d'artillerie, Mohammed-Efendi, fils de Souleïmanaga, et surnommé Yigirmi sekiz Tschelebi, c'est-à-dire, jeune seigneur de vingt-huit ans [IX] Tous deux furent élevés au rang, l'un de second, l'autre de troisième defterdar [1]. L'orgueil ottoman niait par cette dépêche que les premières propositions, faites par le serdar de Belgrade, eussent été connues de la Sublime-Porte, et laissait au prince Eugène le soin de déterminer le lieu du congrès (janvier 1718). Ce dernier indiqua à cet effet une île du Danube, en proposant d'assigner Fethislam pour résidence aux ministres ottomans, et à ceux de l'Empereur, Cornez, ville de Valachie, située en-deçà de l'Alt. La cour impériale choisit pour ses plénipotentiaires, le comte Wirmond et M. de Talman, ancien ministre résident près la Sublime-Porte (18 février 1718). A une nouvelle lettre du grand-vizir, annonçant que l'hospodar de Valachie, Jean Maurocordato, venait d'être adjoint aux plénipotentiaires turcs et demandant un armistice préalable, le

[1] Raschid, II, f. 191. Voir dans Bianchi, p. 21, la lettre du grand-vizir datée du milieu de mars; toutefois la traduction qui en a été faite par l'interprète Schmidt porte la date du 1er février.

prince Eugène répondit que Wirmond était prêt à partir, que la conclusion d'un armistice, telle que la demandait la Porte, était réservée au jugement du congrès, mais que la participation de Venise, passée sous silence, dans la lettre du grand-vizir, était une condition indispensable et devait figurer dans les bases des négociations projetées (15 avril 1718).

Les ministres impériaux désignés pour la conférence, entrèrent en pourparler à Vienne avec le chevalier Grimani, ambassadeur de Venise dans cette capitale, et avec le chevalier Ruzzini, désigné par la république pour prendre part aux négociations relatives à la paix. La république de Venise prétendant obtenir au-delà de ce qu'elle avait conquis, les ministres impériaux représentèrent aux Vénitiens l'ordre envoyé par le grand-vizir au kapitan-pascha, trouvé à Belgrade au dépôt de la guerre, et qui enjoignait à l'amiral ottoman de lever le siége de Corfou, en raison de l'échec essuyé à Peterwardein. Ainsi la dernière victoire remportée par le prince Eugène avait valu à la république la conservation de Corfou, et c'était une raison pour que Venise regrettât moins la perte de la Morée. Les ministres médiateurs furent, du côté de l'Angleterre et de la Hollande, sir Robert Sutton et le comte Colyer, malgré l'opposition que le prince Eugène avait mise à l'admission de ce dernier. Toutefois, la cour impériale exprima formellement le vœu que toute relation avec la Russie lui fût interdite.

A la fin d'avril, le comte de Wirmond et le procurateur vénitien Ruzzini quittèrent Vienne; le second était

accompagné de Vendramino Bianchi, nommé par la république secrétaire du congrès dont il fut également l'historien. Comme on avait néanmoins décidé d'adopter la proposition faite dès le principe par la Porte, de réunir le congrès à Passarowicz (en langue servienne Possarowacz), ville située sur la rive droite de la Morawa, à quelques lieues au-dessus de son confluent avec le Danube, deux commissaires, l'un turc, l'autre allemand, déterminèrent le lieu qui serait assigné à ses délibérations. Les plénipotentiaires turcs s'établirent près du village de Costelliza, à une lieue de Passarowicz, où étaient les plénipotentiaires impériaux. L'édifice, où devaient avoir lieu les séances du congrès, fut construit entre les deux villages. Le 1er mai, Wirmond et Talman se rendirent de Belgrade à Passarowicz, suivis de Ruzzini et de Sutton (1er mai 1718); les plénipotentiaires turcs partirent de leur côté, avec Colyer; et l'ancien defterdar Moustafa-Pascha, qui commandait alors à Narda, et qui, après la reddition de Belgrade, avait été l'organe des premières propositions de paix, fut envoyé à Fethislam afin de pouvoir se trouver à portée des plénipotentiaires, dans le cas où ils auraient besoin de consulter le premier auteur des négociations.

Aussitôt après son entrée au pouvoir, le nouveau grand-vizir avait appelé à Andrinople et nommé kaïmakam de l'étrier impérial le gouverneur de Rakka, Ali-Pascha, fils du grand-vizir Kara Moustafa, mort sous le glaive du bourreau. L'espoir d'une prochaine conclusion de la paix ne lui faisait pas négliger les préparatifs de la guerre, pour le cas où on ne pourrait

l'éviter, et des instructions pressantes enjoignaient aux gouverneurs des provinces de hâter la réunion des troupes. Le grand-vizir reçut l'étendard sacré des mains du Sultan et partit pour Sofia après avoir passé quelques jours dans la plaine de Kemal, près d'Andrinople (6 juin 1718 — 7 redjeb 1180). En même temps, Eugène se rendait à Semlin, accompagné du prince électoral de Baviere, de son frère, le duc Ferdinand, du duc de Saxe-Weissenfelds, du comte palatin de Sultzbach et de plusieurs autres princes : à son arrivée, un aga vint le complimenter au nom du grand-vizir, Ibrahim-Pascha (8 juillet 1718). Peu de jours après, les gouverneurs de Diarbekr, de Haleb, de Koniah et d'Adana, suivis de leurs troupes, firent leur entrée à Andrinople. Le dernier d'entre ces fonctionnaires, ayant été mis en cause pour les nombreuses injustices dont il s'était rendu coupable, prit la fuite, et le docteur Timoni, au service de l'Angleterre, qui avait été employé fréquemment soit comme interprète, soit dans les négociations de paix, se brûla la cervelle dans un accès de mélancolie.

Tout le mois de mai s'écoula sans que les négociations pussent s'ouvrir à Passarowicz, les ministres turcs n'ayant pas encore reçu de pouvoirs suffisans, car ceux qu'ils avaient d'abord produits ne disaient pas un mot de la république de Venise, puis la désignaient en des termes offensans comme ayant donné le signal de la guerre qu'il s'agissait de terminer. Enfin, le Sultan envoya à ses ministres les pleins-pouvoirs dont ils avaient besoin, en due forme et écrits de sa main. Ce

document faisait mention, ainsi que cela lui avait été demandé, de la république de Venise et du maintien des possessions acquises pendant la guerre, comme base de toute négociation. Sur ces entrefaites, arriva également le troisième plénipotentiaire impérial, que ses pouvoirs n'autorisaient point à suivre avec Wirmond et Talman les négociations relatives à la paix, mais seulement à conclure un traité de commerce. C'était Fleischmann, autrefois résident impérial à la Porte, et qui, retenu prisonnier lors de la déclaration de guerre, n'avait reçu la permission de retourner à Vienne qu'après la bataille de Peterwardein.

Le jour de la première séance du congrès, les ministres plénipotentiaires, escortés par leurs suites et les gardes-d'honneur qui, de chaque côté, étaient au nombre de sept ou huit cents, se rendirent solennellement et à pas comptés au lieu de la réunion, afin d'entrer en même temps sous la tente où devaient avoir lieu les séances. Arrivés à leur destination, ils descendirent de cheval pour aller occuper leurs siéges; tous s'assirent en même temps et gardèrent le silence jusqu'à ce que le plénipotentiaire anglais, Sutton, eût ouvert le congrès au nom des puissances médiatrices (5 juin 1718, 1re conférence). Le principe de l'*uti possidetis*, comme base de la négociation, était déjà formulé dans les pouvoirs, et les plénipotentiaires ottomans reconnurent par écrit le droit que la république de Venise avait à une indemnité, soit par échange, soit par restitution. Les ministres turcs ayant exprimé le désir qu'une suspension d'armes fût universellement

proclamée, les plénipotentiaires impériaux leur représentèrent que la paix, dont les négociations actuelles avaient pour objet de hâter la conclusion, rendait une trêve inutile. La demande des impériaux tendant à obtenir l'extradition des rebelles hongrois Rackoczy, Bercseny, Antoine Esterhazy, Forgacs, Adam Vai et Czaki, forma la matière d'un rapport que les ministres turcs adressèrent à la Porte.

Lorsque, dans la seconde conférence, les plénipotentiaires impériaux voulurent étendre à toute la Servie le principe de l'*uti possidetis,* et demandèrent que Nissa et Widin fussent considérés comme une dépendance de Belgrade, cette prétention fut mal accueillie par les Turcs, et les médiateurs rendirent compte de cet incident au prince Eugène, qui venait lui-même de se rendre à Belgrade, afin de pouvoir imprimer une direction plus sûre et plus prompte soit à la paix, soit à la guerre (7 juin 1718—2e conférence). Son voisinage ne tarda pas à rendre les Turcs plus traitables.

A la troisième réunion, il fut convenu qu'avant de statuer sur la question servienne on attendrait une réponse de la cour d'Andrinople; la conservation du territoire occupé en Bosnie, entre la Drina et l'Unna, ne donna lieu à aucune difficulté, et la première conférence avec l'ambassadeur de Venise fut fixée au lendemain (15 juin 1718 — 3e conférence). Cette séance fut ouverte comme la première par le médiateur anglais (16 juin 1718 — 4e conférence). Après avoir accepté, au nom de Venise et comme bases de la négociation, le principe de l'*uti possidetis* et une indemnité

pour la république, Ruzzini demanda la restitution de Suda, de Spinalunga, de Tineh, de Cerigo et de la Morée, ou, à défaut de ce dernier pays, l'extension du territoire vénitien en Albanie, jusques et y compris le lac de Scutari, en y joignant Antivari et Dulcigno, véritable nid de pirates; il réclama également la possession incontestée de Butrinto, Prevesa et Voniza avec le territoire de Xeromero, comme ayant été conquis par les armes de la république. Les plénipotentiaires turcs répondirent avec une dignité calme qu'ils rendraient compte de ces réclamations à la cour d'Andrinople.

Dans la cinquième conférence, les plénipotentiaires impériaux demandèrent, à la stupéfaction des négociateurs ottomans, la cession de toute la Valachie et de la Moldavie, comme étant deux dépendances de Belgrade et de Temeswar, plus Bihacz et l'Unna pour limite (17 juin 1718 — 5e conférence). Les Turcs répondirent que céder Bihacz c'était livrer aux impériaux la clef de la province de Bosnie; que cependant ils y réfléchiraient.

Deux jours après, les plénipotentiaires impériaux obtinrent, non sans peine, la restitution de Novi qui leur avait été violemment enlevé après la paix de Carlowicz et la cession des cinq districts de la petite Valachie (19 juin 1718 — 6e conférence).

Le surlendemain, ce fut le tour de Ruzzini: les plénipotentiaires ottomans refusèrent de céder à Venise aucun territoire à l'entour des forteresses de Prevesa et de Voniza qu'ils désignaient tout simplement sous le titre de palanques; ils rejetèrent également la demande en restitution de Suda, de Spinalunga, de Tineh et de

Cerigo : mais ils consentirent volontiers à la délivrance des prisonniers vénitiens, détenus dans les bagnes de Turquie (21 juin 1718 — 7e conférence).

Lorsque, cinq jours après, les plénipotentiaires impériaux rentrèrent en séance, ils tinrent un langage beaucoup plus modéré et ne parlèrent ni d'indemnité pour les frais de la guerre et le sang répandu, ni de provinces à adjoindre comme dépendances aux forteresses conquises par le prince Eugène (26 juin 1718 — 8e conférence). La nouvelle du débarquement de dix-huit mille Espagnols sur le territoire sarde avait opéré ce changement dans les prétentions d'Eugène, et elle facilita la délimitation des frontières serviennes sur la ligne de l'occupation réelle. Ce changement de ton chez les plénipotentiaires impériaux encouragea la résistance des négociateurs ottomans aux prétentions de l'ambassadeur vénitien.

A la séance suivante, les Ottomans déclarèrent qu'admise à prendre part aux négociations, la république avait reçu par cela même pleine et entière satisfaction ; ils firent valoir les avantages commerciaux que de plus ils étaient tout disposés à accorder aux Vénitiens comme aux autres nations amies ; en même temps, ils réclamèrent, sur la côte de Dalmatie, l'espace compris entre les frontières vénitiennes de la Narenta et de Castelnuovo, afin que l'Empire se trouvât, comme précédemment, limiter le territoire de Raguse (28 juin 1718 — 9e conférence).

Le lendemain, les plénipotentiaires ottomans demandèrent aux impériaux la restitution des frontières vala-

ques depuis la rivière du Timok jusqu'à Fethislam, et déclarèrent vouloir garder Zokol, ce à quoi la partie adverse consentit, pour assurer à l'Empire la libre possession du Timok (29 juin 1718 — 10e conférence). On ne put rien obtenir pour les franciscains et les carmélites de Jérusalem et du mont Carmel. Le traité entre la Porte et l'Empire touchait à sa conclusion, lorsque de nouvelles difficultés s'élevèrent, par suite des représentations qu'adressa aux plénipotentiaires ottomans le gouverneur de Bosnie, Kœprülü Nououman, au sujet des concessions exorbitantes faites au préjudice des frontières de Bosnie. Les médiateurs intervinrent alors pour faire comprendre aux Ottomans qu'on ne pouvait revenir ainsi sur une question déjà résolue, et concilièrent les négociateurs turcs et vénitiens, en déterminant les premiers à céder un espace de terrain suffisant autour des châteaux-forts de Dalmatie, et les seconds à abandonner celui qui était nécessaire aux communications entre Raguse et l'empire ottoman.

Neuf jours après, la réponse du grand-vizir termina le différend élevé au sujet des frontières de Bosnie, et dans une conférence qui dura huit heures, les plénipotentiaires impériaux ne purent obtenir que la sainte alliance figurât dans le traité. Quant aux règlemens en matière religieuse et commerciale, ils furent ajournés jusqu'à l'ambassade prochaine (10 juillet 1718 — 11e conférence). Déjà le 14 juillet avait été fixé pour la conclusion définitive du traité, lorsqu'un aga survint et demanda au nom de la Porte, que, semblable à celui de Carlowicz, le nouveau traité ne fût pas conçu en plus

de vingt articles, dans lesquels seraient comprises les nouvelles stipulations, pour éviter de fournir au peuple un motif de supposer que les concessions actuellement consenties par la Porte excédaient celles inscrites au précédent traité. Le soin de conclure un traité de commerce fut principalement confié au nischandji Seïfoullah de concert avec Fleischmann.

Tous les plénipotentiaires se réunirent en assemblée générale à l'effet de coordonner les articles qui avaient obtenu l'assentiment unanime (12 juillet 1718 — 12e conférence). On régla d'abord les points qui intéressaient les plénipotentiaires impériaux; puis les Ottomans parvinrent, après une longue discussion, à faire insérer dans le nouveau traité l'article du traité de Carlowicz concernant la défense de relever les forteresses rasées, et qu'Eugène, dans ses instructions aux plénipotentiaires, avait surtout recommandé d'éviter. A dix heures, Ruzzini prit la parole; il soutint ses réclamations dans une discussion animée qui dura six heures; mais en définitive, il dut se contenter, pour toute satisfaction des avantages commerciaux qui lui avaient été promis, de la restitution du rocher de Cerigo et d'environ une lieue de territoire en tous sens aux alentours des forteresses dalmates; en retour, il fut obligé de céder le terrain nécessaire aux communications entre l'Empire ottoman et l'état de Raguse. Les plénipotentiaires ottomans consentirent enfin à la reconstruction des châteaux que les Vénitiens avaient conquis en Dalmatie, demande qu'ils avaient constamment refusée dans tous les traités précédens.

Après être tombé d'accord sur tous les points, on s'occupa de régler les protocoles et de rédiger le traité. Il ne fut pas facile de s'entendre à cet égard, car rien ne put déterminer les Turcs à se départir de leurs prétentions orgueilleuses et à souffrir que l'Empereur, et encore moins la république, figurassent sur la même ligne que le Sultan. Enfin, le 21 juillet[1], à une heure et demie de relevée, après les douze conférences dont nous avons rendu compte et qui avaient embrassé un intervalle de soixante-dix jours, la paix avec l'Autriche et la république de Venise, fut solennellement signée (21 juillet 1718). Lorsqu'on eut fait lecture des deux minutes du traité, le manifeste de la sainte-alliance, que les Turcs avaient obstinément refusé de faire insérer dans le traité même, fut lu, signé et remis aux plénipotentiaires ottomans après l'échange des minutes du traité, et les médiateurs en donnèrent un reçu. Le prince électoral de Bavière, assista, avec son frère, le prince héréditaire de Sultzbach, à la signature solennelle du traité. Les négociateurs s'embrassèrent et la voix du canon annonça aux habitans des bords de la Morava et du Danube que la paix venait d'être conclue. Six jours après, eut lieu la signature du traité de commerce arrêté par Fleischmann et le nischandji Feïzoullah. Sur les vingt-

[1] Il est assez singulier que cette date si importante ait été indiquée faussement au 27 août, par Bianchi, p. 257; les dates des trois traités données par Raschid, III, f. 24-25, c'est-à-dire du traité de paix impérial, du traité de commerce conclu avec l'Empire et du traité de paix avec Venise, sont celles de la ratification qui eut lieu dans les premiers jours de ramazan, mais c'est par erreur que le 28 schâban est mis pour le 22.

six articles dont se composait le traité vénitien, les quatre premiers étaient seuls relatifs au nouveau règlement des frontières, en vertu duquel la république avait droit à la possession des forts et châteaux conquis par elle en Albanie, en Herzégowine et en Dalmatie. C'étaient Imoschi, Iscovaz, Sternizza, Cinista, Rolok et Creano[1] avec un rayon d'une lieue; l'île de Cerigo[2], les forts de Butrinto, de Prévesa et de Voniza[3]; de son côté, elle s'engageait à céder Zarine, Ottovo et Zubzi[4], pour faciliter les communications entre les frontières turques et l'état de Raguse, plus un espace de terrain suffisant pour que ces communications ne fussent point interrompues du côté de Castelnuovo et de Risano: les autres articles, à l'exception de ceux relatifs aux avantages commerciaux accordés à la république sur le même pied qu'à l'Angleterre, à la Hollande, à la France, avaient été puisés presque textuellement dans le traité de Carlowicz.

La nouvelle ligne de frontières entre l'Autriche et l'Empire ottoman était pareillement déterminée par les quatre premiers articles du traité; elle suivait l'Alt et le Danube jusqu'à dix lieues du confluent du Timok avec ce dernier fleuve, puis la chaîne de montagnes jusqu'à Parakin, enfin, à partir de ce point, la petite Morava et la Drina; en sorte que l'Empereur conser-

[1] En langue turque : Imoski, Tischkovas, Istreunidja, Ounista, Prologh, Erchano.

[2] Tschoka adasi (l'île de drap).

[3] Ifrindos, Vonidja, Perevesa.

[4] Popova, Tscharina, Otova et Soubsi.

vait Belgrade, Parakin, Istolaz, Csacsak et les Turcs Zokol et Rasna; sur la rive droite de l'Unna, l'Empereur gardait Jessenoviz, Dubiza et l'ancienne Novi; quant à la nouvelle Novi, qui lui avait été enlevée illégalement lors de la dernière délimitation, les Ottomans durent la restituer. Non-seulement la nouvelle délimitation était beaucoup plus avantageuse à l'Empire que celle tracée par le traité de Carlowicz, grâce à l'acquisition du district de Servie, que la Porte avait dû céder aux Autrichiens, mais elle assurait bien mieux la sécurité des frontières que la ligne qui précédemment parcourait le Banat en sens oblique. En effet, elle se trouvait naturellement et clairement indiquée par le cours de sept rivières, l'Alt, le Danube, la petite Morava, la Timok, la Drina, la Save et l'Unna, qu'elle longeait jusqu'au point ou les frontières impériale, turque et vénitienne se trouvaient réunies. Les articles qui avaient pour objet de prévenir la violation des territoires respectifs, en defendant les duels et les incursions, étaient empruntés aux précédens traités de paix; il en était de même des articles relatifs à la protection du clergé catholique, sans réserve de la protection spéciale à accorder aux religieux de Jérusalem. Déux autres articles stipulaient la mise en liberté des prisonniers; l'échange du prince de Valachie, Nicolas Scarlati (Maurocordato), contre les barons de Petrasch et de Stein. La Porte s'engageait également à tenir en bride les pirates d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Dulcigno, ainsi que les rebelles, les brigands des frontières, les heiduques libres et la foule de voleurs

connus sous le nom de Pribouks; enfin elle promit d'éloigner des frontières les chefs rebelles hongrois, Rakoczy, Bercseny, Antoine Esterhazy, Adam Vaï, Forgacs et Michel Csaki.

Quant à la Pologne, un article du traité disait que ce royaume, en paix avec l'Empire ottoman, n'avait pas eu besoin d'être compris dans cette paix; mais qu'il conservait la faculté d'exposer à la Porte ses réclamations au sujet de Chocim ou autres par l'organe de ses envoyés. Le dernier article enfin stipulait que le traité de paix devait être ratifié mutuellement pour vingt-quatre ans, dans le délai d'un mois, par l'envoi d'un ambassadeur extraordinaire. Le traité de commerce stipulait, outre la liberté du commerce, la faculté pour l'Empereur de se faire représenter en Turquie, par des consuls et des agens; d'un autre côté, un consul devait être nommé dans les villes d'Autriche et dans l'intérêt des négocians turcs sous le titre de *Schah Bender* (maître du passeport); il était interdit aux juifs d'imposer désormais leur courtage aux négocians autrichiens; ceux de Perse étaient autorisés à commercer avec les États impériaux et à traverser l'Empire ottoman, moyennant l'acquittement d'un droit de cinq pour cent.

Cette paix était sans contredit la plus glorieuse et la plus avantageuse que l'Autriche eût jamais conclue avec l'Empire ottoman : elle enleva à la Porte Cerigo, Semendra, Belgrade, une portion de la Valachie et de la Servie, Voniza, Prevesa et les châteaux dalmates, pertes que la restitution de la Morée ne pouvait com-

penser. La possession de cette province avait été une pomme de discorde entre Venise et l'Empire ottoman; elle avait fait jaillir la première étincelle de l'incendie que venait d'éteindre le traité de Passarowicz. Cette guerre, entreprise par la république pour repousser l'agression turque, avait été adoptée et terminée par l'Autriche pour être fidèle à la foi jurée. Mais, il faut le dire, l'Empereur, pressé de finir les hostilités contre les Turcs, afin de s'opposer aux Espagnols qui venaient d'envahir la Sardaigne, signa le traité de Passarowicz bien plus dans son intérêt propre que dans celui de son alliée. Quoi qu'il en soit, cette guerre brillante et la paix honorable dont elle fut suivie, sont inscrites dans les fastes de l'histoire comme un monument durable élevé à la double gloire dont le prince Eugène avait su s'environner et comme homme de guerre, et comme homme d'Etat.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU TREIZIÈME VOLUME.

LIVRE LXI.

I.—Page 75.

L'astronome Scheïkh Ahmed-dedé (voyez Scheïkhi, *Biographies des légistes et des poëtes*, la 1367e) était à la fois historien, mathématicien, musicien et poëte ; il a laissé un *diwan* sous le nom d'*Aaschik* (l'amoureux). De tous ses ouvrages, son Histoire universelle est sans contredit le meilleur. Il n'en existe en Europe que deux exemplaires, si l'on en excepte ceux qui se trouvent dans les bibliothèques de Constantinople. Le premier appartenait à Mouradjea-d'Ohsson ; le second se trouve à la Bibliothèque I. R. de Vienne. Dans son introduction, Scheïkh Ahmed-dedé cite les soixante-douze ouvrages dont il a tiré parti, et dont nous croyons devoir compléter ici les titres autant que Hadji Khalfa, notre meilleur guide, nous l'a permis. La publication de ces titres est d'une haute importance pour la science, en ce qu'elle fait connaître les meilleures sources de l'histoire universelle arabe, persane et turque.

I. *Histoires arabes.*

1°. *KamuletTewarikh* (le parfait des histoires), 13 volumes, par le scheïkh Azeddin Ali Ben Mohammed, célèbre sous le

nom d'Ibn-el Essir-el-Djezeri, mort en l'année de l'hégire 630 (1232); continuée par Ebou Talib Ben Ibn-es-Saayi, mort en 674 (1275); depuis l'année 628 (1230) jusqu'à l'année 656 (1258), 5 vol.

2°. *Tarikhi et Taberi*, par l'imam Ebou Djâfer Mohammed Ben Djerir, mort en 310 (922).

3°. *El Bedayet wen Nihayet* (le commencement et la fin), par Amadeddin Aboulfeda Ismaïl Ben Omer de Damas, célèbre sous le nom d'Ibn Kessir, mort en 774 (1372), 10 vol., abrégés par Ibn Hadjr, mort en 852 (1448); traduit en langue turque par Mahmoud Ben Mohammed Ben Dilschad.

4°. *Mouroudj ez-zeheb* (les prairies dorées), par Aboul Hasan Ali Ben Houseïn Ben Ali El-Mesououdi, mort en 346 (957); cette histoire ne va que jusqu'à l'année 332 (943).

5°. L'*Histoire universelle* de Djenabi (voyez t. I, n° 22, parmi les sources de cette histoire).

6°. *Miretol-djenan wé aïnol yakzan fi maarifeti ma youteber min hawadiss ez-zéman wé takallout ahwalil-insan* (le miroir du paradis et la source de la vigilance dans la connaissance des choses les plus mémorables, des événemens du temps et des révolutions opérées dans l'état des hommes), par l'imam Ebi Mohammed Abdoullah Ben Esaad El-Yafii El-Yemeni, mort en 768 (1363). Cette histoire va jusqu'à l'année 740 (1349). A la bibliothèque I. R. de Vienne.

7°. *Moukhtassar fi akhbaril-bescher* (l'abrégé dans la connaissance des hommes), par le prince de Hama, Aboulfeda Ismaïl Ben Ali, l'Eyoubide, mort en 732 (1331), 2 vol.

8°. *Mouktassar li Ibn el-Wirdi, ou Wardi* (l'histoire abrégée de Haleb); l'année de la mort de l'auteur manque dans Hadji Khalfa.

9°. *Dourrerrol-khassaïss* (les perles des qualités), par le précédent. Cet ouvrage manque dans Hadji-Khalfa.

10° *Maarif-fit tarikh* (connaissances dans l'histoire), par Ibn Kotaiba Ebi Mohammed Abdoullah Ben Moslim ed-Dinouri, mort en 213 (828).

11°. *El-boudour fit-tarikh* (les pleines lunes dans l'histoire), par Ebi Seid Balkhi; cet ouvrage manque dans Hadji Khalfa.

12°. *Aakd* (le nœud), par Ebi Amrou Ahmed Ben Mohammed, connu sous le nom d'Ibn Abdi Rebbihi, natif de Cordoue, mort en 329 (940).

13°. *Wefihat il-ayan fi inbal ebnaïz-zeman* (héritage des hommes les plus illustres pour servir aux fils de l'époque), par Ibn Kallikian, mort en 681 (1282).

14°. *Les Prolégomènes* d'Ibn Khaledoun.

15°. *Inbal el-kamr min ebnaïl-amr* (la connaissance de la lune par les fils de la civilisation), par Schehabeddin Ebilfazl Ahmed Ben Ali Ben Hadjr el-Askalani, mort en 852 (1448); continuée par Bourhanneddin Ibrahim Ben Omar el-Bakasi, mort en 885 (1480).

16°. *Dourrer rol-kaminet fi ayanil-miyet es-saminet* (choix des perles des (hommes) plus illustres du huitième siècle de l'hégire), par le précédent; cet ouvrage, comme l'indique son titre, contient les biographies d'hommes célèbres du huitième siècle.

17°. *Douawel el-Islam* (les dynasties de l'Islamisme), par l'imam Hafiz Schemseddin Ebou Abdoullah Mohammed Ben Ahmed El-Schebi, mort en 746 (1345), 12 vol.

18°. *Ez-zeïl el-hafil li tarikhil Islam* (continuation de l'histoire de Sehebi), par Schemseddin Mohammed Ben Abdourrahman Es-Sakhawi, mort en 906 (1500).

19°. *Schifa fi taarifi houkoukil-Moustafa* (remède dans l'explication des devoirs des élus), par l'imam Hafiz Eboulfazl Ayaz Ben Mousa, mort en 544 (1149).

20°. *Seïret Ben Hischam* (la biographie du prophète), par Ben Hischam et Homaïri, mort en 218 (833).

21°. *Raouzoul enif* (le jardin florissant), comme explication de la biographie de Hischam, par le scheikh imam Ebil-Kasim Abdourrahman Ben Abdoullah Ben Ahmed Es-Souheili, mort en 581 (1185).

22°. *Safewt es-ssafwet* (la pureté de la pureté), par Eboul feredj Abdourrahman Ben Ali, célèbre sous le nom d'Ibn el Djouzi, mort en 654 (1256).

23° *Seïret Ibnel Djouzi* (biographie du prophète par le précédent).

24° *Mewahib ed-diniyet bil menah el-mohammeddiyet* (présens de la foi dans les dons mohammedans), par le scheïkh imam Schehabeddin Ebil Abas Ahmed Ben Mohammed el-Kastelani, mort en 923 (1517); cet ouvrage, le plus détaillé sur la vie du prophète, et dont Hadji Khalfa dit qu'il n'avait pas son égal, se trouve à la bibliothèque I. R.

25°. *Seïretol Karzouni* (biographie du Prophète), par Karzouni.

26°. *Khamis fi ahwal en-nefs en-nefis* (extrait de l'état de l'âme précieuse), par le juge Houseïn Ben Mohammed de Diarbekr, établi à la Mecque; mort en 963 (1555).

27°. *Schemaïl en-Nebi* (description de la personne du Prophete), par Ebi Isa Mohammed Ben Souretil-Imam et-Termedi; mort en 679 (1280).

28°. *Schemaïl en-Nebi*, par Makrizi.

29°. *Missbahol madha* (la lanterne brillante), sans nom d'auteur; le nom manque aussi dans Hadji Khalfa.

30°. *Tarikh el-Khoulefa* (histoire des khalifes), par Soyouti, mort en 911 (1505).

31°. *Tarikh el-Khoulefa*, par Emir Ayas.

32°. *Tarikh el-Khoulefa*, par l'imam Khodaï, mort en 454 (1159); cette histoire a pour titre : *Oyoun el maarif wé founoun akhbar il khalaïf* (les sources des connaissances et des sciences dans l'histoire des khalifes).

33°. *Raoudhet-en nazirin* (le jardin des hommes contemplatifs), par Ibn Schohné.

34°. *Nouzhetol-makaleteïn fi akhbar ed-dewleteïn el-Fatemiyet wess-Salahiyet* (réjouissance de deux mots dans la connaissance de deux dynasties, les Fatemites et les Eyoubides), par Ebou Mohammed Abd es-selam Ben el-Housein en Nehri

el-Kasrewani; Hadji Khalfa ajoute encore El-mokri (le lecteur), tandis que l'histoire turque le nomme Makrizi.

35° *Soulouk li marifeti douwwel il-moulouk*, c'est-à-dire Chemin pour la connaissance des dynasties royales, par Takiyeddin Ahmed Ben Ali el-Makrizi, mort en l'année de l'hégire 845 (1441).

36°. *Housnol el-mohadheret fi akhbari Missr wel Kahiret* (dialogue facile pour la connaissance des choses en Egypte et au Caire), par Soyouti.

37°. *Tarikh Bagdad*, c'est-à-dire, histoire de Bagdad, par Hafiz Mouhibbeddin Mohammed Ben Mahmoud, célèbre sous le nom d'Ibn en-nedjar, mort en l'année de l'hégire 812 (1409).

38°. *Tarikh el-Yemini*, c'est-à-dire, histoire de l'Yémen, par Eboul Hasan Ali Ben Hasan el-Khafredji, mort en l'année de l'hégire 812 (1409).

39°. *Berk el-Yemani fil fet el-Osmani*, c'est-à-dire, foudre de l'Yémen, en possession des Ottomans, par Koutbeddin Mohammed Ben Mohammed el Kaïdhari, mort en l'année de l'hégire 990 (1582).

40°. *Tarikh Mekké*, c'est-à-dire, histoire de la Mecque, par Koutbeddin Mohammed Ben Mohammed el-Khaïdhari.

41°. *Tarikh Mekké*, c'est-à-dire, histoire de la Mecque, par le schérif Seïd Ben Haschim Ali el-Houseïni, le vizir de Médine qui vécut vers l'année de l'hégire 676 (1272).

42°. *Tarikh Medinet*, c'est-à-d re, histoire de Médine, par Semhoudi; cette histoire porte encore le titre : *El-wefa bima yedjeb li hadret el Moustafa*, ou fidélité dans l'accomplissement de ce qui est dû à l'Élu (le prophète), l'auteur que Hadji Khalfa désigne par erreur sous le nom de Schouhoudi, mourut la même année que Soyouti, de l'hégire 911 (1505).

43°. *Mosameret el-moulouk*, c'est-à-dire, entretien nocturne pour les rois, par Bestami.

44°. *L'histoire de Derbend, du Schirwan et d'Arran*, par un auteur anonyme, appartenant au corps des légistes.

45°. *Tarikh Ibn Hakim*, cet ouvrage, ainsi que le nom de l'auteur manque dans Hadji Khalfa.

46°. *Nokhbet ed-dehr fi adjaïb el-berr wel bahr*, c'est-à-dire, le faisceau du monde dans les miracles qui s'opèrent sur terre et sur mer, par le scheikh Schemseddin Abdoullah Ben Mohammed Ebi Talib el-Anssari ess-Sofi de Damas.

47°. *Tarikhi Karaman*, c'est-à-dire, histoire de la Karamanie, par un auteur inconnu

II. *Histoire de Perse.*

48°. *Miret el-edwar wé mirkat el-akhbar*, c'est-à-dire, miroir des Eones et échelle des connaissances, par Mosslibeddin Mohammed el-Lari ; cette histoire va jusqu'à l'année 974 de l'hégire (1566), et a été traduite en langue turque par Seadeddin.

49°. *Güsidé fit-tarikh*, c'est-à-dire, le choix dans l'histoire, par Ahmed Ben Nasar el Mestoufi el Kazwini ; cette histoire va jusqu'en l'année de l'hégire 730 (1329).

50°. *Djami et-tewarikh*, c'est-à-dire, le Collecteur des histoires, par le khodja Reschideddin Fazloullah, le vizir ; cet ouvrage ne fut terminé qu'après la mort du sultan Ghazan, en l'année de l'hégire 704 (1304).

51°. *Loubbet-tewarikh*, c'est-à-dire, la moelle des histoires, par l'émir Yahya Ben Abdollatif de Kazwin, écrite sous le règne d'Ismaël, en l'année de l'hégire 940 (1533).

52°. *Djihanaraï*, c'est-à-dire l'ornement du monde, par le juge Ahmed Ben Mohammed el-Ghaffari, écrit pour le schah Tahmasip en l'année 972 (1564).

53°. *Nigaristan*, c'est-à-dire Musée historique, par le précédent.

54°. *Heft Iklim*, c'est-à-dire, les sept hémisphères, par Emin Ahmed er-Razi, écrit en l'année de l'hégire 1010 (1601).

55°. *Hescht bischt*, c'est-à-dire, les huit paradis, par Idris de Bidlis.

56°. *Safernamé*, c'est-à-dire, le livre de la victoire, conte-

nant l'histoire de Timour par Scherefeddin Ali de Yezd; il fut terminé en l'année 828 de l'hégire (1424), et traduit en français par Petis de La Croix.

57°. *Matlaa es-saadeïn*, c'est-à-dire, l'apparition de deux étoiles, contenant l'histoire du règne du sultan Ebou Saïd, et des événemens contemporains; par le scheikh Kemaleddin Abd er-Rizak Ben Djelaleddin Ishak de Samarkand, mort en l'année de l'hégire 887 (1482).

58°. *Ekbername*, c'est l'histoire connue du sultan indien Ekber, par le Kodja Fazloullah; elle manque dans Hadji Khalfa.

59°. *Sélimnamé*, l'histoire du schah Sélim, le Grand-Mogol; cette histoire a été écrite par Ekber lui-même, s'il faut en croire l'historien turc.

60°. *Tarikhi Kurdistan*, c'est-à-dire, histoire du Kurdistan, par Idris de Bidlis.

61°. *Histoire des Seldjoukides de Roum*, par Ibn Bibi.

62°. *Mosameret el moulouk fi tarikh Ali Seldjouk*, c'est-à-dire, Entretien nocturne des rois sur l'histoire des Seldjoukides, par un auteur anonyme.

63°. *Tarikh el-Bayenderi*, c'est-à-dire, histoire de la dynastie du mouton blanc, par le précédent.

64°. *Siwer el-memalik*, c'est-à-dire, les formes des pays; cet ouvrage paraît avoir été écrit par le même auteur que celui intitulé *Siwer el-ekalim*, c'est-à-dire, les formes des hémisphères, par Ebi Seïd Ahmed Ben Sehl de Balkh.

III. *Histoires turques.*

65°. *Kounhol-akhbar*, c'est-à-dire la mine des connaissances, par Moustafa Ben Ahmed, célèbre sous le nom d'Aali; écrite au net dans l'année de l'hégire 1006 (1597).

66°. *Les Paragraphes de la dissolution et de la liaison, et les bases des dépenses et des recettes*, par le précédent.

67°. *L'histoire de Seadeddin*, mentionnée parmi les sources du T. I., n° 24.

68°. *L'histoire d'Aschikpaschazadé.* Ibid. n° 33.

69° *L'histoire de Rouhi;* il n'en est question nulle part ailleurs.

70°. Le *Fezliké* de Hadji Khalfa.

71°. *Mouradnamé*, histoire du sultan Moural.

72°. La traduction de l'histoire de *Joannès.*

II. — Page 83.

(2) Manuscrits de la Bibliothèque de Berlin, n° 75, f. 195. La solde se montait à 2,438 bourses d'argent : la bourse évaluée à 5,000 piastres. Cette somme fut distribuée ainsi qu'il suit :

	hommes recevant par jour	aspres	
Janissaires et vétérans,	18,420	221,231	
Aga des vétérans,	14,928		
Porteurs de fusils,	41		
Adjemoghlans de Constantinople,	1,820	7,811 1/2	
Baltadjis et cuisiniers,	615	1,441 1/2	
Esclaves du jardin impérial,	1,912	18,412 1/2	
Les autres bostandjis,	2,207	6,294 1/2	
Bostandjis à Andrinople,	792	4,598	
idem à Gallipoli,	150	500	
Sipahis,	2,003	229,843	20,340,929
Silihdars,	6,875	227,225	20.109,412
Les sipahis, les silihdars et les quatre boulouks, ensemble,		664 bourses.	
Ouloufedjis de l'aile droite,	175	4,769	423,052
idem de l'aile gauche,	163	4,168	365,321
Choureba de l'aile droite,	159	5,926	624,451
idem de l'aile gauche,	190	5,180	
Djebedjis,	2,467	34,886	6,174,822
Topdjis,	1,269	16,857	2,985,688
Toparabadjis,	470	6,478	1,146,604
Porte-étendards du serai,	107	1,329	235,232
Porteurs d'eau du diwan,	35	262	46,462
Cuisiniers du serai,	104	632	110,270
Blanchisseurs du serai,	65	184	27,346

Artisans,	252	1,119	198,062
Dresseurs de tente du serai,	871	5,312	940,224
Cuisine impériale,	1,252	4,800	849,600
Palefreniers du serai,	1,294	8,395	1,485,914
Conducteurs de chameaux,	826	3,812	674,724
Agas retraités,	63	9,040	1,696,280
Mouteferrikas,	444	7,406	1,568,062
Pensionnaires,	282	5,119	917,067
Secrétaires de la chambre,	3	47	8,460
Ecuyers tranchans,	12	450	101,700
Secrétaires du diwan,	76	1,575	281,846
Surnuméraires au trésor,	54	1,355	240,703
Veneurs impériaux,	7	140	25,200
Tschaouschs,	984	14,040	2,452 894
Agas de l'étrier,	402	6,640	1,195,500
Médecins du serai,	53	811	143,546
Muezzins du serai,	14	229	38,676
Trésoriers extérieurs,	18	439	77,834
Lanciers de la garde du corps,	61	1,740	155,524
Fauconniers,	11	55	5,940
Arsenal impérial,	-	6,571 1/2	1,172,898

III. — Page 99.

Le manuscrit de la Bibliothèque de Berlin, n° 75, feuilles 225-227, donne le prix courant des fourrures à cette époque, savoir :

Le dos de la fourrure de zibeline (sirt), première qualité, 1000 piastres ; deuxième qualité, 800 piastres ; troisième qualité, 700 piastres ; quatrième qualité, 550 piastres. — Dos de zibeline (kafa), les douze pièces de première qualité, 600 piastres ; deuxième qualité, 450 piastres ; troisième qualité, 250 piastres. — Pattes de zibeline (patscha), les 120 pièces de première qualité, 120 piastres ; deuxième qualité, 100 piastres ; troisième qualité, 85 piastres ; quatrième qualité, 70 piastres. — Queues de zibeline (koirouk), les 120 pièces, 1000 piastres. — Lynx d'Anatolie, les 72 pièces de première qualité, 450 piastres ; deuxième qualité, 350 pias-

tres; troisième qualité, 100 piastres. — Lynx de Roumilie, les 72 pièces de première qualité, 130 piastres, deuxième qualité, 70 piastres; troisième qualité, 45 piastres. — Pattes de lynx, les 30 pièces de première qualité, à 22 piastres; deuxième qualité, 18 piastres; troisième sorte, 15 piastres.— Hermine, les 150 pièces, première qualité, 45 piastres; deuxième qualité, 40 piastres.—Renard de Russie (Moskow nafesi), les 20 pièces, première qualité, 45 piastres; deuxième qualité, 40 piastres; troisième qualité, 35 piastres. — Renard de Russie au cou blanc (beyaz Moskow baghazi), les 200 pièces, première qualité, 100 piastres; deuxième qualité, 80 piastres. — Renard rouge (kirmizi Moskow nafesi), les 18 pièces, première qualité, 45 piastres; deuxième qualité, 40 piastres; troisième qualité, 38 piastres; quatrième qualité, 35 piastres.— Renard de Russie dont le cou n'a que deux faces rouges (kirmizi Moskow baghazi), les 200 pièces, première qualité, à 150 piastres; deuxième qualité, 120 piastres; troisième qualité, 70 piastres; quatrième qualité, 30 piastres.— Loup de Russie (Moskow tschilkafasi), les 100 pièces, première qualité, 100 piastres; deuxième qualité, 90 piastres; troisième qualité, 60 piastres. — Dos de loup de Russie (Moskow asirti), les 80 pièces, 8 piastres. — Pattes de loup de Russie (Moskow nafesi patschasi), les 32 pièces, 8 piastres.— Fourrure de Cosaque (Kozak nafesi), les 18 pièces, première qualité, 39 piastres; deuxième qualité, 36 piastres; troisième qualité, 30 piastres; quatrième qualité, 28 piastres. — Fourrure de loup cosaque (kasak tschil kafasi), les 100 pièces, première qualité, 52 piastres; deuxième qualité, 45 piastres; troisième qualité, 38 piastres. — Dos de loup cosaque, les 80 pièces, 8 piastres.— Loup d'Azof (Azak nafesi), les 18 pièces, première qualité, 26 piastres, deuxième qualité, 24 piastres. — Fourrure de loup d'Azof, les 100 pièces, première qualité, 30 piastres; deuxième qualité, 27 piastres; troisième qualité, 23 piastres. — Dos de loup d'Azof (Azak asirti), les 80 pièces, 6 piastres. — Pattes de loup, les 32 pièces, 6 pias-

tres. — Renard de Valachie (Ifl*k nafesi), les 21 pièces, première qualité, 18 piastres; deuxième qualité, 16 pièces; troisième qualité, 15 piastres; quatrième qualité, 14 piastres. — Fourrure de loup de Valachie, les 90 pièces, première qualité, 20 piastres; deuxième qualité, 19 piastres; troisième qualité, 17 piastres.— Dos de loup de Valachie, les 80 pièces, 5 piastres et demie. — *Idem*, les pattes, les 32 pièces, 4 piastres et demie.—Renard de Roumilie, les 20 pièces, première qualité, 15 piastres; deuxième qualité, 14 piastres; troisième qualité, 13 piastres; quatrième qualité, 12 piastres. — Fourrure de loup de Roumilie, les 90 pièces, première qualité, 16 piastres; deuxième qualité, 15 piastres; troisième qualité, 12 piastres; quatrième qualité, 9 piastres. — Dos de loup d'Andrinople, les 80 pièces, 4 piastres. — Pattes de loup d'Andrinople, les 32 pièces, 4 piastres. — Dos de loup de Sofia, de Philippopolis et de Yanina, les 80 pièces, 5 piastres. — Les pattes, les 20 pièces, 3 piastres et demie. — Renard d'Anatolie de l'espèce appelée Oudjbaï, première qualité, 11 piastres; deuxième qualité, 9 piastres. — *Idem*, de l'espèce Ikibaï, première qualité, 13 piastres; deuxième qualité, 12 piastres. — Renard d'Anatolie au cou blanc, les 200 pièces, première qualité, 80 piastres; deuxième qualité, 55 piastres; troisième qualité, 30 piastres.— Renard blanc (Karsak nafesi), les 32 pièces, première qualité, 24 piastres; deuxieme qualité, 20 piastres; troisième qualité, 19 piastres. — Renard blanc marqué aux côtés du cou (Karzak baghazi), les 200 pièces, première qualité, 35 piastres; deuxième qualité, 30 piastres, troisième qualité, 28 piastres. — Chats tigres de Wan, les 32 pièces, première qualité, 10 piastres; deuxième qualité, 9 piastres; troisième qualité, 7 piastres. — Chats sauvages, les 16 pièces, 4 piastres. — Chats noirs, les 18 pièces, première qualité, 12 piastres; deuxième qualité, 10 piastres; troisième qualité, 8 piastres. — Peaux de lièvres, les 18 pièces, 4 piastres. — Dos de lièvres, les 18 pièces, 4 piastres un quart; ceux de Raguse

les 18 pièces, 4 piastres. — Peaux de brebis (kiwourdjik koufou) les 18 pièces, 3 piastres. — Peaux de mouton (yalama), les 18 pièces, 1 piastre et demie. — Peaux de mouton ordinaires, les 6 pièces, 1 piastre. — Peaux de jeunes lièvres (güdjen), les 56 pièces, première qualité, 12 piastres; deuxième qualité, 10 piastres. — Peaux de martre (sensar sirti), dos, les 85 pièces, première qualité, 32 piastres; deuxième qualité, 29 piastres; troisième sorte, 27 piastres; etc.

IV. — Page 101.

Des 1400 écrits que contiennent les deux collections de Rami Pascha, celui qui suit mérite d'être cité en entier, à cause des noms de lieux et de tribus qu'il mentionne. C'est une lettre, dite de vizir, toujours accompagnée d'un ferman du Sultan, et qui, dans le langage des chancelleries, s'appelle *Mektoubi masslahat ousloub*, c'est-à-dire, écrite pour hâter la marche des affaires. On trouve, au n° 219 de l'*Inscha* de Rami, une autre de ces lettres de vizir, adressée au gouverneur de Siwas, et dans laquelle on lui recommande d'envoyer les Turcomans errans pris dans les confréries (*djemeat*) Scherkli, Nakli, Hakler et Thorghoud, de la grande tribu (aaschiret) *Memlou*, pour être établis dans le sandjak de Bozok. Le n° 220 contient la lettre adressée au sandjakbeg de Bozok, et le n° 221, celle du gouverneur d'Anatolie, Osman-Pascha. Elle est datée du 22 djemazioul-ewwel 1114. La voici :

« Il a été rendu jadis un ferman à l'effet d'établir dans vingt-quatre villages abandonnés, situés dans les juridictions de Kedjiborlü, Kedekler, Sandouklü, Tscholabad et autres, les peuplades des grands et des petits Selmanlü, des Kaschikdji, des Kœlegkir, des Djawanschad, des Sermagelü, des Karelü et des Kharmandelü, appartenant aux tribus errantes des Turcomans Danisch-mendlü. Le but de cette mesure était de les y faire vivre tranquilles, sans qu'elles pussent quitter les

limites de leur nouveau territoire et inquiéter la propriété des autres sujets. Mais, comme un rapport envoyé à la Sublime-Porte prouve que, dans le courant de l'année passée, les tribus ci-dessus mentionnées ont quitté leurs demeures, et ont, dans leur course vagabonde, lésé les serviteurs de Dieu, on a arrêté, après avoir entendu l'instruction faite par le chambellan Moustafaaga, nommé juge-commissaire à cet effet, que ces tribus seraient réparties dans les villages abandonnés ainsi qu'il suit : les confréries des grands Selmanlü seront réparties dans les villages de Boghralar, Akdjekoeï, Weregiren, Kœdjé, Aladja, Lewatlü, Borsama et Dounyayi; la peuplade Kharmendelü habitera le village Aladja, dans la juridiction de Keduklü; les habitans du quartier Djihanschanlü, dans la juridiction de Tscholabad, et ceux appartenant à la confrérie Djowanschad, iront s'établir dans les villages de Ghori et de Beschir; quant aux habitans du quartier de Tschouroukli, qui appartiennent à la même peuplade, ils se fixeront dans le village voisin de Halladjlü. La peuplade Kaschikdji habitera les villages de Bogi et de Khargedgi, dans la juridiction de Sandouklü, et les habitans du quartier Hadjilü, qui font partie de cette même peuplade, s'installeront dans les villages de Sayad et de Haïderlü; ceux des quartiers Odjaklü et Fereler, dans la juridiction de Tscholabad, Herachemlü, Moussatschaousch, Derwischoghli et Welili s'établiront dans les villages de Scheïkhkadim, Iskeli, Kœtscherlü, Ayaklü, Itmanlü, Toghanlü et Sarssoui. La peuplade des petits Selmanlü, dans la juridiction de Kedjibourlou, occupera les villages de Kapoukœyi, Hadji oulouki, Bakhschaïsch, près Bedkiar, et de Djebalou près Kedükler. La peuplade Kœleghir ira prendre possession des villages de Djawi, Yekidj, Kazghan bedkiari, dans la juridiction de Sandouklü, et du village d'Okdjiler, dans la juridiction de Tousla. Ceux qui appartiennent aux grands Selmanlü, savoir : Kœsé Mousa, Yegen Kœsé et Kara Khalil, se rendront au village de Gouni Aghil, dépendant de la juridiction de Sandouklü.

» On avait rédigé un acte judiciaire par lequel ces tribus s'obligeaient à ne point envoyer de bétail hors des limites du territoire qui leur avait été assigné pour demeure, de ne point courir sans but dans les Alpes; mais de s'occuper de la culture des terres, et de respecter la propriété des serviteurs de Dieu. Il fut convenu que, si les contrevenans à ces ordres se refusaient à comparaître devant les autorités, les gouverneurs devraient les ramener à l'obéissance, saisir les fugitifs, les livrer aux magistrats et les punir suivant la loi. Tous s'étant engagés solidairement à remplir ces conditions, la Chancellerie Maliyé et la Chancellerie impériale avaient donné des ordres nouveaux. Mais aujourd'hui que les juges de Kedüklar, Taskiri et Sendjlü nous ont fait savoir que les peuplades Sermayelü, Karlü, les grands et les petits Selmanlü et les Djewarschad s'excitent mutuellement à refuser l'obéissance due aux magistrats, qu'elles sont sorties de leurs villages pour parcourir les juridictions voisines, qu'elles se sont emparées de pâturages, qu'elles ont enlevé des troupeaux et pillé d'autres propriétés, et qu'enfin elles se sont rendues coupables de beaucoup d'exactions, il devient urgent de réprimer et de punir ces forfaits. En conséquence, nous avons chargé de cette affaire notre Commissaire N. N., et tu es autorisé par un ordre de la Sublime-Porte à t'adjoindre les troupes des sandjakbegs de Kutahiah, de Hamid et de Mentesché, celle des alaïbegs de ces sandjaks, et les janissaires stationnés dans les juridictions de Soughourbeg, Taskiri et Denizli, et d'agir comme tu le jugeras à propos, aussitôt que les chefs et magistrats de ces endroits t'auront fait connaître la marche des Turcomans. En recevant cet ordre auguste, tu t'appliqueras à agir avec circonspection, et tu t'efforceras de détourner des fidèles serviteurs de Dieu les malheurs que ces criminels voudraient leur causer. C'est à toi de juger s'il convient d'appeler à ton secours les beglerbegs, les moutesellims, les voïévodes, ou les officiers des janissaires, les ayans et les magistrats des juridictions sus-

mentionnées, car tous ont reçu l'ordre de t'aider. Tu choisiras le meilleur moyen, et tu agiras en conséquence ; tu ramèneras dans les villages qui leur ont été désignés, ceux de ces peuplades qui ont quitté leur juridiction et qui errent dans le pays pour molester les serviteurs de Dieu; tu puniras les coupables comme ils l'ont mérité; tu garantiras une tranquillité constante à ceux dont la conduite est irréprochable. Tu veilleras à ce qu'à l'avenir ils n'abandonnent plus leurs villages, ne causent de dommage à personne, s'occupent de la culture des terres, et laissent tranquilles les habitans des contrées environnantes. Aussitôt que tu auras réglé cette affaire, tu feras ton rapport à la Sublime-Porte, conjointement avec le commissaire ci-dessus dénommé : c'est à cette fin, et pour obéir à un ordre sublime, que nous avons écrit cette lettre. »

La lettre nº 403 du même *Inscha* ordonne l'arrestation des brigands turcomans du village de Lamus, dans la juridiction d'Ermenak ; une autre lettre (nº 134) à Yousouf-Pascha d'Adana, datée du 26 Schewwal 1114, lui recommande la translation des tribus arabes Leïli et Karanteli, de la vallée de Dewelu, près de Nikdeh, aux environs d'Antakia.

LIVRE LXII.

I.—Page 136.

Le passage suivant, qu'on lit dans le rapport du baile Emmo, daté du mois d'octobre 1715, mérite d'être transcrit ici, non-seulement à cause de ce qu'il dit sur cette tentative de renouveler l'enrôlement des jeunes garçons chrétiens, mais aussi à cause de l'époque qu'il lui assigne. « Tra » l'altre ansi, che adopra questo primo Veziro per temperare

» lo sdegno concepito contra di lui, una e il farsi credere » zelante della sua religione e mostrarsi inimicissimo contra » li Christiani. Al commandemonto uscito gia qualque mese, » che li figli delle schiave di Christiani, che non giungessero » alla età di 15 anni, debbano esser venduti ai Turchi, ha » presentemente fatto aggiunger un altro, che rinova l'antico » costume di questo Impero di rapire dalle braccia dei padri » Christiani li teneri figli per educarli nel Mossulmanismo, e » riempito possa dirsi l'ordine dei Gianizzeri; fu questo in» termesso l'anno 1664, in tempo che per le guerre di Can» dia era quasi disolata la Grezia, et il Vezir non lascia di » attribuire ad un tale diffeto la declinazione, in che era an» dato nelli anni di dietro la Monarchia, e per il culto dice » che cessava alla Religione, e per la disciplina, che non » mancava a quelli, che dovevano esercitare la milizia. Ha » pero spedito due Aga, che ne abbiano di questi figli a con» durre 1500, e in tanto si va sollecitamente fabricando un » antico Seraglio, posto nelle pertinenze di Pera. Il Vezir » accorso a un piccolo foro in quelle parti e osservato lo ru» more, ne commando immediatamente il ristoro, et informa» tosi dei vicini e segnate particolarmente le case di Fran» cesi ed Ollandesi, che gli infideli ci havevano però li » migliori siti e che bisognava trattenere colà mille Mossul» mani per tenerli in dovere. Col protesto poi che i Christiani » contaminano, col solamente vederle, le acque di condotti, » onde le abluzioni, che si fanno dai Turchi avanti di orare, » siano profane e non atte a purgarli come si converrebbe, » ha interdetto a tutti li Francesi l'accesso alla villa di Bel» grad, ove oltre molti Veneziani tenevano le loro case di » Commercio, gli Ambasciadori d'Inghilterra ed Ollanda, per » ritirarsi particolarmente in tempo di peste. » Emmo commet une erreur, car ces enrôlemens avaient cessé sous le règne de Mourad IV.

LIVRE LXIII

I.—Page 262.

En l'année 1116 (1704), moururent : les poëtes Yemini, Fethi, Sélim (khan des Tatares), Remzi, Wassif et Nazim (voyez les biogr. de Sheïkhi, Safiyi, Salim, Bilighi Broussa); 2° les légistes Ahmedzadé Mohammed-Efendi, Redjeb le khodja du seraï, Schâaban le médecin, Schifayi le médecin. En l'année 1117 (1705) moururent les poetes Hamdi, Houseïn Djan, un autre Nazim, Yakin, Dewleti; le scheïk Abdoulhayi; le moufti Feïzoullah. En l'année 1118 (1706) moururent les poëtes Ghaoussi, Rischki, Sirri, Thalib, Nedjib, Ssadri, Rasikh, Scheikhi, Reefeti; le khodja du seraï Mohammed. En l'année 1119 (1707) moururent le grand-vizir Rami-Pascha; Ishakzadé Aarif et Nabi. En l'année 1120 (1708) moururent les poëtes Rezmi, Resim, Mahir, Kalimi, Sakib, Fenni, Sehini, Emin, Schaaban Agazadé. En l'année 1122 (1710) moururent les poetes Khodjazadé Naibi Esseïd Mohammed, Raghib, Schefik, Ishak Khodjasi, Rahim, Seki, Abdi, Otri, Mahir, Rahmi, Mahwi, Taïb, le scheïkh Himmetzadé ou Abdi, Aazim, Oulfeti, Seïd Abdoullah, frère du moufti Feïzoullah; le moufti Paschmakdjizadé Esseïd Ali-Efendi, le moufti Sadreddinzadé Sadik-Efendi; la femme poëte Ani; le légiste Seïfzadé Ibrahim, Pirakazizadé Mohammed-Efendi. En l'année 1123 (1711) moururent les légistes Esseïd Nououman et Fazil Kara Khalil-Efendi; les poetes Saati, Nadji, Siahi, Nesib, Wassik et Seki le chimiste. En l'année 1124 (1712) moururent les poëtes Ferdi, Moustakim, Hasib, Ani, Hafis, Abdi, Niemeti, Ibrahim, khodja du prince, Emin, Abdoulbaki Aarif-Efendi, Sabit Alaeddin, Namik, Schahi, fils de Sélim-Ghiraï, Emin et Aazim. En l'année 1125 (1713) moururent les poëtes Nazmi, Sabit, Wehbi, Schermi et Tahir. En l'année 1126 (1714) moururent les

poëtes Nikabi, Kenzi, Nesib, Aarif, Widjdi, Sehini; le moufti Ebézadé Atallah; Wahdi Ibrahim-Efendi, traducteur des biographies d'Ibn Khallikhan; Nouh-Efendi, traducteur de l'ouvrage de Schehristani. De ces 98 auteurs, les principaux sont : Schaaban le médecin, Schifayi le médecin, Nabi le Prince des poëtes, Sehini, le légiste Fazil Kara Khalil-Efendi, Seki le chimiste, Aazim, Wahdi Ibrahim, Nouh-Efendi et Ishak Khodjasi.

II. — Page 269.

L'extrait suivant d'une lettre d'Antonio Zara, un des défenseurs de Napoli, datée du bagne, le 15 mars 1716, contient les véritables causes de la reddition de Napoli, que Ferrari ignorait en partie ou omettait sciemment de faire connaître : « Lettera di Antonio Zara, dal Bagno grande 15. Marzo 1716.
» Summa e principal causa della deplorabile perdita di Ro» mania e stata senza dubbio la pochissima proporzione del » presidio, e in qualita e in numero d'officiali e soldati, non » havendosi potuto esigere asistenza alcuna delli Greci habi» tanti, gente inesperta e niente armigera. » La garnison suffisait à peine pour la défense du fort Palamidi : « Di non poco » pregiudizio alla difesa et stata l'inesperienza dei capi bom» bardieri, in maggior parte Greci cosi pure della scarsezza » dei minatori. Io non ostante rimasi in alto della mia sempre » rassegnata ubbidienza con 1700 huomini, non compresi » 200 fanti di Zicluta Livornesi. Alla perdita del Colonel » Cardosi, che haveva la direzione totale della difesa, vi sub» intrò il Collonnello Lassala, e tra lui e il Coll. Stade insor» sero gravi sconcerti; furono ridotti in arresto da E. S. Pro» vedit. Bon in regno, e fu sostituito il Coll. Marco Medin » rimasto morto, io poi fui passato alle tende del G. V. dove » trovai il S. Anzolo Balbi, vi capitò pure il S. Proved. Bon » ferito di sciabla; l'Ec. Rettor. Zuane Badoer parimente fe» rito in testa, e qualche giorni doppo condotti anche li S.

» Nicolo et figlio; Balbi transferito in questo bagno con gli » altri N. N. H. H. et gente di Modone con gravi catene. »

III. — Page 300.

Ce verset qui, en exprimant l'impassibilité stoïque du héros, l'élève au-dessus de ses ennemis, est le 139e de la Sourre, et précède la prière guerrière suivante : (Verset 139) « Ne soyez pas joyeux et ne soyez pas triste, et vous serez vainqueurs ; car vous êtes du nombre de ceux qui ont de la foi. » (V. 140) « Si des malheurs viennent vous accabler, ils ont accablé aussi d'autres peuples ; nous faisons alterner ces jours de malheur parmi les hommes pour que ceux qui croient, reconnaissent Dieu, et pour qu'il choisisse aussi parmi nous des martyrs. De par Dieu! il n'aime les oppresseurs et les brigands. » (V. 142) « Croyez-vous donc que vous entrerez au Paradis sans que Dieu connaisse ceux d'entre vous qui ont combattu, sans qu'il connaisse ceux qui ont attendu avec patience? » (V. 143) « Vous désirez la mort avant que vous l'ayez rencontrée, vous l'avez rencontrée sans l'attendre. » (V. 144) « Mohammed n'est que l'envoyé de Dieu, qui a été précédé par d'autres envoyés, et lorsqu'il mourra ou qu'il sera tué, vous tournerez chancelans sur vos talons ; celui qui se retournera se nuira à lui-même, et non pas au Seigneur. Dieu ne récompense que ceux qui lui marquent leur reconnaissance. » (V. 145) « Et personne ne périt sans la permission de Dieu ; car il est écrit dans le saint livre : Celui qui veut avoir la récompense de ce monde, nous la lui donnerons; celui qui attend la récompense d'un autre monde, nous la lui donnerons aussi ; et nous récompenserons ceux qui nous remercieront. » (V. 146) « Et combien des prophètes combattaient au milieu de troupes ennemies innombrables, et ne perdirent pas le courage lorsqu'ils se virent ainsi assaillis par les ordres de Dieu ; ils n'étaient pas faibles, ils ne cessaient pas de combattre, car, de par Dieu! il n'aime que ceux qui

se montrent inébranlables et patiens.» (V. 147) « Ils ne proféraient pas d'autres paroles que celles-ci : Seigneur pardonne-nous nos péchés et la négligence dans nos affaires! raffermis nos pas et aide-nous contre les masses des infidèles! » (V. 148) « Et il leur donna la récompense qu'ils avaient mérités dans ce monde; et il leur donna le bonheur de l'autre monde. De par Dieu! il aime ceux qui sont bienfaisans.

IV. — Page 304.

Litteræ moderni Mareschalli Poloniæ Stanislai Ludovski ad Supremum Vezirium.

« Oblatis amicitiæ demonstrationibus amice significatur, » quod jam pridem ex parte Confœderatorum ad fulgidam » Portam missus fuisset legatus, nisi expeditio hæc per mo- » dernam in nostro Regno ob Saxones emergentem turbatio- » nem impedita foret. Regnum nostrum a Saxonibus con- » tra leges et canones factis injuriis necessario perire debet, » quare rebus sic stantibus inter nos habito consilio nosme- » tipsos, nostraque privilegia defendendi causa in Tarnigrod » dicto loco confœderationem inivimus, in qua confœdera- » tione cum præfulgida Porta inter et nos stabilitas veræ » concordiæ et amicitiæ leges debito modo coli et observari » firmiter conclusum est, qua de causa ad majorem hujus » negotii confirmationem istæ litteræ per colonellum Begirsky, » nobilem munere legati insignitum, ad fulgidam Portam » transmissæ sunt. Speratur fore, ut memorato legato nulla » denegata vestra assistentia cum utrinque versantia negotia » concernente responso cum quantocius ad has partes remit- » tere studeatis. Dabantur 1° Martii 1716. »

V. — Page 316.

Nous connaissons sur la bataille de Peterwardein, sur le

siége de Corfou et la prise de Temeswar, les imprimés suivans, que la Bibliothèque R. de Munich a mis à ma disposition :

1° *Hochst erfreuliche Nachricht von der grossen und blutigen Niederlage am 2. und 4. August. 1716.*

2°. *Eigentliche und umstændliche Nachricht von der herrlichen Victorie am 5. August. 1716.*

3°. *Relation, ausführliche, von Anfang der Campagne des 1716. Jahres, bis auf die siegreiche, am 5, August unweit Peterwardein geschehene Schlacht.*

4°. *Relation von der Devotion, so die Türken bey gegenwærtigem Kriege* (1716) *gegen die Christen angewendet haben. Prag 1716.*

Sur le siége de Corfou.

1°. *Eigentliche und ausführliche Beschreibung der Blogier- und Belagerung Corfu's, vom 8. Julius bis 22. August.*

2°. *Von der Belagerung Corfu, nebst einem Schreiben vom 6 November 1716.*

3°. *Continuatio Diarii von I. K. M. Hauptarmee, nebst Verzeichniss, was bey Aufhebung der Belagerung Corfu im türk. Lager am 22. August 1716 gefunden worden.*

Sur la prise de Temeswar.

1°. *Bericht von der an I. M. beschehenen Uebergab der türkschen Haubtfestung Temeswar. 1716.*

2°. *Ausführliche Relazion von der erobertem Festung Temeswar, sammt dem Abzug. 1716.*

3°. *Beschreibung des ungarischen Feldzuges a. 1716 und der am 13. Oct. erforlgten Eroberung Temeswar's.*

4°. *Eigentlicher und umstændlicher Bericht der ung. Festung Temeswar, wie solche am 12. October erobert worden.*

VI. — Page 321.

P. Copia (Nos Eugenius).

« Omnibus et Singulis pro Deo et Cæsare bene sentienti-
» bus, pro ea qua nitimur authoritate et mandato, gratiam
» Cæsareo Regiam et omne bonum.
» Posteaquam gens quædam inter Macedones christiana
» græci ritus intolerabili infidelium oppressa jugo christiano
» animata zelo, temporumque præsentium impulsa circum-
» stantiis binis ad Nos ablegasset vicibus Dominum Joannem
» Kirogipropoli, mercatorem ohetistensem, et tam represen-
» tationibus oretenus factis, quam litteris a Patriarcha
» Okriensi, aliisque Episcopis et Districtuum officialibus
» primariis signatis, suas erga communem hostem obtulisset
» spontaneas vires, ita ut feliciter Deo juvante principiantibus
» armis Cæsareis omnium de natione mens et voluntas sit,
» junctis consiliis et robore infidelium Tyrranidem invadere,
» omnique possibili modo nocere, nec ab eo desistere. Nos
» itaque mutuæ humanitatis, et Christianæ religionis amore
» incitati de hoc vestro proposito optime et amanter sentien-
» tes, vobis ita facientibus pro ea, qua pollemus authoritate
» Serenissimi, potentissimi, et invictissimi Romanorum Im-
» peratoris, et Regis Chatholici Caroli VI, semper Augus-
» tissimi Domini, Domini nostri clementissimi, nomine pro-
» mittimus vobis gratiam Cæsareo Regiam, Protectionem et
» assistentiam, nec est, quod de his vel Religioni, vel liber-
» tati aut privilegiis vestris quid mali suspicemini, cum Suæ
» Majestatis nulla alia sit intentio, quam communibus viribus
» communem labefactare et opprimere hostem, proinde in
» hoc unicum intenti, dignos Christiano nomine sumamus
» spiritus, junctoque armorum et animorum robore feralem
» Barbarorum ferociam, superbiam et impetum sistere ac
» retundere conemur. Aderit hac pura intentione operanti-

» bus Divini Numinis favor, et Augustissimi Cæsaris auspicia,
» sicuti Cæsarea fortitudo et Protectio. »

VII. — Page 330.

Il est à regretter qu'une partie des trophées bavarois qui ont été envoyés à Munich après la délivrance de Vienne, en l'année 1683; la conquête d'Ofen, en l'année 1686; après la prise d'assaut de Belgrade, en l'année 1688, et la bataille de Belgrade, en l'année 1717, aient péri dans l'incendie de cette ville en 1750. Malgré cette perte, on voit encore dans cette capitale plusieurs trophées magnifiques pris sur les Turcs, savoir: trois tentes, dont l'une, appelée la *Tour rouge*, est en feutre rouge doublé de coton et ornée de rubans cousus sur l'étoffe; la seconde, appelee la *Tour de Cour*, est, à l'extérieur, de toile, et à l'intérieur, de cotonade rouge; la troisième, de couleur grise, ornée à l'intérieur d'oiseaux et de fleurs, servait de cuisine; toutes les trois proviennent du butin fait à la suite de la bataille de Mohacz. Il s'y trouve encore, outre l'éléphant dont nous avons parlé dans le tome XII, le beau plat d'airain du douzième siècle, dont l'inscription curieuse a été publiée par Flügel dans les *Annales de la Littérature*. Plusieurs tableaux, représentant des batailles et des siéges auxquels avaient assisté les Bavarois, se trouvent exposés dans la salle des trophées à Schleissheim; parmi les quinze fresques historiques du jardin royal de Munich, on remarque surtout deux tableaux représentant la prise d'assaut de Belgrade en l'année 1688, et les retranchemens des Turcs devant cette ville en 1717. Outre un grand nombre d'étendards, de grosses caisses, de chemises-talismaniques, de tentes, d'armes, d'ustensiles et de vêtemens, Munich possède une quantité d'inscriptions et de manuscrits turcs. La bibliothèque de Munich est plus riche de quelques centaines de brochures publiées sur les guerres contre les Turcs du temps de Maximilien-Emmanuel, que la bibliothèque impériale à la cour

de Vienne. Nous exprimons ici notre reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle S. M. le roi de Bavière a daigné ordonner pour nous la communication de ces brochures, et d'une foule d'autres écrits relatifs aux campagnes de 1683-1688, 1717, 1718, 1738 et 1739. Nous regrettons de ne pouvoir rien dire sur les nombreux trophées déposés dans plusieurs chambres du château de Rastadt. Ces trophées, pris dans les batailles de Mohacz et de Slankamen, en 1687 et 1691, proviennent de la succession du prince Louis de Bade. Qu'il nous soit permis de donner ici le catalogue des tableaux des batailles et des siéges qui se trouvent dans le musée du roi de Bavière. Ces tableaux représentent les événemens principaux des campagnes de l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel, pendant les années 1684-1688.

Nos

3065. Prise de la forteresse de Gran, en 1683; par Beich (François-Joachim), peintre à la cour de l'électeur. Haut. 9 p. 5 p., larg. 14 p.
3066. La rupture du pont du Danube, près de Pesth, au moment où les Turcs, à l'arrivée des corps auxiliaires bavarois, quittèrent la ville pour se retirer à Ofen; par Beich. Haut. 6 p. 7 p., larg. 8 p. 10 p."
3067. Passage du Danube par l'armée impériale et bavaroise près de Siklòs, en 1687, dans le but d'attaquer les retranchemens des Turcs à Essek; par Beich. Même grandeur.
3068. Retraite de l'armée impériale d'Essek, en 1687; par Beich. Même grandeur.
3069. Passage de la Save par l'armée impériale et bavaroise, les 8 et 9 août 1688, dans le but d'attaquer Belgrade; par Beich. Haut. 9 p. 8 p., larg. 14 p. 2 p.
3070. Prise de Belgrade, le 6 septembre 1688; par Beich. Même grandeur.

3071. Prise de Neuhæusel, le 9 août 1685; par Beich. Même grandeur.

3072. Délivrance de Gran, et bataille sous les murs de cette forteresse, en 1685; par Beich. Même grandeur.

3073 Prise de la forteresse d'Ofen, le 2 septembre 1686. Même grandeur.

3074. Charles-Albert et Ferdinand, les deux princes bavarois présens au siége de Belgrade de 1717, observent du haut d'une montagne les environs de la ville et les travaux des assiégeans; par Beich et Vivien. Haut. 6 p. 11 p., larg. 8 p. 10 p.

3075. Audience donnée hors du camp, en 1688, à l'ambassadeur turc, par l'électeur Maximilien de Bavière; par Jacques Amigoni. Haut. 11 p. 9 p., larg. 7 p.

3076. Délivrance de Vienne, le 12 septembre 1683. Sur le premier plan, on remarque des canons et des chariots de munitions et de bagages; sur le second plan, on voit toute l'armée chretienne rangée en ordre de bataille, et le troisième plan représente plusieurs incendies à Vienne; par Beich. Haut. 14 p. 7 p., larg. 29 p.

3077. Victoire remportée par l'électeur Maximilien-Emmanuel et le duc Charles de Lorraine, entre Mohacz et le mont Harsan en Hongrie, le 12 août 1687. L'électeur, à la tête de l'aile gauche de l'armée chrétienne, chasse devant lui les troupes ottomanes, entièrement défaites; par Beich. Haut. 14 p. 7 p., larg. 29 p.

2898. Bataille de Vienne, gagnée le 12 septembre 1683, par l'électeur de Bavière et le roi de Pologne, Jean Sobieski III, sur 250,000 Turcs et Tatares. Sur le premier plan, à gauche, on voit une partie des fortifications de Vienne foudroyées par l'artillerie turque, et, à droite, le camp ennemi et la ligne de bataille; par Pierre et Martin.

2901. Prise de Gran, par Jean Sobieski et l'électeur de Ba-

vière, en 1683. Sobieski à cheval occupe le devant du tableau; derrière lui, on voit le camp chrétien et une partie des tentes bavaroises. Le milieu est occupé par la forteresse de Gran, contre laquelle est braquée toute l'artillerie chrétienne; par Pierre et Martin.

2905. Portrait de Jean Sobieski III. Il est représenté à cheval dans le costume d'un empereur romain, et tenant dans sa droite le bâton du commandement. On y lit cette inscription : « Bataille de Kalwghe, aux monts Crapaks, où le roi délivra de l'esclavage plus de 30,000 hommes. » Dans le fond, on voit l'armée polonaise-autrichienne au moment de l'attaque.

Tous ces tableaux se trouvent à la galerie royale de Schleissheim; ceux qui sont dus au pinceau de Beich sont de la plus grande fidélité, car l'électeur avait eu soin d'envoyer l'artiste sur les lieux.

On voit encore dans le Musée royal :

1° La prise de Belgrade, en 1688, par l'électeur Maximilien de Bavière; bas-relief en bronze richement doré, par G. de Grof;

2° Une petite statue de marbre blanc représentant l'électeur.

VIII. — Page 331.

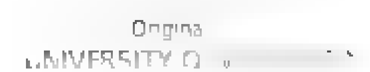
Voici les titres des brochures qui ont paru sur la bataille du 16 août 1717, et la conquête de Belgrade :

1°. *Ausführliche Relazion des herrlichen Sieges, so die k. Waffen unter Anführung Eugenii den 16. August 1717 erfochten.* Bibliothèque de Munich.

2°. *Ausführliche Beschreibung des gegenwärtigen Türkenkrieges B. de M.*

3°. *Ausführliche Beschreibung des ung. Feldzuges A. 1771. B. de M.*

4°. *Extractschreiben aus dem k. Feldlager vor Belgrad 2. August 1717. B. de M.*



5°. *Relation wasgestalten den 16 August 1717 die türkische Armee von 200,000 Mann zu Belgrad angegriffen und geschlagen. B. de M.*

6°. *Copia eines Particularschreibens aus Belgrad. B. de M.*

7°. *Relazion aus dem k. Lager zu Belgrad v. 24. Julius. B. de M.*

8°. *Relazion aus dem k. Lager von Belgrad, 17. Julius. B. de M.*

9°. *Eigenthümliche und umstandliche Nachricht von der kais. Hauptarmee in Ungarn, 15. Junius 1717. B. de M.*

10°. *Relation vom 5. Julius des Angriffes gegen die Türken mit 27 Fregatten, 93 Tschaiken und 11 grossen Schiffen, worauf 4500 Mann, und womit sie die zwey kais. Schiffe, S. Francesco und S. Stephano, angriffen, ohne Erfolg.*

11°. *Ausführlicher Bericht der am 15. Junius von Pancsova erfolgten Passirung. B. de M.*

12°. *Bericht von dem Sieg bey St. Catharina im Zrinerfeld am 3. Junius 1717. B. de M.*

13°. *Glucks-und Unglucksfall der in dem Kœnigreiche Servien gelegenen Hauptfestung Belgrad. B. de M.*

14°. *Ausführliche Relazion des herrlichen Sieges, so die kais. Waffen unter Anführung Eugenii den 16. Aug. 1717 erfochten. B. de M.*

15°. *Ausführliche Relation alles dessen, was seit dem am 16. August von der kais. über die türkische Armee erhaltenen herrlichen Sieg und darauf erfolgte Uebergabe von Belgrad passirt. B. de M.*

16°. *Relazion was von Anfang der Belagerung Belgrad's 1717 bis zur Uebergabe Notables vorkommen ist. Prag 1718. B. de M.*

17°. *Raccolta delli diarii de 1717.*

18°. *Luna Ottomana in ortu, progressu et occasu. Heidelberg 1717.*

19°. *Decas aug. seu lustrum geminum Imperii augustissimi Caroli VI cum accurata belli turcici relatione. Viennæ.*

20°. *Bericht von einer von den Venetianern gegen die Thurken vor Coron erhaltenen Avantage* 13. *August* 1717. *B. de M.*

21°. *Beschreibung aus Konstantinopel von dem Ameth Selim Sultan, Kaiser des Auf- und Unterganges. B. de M.* Outre que le Sultan y figure sous deux noms, Sélim et Ahmed, il y est encore question d'une île de la Mecque et de la procession du cercueil du Prophète : *Soll offenbar getragen werden, die Lade des Propheten gesetzet auf silberne Heuschrecken, geræuchert, angefüllt mit Gebeinen der Todten Dienern und Spahije!!*

22°. *Türk. Curialien, bestehend:* a) *in des Sultans læcherlichem Titel,* b) *derTurken Gebeth. B. de M.* (Ce titre est un corollaire aux sauterelles d'argent et aux ossemens des sipahis). *Ein geborner Fürst und Heyland, Herzog des edlen Stammes in Persia und Armenia.*

23°. *Kurze Beschreibung, auf was weiss die Türken ihre Andacht verrichten. B. de M. Wird die Tumba des grossen propheten Mohameth von* 30 *grossen Ispaten getragen* (probablement des ecclésiastiques), *die getragene Tumba wird von* 300 *Bassen mit blossen Sæbeln verwacht!!*)

24°. *Seltsame Fürstenjagd, welche S. Ahmet vor dem türkischen Feldzuge mit seinen Bassen und Hofbedienten gehalten, wie auch kurze Beschreibung vou siebzehn servischen Bauern.* (Cette brochure, comme les trois précédentes, mérite tout au plus le nom d'une fable. Quinse paysans tatares, portant sur leurs têtes des torches allumees, se plaignent de la passion du Sultan pour la chasse; le moufti qui lui fait des représentations à ce sujet est condamné à avoir le nez coupé; le Sultan, qui poursuit un cerf blanc, est sauvé par une jeune fille. Cette chasse, dit l'auteur, avait eu lieu à Belgrade immédiatement avant l'ouverture de la campagne; mais alors Ahmed III se trouvait à Andrinople.)

25°. *Bericht über das Seetreffen vom* 12., 13. *u.* 16. *Juni* 1717. *B. de M.*

26°. *Türkische Traumgesicht und darauf erfolgter Aberglaube.* (*Fable.*) *Passarowicz* 1718. *B. de M.*

27°. *Nachricht des geschlossenen Friedens* 1718. *B. de M.*

28°. *Diarium von Passarowicz* 18.—24. *Juli* 1718. *B. de M.*

29°. *Diarium der k. Hauptarmee* 1718.

IX. — Page 341.

Pour bien comprendre la distinction qu'il y a entre la dénomination de tschelebi et les titres d'aga et d'efendi, et le surnom de *Vingt-Huit*, il est nécessaire de dire quelques mots à ce sujet. Les colonels, les tschorbadjis ou colonels des régimens des janissaires sont désignés sous le numéro de leur régiment, et portent ainsi le nom de premier, de second, de vingtième, de trentième aga. *Aga* est à la fois un titre militaire et de cour, car celle-ci a également une constitution toute militaire; ce mot dérive du vieux mot turc AKA. Le mot *efendi* a pour racine le αὐθέντης des Grecs; c'est un titre que l'on donne aux légistes et aux employés des chancelleries. Le titre de *tschelebi*, qui correspond au *gentleman* anglais, est donné à tout homme d'une éducation soignée et de savoir-vivre. Mohammed Saïd reçut ce titre pour s'être distingué des autres agas, ses collègues, par son esprit et ses manières, fruits d'une éducation soignée; il ne s'appelle donc pas le vingt-huitième aga (yigirmi sekisindji aga), mais jeune seigneur vingt-huit (yigirmi sekiz). Ces surnoms restent toujours, et des auteurs européens ont eu tort de prendre le mot de tschelebi pour celui de la dignité de ministre[1].

[1] Les ministres de la Porte ont un nom collectif, celui de *ridjal*, c'est-à-dire les hommes; de même que les chefs de la chambre des finances s'appellent *khodjagians* ou seigneurs; ce titre est donné aussi en Syrie et en Egypte aux négocians, où, par corruption, on les nomme *khowadja*. Quoique le mot ridjal soit un pluriel arabe, comme celui de khodjagian est un pluriel persan, on dit communément à Constantinople : un *ridjal*, un *khodjagian*, un *oulema*. Le mot *schelebi* paraît dériver du mot latin *cælebs;* le

mot *khodja* correspond au mot *patron* d'une maison de commerce. Quant au titre de *sultan*, qui, dans son application au souverain, n'est dû qu'à l'Empereur, il est cependant ajouté par courtoisie aux noms d'efendi, d'aga, etc., et l'on dit : Efendüm Sultanüm, Agam Sultanüm, Tschelebim Sultanüm, c'est-à-dire : mon efendi, mon aga, mon savant, mon gracieux maître, etc.

FIN DES NOTES DU TOME TREIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DANS LE TOME TREIZIÈME.

LIVRE LXI.

Pages.

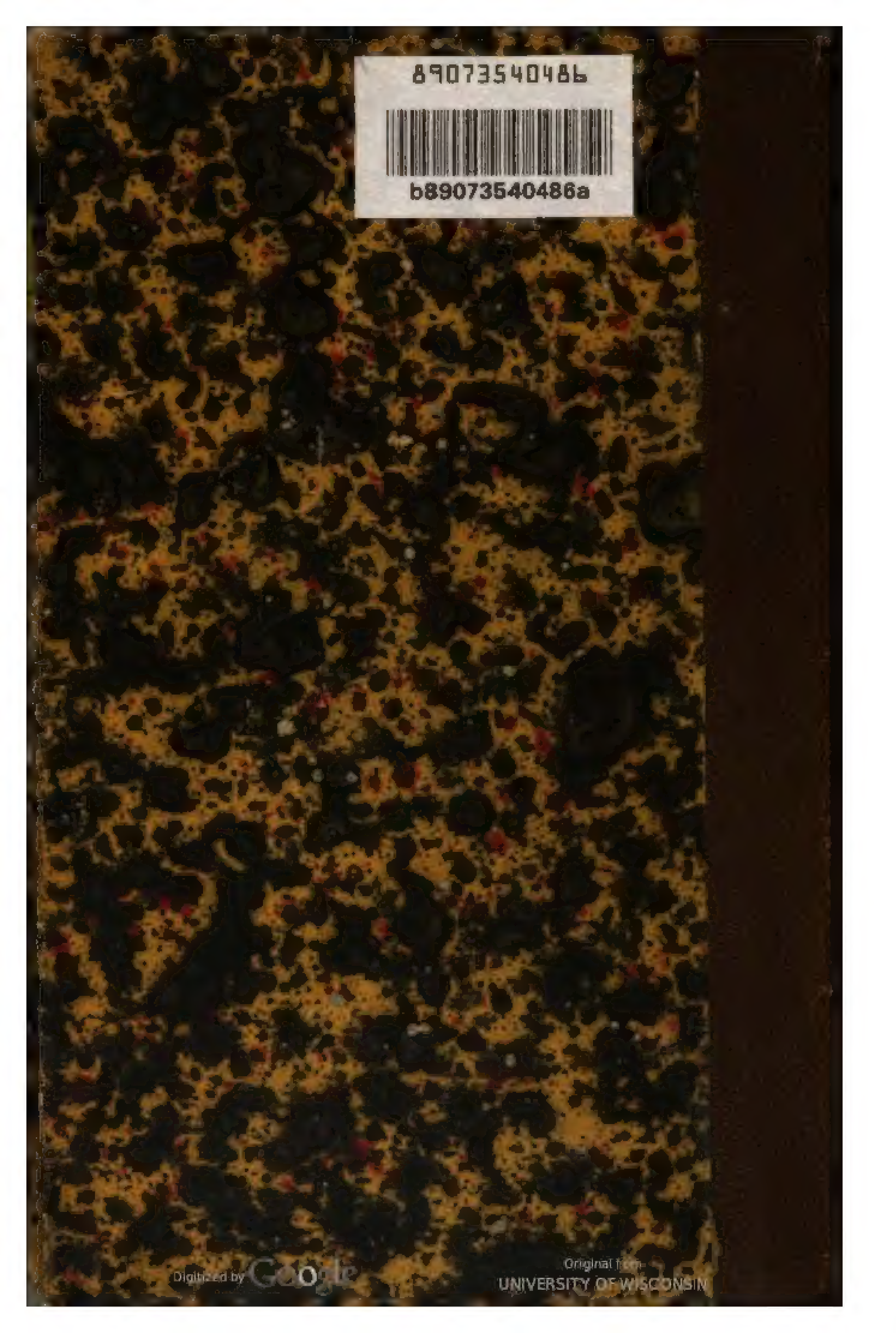
LIVRE LXII.

LIVRE LXIII.

Pages

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.

89073540486
B89073540486A
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN


89073540486
b89073540486a
Digitized by Google
Original from
UNIVERSITY OF WISCONSIN